



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



REVUE
DE PARIS.

NOV 18 1871

DE PAULS

1871

REVUE
DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE LA
REVUE
DES DEUX MONDES.

—
TOME PREMIER.

JANVIER 1855.

Bruxelles,
H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
—
1835.

TABLE

CONTENTS

CHAPTER I

CHAPTER II

CHAPTER III

CHAPTER IV

CHAPTER V

CHAPTER VI

CHAPTER VII

SOUVENIRS

DES

LACS DU CUMBERLAND

ET DE LANCASHIRE.

PREMIER ARTICLE.

C'était en 1817. Un jeune Français échappé à tous nos orages publics, à toutes nos peines domestiques, avait été adopté par une famille anglaise domiciliée à Keswick. Pendant son séjour dans cette famille, il parcourut les trois royaumes de la féerie anglaise, les beaux paysages du Westmoreland, du Cumberland et de Lancashire. Jamais il ne les oubliera. C'est quelque chose de moins sauvage que l'Écosse, de moins âpre que les Alpes; de la grandeur dans l'élégance; de la grâce dans la mélancolie; je ne sais quoi de simple et de varié, de sombre et de brillant, de rustique et de pittoresque.

Pourquoi se sentait-il si profondément heureux? Était-ce le résultat de cette puissance intérieure, de ce magnétisme ardent qui jallit de notre sein, et qui enveloppe la nature, à notre insu, d'un réseau lumineux, d'une douce auréole? Dix-sept ans, la nouveauté des objets, une enfance triste, je ne sais quelle prédisposition naturelle et le passage rapide des bancs du collège à cette immense magie de la nature; tout cela doit-il suffire à expliquer ce qu'il ressentit pendant le séjour de quelques semaines passées au bord de ces lacs?

Il est, on le sait, dans la vie, des époques qui ne se perdent et ne s'effacent pas, dont le souvenir dure toujours et envahit

l'existence. Il y a aussi des époques mates et froides, désertes et désolées; celles-là laissent à peine une trace; l'ame n'a point souffert, elle n'a point jouit; l'esprit n'a rien acquis, l'intelligence ne s'est ni agrandie au feu des passions, ni trempée dans la douleur morale. On voudrait retrancher de la liste de ses années ces misérables époques perdues. Alors vous avez eu peut-être la santé, même le bien-être; la végétation humaine a pu fleurir et prospérer sous un beau soleil. Vigueur physique, santé extérieure, qui ont couvert et enseveli une véritable mort morale sous une efflorescence mensongère. Pauvres années que le moraliste puritain approuvera quelquefois: années sans vertus et sans vices; d'une teinte opaque et d'un lourd aspect; sans rien de transparent, d'héroïque et d'élevé; innocentes peut-être, mais innocentes comme le sommeil et nulles comme lui.

Le jeune homme dont je veux parler échappait à l'une de ces tristes époques, à l'un des *sommeils* de la vie; et, chose plus douloureuse, cette crise l'avait saisi à quatorze ans; arrêtant le premier développement de sa jeunesse, frappant de glace et de douleur le premier mouvement spontané de son ame, comprimant ce ressort délicat et vigoureux qui ne devait décrire sa courbe et atteindre son but que plus tard. Et le voilà sans maîtres, sans inquiétudes d'avenir, sans douloureuses pensées, libre au milieu de cette nature libre, en face de ces grands lacs et de ces petites maisons blanches habitées par de grands poètes. Imaginez sa joie: l'enivrement d'une tête jeune sur laquelle avait pesé la calotte de plomb de Dante; car jamais enfance n'avait été plus profondément, plus intimement malheureuse; jamais la détestable éducation de nos temps modernes n'avait éveillé une sensibilité plus nerveuse, plus folle, plus irritable; n'avait fait éclore en serre chaude une ambition plus intempestive et un besoin d'action plus douloureux. Une prison d'état (qui n'a pas goûté de la prison d'état?) venait d'achever sous des caveaux humides tout cet enseignement effroyable.

Qu'on ne s'étonne donc pas s'il a gardé dans le fond de son ame, comme un trésor précieux, cet autre enseignement donné par les grands lacs d'Angleterre, cet enseignement de consolation tendre et de bonheur pur. Il s'est plu à me raconter toutes les circonstances de son séjour, toutes les observations de sa

pensée. Je les ai recueillies ; elles offrent plusieurs anecdotes curieuses et des tableaux intéressans que l'on chercherait vainement ailleurs.

« Vous imaginerez difficilement, me disait-il, un petit monde plus bizarre que celui de ces trois comtés. Non-seulement la nature y est sauvage, mais les hommes, les habitations, les mœurs, portent un caractère spécial. C'est une variété infinie dans un espace très étroit ; les dentelures des bords des lacs, les mille découpures des îles, les baies sans nombre que forment leurs rives, les golfes verdoyans qui s'ouvrent à vous, les crêtes de montagnes qui s'élèvent à pic et ombragent de petits vallons délicieux ; les miniatures de cataractes qui tombent de toutes parts avec un grand bruit et beaucoup d'écume, quoique la masse de leurs eaux soit peu considérable ; les attitudes grotesques des collines, la vieillesse grise et chenue des chênes et des bouleaux, la verdure veloutée et semi-violette des gazons, multiplient les accidens du paysage avec une diversité coquette, qui ne se retrouve pas même en Suisse. Nulle part vous ne rencontrez cette nullité plate de longues plaines qui font acheter leur fécondité par leur ennui ; partout, au contraire, le passage vous est fermé par une digue inattendue, un ruisseau plus bruyant que dangereux, une barrière rocheuse qui s'élève à l'improviste. Il y a des sentiers où un mulet ne poserait pas le pied ; des lacs ou *tarns* qui, serpentant avec une singularité qui ressemble à de la folie, laissent entrevoir leurs rouges cailloux au fond de leurs eaux limpides, qui ne suffiraient pas à remplir un des bassins de Versailles. Il y a des montagnes naines, les unes boisées, les autres aussi nues et aussi fières de leur nudité granitique que le Mont-Blanc ou les Apalaches. Ce grandiose au petit pied, cette diversité sans fin, le silence des lieux, la douceur des habitans, le mélange des mœurs champêtres, agricoles, pastorales, des habitudes demi-sauvages de la chasse ou de la pêche, prêtent un charme profond à cette partie de l'Angleterre.

« Le dialecte même est tout-à-fait spécial. Une cataracte, c'est une *force* ; il y a de petites forces innocentes qui ont à peine mouillé mon chapeau, lorsque je me soumettais volontairement à leurs étincelles de pluie prismatique. Vous voyez de petites barques très propres et polies, amarrées au bord des

lacs et toutes prêtes à recevoir les visiteurs. Ces comtés ont leur époque de récolte et leur morte saison ; lorsque vient le beau temps, lorsque cette race, qui commence à s'humaniser aujourd'hui, mais qui a compté une douzaine d'années de règne insolent, la race du Dandy s'extravase sur le sol de la Grande-Bretagne et sur le continent envahi ; lorsqu'il est de bon goût d'aller voir les lacs, un grand mouvement s'empare de la population des trois comtés. On achète des filets, on répare les barques ; les auberges se garnissent ; les beautés du Lancashire, célèbres sous le nom de *Lancashire witches*, renouvellent leurs atours et se rappellent que plus d'un voyageur en quête du pittoresque a ramené à Londres ou à Bristol quelque jeune fille de fermier, devenue femme d'un riche marchand ou d'un lord. Ce mot *witches* vous a fait sourire ; il n'a pas la signification que vous lui prêtez, et la traduction, qui ne traduit presque jamais, se tromperait fort si elle rendait cette expression par le mot français *sorcière*, *To bewitch* veut dire *ensorceler, séduire, attirer* ; et les *fées du Lancashire*, qu'il ne faut pas nommer *sorcières*, fées si remarquables par la blancheur de leur peau, la délicatesse de leur teint, la profusion de leurs cheveux cendrés, la finesse aristocratique de leurs extrémités, ont prouvé par plus d'un exemple romanesque la réalité de ce pouvoir surnaturel dont on les doue.

» La fièvre d'industrie qui règne à Londres m'avait pénétré d'une émotion assez pénible ; la régularité de cette action à la fois violente, soutenue et mécanique qui fait de chaque homme un balancier de monnaie, et qui use la vie de l'individu à fabriquer des écus ; cette régularité éternelle, sombre, silencieuse, inspire un certain effroi à qui la juge pour la première fois, à qui se trouve placé tout à coup au milieu de tant de rouages en mouvement. Ma qualité d'étranger dans une ville alors peu hospitalière, et que le nom français irritait, redoublait l'amertume de cette impression. Deux mois après mon arrivée à Londres, nous partîmes pour le Cumberland ; la famille dont j'étais devenu l'un des membres, et qui me rendait ainsi et avec usure l'hospitalité que ma propre famille lui avait donnée à Paris, s'installa dans la petite ville de Keswick, et me laissa liberté complète de courir les lacs et de visiter les trois comtés. Le père était membre du parlement, homme politique, chasseur déterminé, buveur formidable ; la mère était méthodiste, faisait

d'excellentes conserves de pommes et de raisins, et travaillait toute l'année à sa pharmacie, ouverte gratis à tous les malades du voisinage. Deux jeunes filles restaient sous la garde d'une *governess*, aussi sévèrement méthodiste que la mère. Quand je vis avec quelle parfaite liberté s'opéraient tous les mouvemens des individus qui composaient ce petit système patriarcal, combien la sociabilité commune en France en réglait peu les ellipses excentriques, je pensai à les imiter. Les discours du père, qu'il répétait à haute voix dans son grand salon, où il s'enfermait, n'avaient pas la moindre influence sur la maîtresse de maison, qui régnait seule sur six immenses chaudrons placés dans la cuisine. La *governess* avait aussi son gouvernement isolé : elle composait dans sa chambre des hymnes et des romans de piété, et au bout du compte, tous ces gens, qui ne causaient guère entre eux, qui s'aimaient très cordialement, qui se réunissaient silencieusement aux heures de repas, et dont les goûts étaient disparates, réalisaient une somme considérable de bien-être, et même de bonheur.

» Ce fut là que j'eus la première idée de cette liberté individuelle que nous prenons toujours en France pour de l'égoïsme et qui est la vraie sauvegarde de la liberté publique. Les gens, au milieu desquels je vivais se faisaient peu de concessions mutuelles, excepté dans les grandes circonstances. Ils réservaient aux intérêts les plus graves de la vie le dévouement que nous prodiguons en politesses et que nous dépensons en égards de tous les jours. D'abord, je fus choqué de la froideur glaciale qu'un tel système répand sur la vie; ensuite je m'y accoutumai; et découvrant sous cette couche dure et ingrate des sentimens réels, une affection naïve, une bienveillance sincère, je ne pus m'empêcher de changer d'opinion. Les prévenances de cette famille étaient vraiment si naïves! leur politesse se révélait d'une façon si imprévue par des actes et non par des mots! Je finis par avoir quelque colère contre la facile politesse des révérences et des protocoles, toujours *enchantée*, *ravie* de vous être utile, et qui ne se déplacerait pas d'un pouce, pour vous servir.

Aussi la liberté complète de mes actions fut-elle bientôt à l'unisson de la famille qui m'avait accueilli. Je m'embarquai sur les lacs, je m'égarai dans les bois, je fis dans le comté voisin des excursions de deux semaines; personne ne s'en formalisa,

on était flatté de l'enthousiasme que je rapportais de ces excursions ; et après quelques questions que la vanité nationale et l'amour-propre de localité m'adressaient, on me laissait recommencer ma vie errante.

» Ce fut ainsi que pendant une semaine entière je me plus à suivre à pied le cours de cette rivière Duddon, si étrange, si variée, qui est tour à tour un lac, une cataracte, un torrent, un ruisseau, un mince filet, un bassin limpide et une nappe d'eau éclatante. Le charme de ces excursions fut doublé pour moi, lorsqu'un soir, à mon retour, je trouvai sur ma table trois volumes contenant les poésies de Southey, de Wordsworth et de Coleridge. Ces trois poètes, si différens d'ailleurs, étaient venus habiter le bord des lacs. Wordsworth résidait à Grasmere, dans le Westmoreland, et Southey à Greta, château qui domine Keswick et qui est situé à treize milles (quatre lieues et demie) de Grasmere. Ces admirables poètes n'ont rien de commun entre eux, quoi que l'on ait pu dire : Southey se plaît à reproduire les formes extérieures, les images palpables et vivantes : Wordsworth aime à embellir les choses communes de la vie, à revêtir de poésie les réalités les plus humbles. Coleridge trouve un charme spécial à faire vivre le monde fantastique dans des vers dont l'harmonie magnétique s'empare de l'ame, et prête aux chimères de l'imagination une vie réelle et populaire. L'un, Southey, habite la terre, Wordsworth creuse les profondeurs, et Coleridge plane dans les nues. La critique, qui aime à simplifier toutes choses et qui n'est souvent que l'expression dernière de la pauvreté de l'esprit, n'a pas manqué de les confondre et de faire d'eux les maîtres d'une école qu'elle appela : *L'École des Lacs*. Appellation absurde qui est venue jusqu'à nous et que sans doute la postérité adoptera. Pauvre postérité !

» Le plus grand de ces poètes ; selon moi, c'est Wordsworth ; le plus grand, parce qu'il est le plus original des trois. Sa pensée ressemble aux montagnes qui l'entourent, elle est haute et semée de détails infiniment délicats ; elle a mille variétés microscopiques, mille métaphysiques profondeurs, mille délicieuses puérités. La pensée de Southey, grand écrivain, est encore à demi païenne ; une lueur orientale la colore, et l'œil est quelquefois ébloui de sa splendeur. La pensée de Coleridge est

vaporeuse, souple, subtile, plus allemande qu'anglaise; difficile à saisir, alors même qu'elle est colorée. Elle rappelle ces vapeurs dont les masses s'accumulent, au front des montagnes, et qui s'enflamment, transparentes, sous les rayons du soleil qui les pénètre. Avec quelles délices, quelle fraîcheur, quelle nouveauté de sentimens, pénétrai-je dans ce nouveau monde de poésie, lorsque assis sur les bords d'une de ces *meres* ou lacs, je me laissais entraîner par la magie souveraine de ces poètes! Je venais de quitter la France malheureuse quand je lus pour la première fois l'ode suivante de Coleridge.

ODE A LA LIBERTÉ.

« Dites combien je bénis, combien j'adore le génie de la divine liberté, vous qui êtes libres, vous que Dieu a faits pour être libres, nuages qui marchez dans l'éther sans route et sans contrainte; dites-le, flots de l'océan, qui n'êtes soumis qu'aux lois éternelles! forêts dont les branches solennelles s'abaissent en cadence sous le vent qui les ploie, et donnent aux nuits de si profondes et de si mystérieuses harmonies! Vous m'avez vu souvent me plonger avec délices dans ces obscurités où le bûcheron ne pénètre pas. Le clair de lune me guidait; je marchais sur la mousse; j'étais perdu pour le monde tumultueux et fou, et les bruits du désert et ses formes sauvages m'inspiraient tour à tour. Oh! dites-le bien, vous qui m'offriez la liberté qui manque au monde, si c'était du fond de mon cœur que je l'adorais, la liberté sublime!

» Mon cœur tressaillit, vous le savez, il tressaillit d'une sainte espérance, mêlée de crainte, lorsque la France endormie se leva comme un géant, secoua ses membres fatigués, frappa du pied la terre, et dit: « Je suis libre! » Son serment fit trembler l'air, la terre et les flots; et mes accens de reconnaissance et de joie éclatèrent sans crainte, sans scrupule, quoique des esclaves m'entourassent.

» Et lorsque dans un mauvais jour, les monarques marchèrent pour écraser ce noble peuple qui venait de rompre le charme séculaire, lorsque la Grande-Bretagne se joignit à eux, je baissai la tête et pleurai. C'était cependant mon île natale: là

étaient mes amitiés ; là s'étaient passées mes jeunes années ; tous mes plus doux sentimens s'attachaient à elle et versaient une lumière magique sur ces vallons, sur ces collines : cependant ma voix ne faiblit pas. Ce fut aux tyrans que je lançai l'anathème , à eux que j'annonçai la honte d'une défaite assurée. Ce fut la délivrance de la France que j'appelai de tous mes vœux !

» Oui, disais-je alors, je le sais, les cris du Blasphème et de la rage retentissent dissonance affreuse au milieu de cette harmonie de liberté. Oui, la ronde démoniaque de toutes ces passions frénétiques est plus horrible que la ronde du sabbat. Mais bientôt, me disais-je, ces fantômes de la nuit vont fuir ; ces orages qui nous cachent l'aurore vont se dissiper. Oui, bientôt la sagesse versera ses enseignemens dans la cabane du pauvre, sous l'humble toit de l'homme qui gémit. Écoute, ô mon ame ! toi qui n'espères qu'en tremblant ; écoute : déjà la dissonance s'apaise ; déjà la gloire tresse ses guirlandes pour cacher les plaies saignantes de cette France au front cicatrisé. Le temps approche où la France libre ne sera plus conquérante que par l'exemple de son bonheur ; où elle forcera les nations à être libres , en leur montrant ses libres enfans , où la joie et l'amour planeront sur le monde et diront : « Ce monde est à moi. »

» Liberté, mon idole, pardonne, pardonne ; c'étaient les rêves d'un enfant. Comme ils t'ont traitée ! Ton sang ruisselle sur les rochers helvétiques, tous les torrens des Alpes sont souillés, tous les amis de la patrie jonchent les plaines de leurs ossemens épars. Pouvaient-ils s'y entendre ? Pardonnez-moi, vous qui, en défendant votre sol natal, avez péri sous l'épée française ; pardonnez-moi si j'ai loué vos ennemis ! Là où était la paix profonde, ils ont semé la rage, la guerre et la famine ; ils ont souillé la liberté sans tache du montagnard ; ils l'ont déshéritée de ce que trois siècles ne lui avaient pas enlevé de son plus précieux trésor. Sont-ce là tes exploits, noble peuple qui te proclamais le champion du genre humain ! N'auras-tu de puissance que pour les œuvres de désastres !

» Quoi ! te joindre à la curée des rois, les suivre à la piste dans cette chasse inhumaine, hurler avec eux et partager leur proie sanglante ; élever (chose infâme) un autel à la liberté pour y suspendre les dépouilles de tous les peuples autrefois libres !

» En vain le vice s'écrie-t-il : Je serai libre ! Sa révolte ne le

mènera qu'à la servitude. Esclave par sa nature même , en vain brisera-t-il ses entraves ; bientôt sur des chaînes plus pesantes encore , on lira ce mot inscrit comme une ironie : *Liberté* !

» Où te sentirai-je , où te retrouverai-je , liberté que j'aime ! tu n'es ni sous la pourpre du puissant , ni sur le char triomphal. Loin des pompes dont la religion s'entoure ici-bas , loin des esclaves des partis qui subissent un joug plus ignoble encore ; je te retrouve dans la solitude , où je suis maître de moi ! C'est là , sur le bord de ce roc décharné qui commande à la mer ; là , sous le murmure de ces pins battus des orages , que le front nu , les tempes nues , rafraîchi par la brise marine , confondant mon être avec tous les objets de la nature , m'assimilant à eux et les possédant , je me pénètre de ton génie , ô liberté , et , enfin , je te retrouve ! »

« La gloire de Bonaparte retentissait encore à mon oreille , quand ces paroles vinrent me troubler ; je fermai , le cœur serré , ce livre de sublime poésie , où se trouvaient des vérités si inexorables. Deux jours après , Coleridge passa près de moi , chevauchant un pauvre petit mulet de triste encolure.

» Imaginez un petit homme vêtu de noir , l'air d'un curé de campagne , un flot de cheveux blancs et argentés tombant sur le drap noir de son habit râpé , la taille replete , les mouvemens lents , l'œil vif et gros étincelant et indoyant tour à tour ; avec cela , des couleurs roses et cette quiétude de physionomie qui appartient souvent aux rêveurs , rarement aux hommes passionnés. Tel était Coleridge ; maître du plus beau talent d'improvisateur que jamais Dieu ait donné à un homme , Platon moderne , et dont la parole seule a fondé l'école qui subsiste encore. Je dirai un jour quelle occasion nous réunit et quelle singulière aventure me fit entendre de plus près une des voix les plus philosophiques et les plus éloquantes de la moderne Europe. »

ON FAIT CE QU'ON PEUT,

ET

NON PAS CE QU'ON VEUT.

PROVERBE DE LA RUE DE TOLÈDE.

PERSONNAGES.

Le gouverneur autrichien
d'une forteresse italienne.
CÉCILE, sa nièce.
VICTOR, jeune soldat fran-
çais.
GÉRONIMO.

PERSONNAGES.

PÉPÉ.
Le contrebandier STÉPHANO.
Un juif.
Le fils du juif.
Habitans du village.
Estafiers.

La scène est sur la frontière de la Lombardie. — Un paysage des Alpes, une vieille forteresse dans le fond, remparts qui se prolongent à droite, un village à gauche. Il est quatre heures du soir.

SCÈNE I^{re}. — LE GOUVERNEUR, CÉCILE.

LE GOUVERNEUR, *sortant de la forteresse avec une joue enflée.*

Et surtout, mademoiselle, veillez bien à ce qu'en mon absence personne ne pénètre dans cette forteresse, et que personne n'en sorte. Je vous remets mon autorité de gouverneur pour un moment.

CÉCILE, *paraissant sur le rempart.*

Allez en paix, cher oncle. Qui voulez-vous, mon Dieu, qui soit tenté d'aborder votre mesure? Et pour des prisonniers, nous n'en avons pas un seul ici, Dieu merci!

LE GOUVERNEUR.

Chut! mademoiselle, est-ce qu'on dit de ces choses-là? C'est compromettre mon crédit et ma considération. Voulez-vous donc me faire traiter d'inutile, et m'obliger à aller chercher du service en France?

CÉCILE.

La France (qui est mon pays) est une meilleure terre que cette Italie où vous êtes si cordialement détestés, vous autres Autrichiens. — Mais où allez-vous donc par le vent qu'il fait, mon oncle?

LE GOUVERNEUR.

Faire arracher ma dernière dent, mon enfant.

CÉCILE.

Je vous rendrais ce service-là tout aussi bien que Pippo le forgeron.

LE GOUVERNEUR.

Présomptueuse!

CÉCILE.

Savez-vous comme il s'y prendra?

LE GOUVERNEUR.

Dieu! que je souffre! — On assure qu'il ne touche pas même le patient.

CÉCILE.

En effet. Il vous fera vous-même attacher par une ficelle la maxillaire à son enclume; il vous mettra brusquement sous le nez un fer rouge, vous reculerez de peur, et la dent restera au bout de la corde, mon oncle.

LE GOUVERNEUR.

Si je le croyais, j'épargnerais mes soixante baïoques. Attén-

tion, mademoiselle mon lieutenant. Je reviens dans un simple quart d'heure. Le mot d'ordre est SCHLAGUE ET ROGOME.

CÉCILE, *seule.*

Allemand de race primitive, Autrichien doublé du même !

SCÈNE II. — VICTOR, CÉCILE.

VICTOR, *qui a écouté les derniers mots.*

Vous dites bien vrai, mademoiselle.

CÉCILE.

Passez votre chemin, monsieur. Au large ! c'est la consigne.

VICTOR.

Je viens d'entendre le mot d'ordre, je puis approcher.

CÉCILE.

Vous ? — Et quel est-il ?

VICTOR.

Descendez seulement que je puisse vous le dire, mais à l'oreille. Vous savez, c'est la consigne.

CÉCILE.

Passez-la donc, la consigne, à la vieille guérite de la tour. Moi, je me sauve.

VICTOR.

Un moment, mademoiselle. Je n'ai jamais prononcé devant vous un seul mot d'amour, et vous fuyez ? Si vous craignez de m'entendre, vous m'avez donc déjà compris ?

CÉCILE.

Et quand je vous aurais compris, monsieur Victor, qu'y gagnerions-nous l'un et l'autre ? Nous sommes orphelins, vous et moi : j'ai le malheur d'être un peu plus riche que vous ; vous ne pouvez pas même établir correctement votre naissance ; nous n'avons rien à espérer du plus entêté des tuteurs.

VICTOR.

Le temps et la patience viendront à notre aide. Aimez-moi seulement un peu en attendant. Je parviendrai peut-être à fléchir votre oncle, et même à lui prouver que je suis un peu votre cousin.

CÉCILE.

Je le veux bien, Victor, moi. Mais que lui direz-vous pour établir cette parenté?

VICTOR.

Je lui dirai : Vous aviez deux sœurs ; deux Français les épousèrent à Vienne et les emmenèrent honnêtement dans leur pays. L'aînée, qui fut ma mère, suivit son mari jusqu'à Marengo. Il mourut là, et ne lui laissa pour tout bien que cette chaumière achetée en passant. Pour votre seconde sœur, elle donna le jour à Cécile. Je n'ai, pour attester ces faits, que les récits de ma mère ; mais la mémoire d'un fils est si fidèle ! Moi, à quatorze ans je pris du service dans la patrie de mon père, et, l'empereur mort, je revins au village où ma mère avait fermé les yeux. Je ne me doutais guère que je retrouverais là les Autrichiens maîtres, et sous leur maudit uniforme un parent.

CÉCILE.

Puis une cousine, dites-vous?...

VICTOR.

Le seul bien qui me reste au monde.

CÉCILE.

Je croirais, moi, dans votre bouche, à la vérité d'un roman moderne. Mais c'est notre oncle qu'il faut persuader. — Tenez, le voilà déjà de retour. Il a, ma foi, la joue un peu plus enflée que tout à l'heure. Tâchez de trouver un moment plus favorable que celui-ci pour lui faire saisir toutes ces vérités-là. — Je suis déjà poursuivie par deux prétendants insupportables.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III. — LE GOUVERNEUR, VICTOR.

LE GOUVERNEUR, à *Cécile qui s'éloigne.*

Sentinelle, prenez garde à vous ! (*A Victor.*) — Ah ! ce n'est

que toi, mon garçon. Santo Diavolo te bénisse ! Va voir un peu si je suis de l'autre côté des remparts.

VICTOR.

Vous traitez bien mal un parent, capitaine.

LE GOUVERNEUR.

Quand tu m'auras prouvé talignée, toi, je croirai à bien autre chose : je croirai à la sagesse d'un Français, à la fidélité des femmes, à la virginité d'une place forte...

VICTOR.

Et à la sobriété d'un Allemand, n'est-ce pas, capitaine ?

LE GOUVERNEUR.

Verdammte Franzosen !

VICTOR.

Mais ce n'est pas le moment de vous parler affaires. Je vous laisse avec les deux plus notables personnages de tout votre gouvernement.

SCÈNE IV. — GÉRONIMO, PÉPÉ, LE GOUVERNEUR.

GÉRONIMO.

Monsieur le gouverneur, nous venons vous faire une demande, avec tout le respect que vous méritez.

LE GOUVERNEUR.

J'ai mal aux dents, laissez-moi tranquille.

PÉPÉ.

Il faut savoir quelquefois sacrifier une brebis pour sauver le troupeau, monsieur le gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Et quand on n'a qu'une brebis, imbécile ?

PÉPÉ.

Ah ! Excellence...

LE GOUVERNEUR.

Oui, c'est le cas de m'appeler ainsi. (*A part.*) Et le vétérinaire qui n'était pas à son cabinet ! — Au fait, messieurs, que

me voulez-vous ? Quand on prend de la patience, on n'en saurait trop prendre. Deux désagrémens peuvent se neutraliser. Tâchez de parler, si vous pouvez, plus haut que mon mal.

GÉRONIMO.

Monsieur le gouverneur, c'est que...

PÉPÉ.

Illustre capitaine, vous saurez...

LE GOUVERNEUR.

Bien, mes amis ! Parlez tous deux ensemble, ce sera plus tôt fait.

GÉRONIMO.

Nous sommes amoureux de votre nièce.

PÉPÉ.

On dit qu'elle est belle comme sa dot !

GÉRONIMO.

Et nous vous la demandons en mariage.

LE GOUVERNEUR.

Tous les deux ?

PÉPÉ.

Tous les deux.

GÉRONIMO.

C'est-à-dire que nos prétentions sont les mêmes. Nous nous sommes réunis à cause des difficultés de pénétrer jusqu'à elle. Nous nous cotisons pour lui plaire. Mais nous nous sommes juré que celui de nous que M^{lle} Cécile ne préférerait pas se retirerait loyalement sans troubler le bonheur de son rival.

LE GOUVERNEUR.

Mais vous ne l'avez pas vue, ma nièce ?

PÉPÉ.

A peine : à travers ces barreaux. Mais une grande passion n'y regarde pas de si près.

GÉRONIMO.

Laissez-la un peu sortir, capitaine, M^{lle} Cécile ; que nous lui donnions des collations et des bals.

LE GOUVERNEUR.

Non pas ! Je laissais de son vivant sortir ma femme ; j'ai reconnu l'abus de la liberté. En ménage comme en politique, la liberté, voyez-vous, perd absolument tout. Celui qui a dit que la vie doit être murée a dit là une bien belle parole. D'ailleurs, messieurs, je ne disposerai jamais de ma nièce que sur son consentement personnel.

GÉRONIMO.

Mais le moyen de l'obtenir, capitaine, ce consentement, si nous n'approchons jamais de cette merveille ?

LE GOUVERNEUR.

Trouvez-le, ce moyen ; ce sont là vos affaires.

GÉRONIMO.

Eh bien ! si elle ne peut pas venir à nous, souffrez que nous allions à elle. Laissez-nous partager le toit qui la couvre, cette ravissante héritière.

PÉPÉ.

Enfermez-nous un peu, si c'est l'effet de votre bonté, dans le noble château que vous gouvernez avec tant d'honneur.

LE GOUVERNEUR.

Vous n'êtes pas dégoutés !

PÉPÉ.

Nous sommes résolus à nous priver de la liberté plutôt que de l'espoir de posséder cette charmante fille. Car elle est charmante, n'est-ce pas ?

GÉRONIMO.

Vous ne pouvez nous refuser cette faveur, capitaine ; nous serons les premiers captifs qui ne maudiront pas leur geôlier.

LE GOUVERNEUR.

Vous enfermer dans cette citadelle, un château fort impérial ! Mais vos prétentions sont exorbitantes.

GÉRONIMO.

Comment ?

LE GOUVERNEUR.

Ah ça, vous croyez donc que ces murailles de quinze pieds d'épaisseur, ces tours bâties par les Romains, sont entretenues royalement pour loger de paisibles bourgeois comme vous, d'innocens roturiers, de vertueux nigauds, ainsi que vous me faites l'effet de l'être? Où la fatuité va-t-elle se nicher! Apprenez què pour être, je ne dis pas prisonniers d'état, mais simples détenus, encore faut-il avoir mérité cette distinction et accompli une action qui vous sépare du commun des martyrs. Avez-vous conspiré, vous autres? avez-vous assassiné, incendié, volé, causé du trouble sur la voie publique? Êtes-vous seulement les héros de la moindre rixe? Et vous aspirez à être appréhendés au corps, vous avez des prétentions à l'honneur de l'incarcération! Vous êtes de plaisans ambitieux! Allez, canaille, mériter de vous faire pendre, et alors vous reviendrez vous présenter aux portes d'une forteresse impériale.

GÉRONIMO.

Incendier? assassiner? Ceci est un peu fort. Mais vous dites donc qu'une simple voie de fait, une rixe, peut ouvrir les portes de cet asile?

LE GOUVERNEUR.

Quelquefois: cela dépend de l'importance du personnage attaqué.

GÉRONIMO.

Et si c'était un gouverneur de forteresse?

LE GOUVERNEUR.

Au cachot, scélérats!

GÉRONIMO, à Pépé.

Pépé, si nous lui donnions quelques bonnes gourmades, à lui?

PÉPÉ.

J'y pensais. Tu as là une inspiration heureuse. Essaie le premier.

GÉRONIMO.

Capitaine Podagremberg, vous êtes un impertinent.

PÉPÉ.

(A part.) Il le prend bien. *(Haut.)* Vous êtes un fat !LE GOUVERNEUR, *vivement.*

Et vous des insensés. Retirez-vous, ou je vous fais chasser bien loin d'ici, par mes alguazils.

GÉRONIMO.

Ce n'est pas là notre compte. — Tenez, capitaine, remarquez bien que je vous donne un bon coup de poing sur l'omoplate gauche.

PÉPÉ.

Et moi un grand coup de pied je ne sais pas où.

GÉRONIMO.

Et moi que je vous tire les oreilles.

PÉPÉ.

Et moi que je fais tomber dans la crotte votre couvre-chef.

LE GOUVERNEUR.

A l'aide ! à l'aide ! On me violente.

GÉRONIMO.

Faites-nous donc arrêter, capitaine.

LE GOUVERNEUR.

Vous le mériteriez, crocheteurs insolens !

PÉPÉ.

C'est notre droit, monsieur.

GÉRONIMO.

Faut-il recommencer ?

LE GOUVERNEUR, *avec joie.*

Inutile, mes amis... c'est inutile. — Ah ! quel service vous m'avez rendu sans le vouloir ! Tenez, cette dent, vous savez bien, cette dent qui me faisait damner, elle est tombée pendant que vous culbutiez ma chétive personne. Je ne la sentirai donc plus désormais ! Vous m'avez épargné soixante baïoques. — En voulez-vous la moitié pour vos peines ?

GÉRONIMO.

Que le diable soit de vous !

LE GOUVERNEUR.

Que je vous rends grâce, mes obligeans amis. — Je suis sûr que je désenfle à vue d'œil. — Bonsoir, mes braves, et que Dieu vous conserve!

(Il rentre dans la citadelle et leur ferme la porte sur le nez.)

SCÈNE V. — PÉPÉ, GÉRONIMO.

GÉRONIMO.

Dis donc, maître Pépé, les coups de poing et le reste ne portent pas grand profit, à ce qu'il paraît? Mais il nous a ouvert la carrière, ce brave et digne homme-là. Si nous faisons autre chose maintenant; car moi, je veux arriver là-dedans, mort ou vif.

PÉPÉ, *froidement*.

Essayons de l'homicide.

GÉRONIMO.

Ah! tu y mets de l'enthousiasme; c'est bien ça! Mais il nous suffirait de voler, mon ami; le gouverneur l'a dit.

PÉPÉ.

Eh bien! le premier qui passe, je lui demande son saint frusquin.

GÉRONIMO.

Nefaispas cette action-là seul, au moins: il faut être honnête!

PÉPÉ.

Sois tranquille: part à deux.

GÉRONIMO.

A la bonne heure! — Tiens, vois-tu venir un jeune homme qui arrive tout exprès à nous? N'est-ce pas le fils du juif établi depuis peu dans cette bourgade? Il doit être en fonds, celui-là: arrêtons-le.

PÉPÉ.

Il a l'air bien troublé; il court plutôt qu'il ne marche. C'est la Providence qui nous l'amène!

LE JEUNE HOMME, *se croyant seul.*

Malheureux que je suis ! Il me semble qu'on est déjà à ma poursuite. (*Cherchant aux murs.*) Si je trouvais ici une cachette....

PÉPÉ, à *Géronimo.*

Dis donc, lui demanderai-je la bourse ou la vie ?

GÉRONIMO.

Non. Il sait peut-être déjà une mauvaise plaisanterie fort connue à Paris : — La Bourse, messieurs ? C'est un grand monument situé à l'extrémité de la rue Vivienne ; et quant à l'avis ? L'avis que je vous donne, c'est de décamper au plus vite ; la garde nationale est derrière vous. Dis-lui tout bonnement : — Votre argent.

PÉPÉ.

Votre argent ! monsieur.

LE JEUNE HOMME.

Le voilà, mes chers camarades. Pour toute grâce, ne dites jamais qu'il vient de moi. (*Il se sauve.*)

GÉRONIMO, *avec explosion.*

Ah ! nous avons réussi ! Nous sommes criminels, nous avons l'honneur d'être des voleurs ! Nous avons arrêté un homme, nous l'avons dévalisé, pillé, dépouillé de fond en comble : qu'on nous arrête à notre tour. — Au voleur ! au voleur !

SCÈNE VI. — LES PRÉCÉDENS, LE JUIF AZAEL.

LE JUIF.

Que parlez-vous de voleur, messieurs ? L'auriez-vous rencontré, mon voleur ? Savez-vous de quel côté s'enfuit le misérable ?

GÉRONIMO.

Monsieur ! il n'y a de misérable que nous ! Il vient de passer ici un jeune homme vertueux : nous l'avons pris au collet terrassé, et malgré sa résistance héroïque, après une lutte qui a été sanglante, il a abandonné dans nos mains ce portefeuille

en faux cuir de Russie et cette sacoche qui ne pèse pas moins de 24,000 francs.

LE JUIF.

Qu'est-ce que je vois ?

GÉRONIMO.

Nous déposons ceci dans vos mains, monsieur, afin qu'il serve de témoignage contre nous. Vous dénoncerez le crime, n'est-ce pas ? vous nous en faites la promesse sacrée ? A présent commencez votre devoir : ayez la complaisance de nous prendre chacun par le collet, et de nous conduire au poste. Nous n'attendons pas moins de votre justice et de votre loyauté.

PÉPÉ.

O belle Cécile ! je vous reverrai donc enfin !

LE JUIF.

Mais, messieurs, cette bourse, ce portefeuille, ils sont à moi. Savez-vous quel est ce jeune homme que vous avez si heureusement arrêté dans sa fuite ? C'est mon fils, messieurs, mon fils que la passion du jeu égare. Il a forcé mon secrétaire ; il m'avait dérobé ma fortune ; et vous ne rendez pas seulement son bien au légitime possesseur, vous sauvez l'honneur de toute une famille. Ah ! messieurs, cette noble action mérite une récompense. Voilà 50 louis que je vous prie d'accepter. C'est un père qui vous remercie, et qui ne vous oubliera pas dans ses prières jusqu'au dernier jour de sa vie. (*Il sort.*)

SCÈNE VII. — GÉRONIMO, PÉPÉ.

PÉPÉ

Mon cher, nous jouons de malheur !

GÉRONIMO.

Tu te décourages bien vite ; nous avons de la marge à courir.

PÉPÉ.

Il ne nous reste donc plus qu'à assassiner ?

GÉRONIMO.

Il y a six degrés du crime.

PÉPÉ.

Ah ! tu me rassures un peu.

GÉRONIMO.

Es-tu homme à me suivre dans la forêt ?

PÉPÉ.

Va chercher ton fusil. A minuit, minuit un quart.... non ; dès que la nuit sera venue, à l'heure d'entre chien et loup, j'y serai avec une escopette chargée jusqu'à la gueule.

GÉRONIMO.

Je l'attends au carrefour des Bonshommes.

SCÈNE VIII.

Un tambour sort de la forteresse. Il a toute l'apparence d'un invalide. Un emplâtre lui couvre l'œil gauche, il traîne péniblement une jambe de bois. Au roulement de la caisse tout le village arrive ; le rempart se couvre d'assistans.

LE TAMBOUR.

Il est fait à savoir à tous les habitans de ce canton que le nommé Stéphano Salviati, contrebandier condamné à mort, rôde depuis quelques semaines aux environs de cette forteresse....

LE GOUVERNEUR *du haut du rempart.*

Tambour, un petit moment. Voici le signalement du bandit : vous attacherez ce papier à la porte de l'église.

LE TAMBOUR, *lisant.*

» Stéphano Salviati....

VICTOR, *à part.*

C'est un nom de ma connaissance !

LE TAMBOUR.

» Agé de trente-deux ans , front haut , barbe épaisse , teint
 » pâle , taille moyenne et bien prise. On promet à ceux qui par-
 » viendront à l'arrêter mort ou vif....

VICTOR.

Assez , tapin. Il n'y a personne ici qui spécule sur le sang de son semblable , entends-tu ? le reste ne nous intéresse point , passe ton chemin.

LE GOUVERNEUR.

Monsieur Victor , je vous trouve fort osé d'interrompre ici l'organe de mon pouvoir.

VICTOR.

Une peau d'âne , monseigneur ?

LE TAMBOUR , *regardant Victor.*

Brave jeune homme ! il est toujours le même.

LE GOUVERNEUR.

Rappelez-vous , monsieur Victor , qu'on ne vous souffre ici que par une tolérance inaccoutumée , vous , Français d'origine. Les Français sont détestés par toute l'Italie.

VICTOR.

Moins que les Autrichiens , mon oncle.

LE GOUVERNEUR.

Oncle , toi-même ! J'en appelle aux habitans ici présens.

GÉRONIMO.

Pour ça , capitaine , il a par hasard raison , l'orphelin.

LE GOUVERNEUR.

Quelle preuve en as-tu , amoureux transi ?

GÉRONIMO.

Écoutez , capitaine , demandez à ces messieurs et dames. Quand le vainqueur entre ici chez le paysan , si c'est l'Autrichien , il se rend à l'étable et ordonne qu'on lui tue un bœuf. Il prend tout : les cornes , il les met dans sa poche pour faire des

boutons. Le Français va tout seul à la bassecour. Il n'y prend qu'une poule, et lui-même; il la tue lui-même, il coupe le bec et ne prend pas le bec; les argots, et ne prend pas les argots. Il la plume vivement, toujours lui-même; mais il ne prend pas la plume: on peut la mettre dans son traversin. — « Paysan, allume le feu, apporte une broche et va chercher du vin. » *Tout de suite*, par exemple; il veut tout *tout de suite*, mais: — « Je paie le vin, cours. » Pendant ce temps-là il fait cuire la poule, il tourne la broche, il l'arrose lui-même. Voilà la poule cuite! Ah! monseigneur, elle est dorée, croustillante! Ces Français s'entendent si bien à faire cuire une poule!.... — « A présent paysan, dit-il, mets-toi là; là sans façon, et goûte de notre poule. » L'Autrichien mange tout seul, et tout son bœuf. Voilà, voilà la différence.

LE GOUVERNEUR.

Allons, c'est bon, bavard. (*Au tambour.*) Et toi, va-t'en afficher ton signalement.

LE TAMBOUR, *bas à Victor.*

J'aurais tantôt quelque chose à vous dire, jeune homme.

LE GOUVERNEUR, *aux assistans.*

Ah çà! je vais rentrer tout à l'heure pour souper; allez vous coucher, vous autres. (*Tous s'éloignent, hors Victor et Cécile.*)

Monsieur Victor, nous sommes seuls; voilà Cécile qui ne vous aime point. Profitons de la dernière circonstance qui nous réunira pour couler à fond la mauvaise plaisanterie de votre parenté avec elle.

VICTOR.

J'y consens, capitaine, ou plutôt je me tiens pour condamné si, avant tout, mademoiselle confirme l'arrêt que vous venez de prononcer en son nom.

CÉCILE.

Mon oncle a la fureur de me faire parler à tort et à travers.

LE GOUVERNEUR, *à Victor.*

Vos papiers!

VICTOR.

Je n'en ai point.

LE GOUVERNEUR, *à part.*

C'est tout ce que je voulais savoir — Écoutez, mon ami, ce serait à vous de prouver qui vous êtes ; je vais vous rendre ce service moi. Il y a dans mon cabinet, là-haut, certaines notes sur vous... Attendez. (*Bas.*) Je vais faire empoigner ce gaillard.

SCÈNE IX. — VICTOR, CÉCILE.

CÉCILE.

Au fait, monsieur, si vous n'avez pas la moindre preuve....

VICTOR.

Ces maudits papiers se découvriront bientôt, mademoiselle. Ma mère les a déposés entre les mains de quelques personnes qui ne peuvent tarder à se faire connaître.

CÉCILE.

Vous n'étiez donc pas auprès d'elle à ses derniers momens ?

VICTOR.

Hélas, non ! et on la croyait si pauvre, qu'il n'était resté à son chevet que le pasteur de ce village. Le pauvre vieillard, en succombant à son tour, n'a pu me faire parvenir que de bien confuses paroles. La seule recommandation qui m'ait été faite, au nom de ma mère, c'est le soin de conserver un tableau de prix, qu'elle possédait aupied de son alcôve. Avais-je besoin de savoir que ce tableau lui était cher ? C'est une image de sainte Cécile ! Vous portez ce nom, mademoiselle. Le portrait est resté à sa place. C'est penser à vous que d'adorer tous les jours votre patronne.

SCÈNE X. — LES PRÉCÉDENS, LE VIEUX TAMBOUR.

LE TAMBOUR, *à Cécile.*

Mademoiselle, monsieur votre oncle m'envoie vous prier de rentrer sur le champ à la citadelle.

VICTOR.

La singulière duègne que voilà !

(*Cécile rentre, Victor veut sortir.*)

LE TAMBOUR.

Un moment, monsieur Victor ; un ami aurait une parole à vous dire.

VICTOR.

Vous, mon ami, mon vieux ? mais je vous connais à peine. Depuis un mois tout au plus que vous êtes comme caché dans cette bicoque, vous ne sortez guère que la nuit.

LE TAMBOUR.

J'ai peut-être mes raisons. Mais, dites-moi, n'avez-vous pas servi dans la légion italienne ?

VICTOR.

Je m'en flatte.

LE TAMBOUR.

Sous le vice-roi, un troupier !

VICTOR.

Dans le quatrième lanciers.

LE TAMBOUR.

Deuxième escadron, troisième compagnie ?

VICTOR.

C'est vrai.

LE TAMBOUR.

Vous souvenez-vous d'un camarade nommé Stéphano ?

VICTOR.

Certainement ; Stéphano Salviati, un très bon soldat... Mais à propos, serait-ce celui qui se serait fait contrebandier et dont vous tambourinez si charitablement la capture ?

LE TAMBOUR.

Je le crois.

VICTOR.

Cependant, vous vous intéressez à lui? Seriez-vous son parent, seriez-vous son père, seriez-vous son grand-père?

LE TAMBOUR.

Mieux que tout cela.

VICTOR.

Que voulez-vous dire?

LE TAMBOUR, *ôtant son déguisement.*

Je suis... Stéphano lui-même.

VICTOR.

Toi, mon cher! mais il faut te sauver à quelque prix que ce soit. Dispose de ton ancien camarade.

STÉPHANO.

Bon Victor! je ne doutais pas de ton dévouement.

VICTOR.

Et c'est ton signalement que tu es allé afficher? c'est le prix de ta tête que tu proposes.

STÉPHANO.

Est-ce que cela ne te paraît pas assez philosophique? — Un soldat peut-il estimer la vie à un plus haut prix qu'elle ne vaut? J'ai offert le sacrifice de la mienne si souvent, qu'elle me semble à peine à moi. Et puis, vois-tu, je suis déjà revenu de mon nouvel état de contrebandier. On dit qu'il n'est donné aux individus de l'espèce humaine que de vivre vingt-deux ans: j'en ai trente; tu vois bien que je fraude déjà quelqu'un. J'ai vécu huit ans de contrebande.

VICTOR.

Tes calculs sont hors de propos, mon cher; ne perds pas un moment pour t'éloigner.

STÉPHANO.

Non, je suis fatigué ce soir. J'aurais pu, à la rigueur, être encore long-temps en sûreté ici, avec ce gouverneur qui me croit plus invalide que lui; mais le soin de mon chétif individu m'ennuie. Il y a plus de peine que de profit à vieillir! Assez joué aux barres avec les estafiers. La vie est comme la drogue: le jeu ne vaut pas la partie.

VICTO.

Allons, allons, tu railles hors de propos:

STÉPHANO.

Ah çà; il faut donc entrer avec toi dans le sentiment? il faut donc te dire tout! eh bien, sache que les douaniers m'ont fait passer, non pour un contrebandier, mais pour un brigand, dans mon pays. Mon pauvre père en est mort du chagrin. Dieu sait que je ne m'étais fait contrebandier que pour obtenir la main d'une jeune fille dont le père veut un gendre riche, et j'apprends qu'elle se marie aujourd'hui.

VICTOR.

Mais ce renseignement n'est peut-être pas sûr.

STÉPHANO.

Officiel. Le fait doit se confirmer ou se démentir ce soir. S'il se confirme, je me brûle tranquillement le peu de cervelle qui me reste encore. (*Regardant ses pistolets.*) Tomber entre les mains d'un gendarme! cela ne se peut pas.

VICTOR.

Mais tu me dis toutes ces folies comme s'il s'agissait d'une partie de plaisir, ma parole d'honneur.

STÉPHANO.

Ah! voici pourquoi je t'en parle. Je sais que tu n'es pas beaucoup plus riche que moi, Victor; tu es amoureux aussi, quelque argent avancerait tes affaires auprès de la gentille Cécile. Depuis qu'il y a cinq mille piastres de promesses à qui s'emparera de ma personne, je me suis dit: — On pourrait être utile à un camarade.

VICTOR.

Lancier ! tu me croirais capable de profiter...

STÉPHANO.

Non pas de ma perte ; mais de ma bonne volonté, mais de la dernière preuve d'estime que je puisse donner à un frère d'armes.

VICTOR.

Allons, Stéphano, de la raison, mon vieux ; remets ta perruque et ta moustache, rattache ta jambe de chêne ; il peut nous venir ce soir des nouvelles couleur de rose.

STÉPHANO.

Tant mieux, te dis-je. Oh ! alors il n'y aura rien entre nous, si ce n'est ta promesse de m'aider à prendre le pays par pointe ; car je ne tiens pas à mourir comme un entêté, moi ; je ne mets point de vanité là-dedans. Mais si le courrier n'est pas favorable... adieu, paniers.

SCÈNE. XI.—LES PRÉCÉDENS, CÉCILE.

CÉCILE.

Mon vieux tambour, il se présente à la poterne un bûcheron qui demande à vous parler ; il paraît avoir fait une longue course pour arriver jusqu'ici.

STÉPHANO, *à part*.

Déjà ! — C'est mon ambassadeur ! Le cœur me bat comme à un enfant. (*Haut.*) Merci, ma belle demoiselle. La nouvelle qu'on m'apporte doit être heureuse, puisque l'annonce en a passé par votre bouche.

VICTOR, *pressant la main de Stéphano*.

Bon courage !

SCÈNE XII.—VICTOR, CÉCILE.

CÉCILE.

Victor, écoutez-moi bien vite. Mon oncle a pris la résolution ridicule de vous faire arrêter très-sérieusement ; j'ai eu le mal-

heur de rire : évitez sa première colère et ses envoyés, s'il en trouvait qui fussent disposés à agir contre vous.

VICTOR.

Si le capitaine allait prendre fantaisie de me retenir en prison jusqu'à votre mariage avec un autre...

CÉCILE, *vivement*.

Ah ! mon ami, vous y resteriez toute la vie. Fuyez.

VICTOR.

Un moment.

CÉCILE.

Éloignez-vous.

VICTOR.

Encore un moment. — Que regardez-vous donc si attentivement ? — Ma sœur Anne, vous ne voyez rien venir ?

CÉCILE.

Je vous demande pardon : je distingue dans l'obscurité deux hommes ; ils sont armés de fusils, ils s'avancent avec précaution de ce côté. On vient pour vous arrêter, sans doute : éloignez-vous, je vous en supplie !

VICTOR.

Mais je reviendrai dans quelques instans ?

CÉCILE.

Vous ne me trouverez plus ; ce serait un danger inutile.

SCÈNE XIII. — GÉRONIMO, PÉPÉ.

PÉPÉ.

Ah çà ! mais, Géronimo, quelle diable d'idée avais-tu de vouloir m'emmener dans la forêt ? Il n'y passe personne dans la forêt ? Et quand le bon Dieu nous eût envoyé là une victime, quels témoins espérer de l'action ? Elle eût été sans profit pour nous.

GÉRONIMO.

C'est juste, compère; je crois que tu raisones juste, le diable m'emporte. Nous serons mieux ici, là, presque sous les yeux de la beauté qui nous inspire. O Cécile! quel enthousiasme vous avez mis dans mon cœur!

PÉPÉ.

Et dans le mien donc!

GÉRONIMO.

Tu disais que tu ne l'avais jamais vue?

PÉPÉ.

Mais tu l'as vue, toi. Tu dis qu'elle est belle, tu dis qu'elle est riche: ne suis-je pas toujours de moitié dans tes spéculations?

GÉRONIMO.

Dis donc, compère, est-ce que tu n'as pas un peu peur?

PÉPÉ.

Si fait.

GÉRONIMO..

Oter la vie à un passant, hein? Et si c'était un honnête homme par hasard: car nous avons déjà joué de malheur; ceci est un peu vif.

PÉPÉ.

Oh! oh! la passion explique tant de choses. Le premier médecin venu en fait tout autant, sans remords et sans excuses.

GÉRONIMO.

Eh bien! qu'est-ce donc qui te trouble alors?

PÉPÉ.

Ah! je suis nerveux, vois-tu; la détonation d'une arme à feu m'ébranle le cerveau. Ça m'agace tout le système.

GÉRONIMO.

Pauvre ami!

PÉPÉ.

Non, c'est que j'ai une de ces organisations délicates, impressionnables...

GÉRONIMO.

Sûrement; et puis l'oreille très musicale. Mais songe à la récompense : un peu de succès, et nous entrons immédiatement en prison. Quel bonheur !

PÉPÉ.

C'est tentatif. Ne vois-tu pas comme une ombre rôder là bas autour du grand châtaignier ?

GÉRONIMO.

C'est peut-être l'ame en peine du templier Gondéric, fondateur de ce château.

PÉPÉ.

Ah ça ! pas de bêtise, toi : je veux bien tuer quelqu'un ; mais si tu parles de revenant, je me sauve.

GÉRONIMO.

Non, non, rassure-toi : ce n'est qu'un chrétien de chair et d'os. Je le vois à mon tour ; il s'éloigne en ce moment.

PÉPÉ.

Tant mieux, j'aurai le temps de changer mon amorce : elle est déjà humide à cause du serein.

GÉRONIMO.

Qu'est-ce que tu dis ?

PÉPÉ.

Je dis serein : ce n'est pas de toi que je parle.

GÉRONIMO.

L'homme se rapproche : en joue, mon cher !

PÉPÉ.

Que de bruit nous allons faire ! C'est désagréable au tympan. Aurais-tu du coton à me prêter pour me boucher les oreilles ?

GÉRONIMO.

Nous attirerons des témoins au contraire ! Mais nous n'en

pouvons manquer : je vois des estafiers qui descendent la montagne en courant. On dirait qu'ils poursuivent le même gibier que nous.

PÉPÉ.

Un moment, messieurs, la priorité nous appartient.

GÉRONIMO.

L'homme double le pas; il vient à nous droit comme un lièvre. Tire, compère!

PÉPÉ.

Tire toi-même.

GÉRONIMO.

A toi l'honneur.

PÉPÉ.

A toi l'exemple.

(On entend l'explosion d'une arme à feu. Pépé se bouche les oreilles en criant, et jette son fusil.)

GÉRONIMO.

L'homme est tombé.

PÉPÉ.

C'est donc toi qui as fait le coup?

GÉRONIMO.

Moi? non. Vois le chien à sa place. C'est toi plutôt.

PÉPÉ.

Moi? non. Vois le bassinet encore fermé.

GÉRONIMO.

Ah çà! mais c'est donc le diable, ou plutôt notre bon ange?

PÉPÉ.

N'importe, mon ami, un homme est tué, proprement tué; à nous de profiter de l'aventure. — Au meurtre! à l'assassin!

GÉRONIMO.

Chut! Pourquoi crier? les choses parlent d'elles-mêmes.

PÉPÉ.

A l'assassin et au meurtre!

GÉRONIMO.

Mais tais-toi donc ! On ne se vante pas de ces traits-là, mon cher ! tu vas empêcher que nous ne soyons compromis.

SCÈNE XIV. — LES PRÉCÉDENS, LE CHEF DES ESTAFIERS, ESTAFIERS.

LE CHEF DES ESTAFIERS.

Messieurs, qu'avez-vous fait, où qu'avez-vous vu ? Avez-vous attaqué cet homme, ou s'est-il frappé lui-même ?

PÉPÉ.

Frappé lui-même, calomniateur ?

GÉRONIMO.

Paix !

PÉPÉ.

Vous supposez un suicide, jaloux que vous êtes ?

GÉRONIMO.

Silence donc, et l'air abattu.

LE CHEF DES ESTAFIERS.

Mais vous n'avez pu commettre cette action-là, messieurs. Vous paraissez de paisibles gens ; vos figures sont bonnasses.

GÉRONIMO, *avec fatuité.*

Eh ! eh ! (*Haut.*) — C'est vous ou moi, cependant.

LE CHEF DES ESTAFIERS.

Mais ce n'est pas nous.

GÉRONIMO.

Eh bien ! alors...

LE CHEF DES ESTAFIERS.

Je vous trouve là seuls et armés : j'en pourrais tirer des conséquences.

GÉRONIMO.

Tirez. On s'en rapporte à votre sagacité.

PÉPÉ.

Bons gendarmes , nous sommes dans le droit commun : point de lois d'exception ici , faites votre devoir.

LE CHEF DES ESTAFIERS.

Mon devoir serait d'ordonner qu'on vous chargeât de chaînes , et qu'on vous jetât dans cette forteresse.

PÉPÉ.

O amour ! ô bonheur ! ô fortunés amans que nous sommes !....
(*Aux estafiers.*) Voilà nos mains , messieurs , qu'on leur mette les menottes !

LE CHEF DES ESTAFIERS.

Mais la victime enfin , cet homme , quel est-il ?

GÉRONIMO.

Que nous importe ? demandez-le-lui. Nous ne savons pas qui il était , mais il est mort.

VICTOR, *accourant.*

C'est le pauvre Stéphano : il se sera tenu parole.

L'ESTAFIER.

Stéphano ? le contrebandier ? la terreur du pays ?

VICTOR.

Lui-même.

LE GOUVERNEUR, *accourant à son tour.*

Brisez les fers de ces deux braves ! — Ah ! mes amis , quel service vous avez rendu à toute la contrée ! vous l'avez purgée d'un fléau ; venez que je vous embrasse !

PÉPÉ, *à part.*

La gloire a ses inconvéniens.

LE GOUVERNEUR.

Gloire à Pépé ! gloire à Géronimo ! — Mais , messieurs , ce

n'est pas tout : il y a, vous le savez, cinq mille piastres de récompense pour les libérateurs du pays, pour les vainqueurs généreux du brigand célèbre. Tenez, je vous remets ce bon tout signé sur le trésorier du roi de Sardaigne.

GÉRONIMO, *impatienté.*

Ne vous pressez pas tant, gouverneur !

LE GOUVERNEUR.

Je vais vous faire escorter jusqu'à la ville par mon vieux tambour.

VICTOR.

Oui, cherche ! Il est clairvoyant comme toute la police, celui-là.

LE GOUVERNEUR, *aux assistans.*

Messieurs, allons nous réjouir, allons nous rafraîchir surtout du succès de ces deux héros. (*Aux estafiers.*) Je vous chargerai ensuite, vous autres, d'une petite commission pour moi.

LE CHEF DES ESTAFIERS.

Commission militaire, apparemment ?

LE GOUVERNEUR.

A peu près.

CÉCILE, *à Victor.*

Vous entendez, Victor, il s'agit de vous arrêter ; il n'y a pas un instant à perdre.

VICTOR, *absorbé.*

Pauvre Stéphano ! Il est heureux peut-être.

SCÈNE XV. — GÉRONIMO, PÉPÉ.

PÉPÉ.

Eh bien, compère ? — Avec son bon !

GÉRONIMO.

Il est bon là.

PÉPÉ.

Bon à quoi ?

GÉRONIMO.

Ma parole d'honneur, c'est à faire sauter la meilleure cervelle du royaume.

PÉPÉ.

Quoi ! le crime est impossible sur la terre ! O injustice du ciel !

GÉRONIMO.

Sais-tu ce que ça me fait à moi toutes ces déceptions, toutes ces dérisions de la fortune ? Eh bien ! cela redouble mon envie de pénétrer là, afin d'adorer, de séduire la ravissante Cécile. Tu viens de la voir : mérite-t-elle un crime, oui ou non, celle-là ? Ah ! mon amour est exaspéré. Mets la main sur mon cœur : j'ai le feu dans toutes les veines.

PÉPÉ.

Le feu ? — Eh bien ! il faut le mettre au village, ton feu.

GÉRONIMO.

Bah !

PÉPÉ.

Certainement. — Nous avons battu, nous avons volé, nous avons assassiné sans agrément ni réussite, essayons l'incendie.

GÉRONIMO.

Capon qui s'en dédira !

PÉPÉ.

As-tu un briquet ?

GÉRONIMO.

Et del'amadou.

PÉPÉ, *battant la pierre.*

Eh bien ! nous finirons par amadouer le sort, et plus tard la princesse, tu verras !

GÉRONIMO.

La chaumière que voilà me semble assez sèche et plus propre

qu'une autre à communiquer rapidement la flamme ; qu'en dis-tu ? A qui appartient-elle , cette baraque ?

PÉPÉ.

A Victor , notre rival.

GÉRONIMO.

Faisons d'une allumette deux coups. — A présent souffle, compère.

PÉPÉ.

Mais elle s'enflamme au moins , la bicoque ! Elle s'enflamme comme un écolier de dix-septans.

GÉRONIMO.

Sonne un peu le tocsin à la porte de la forteresse.

PÉPÉ.

Au feu ! au feu !

SCÈNE XVI. — LES PRÉCÉDENS , LE GOUVERNEUR , TOUS LES PERSONNAGES.

LE GOUVERNEUR.

Qu'est-ce à dire , mes amis ?

GÉRONIMO , *trionphant.*

Vous voyez , gouverneur !

LE GOUVERNEUR.

C'est l'habitation de Victor ? Le malheureux , dans son désespoir , aura voulu nous rôtir vifs. Au secours ! au secours !

VICTOR.

Ma pauvre cabane ! — Sauvons l'image de sainte Cécile ; c'est le dernier souvenir de ma mère.

PÉPÉ.

Gouverneur ! nous sommes vos prisonniers.

GÉRONIMO.

Votre château nous appartient par droit de conquête , gouverneur. Nous sommes incendiaires.

LE GOUVERNEUR.

Se pourrait-il, messieurs ?

GÉRONIMO.

Nous vous dirons nos raisons quand nous serons sous la clef.

CÉCILE.

Amis, secourez Victor. Il sera étouffé, par la fumée, la flamme ou les débris de sa chaumière.

PÉPÉ.

Pas si bête ! Il revient déjà sain et sauf.

VICTOR.

Cécile, je n'ai pu préserver l'image recommandée par ma mère ; mais, en tombant de la muraille, elle a laissé à découvert une cachette où ce coffre de plomb était déposé.

PLUSIEURS VOIX.

Ouvrez, ouvrez ; il y a certainement des trésors là-dedans.

VICTOR, *ouvrant*.

Non : ce ne sont que des papiers : une inscription sur le grand-livre, mon extrait de baptême, le contrat de mariage de mon père. Tenez ! vos propres lettres, mon oncle, écrites à mes parens.

LE GOUVERNEUR.

C'est mon seing.

VICTOR.

Ma cousine, priez-le de me laisser bientôt vous donner un autre nom que celui-là.

LE GOUVERNEUR.

J'y consentirai, mon enfant. — C'est en vérité mon écriture naturelle. Tu joues à qui perd gagne, à ce qu'il paraît

L'ESTAFIER.

Est-ce le moment d'arrêter le jeune homme, capitaine ?

LE GOUVERNEUR.

Du tout. C'est un honnête et légitime garçon : il est de ma famille. (*Montrant Cécile.*) Et voilà désormais son geôlier.

GÉRONIMO.

Pas si vite, seigneur capitaine : ne vous décidez pas si vite et à l'étourdie. Nous sommes là, nous autres ; laissez libre la concurrence. Enfermez-nous seulement, comme c'est notre droit de dévastateurs et d'incendiaires, et laissez faire le reste à l'amour.

VICTOR.

Mauvais bouffons !

PÉPÉ.

Nous avons voulu mettre la patrie en cendres.

LE GOUVERNEUR.

Ah ! messieurs, sans votre vigilance, votre promptitude à appeler du secours, le danger pouvait s'étendre et le feu gagner... je ne dis pas seulement ce misérable bourg, mais la citadelle impériale ! Soyez bénis par toute la population ici présente.

GÉRONIMO, *furieux*.

Mais qui l'a donc mis là le feu, imbéciles que vous êtes ?

VICTOR.

Un hasard, une étincelle, une pipe, dont je rends grâce à Dieu. (*A Géronimo et Pépé.*) Messieurs, je vous invite à mes noces.

LE GOUVERNEUR.

Mes amis, reconduisons à leur domicile ces deux précieux citoyens ! Si nous les portons en triomphe ?

PLUSIEURS VOIX.

Oui, oui, en triomphe ! — Hommage à la vertu ! Vive à jamais les sauveurs et les bienfaiteurs du pays !

(*Fanfares et chœur final. On élève les deux amis sur un pavois.*)

H. DE LATOUCHE.

VIE PARISIENNE.

LE JOUR DE L'AN. — LES ÉTRENNES.

Voilà un pauvre diable qui court la rue grelottant sous un habit noir, étranglé par une cravate blanche, pestant contre la pluie, le jour de l'an et les voitures, défendant sa vie contre un cabriolet impétueux et sa toilette contre les crachemens d'une roue de fiacre : une trogne de polichinelle grimace hors de sa poche, et deux lacets roses qui trahissent des boîtes de chocolat, lui tombent sur les talons. C'est un honnête employé ; il vient de toucher une gratification de cent francs qu'il a déjà traduite en joujous, en bonbons, avec lesquels il ne s'amusera pas, qu'il ne mangera pas. Son chef a reçu ses félicitations et lui a promis de l'avancement ; il est furieux.

Dans votre escalier, dans la rue, sur les boulevards, vous rencontrez d'autres hommes talonnés par le froid, exaspérés par la dépense. Entrez dans les passages, chez les marchands, et consultez ces visages d'acheteurs qui ne choisissent rien, qui ne voient rien, qui paient, qui rechignent, et se remettent à courir du bijoutier chez le confiseur, de l'ébéniste au marchand de nouveautés : dans cette cohue de gens qui s'adressent des complimens d'une égale sincérité et des cadeaux de la même valeur, qui s'éclaboussent, s'embrassent, se ruinent, dites-moi, qui est con-

tent ? à qui reste-t-il un sou quand arrivent huit heures du soir ? Je vais vous le dire. Les enfans et les domestiques sont très-contens ; seuls ils reçoivent et ne donnent pas : donc le jour de l'an étant une institution favorable au bien-être des enfans et des domestiques, la société ferait bien de s'insurger.

On ne saurait calculer la consommation qui se fait en pastilles, en bijoux, en sottes paroles, ni la somme de ridicules, d'actes de mauvais goût, d'avarice et de prodigalité, qui circulent à travers la population de Paris par un premier jour de l'an : cet embarras de chacun sur le choix de ses largesses n'est pas plus comique que le résultat de ce long et annuel enfantement ; et je ne crois pas que la classification des étrennes, par étages de la société, fournisse un tableau de mœurs parisiennes dépourvu d'intérêt : partout l'on trouvera une lutte piquante entre les nécessités de l'ostentation et l'économie, souvent une grandeur de mauvaise grâce, une folie morose, et des ruses crétoises pour tourner au moins à l'utilité les munificences exigées par le jour consacré.

Il est d'abord une dépense qui pèse sur tous, celle des cartes de visites : cartes sur papier porcelaine, avec lettres panachées, du prix de 50 centimes la pièce ; cartes de *dandy* avec titre de marquis, de comte, et écriture anglaise ; cartes de provincial, gaufrées, enrichies d'emblèmes, encadrant le nom du Monsieur dans une auréole estampée ; cartes de financier, en caractères germaniques ; cartes de poète, en caractères romans rongés par les siècles ; cartes d'acteur, avec des attributs, comme masques, trompettes, triangles et cornets à bouquins ; cartes de souffleur, écrites à la main sur le dos d'un as de trèfle ; cartes de femmes, puant le musc ; cartes de savans, sur tranche dorée ; partout des cartes, pour tous des cartes, dans les loges de portier, aux interstices des glaces, dans votre poche, votre chapeau ; les cartes gravées, lithographiées, vous poursuivent, tombent comme la neige, et vous éborgnent.

Il faudrait avoir les jambes et les ailes d'un hippogriffe pour aller offrir en personne l'hommage de ce parallélogramme de carton. Autre souci : il faut classer ses amis et connaissances par quartier, et leur faire courir sus par son domestique, quand on en a un, par son portier, quand on n'a pas simplement une portière, par un commissionnaire, quand il en reste sur la place.

Cela fait, il s'agit de procéder à ce grand suicide que tout individu, ayant la moindre relation de famille ou d'amitié, est forcé de consommer sur lui-même, sans lire le passage de Sénèque.

Je prends un homme de haute position, façonné aux beaux usages, fraîchement marié, ayant de jeunes enfans, une maison, des gens, des voitures; et vraiment je n'ose supputer ce que va lui coûter ce jour damné qui n'a pourtant que vingt-quatre heures, qui est noir, brumeux, pesant, plus qu'aucun autre de l'année, et dont chaque seconde marque la chute d'un louis d'or.

A sa femme, de riches bijoux, des diamans, toujours des diamans, des cassolettes, des bandeaux, des petits peignes de forme anglaise avec leurs grappes d'émeraudes et de rubis; à son fils, à sa petite fille, un joujou monstrueusement cher, — deux mille francs par exemple, — une poule qui pond, un coq qui chante, une nourrice qui allaite son nourrisson, un sauteur de corde qui danse au bruit d'un orchestre complet; à des enfans un peu plus grands, de petits bijoux, des montres, des épingles, assez souvent une bourse dont les mailles trahissent des pièces de quarante francs toutes neuves: trésor suffisant pour alimenter pendant une année ce luxe insolent de balles élastiques, de toupies, de cerceaux, et de moineaux-francs, qu'affiche au collège un enfant de bonne maison.

Mais quand l'âge a modifié ces nécessités, et mis au cœur du jeune homme de famille les passions avec les goûts qui les escortent, c'est le billet de banque à la main, que son père reçoit alors ce souhait de bonne année, qui est tout aussi sincère, mais un peu plus spéculatif.

Restons encore dans le monde du même étage, et suivons dans les magasins la femme qui achète une épingle, un riche objet de toilette pour son mari; des mouchoirs bordés de malines, des fichus garnis, des assortimens de dentelles pour une sœur, une tante, une amie; rentrée chez elle, son *Dunkerque*, ses étagères, ses guéridons, lui apparaissent déjà chargés de toutes ces offrandes galantes, de bon goût, chères et de peu d'apparence, que les amis de la maison viennent de lui adresser: petits meubles sans utilité, flacons, carnets, pupitres, jardinières, vases de porcelaine des fabriques an-

glaises, si supérieures aux nôtres, sans doute parce qu'il n'y a pas à deux lieues de Londres, une manufacture royale de Sèvres : de même que Manchester possède un chemin de fer parce que les Anglais n'ont pas inventé une administration des ponts et chaussées ; où voit-on les ponts et les chaussées de notre administration ? Mais l'arrivée de ces jolis riens était prévue, et depuis un mois les doigts s'usent, les aiguilles se cassent sur ces ouvrages en tapisserie, des écrans, des corbeilles au petit point ; et tous ces échanges se croisent : il y a bien parfois une paire de pantoufles clandestine, faite à la dérobée, à l'insu de tous, d'un travail exquis, interrompu souvent, repris avec ardeur ; pour qui est-elle ? pour celui-là qui offre ostensiblement une boîte de bonbons, et qui la veille a soldé secrètement un affreux mémoire.

Puis ce sont les jeunes gens, qui cherchent pour leurs mères, pour leurs sœurs, des meubles élégans, des chiffonniers, un bric-à-brac étincelant, enrichi de médaillons de Sèvres, des magots en céladon, des vases chinois et des rocailles, et enfin les donneurs de bonbons que nous retrouverons dans toutes les classes, offrant ici des caisses monstrueuses, là des sacs diaprés, argentés, embaumés ; ailleurs de grêles et malheureux cornets. Nous, ne parlerons pas de la papillote ; elle ne sert plus qu'aux curées du mardi-gras, dont M. de La... ; gratifie la populace des boulevarts.

Entre les façons de cette catégorie de la société qui se consacre aux études de l'élégance, du goût, du savoir-vivre, et les manières d'agir de nos hommes à argent qu'on appelait jadis les financiers, une différence existe, appréciable dans cette circonstance annuelle, comme dans toutes les autres époques de la vie. Aussi généreux, aussi désireux de plaire, ils ne peuvent résister au besoin de présenter leurs largesses sous une face utile : ainsi les voit-on donner à leurs enfans de beaux livres d'éducation, à leurs femmes des meubles sérieux, des pendules, des pièces d'argenterie, des cachemires qui leur manquent depuis long-temps, des bijoux indispensables. Quand une paire de chevaux tombe sur ses boulets, le jour de l'an devient alors un prétexte pour acheter des chevaux neufs, qu'on appelle dans la maison l'*attelage de madame*, et qui, dans un mois, conduiront à tour de rôle *monsieur* à la Bourse.

Mais pour lancer l'argent sans regret, pour se percer bravement les poches, parlez-moi de ces jeunes réfractaires de la société qu'on appelle les *viveurs* : pour eux rien n'est beau, rien n'est cher ; le cercle de leurs clientes est trop restreint. On prétend que certains hommes font arriver la rupture d'une liaison dans la dernière quinzaine de décembre, dans un but de laderie qui s'explique. Les *viveurs*, au contraire, établissent de nouveaux rapports ou resserrent les anciens, saluent toutes les femmes de théâtre qu'ils ne connaissent pas, pour obtenir le droit de leur envoyer des étrennes. Qui ne se souvient du célèbre marquis de B..... et de la galanterie qu'il fit, il y a deux ans, au corps de ballet de l'Opéra ? Chacune de ces dames reçut un joli cachemire renfermé dans un coffre élégant. C'était là une générosité d'apparat, un moyen de publicité, qui coûtait à l'homme à bonnes fortunes un peu plus qu'une annonce à 1 f. 50 c. la ligne, mais dont il retrouvait plus tard, quelquefois le soir même, un intérêt satisfaisant. Parlons un peu des présens appropriés à une liaison de coulisses exclusive et plus durable. Il s'agit alors d'offrir des objets représentant une valeur réelle : point de ces bijoux dont la forme et la vogue font tout le prix, mais des diamans, encore des diamans, ou des services d'argenterie, de ces choses enfin sur lesquelles *on prête beaucoup*, quelquefois une inscription de rente. L'inscription provient généralement des quadragénaires chargés d'obésité. La mère de l'objet aimé n'est pas oubliée : on lui donne son couvert ou sa timballe d'argent ; et le père n'aurait-il rien, ce brave père ? Depuis trois mois, la fille insinue que ce bon père postule une place de conducteur d'omnibus. C'est une belle place : — mille francs ! — Pourquoi ne l'obtient-il pas ? — Oh ! c'est qu'il faut un cautionnement. — On verra ça, et au jour de l'an, le cautionnement est prêt. — Tenez, monsieur Barigot, voilà votre affaire ; soyez conducteur d'omnibus. A la fin du carnaval, M. Barigot s'étant trop déguisé en sauvage, a besoin d'un autre cautionnement : c'est le dixième qui lui passe dans le gosier, et cependant sa fille ne le laisse manquer de rien. Pour ses étrennes, elle lui a mis au cou une cravate noire, aux mains des gants fourrés, tandis qu'elle donnait à sa mère d'anciennes robes zébrées de taches, et de vieux chapeaux pleurards et dégonflés.

Pour rencontrer le goût de chacun des membres de ces édifiantes familles, on voit qu'un *viveur* n'a pas besoin de se creuser le cerveau, mais de vider son portefeuille. Tous ses sentimens d'affection sont admirablement exprimés et traduits pas ces mots : BANQUE DE FRANCE, MILLE FRANCS. *La loi punit de mort le contrefacteur.*

La classe moyenne dépouille hardiment les étrennes de tout vernis d'ostentation : dans une maison d'honnêtes bourgeois, le jour de l'an n'est qu'une occasion de fourniture d'objets indispensables ; c'est une échéance de manteaux, de chapeaux, de gants et de gilets, échéance habilement et long-temps différée ; il n'y a plus à reculer, l'heure des *Ternaux* a sonné ; mais si le chef de famille, qui vient de s'exécuter, est sergent dans sa compagnie et chevalier de la légion d'honneur, quelle douce surprise l'attend à diner ! son verre, son verre taillé ou moulé, son verre d'habitude, où est-il ? il est remplacé par un verre somptueux qui enferme dans son épaisseur l'étoile des braves avec une foule de devises et d'attributs plus ou moins guerriers.

Pour la vérité de ces tableaux, nous établirons que les échanges ci-dessus ont lieu principalement entre épicières et épiciers.

Il nous faut reprendre un peu l'employé ; dire qu'il achète des oranges pailletées, des bonbons qui font meuble, comme vases en sucres, commodes, pelottes, pendules, charges de Dantan, en chocolat ; tandis que le surnuméraire galoppe comme un chat de gouttières, dans les mansardes de grisettes, faisant circuler des pastilles, entr'ouvrant un sac plein de charades étudiées à l'avance et qu'il a l'air de deviner, puis remettant son sac dans sa poche à la faveur de la méditation générale causée par les rébus. Toutes les classes ont leurs *Loustics* : ordinairement ce sont de vieux célibataires, qui ajoutent à leur cadeau du nouvel an le mérite d'une facétie ; tout leur est permis, même le mauvais goût. Ce sont eux qui offrent de beaux ustensiles en porcelaine à filets d'or, ornés de riches peintures, d'une forme ravissante, d'un usage bis-quotidien, et dont le nom ne peut pas s'imprimer ; les *Loustics* de la classe bourgeoise n'entrent pas dans une boutique de confiseur, sans accaparer tous les instrumens cylindriques, en carton argenté, dont la vue seule asphyxiait Pourceaugnac. C'est encore le *Loustic* qui donne les boîtes à surprises, ces petits coffres qui vous en-

voient à la figure un diabolotin armé de griffes, vêtu d'une peau de chat. Il faut enfin s'estimer heureux quand il ne vous présente pas des dragées amères.

C'est avec des baréges, des pièces de marcelines demandées depuis long-temps, que l'étudiant paie sa dette ; il y ajoute une part dans les rillettes ou les dattes envoyées par les parens, selon qu'il est natif de Tours ou de Marseille.

Il est quelques femmes dont il ne faut pas accepter une douzaine de mouchoirs à grand ourlet. Six mois après, la facture sonne à votre porte.

Plaignez les pauvres portières qui veulent faire des artistes avec leurs enfans ! Le maître de danse ou de déclamation fait une horrible grimace et refuse d'encourager l'élève, si, dans les cinq premiers jours de janvier, il n'apporte pas un couvert, une salière, une timballe d'argent, toutes choses contrôlées par la monnaie ; les ouvrages à la main ne sont pas reçus.

A présent, faut-il énumérer toutes les pièces d'argent et d'or qui se distribuent aux concierges, aux domestiques, mâles, femelles, grands et petits, cochers et grooms ; aux domestiques des amis, aux commissionnaires qui apportent un cadeau, au facteur de la poste, aux garçons de bains à domicile ; à tous les gens, en un mot, qui trempent dans ce vaste complot de ceux qui n'ont rien contre ceux qui possèdent. Avec vos largesses, tout ce monde-là se grise, achète des rentes espagnoles, se paie la goutte, des pommes de terre frites et des oranges.

Vous ne leur échappez pas, quand même vous êtes célibataire, logé en garni, sans domicile. Il faut dîner ; eh bien ! alors le garçon de restaurant vous tend sur une assiette un cornet huileux contenant des dragées fossiles, des papillotes avariées ; il faut reconnaître cette délicate attention. Êtes-vous habitué d'une pension bourgeoise ? la maîtresse du lieu s'étant mise en frais, ayant commandé un supplément, une crème fouettée, des œufs à la neige, vous seriez honni comme un crasseux sans éducation, comme un pingre, si vous ne ménageiez pas pour le dessert un coup de théâtre. Vous en êtes quitte pour une cuiller à café et pour embrasser la dame de la maison ; il faut encore qu'une pièce de quarante sous passe de votre poche dans la main de la cuisinière.

Mais la gent domestique n'en a pas fini quand elle a prélevé

la dime sur ses maîtres ; elle s'en va quêtant , comme les confréries de moines, ses étrennes chez le boulanger, le boucher et les autres fournisseurs de victuailles. M^{me} Chevet peut dire ce que lui coûte la valetaille des grandes maisons ; mais là ne se borne pas sa générosité. Ses pratiques aussi ont part à ses souvenirs ; elle leur envoie délicatement enveloppés, un faisan truffé ou un buisson d'écrevisses, ou des boîtes de fruits secs, plus l'adresse de ses beaux-frères, M. Pomerels confiseur, et M. Beauvais, marchand de bois.

Tous les journalistes n'ont pas un coupé et deux chevaux ; il faut plaindre ceux moins riches et plus modestes qui se trouvent réduits au mince revenu d'un feuilleton presque honorifique : les ouvreuses sont sans pitié, sans pitié les contrôleurs, sans pitié les garçons de théâtre et le porteur du journal : ces loups affamés déchirent à belles dents les mailles de sa bourse. Imagine-t-on à présent les douleurs d'un entrepreneur de spectacle traqué par les machinistes, les garçons de bureau, les coiffeurs, les costumiers, et les cinquante portiers de l'administration !

La solennité du jour de l'an est au moins une corvée assommante quand ce n'est pas une corvée ruineuse. Le roi lui-même n'y échappe pas. Cette interminable réception de ministres, de fonctionnaires, de magistrats, d'officiers militaires et civils, est une des charges les plus fatigantes de la royauté. Il faut être surhumainement constitué pour passer sans vertige une si longue revue, pour échanger tant de félicitations : il faut être soutenu par les ressorts de cette vie factice que donnent les nécessités et les émotions du pouvoir. Quant aux sérénades à triple carillon qui ébranlent la cour des Tuileries, c'est une affaire de liste civile. Les musiques de la garnison ne tiennent pas plus à être écoutées que l'orchestre du Théâtre-Français. Mais leurs galantes symphonies doivent être payées. Cinq cents francs sont alloués à chaque musique.

Il me reste à parler d'un dernier impôt, d'un impôt dont la perception m'amuse, me venge et me dilate parce qu'il ne m'atteint pas, et se prélève au contraire sur mes persécuteurs. Pendant deux jours vous avez rencontré des tambours de la garde nationale cruellement avinés, des musiciens, des grosses caisses, des chapeaux chinois, courant à la débandade. Réjouis-

sons-nous ! Ils venaient d'assourdir et de rançonner nos très-honorables colonels, chefs de bataillon et officiers de la garde nationale, tous ceux qui nous envoient au conseil de discipline et à l'hôtel Bazancourt. Il y a donc une justice !

JULES VERNIÈRE.

FLORENCE.

A MON AMI ADOLPHE STURLER, PEINTRE D'HISTOIRE.

Viens , mon nouvel ami , viens , Français de Florence ,
Dans la belle cité guide mon ignorance ;
Viens , tu me parleras , en de doux entretiens ,
Des tableaux incrustés sous les dômes chrétiens ,
Des barons florentins du pieux moyen âge
Allant vers la Syrie en saint pèlerinage ,
Et dont les angles noirs de ces larges maisons ,
Étalent aux passans les illustres blasons.
Cite-moi les grands-ducs et leurs nobles aïeules ,
Arborant l'écu d'or aux cinq tourteaux de gueules ,
Et , le long du beau fleuve à leur sceptre soumis ,
Conviant au travail tous les peintres amis.
Viens , le ciel est superbe , et Florence la reine
Nous enlace tous deux de ses bras de Sirène ;
Retournons à ce cloître aux tranquilles arceaux ,
Où la jeune peinture essaya ses pinceaux ,
A l'église où l'on voit , au doux éclat des cierges ,
Dans son cadre naïf la première des vierges ;
Ce tableau que Florence , aux jours des arts naissans ,
Apportait en triomphe avec des flots d'encens

Au pleux muséum, touchante galerie,
Que bénit de son nom la nouvelle Marie (1)!

Ainsi je te parlais, un jour, un pur matin,
Où nous foulions tous deux le pavé florentin,
Où de l'Arno chéri l'onde mélodieuse
Partageait devant moi la cité radieuse;
Eh bien! en ce moment où l'on m'a ramené,
Tout ému du voyage, aux lieux où je suis né,
Où mon pays m'appelle, où l'amitié m'invite,
Dans ce passé brillant qui s'écoula si vite
Je me replonge encore avec de tels élans
Qu'ils me rendraient heureux, si je vivais mille ans!
C'est beaucoup dans la vie, où toujours l'ennui sombre
Sur le plus vif azur jette ses masses d'ombre,
Oh! c'est beaucoup pour moi qu'un souvenir pareil
Coloré de tant d'or, de soie et de soleil;
Beau songe de printemps! images infinies
Qui me suivent encore avec leurs harmonies,
Leurs colonnes, leur ciel, leurs dômes, leurs tableaux,
Leurs grands pins dans les bois, leurs reflets sur les eaux;
Énigme du bonheur qu'on cherche et qu'on devine,
Lorsqu'on tient dans ses bras Florence la divine!

Ami, bien qu'aujourd'hui citoyen d'autres lieux,
Ne crois point que mon cœur se soit fait oublieux;
Il n'est pas de matin où je n'embrasse encore
La ville que partout tant de grâce décore.
Rappelle-toi le jour que tu serrais ma main,
Moi partant si joyeux pour le pays romain;
Vers le soir, descendu de ma lente berline,
Piéton, je gravissais une haute colline;

On découvrirait de là celle que nous aimons,
Florence, ses jardins, sa ceinture de monts,
Sa couronne de tours, sa rivière azurée,
Et ses dômes chrétiens d'éternelle durée.

(1) L'église de Santa-Maria-Novella, où l'on voit la vierge de Cimabue.

J'allais à Rome enfin ! Depuis mes jeunes ans
Rome m'avait ému de rêves séduisants ;
Les lettres de son nom , dès l'enfance première ,
Rayonnaient à mes yeux d'une vive lumière ;
Quand je lisais ce nom , un parfum de plaisir
Du livre bien aimé montait pour me saisir.
Qui l'eût dit ? ce jour-là , dans ma marche indécise ,
Je contemplais Florence à l'horizon assise ;
J'avançais en arrière , et j'avais oublié
A quel but éclatant mon pas était lié.
Sur le chemin de Rome , adossé contre un arbre ,
Je vis s'évanouir le blanc clocher de marbre ,
La tour du palais vieux , le dôme aérien ,
Et la douleur me prit quand je ne vis plus rien.
Dans tous les souvenirs de mon pèlerinage
Aujourd'hui c'est encor Florence qui surnage ;
Toujours je les revois ces hauts murs éternels
Que gardent deux géans , colosses fraternels ;
Le vieux palais moresque , avec sa colonnade
Que bâtit un génie arrivé de Grenade ;
Avec sa vaste place où l'on croit voir , rêvant ,
Le marbre ciselé s'insurger tout vivant.
De bronze et de granit prodigieux mélange !
Là , Jean le Bolonais lutte avec Michel-Ange ;
Un Dieu grand comme un Dieu , roulant son char marin ,
Jette des flots d'écume à ses tritons d'airain ;
Là le haut piédestal de l'équestre statue ;
Là Persée élevant une tête abattue ;
Le soldat ravisseur des filles des Sabins ;
Colosses , tous rivaux des colosses thébains ,
Ornemens éternels , précieuses reliques ;
Exposés sans péril sur les places publiques ;
Car le sage Toscan , même aux jours malheureux ,
Les sauva de l'insulte : il a veillé sur eux.
Toujours je me promène en esprit dans ce rêve ,
Sur l'autre grande place où le dôme s'élève ,
Où le Dante s'assit , où son nom est gravé ;
Où , d'un immense poids écrasant le pavé ,

La montagne de marbre, aux lumineux atomes,
 Le dôme aérien s'asseoit sur quatre dômes,
 Près de la tour sublime, horloge des saints lieux,
 Que Giotto cisela comme un pilier des cieux!

O des beaux-arts chéris touchante nourricière,
 Florence, en te quittant, j'ai gardé ta poussière;
 Devant ton seuil de marbre, à tes portes d'airain,
 Je n'ai pas secoué mes pieds de pèlerin;
 La poudre recueillie en courant sur tes dalles,
 Elle sera toujours empreinte à mes sandales;
 Noble poussière d'or! elle vient des tombeaux
 Qu'un vieux temple a couverts de ses marbres si beaux,
 Panthéon du génie, asile où la croix sainte
 Garde tous les grands noms dans une même enceinte (1);
 Elle vient du Musée où Raphaël est roi,
 Où l'Europe, à genoux, a passé comme moi;
 Elle vient de la rue, où, la flamme au visage,
 Saint George le guerrier vous arrête au passage;
 Elle vient de partout, des cloîtres recueillis,
 Que cinq siècles éteints n'ont point encor vieillis,
 Des ponts, du pied des tours, des fraîches promenades,
 Sur le gazon du fleuve, et sous les colonnades;
 Des palais où Strozzi faisait luire aux passans
 Son colossal écu, chargé de trois croissans;
 Elle vient de partout; car la cité chérie,
 Florence tout entière est une galerie;
 Et comme en un jardin on court sur son pavé
 Que le fer a poli, que le fleuve a lavé.
 Oh! pour moi la peinture était là tout entière;
 C'était l'art dégagé de la lourde matière.
 L'art qui doit tout à l'ame et ne dit rien aux sens.
 L'art, tel qu'il se montra dans les cloîtres naissans;
 Lorsqu'au champ du repos, Pise la chevalière
 Appelait autrefois la peinture écolière,
 Et que l'art virginal se mit à voyager
 Sur les pas conducteurs de Giotto le berger!

(1) Eglise de Santa-Croce.

En écrivant ces vers , poète cénobite,
 Dans l'ermitage frais , la maison que j'habite,
 Qui domine la mer , cet humide lien
 Mariant mon rivage au sol italien ,
 Je vois venir de Naples à l'anse accoutumée
 Une barque à vapeur , couverte de fumée;
 On dirait , en voyant ce nuage léger ,
 Qu'elle a pris le Vésuve à bord pour passager :
 Alors , jetant mes yeux à l'horizon immense ,
 Avec tous ses décors mon rêve recommence,
 Et m'allume le sang ; surtout le lendemain ,
 Quand l'agile bateau , reprenant son chemin ,
 Vers les golfes toscans tourne sa belle proue ,
 Fait écumer le port sous sa bruyante roue ,
 S'ombrage de sa tente , et glissant sur les eaux ,
 Emprunte à la vapeur les ailes des oiseaux.
 Oh ! c'est alors , ami , que je dis en moi-même :
 « Qu'il est aisé de voir ce beau pays que j'aime !
 » Si je l'avais voulu , dès demain vers le soir ,
 » Sous un arbre toscan je pouvais donc m'asseoir !
 » Être encore une fois au rendez-vous de l'heure
 » Devant le palais vieux , quand son horlogé pleure ,
 » Et retrouver encor ta famille d'amis
 » Dans ce retour prochain que je leur ai promis ! »
 Oh ! levons-nous , partons ; la route m'est connue ;
 Revoyons l'atelier de la bacchante nue ;
 Le Phidias nouveau , peut-être cette fois ,
 N'aura pas oublié de lui donner la voix ;
 Puissant Bartholini , gloire et reconnaissance
 A la ville des fleurs qui te donna naissance !
 Il faut revoir au fond de son calme jardin
 L'artiste aux blonds cheveux , la femme paladin ,
 Qui , traduisant le feu de sa vive paupière ,
 Fait un poème en marbre et brode sur la pierre (1) !
 Revoyons-les encore une fois ces palais
 Qui s'ouvrirent un soir à l'obscur Marseillais ;

(1) Mlle Fauveau.

Ces salons où l'exil vous couvre de ses voiles ,
Astres impériaux , lumineuses étoiles ,
Pleïade , qui rendis mon visage serein
Lorsque devers l'Arno je passai pèlerin !
Oh ! s'il est une place encore à tant de fêtes ,
Une ! pour le dernier des voyageurs poètes ,
Qu'elle me soit rendue ! Ah ! c'est que j'aime tant
La musique qui court sur un marbre éclatant ,
L'orchestre italien , la PERGOLA, théâtre
Plein de femmes , aux grands yeux noirs, au cou d'albâtre ;
Les peintres florentins n'ont rien vu de si beau ;
On dirait que le soir , sortis de leur tombeau ,
Ils viennent exposer à nos tardifs éloges
Leurs modèles vivans dans le cadre des loges ;
Et ces bals parfumés , pleins d'harmonieux bruits ,
Qui rendent un soleil aux éclatantes nuits ,
Ces bals , dans ces palais que le fleuve caresse ,
Ces bals d'enivrement , où l'heure enchanteresse
Est si prompte , qu'il semble au précoce matin ,
Que le soleil se couche à l'horizon latin ;
Car tout ce qui fait joie au pauvre cœur de l'homme ,
Toutes les voluptés que toute lèvre nomme ,
Abondent à la fête ; il passe sous nos yeux
Un congrès opulent de quadrilles joyeux ;
L'Europe voyageuse au rendez-vous arrive
Devant le tiède Arno pour danser sur sa rive :
Alors , si la croisée , entr'ouverte un instant ,
Vous révèle au dehors un rayon éclatant ,
On s'étreint de bonheur , car la fête se lie
Aux montagnes , aux bois , au nom de l'Italie ,
A la villa qui dort sous les pins arrondis ,
A ces jardins toscans , terrestre paradis ,
Où l'Arno poétique enivra de son onde
Tout ce qui fut génie et grand sur ce bas monde.

Le rivage natal ne m'a point engourdi ;
Pour l'art je sus toujours l'artiste du Midi :
De ton bel horizon l'étoile fortunée
Me rappelle à ces lieux où la peinture est née ;

Cette étoile aidera mes souvenirs récents ,
A la terre de Dieu je porte mon encens ;
Je n'ai pas mis au feu mon bâton de voyage ;
Mon pied ne faiblit point sous la torpeur de l'âge ;
Le ciel est magnifique , et la brise d'été
M'apporte de la mer mille cris de gaité.
Il faut voir , s'il est vrai , qu'une fois en ma vie ,
Éveillé , j'ai couru sur ces bords que j'envie ,
Ou si ce n'est qu'un rêve éclatant et vermeil
Qui m'a montré Florence un jour de doux sommeil !

MÉRY.

Château de Fontainieu , près Marseille. Août, 1834.

DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

SOUS

LE DIRECTOIRE ET LE CONSULAT.

DEUXIÈME ARTICLE.

Suite de l'introduction. — Littérature républicaine.

Il résulte de ce que j'ai dit jusqu'ici , que le véritable moteur de la révolution littéraire , ce ne fut pas , comme on l'a prétendu , le révolutionnaire politique , mais un pauvre traducteur fort insoucieux de son influence , qui nous initiait fort innocemment à de nouvelles combinaisons de l'art , et fondait , sans la prévoir , l'école qui l'a méconnu. Le Robespierre heureusement irréprochable de la république des lettres , c'est Letourneur.

Et en effet , si la révolution avait eu sur le mouvement des esprits l'ascendant qu'on lui attribue , jamais ce mouvement n'aurait été plus excentrique et plus désordonné que dans les jours excentriques et désordonnés de la démocratie. Cependant il n'en fut rien. Toutes les institutions avaient changé de forme , toutes les idées avaient changé de nom , tous les mots avaient changé de valeur. La littérature seule resta immobile comme un vaisseau bien fixé à ses ancras au milieu d'une tempête. *L'Almanach des Muses* de 1795 est le plus innocent de tous les *Almanachs des Muses* passés et à venir , et on ne peut pas dire davantage. Mettez-y un peu plus de talent qu'il n'y en avait

alors en circulation , et je le tiendrai pour classique. Le vieux Parnasse des païens soutint dignement la concurrence de la Montagne.

Ce n'est pas toutefois que la littérature se fût rangée sous la bannière de la résistance. Elle n'avait garde. Il est probable que Voltaire aurait été aristocrate , mais ses élèves ne le furent point. Ils arrivèrent les premiers sous les yeux du peuple libre , après les avocats et les médecins qui sont nécessairement les premiers partout. On étonnerait bien des lecteurs aujourd'hui, en avançant que la Convention nationale est de tous nos grands corps délibérans celui qui rassemblait le plus d'éléments philosophiques et littéraires . et cela est pourtant vrai : il y avait de quoi illustrer une nation dans cette Convention nationale qui la perdait , et qui est devenue la terreur de toutes les autres.

C'est même une chose curieuse à observer que , dans ces rapides jours de l'élection universelle , le peuple ne se soit avisé presque nulle part de s'y faire représenter par les siens. On n'y comptait que deux ouvriers : Armonville et Noël Pointe. Quant à ces artisans de la parole qui en font une utile marchandise , ils y étaient par centaines.

J'ai pensé qu'il serait assez piquant d'observer un moment cette station littéraire dans le désordre et dans le sang , avant de chercher et de suivre ailleurs les développemens de l'action intellectuelle. Il faut pour cela demander à la Convention nationale elle-même la représentation de la France lettrée , de la France de Voltaire et de l'*Encyclopédie*, qui avait si puissamment contribué à la révolution politique , et qui en recueillait les premiers hommages et les premiers tributs. On éprouvera peut-être autant de surprise que j'en éprouvai , lorsque cette réflexion frappa mon esprit pour la première fois , en y trouvant une académie fort complète , qui aurait à peine prêté à l'épigramme dans les temps communs ; tant il est vrai que la culture des lettres adoucit toujours les mœurs , et que les nations atteindraient facilement au bonheur de l'âge d'or sous le régime exclusif des *capacités* ! Après cela , si vous l'osez , fiez-vous aux théories.

Je ne sais si vous vous souvenez de M. Laignelot , l'auteur de la tragédie d'*Agis* et de la tragédie de *Rienzi*, qui en valent vraiment bien d'autres ; mais les lettres classiques n'oublieront jamais le nom de Marie-Joseph Chénier , qui n'était connu alors

que par la chute d'*Azémire* et le succès de *Charles IX*. Près d'eux siégeait Fabre d'Églantine, recommandé aux suffrages populaires par la meilleure comédie du temps, *le Philinte de Molière*, qui serait aussi une des meilleures comédies de la langue, si le mérite du style y répondait toujours au mérite incontestable de la composition. Après lui venait Collot d'Herbois, son indigne émule en talent, son maître et son vainqueur en logique révolutionnaire, dont les ouvrages détestables, mais quelquefois bien accueillis, attestaient au moins la maussade fécondité. Vous accorderez une place plus distinguée dans vos souvenirs au bonhomme Louis-Sébastien Mercier, qui a été mon ami, qui aurait pu être le vôtre; que vous retrouverez d'ailleurs avec son originalité de convention, son amusant radotage, sa verve un peu grotesque, mais fertile, saisissante et passionnée, dans les rangs des publicistes et des philosophes, et qui, le premier, après Diderot, naturalisa en France, par des fables simples et touchantes, la muse équivoque du drame. Je ne vous parle pas de Ronsin, qui manqua de quelques suffrages les honneurs de la députation. Le sensible auteur de *Louis XII* et d'*Arétophile* ne faisait pas partie de la Convention nationale. Il commandait en chef l'armée révolutionnaire.

Je suis fâché que l'épopée héroïque n'ait pas été représentée à la Convention par quelque Virgile républicain; mais il était convenu depuis long-temps que les Français n'avaient pas la tête épique, et *la Henriade* de Voltaire avait converti cette proposition en démonstration rigoureuse. Quant à l'épopée badine, dans le genre et non dans le goût de *la Pucelle*, elle avait délégué au sénat le jeune Saint-Just, qui venait de préluder, par le poème d'*Organt* et quelques autres pauvretés lubriques, au sévère apostolat de la morale. La littérature fugitive de l'époque s'était, pour ainsi dire, incarnée dans Pons de Verdun, l'inépuisable providence des almanachs de Daquin, homme habile à formuler une historiette obscène ou une mordante épigramme dans un huitain ou un dizain bien tourné. C'était certainement de tous nos législateurs celui qui rimait le plus richement, et on ne peut lui contester sous ce rapport quelques avantages sur Robespierre, dont les madrigaux à la Reine, tout parfumés d'ailleurs de fleurs mythologiques, laissent la victoire presque incertaine entre Fouquier-Tainville et lui. Il est fâcheux que

ces deux aimables poètes , qui se seraient disputé , avec des droits presque égaux , le sceptre de la poésie gracieuse , aient poussé le raffinement de l'élégance jusqu'au point où elle dégénère en mollesse et en fadeur , et je suis de ceux qui ne trouvent à louer dans leurs vers que l'exquise pureté de l'intention. Heureusement Robespierre se relevait par ses plaidoyers et ses discours académiques, où un style, excellent alors pour la province, faisait merveilleusement valoir des principes fondés sur la plus saine philanthropie et la philosophie la plus douce.

Je ne sais pas ce qui serait advenu de la tragédie de Salles , déjà célèbre dans les lectures particulières , mais dont le tranchant de la guillotine rendit le dénouement impossible , en l'arrêtant au quatrième acte par une péripétie du genre brusque ; ni de ces jolis contes de Barbaroux , qu'il rimait encore dans les champs de Bordeaux , un quart d'heure avant de se casser la tête d'un coup de pistolet ; mais le *pot-pourri* de Ducos fait regretter que ce joyeux chansonnier soit mort , victime de sottises abstractions , quelques années trop tôt pour contribuer à la résurrection et à la gloire du vaudeville.

Plus heureux sous quelques rapports , Louvet de Couvray leur survécut , et nous avons vu ce voluptueux athlète de la liberté s'endormir doucement sur les myrtes et les lauriers de *Faublas* , dans les bras d'une amante divorcée , qu'il appelait Lodoïska. *Faublas* , vous savez ce que c'est , car nous avons tous lu *Faublas* , que personne ne lit plus. C'était une admirable anticipation sur la philosophie de notre époque , un traité pratique et profond de l'émancipation de la femme , mis en action pour l'instruction des jeunes gens , avec une verve qui ne vaut pas celle de Pétrone , et un style qui est bien loin de valoir celui de Crébillon fils. Les couleurs en étaient cependant fort attrayantes , et je serais étonné que ce type n'eût pas fait oublier , chez un peuple perfectionné , le tendre La Trimouille et le chaste Bayard.

Faublas ne fut au reste qu'un roman de boudoir , un peu suspect de *fédéralisme*. De Sade , le *philosophe* le plus radical que j'aie connu de ma vie , avait pénétré dans la question jusqu'au vif ; mais l'auteur de *Justine* ne fut pas appelé à la Convention nationale , parce qu'une majorité patriote s'était obstinée à le trouver trop *modéré* , dans la section des *Piques*. Le pauvre de Sade n'avait pas compté cette injustice parmi les

malheurs de la vertu. Camille Desmoulius lui fut préféré, quoiqu'il ne pût faire valoir qu'un humble talent de traducteur à la suite, s'il est vrai que sa traduction de l'*Aloïsia* ne fût en effet qu'une restauration, badigeonnée à la moderne, de la vieille traduction de Nicolas. Je n'ai jamais eu le courage des critiques déterminés qui n'ont pas reculé devant les dégoûts de cette épouvantable confrontation. M. Barbier et M. Pseaume ont, à la vérité, révoqué en doute ce qu'ils appelaient poliment ma conjecture bibliographique; mais j'y persiste aujourd'hui de toute la puissance d'une conviction; et si je ne vais pas jusqu'aux preuves, c'est qu'il est difficile de prouver sans citer, et que citer est impossible. Je serais plus hardi si ce n'était que du grec.

On voit que la prose romanesque ne peut pas être comptée sans quelque pudeur parmi les titres littéraires de la Convention nationale; mais elle avait de quoi se dédommager sur la prose sérieuse. Indépendamment de cette immense députation du parquet et du barreau, qui apportait à la tribune le luxe oratoire de la grand'chambre, les fleurs de rhétorique du stage et la modeste intrépidité du premier propos, elle étalait sur ses banquettes échelonnées cinquante gloires philosophiques, et scientifiques dont les titres à la célébrité encombraient cent magasins, et avaient ruiné cent libraires.

Là siégeait Condorcet, mathématicien profond et logicien creux, qui a donné la mesure de sa philanthropie spéculative et parlère, en condamnant Louis XVI aux galères perpétuelles. La métaphysique de ce grand et malheureux représentant des hautes sciences était alors le beau idéal du logogriphe double. On a beaucoup enchéri depuis sur cette époque du progrès.

Là, Jean-Pierre Brissot, publiciste à larges vues et à gros volumes, auquel l'humanité doit des regrets, parce qu'elle lui a inspiré ses *premiers* volumes et ses *derniers* discours; Brissot, dont les jacobins ont fait un méchant homme, dont les girondins ont fait un grand homme, et qui n'était, en dernière analyse, qu'un pauvre homme, bourré d'idées et de faits.

Là, Jean-Louis Carra, physicien hasardé, idéologue opasque, politique sans doctrine et sans but, qui s'était occupé sans succès de toutes les connaissances de l'homme, pour les obombrer des ténèbres impénétrables de sa parole; écrivain polyglote,

en qui semblait s'être personnifiée une science définie par anticipation dans *le moyen de parvenir* : l'art de dormir debout en toutes langues.

Là, ce fou solennel d'Anacharsis Clootz, orateur sans diplôme du genre humain, dont il ne représentait que les aberrations, niveleur à 100,000 livres de rentes, aristocrate à *l'ame sans-culotte*, comme il le disait lui-même dans son patois cynique et pittoresque ; mais d'ailleurs, il faut l'avouer, homme d'esprit et de savoir, qui mourut sur l'échafaud avec les autres, dans le temps où l'on n'avait pas encore réservé pour la politique imaginaire des loges à Charenton.

Là, le vieil anglo-américain Thomas Paine, révolutionnaire profès, fanatique naïf, monomane plein de candeur, qui était parvenu, dans ses exagérations théoriques, à faire de la liberté légale une institution contre nature, et du déisme une impiété ; personnage honnête et simple au demeurant, qui déploya, dans le jour le plus néfaste de nos annales, tout le courage de la vertu, et dont l'histoire, pour être juste envers sa mémoire, ne doit oublier que les écrits.

Là, M. l'abbé Sieyès, qui vit probablement encore, car les hommes prédestinés pour cette période d'exception, et qui ont vécu tant de siècles en peu d'années, étaient doués, comme les héros des temps fabuleux, d'une longévité séculaire ; tant la mort s'était reposée avec confiance de ses soins accoutumés sur l'intervention des bourreaux ! M. Sieyès, Machiavel habile de la Montagne, doctrinaire prévoyant de la liberté, qui savait le mot de son énigme, et qui cherchait de loin dans ses rangs les qualités nécessaires pour faire un despote, en désespoir de tout autre moyen de salut ; physiologiste adroit du corps social, que je ne sais quelle ambition irréflectie avait porté à tout détruire, et que je ne sais quel instinct portait à tout réparer.

Là, M. l'abbé Fauchet, évêque constitutionnel et littérateur du mouvement, qui avait fait moins de lettres pastorales que de lettres amoureuses ; orateur de gazettes, journaliste de tribune, qui participait sans le savoir du sophiste et du chrétien ; de l'énergumène et du poète, mais chez qui prévalaient le poète et le chrétien, et qui couronna par la mort d'un saint une vie long-temps indécise entre l'Encyclopédie et l'Évangile : Fauchet, le Fénelon de cette démocratie de fange et de sang, où Fénelon

n'aurait peut-être pas été meilleur. Il paraît seulement certain que Fénélon aurait écrit avec plus de délicatesse et de goût.

Là, Stanislas Fréron, fils d'un sage aristarque de Voltaire, dont la critique pleine de savoir et de sens vient d'être hautement réhabilitée par le plus brillant de nos jeunes prosateurs, Stanislas Fréron, honoré d'un prénom royal sur les fonts baptismaux par le *philosophe bienfaisant*, et qui consacra son énergie inquiète et souvent coupable à faire oublier les titres de son berceau; journaliste véhément à l'esprit borné, tribun frénétique à la cruauté irréfléchie, aventurier insensé de la littérature, de l'ambition et de l'amour, qui fut un moment fiancé à la sœur d'un futur empereur, et qui mourut dans un exil presque aussi rigoureux que celui d'Ovide, pour avoir été aimé, comme lui, dans la famille de César : c'est là un roman historique à faire s'il en fut jamais, et auquel manquera seulement un héros plus intéressant que le démolisseur de Marseille et le mitrailleur de Toulon.

Là, le vénérable Dussaulx, républicain d'un autre âge que le dix-huitième siècle, d'un autre pays que la France, d'une autre espèce que l'homme; érudit sans pédantisme, auquel l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres avait depuis long-temps ouvert ses portes; moraliste grave et doux, auquel M. de Montyon aurait plus tard adjugé ses prix; beau modèle d'une de ces organisations fortes et généreuses qui n'excluent pas toujours les erreurs de l'esprit, qui sont peut-être même plus sujettes que les organisations communes aux erreurs de la bienveillance, mais qui ne laissent jamais altérer leur précieuse pureté par de mauvaises passions; le Nestor de cette Iliade révolutionnaire, qui n'avait pas encore son Achille.

Là, siégeait enfin Jean-Paul Marat, qui en fut le Thersite, mais qu'il n'est pas permis d'oublier parmi les savans et les gens de lettres de son époque, puisqu'il fut homme de lettres et savant. C'est un malheur, j'en conviens, que d'inscrire un pareil nom dans l'histoire des muses, et je regrette amèrement que ce malheur soit un devoir. Il ne faut cependant pas juger le Marat qui a écrit (plût à Dieu qu'ils fussent deux!) par cette brute ivre ou enragée, monstre équivoque, au masque de satire, aux attitudes convulsives, aux interjections obscènes, à l'improvisation confuse et sauvage, où les hurlemens d'une hyène

couvraient à peine les blasphèmes d'un damné ; qui, dès la fin de 1792, avait demandé deux cent soixante-dix mille têtes à ses amis de septembre, et qui les reçut en hommage patriotique sur son autel du Panthéon, quand la main de Charlotte Corday l'eut honorée d'un coup de poignard. Jean-Paul Marat était d'ailleurs assez instruit pour appuyer d'argumens spécieux je ne sais quelles contre-vérités de physique ou de physiologie, et ce misérable n'écrivait pas trop mal. Placé à quelques degrés plus bas dans l'échelle de l'instruction, il n'eût été qu'un médicastre de village, et n'aurait assassiné que ses malades.

C'étaient là, tant bonnes que mauvaises, les principales sommités littéraires de la Convention nationale ; mais il y florissait, il s'y formait d'autres talens, ravis trop tôt à leur destinée, ou que de respectueuses convenances ne me permettraient de caractériser, ni avec mes préventions d'ami, ni avec mes antipathies d'opinion, ni avec mes scrupules de critique. Daunou, Grégoire, Lakanal, Villar, Courtois, Laloï, Viennet, Saurine, Vandelaincour, Jean de Bry, Vernier, Lanjuinais et cinquante autres que j'oublie ou que je veux oublier, étaient des hommes de savoir, d'esprit ou de goût, auxquels on aurait pu s'en rapporter hardiment sur l'interprétation d'un texte ancien ou le mérite d'un livre nouveau. J'aurais peut-être ajouté à cette liste le nom du brillant avocat-général Héroult de Séchelles, créature favorite de la cour, qui s'essayait dans l'école académique, et qui a raconté en style maniéré, mais fleuri, une de ses visites à Buffon, si je n'avais sous les yeux la lettre à jamais mémorable où il demande en communication au conservateur de la Bibliothèque nationale le recueil des Lois de Minos, pour servir à la rédaction du Contrat social de 1793. Il a seulement négligé de s'expliquer sur l'édition, ce qui donne lieu de penser qu'il avait en vue le manuscrit autographe. L'auteur d'une pareille bévue n'est pas digne d'être compté parmi les littérateurs du dernier ordre. Auprès de lui, les Mascarilles sont des aigles.

J'aurais plus d'égards, au besoin, pour cet amateur obscur, qui se charge de communiquer à la cabale du parterre l'élan de son admiration rarement gratuite, et dont le ministère, longtemps occulte, remonte peut-être aussi haut que celui des siffleurs de l'*Aspar*. Nous apprenons d'une curieuse lettre de Naudet contre Talma, qui est devenue aujourd'hui excessivement

rare et qui probablement n'existerait plus si Naudet avait pu en atteindre le dernier exemplaire, que le fougueux Danton avait débuté, à ses risques et périls, dans cette profession chancelleuse. Les *romains*, aux larges battoirs et aux habits crasseux; qui composent la clientèle à bon marché de nos triomphateurs de théâtre, seraient fort étonnés de lire, s'ils savaient lire, qu'ils descendent en droite ligne du Marius des jacobins.

Je ne vois pas dans tout cela, j'en conviens, la moindre apparence de mouvement intellectuel, pas un de ces écrivains qui n'eût été sans la révolution ce qu'il a été avec elle, et qui n'eût été davantage. Il n'est que trop facile, au contraire, de distinguer dans cette énumération ceux qui ont perdu, à la brutale invasion des idées politiques, leur avenir et leur renommée. Il me semble donc qu'on ne peut tenir compte à la république que de deux genres nouveaux, immédiatement produits par des circonstances nouvelles, et qui ont exactement suivi leurs périodes de naissance, de décroissement et de mort : l'hymne républicain, qui ne fut pas sans poésie, et le discours républicain, qui ne fut pas sans éloquence. Je parlerai de cette poésie avec une étendue peut-être disproportionnée à son importance, dans mes chapitres suivans; et j'ai déjà consacré à cette éloquence transitoire, mi-partie de traditions classiques et de témérités barbares, trop de chapitres qu'on n'a pas lus. Je les résumerai ici dans une formule simple et claire : tout y est extraordinaire dans le fond du sujet et dans la position de l'orateur; tout y est connu et quelquefois commun dans la forme. — Vergniaud lui-même n'est qu'un admirable rhéteur, qui discute, la lyre à la main et la mythologie aidant, de hautes questions de droit public, avec plus d'élégance encore que Gerbier et plus de goût encore que Patru. Je ne lui dois pas davantage. Guadet et Gensonné sont des avocats spirituels, qui plaident pour la destinée des peuples avec un éclat que ne prêterait pas à leurs discours la cause du bail emphytéotique ou du mur mitoyen, et je n'en suis nullement surpris. Legendre est un boucher démagogue, avantageusement organisé, qui a transporté un beau matin au forum la rude logique des abattoirs et la verve de l'échalot. Il faudrait, pour s'en étonner, avoir douté jamais qu'un boucher pût être éloquent, et c'est un genre de mérite que les Athéniens, du temps de Cléon, n'ont pas même

contesté aux corroyeurs. Mais qu'est-ce que cela prouve? Un mouvement extraordinaire dans les idées pratiques, une vive excitation dans les hommes qui s'en occupent; j'en conviendrai volontiers; un mouvement de progression dans l'intelligence; je le nie absolument. A un nouveau drame de nouvelles décorations, il n'y a rien de plus naturel; une nouvelle langue, point: la langue des maîtres, si elle est exacte, élégante, majestueuse, la langue des méchants écrivains, si elle est incorrecte et barbare: voilà tout. La révolution a pu nuire à l'art de la parole par la diffusion du mauvais langage. Elle ne lui a pas fait faire un pas.

Quant à ces effusions soudaines, à ces brusques et mordantes saillies de l'improvisation, qu'on est convenu d'admirer comme le beau idéal de l'éloquence dans une discussion animée, j'en ai lu, j'en ai entendu plusieurs, j'en ai trouvé de belles et de saisissantes, comme ce cri de la passion qu'une contrariété offensante fait éclater cent fois par jour au coin des rues dans la colère du charbonnier et du porteur d'eau. Cette phraséologie banale a son mérite et son caractère; mais ce n'était pas la peine de faire une révolution pour l'exhausser de la borne à la tribune, et je ne dis point que les révolutions sont faites pour cela, car je sais trop bien qu'elles sont faites pour autre chose. Plaise à Dieu que les nations l'apprennent comme moi!

Au reste, les phrases révolutionnaires que nos Plutarques ramassent n'étaient pas toujours également heureuses à l'analyse; elles n'offrent guère que des ampoules vides qu'un sot pathos a gonflées, la sottise effrontée qui sort d'une grande bouche populaire, sous la forme d'un adage et avec l'autorité d'une loi; des mots, des sons, et puis rien. Je n'en citerai que deux exemples, parce qu'ils sont classiques dans la littérature parlementaire de la république, et qu'ils donnent la mesure des autres.

« Allez dire à votre maître, s'écrie Mirabeau, que nous » sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons » que par la force des baïonnettes! » Cette apostrophe, à la manière latine, peut avoir quelque chose d'entraînant dans son énergie brutale. *Votre maître* est une expression éloquente, presque digne de Corneille, parce qu'elle caractérise avec une précision vigoureuse la double mission du mandataire du peuple

et de l'envoyé de la cour. Ce n'est certainement pas cela qu'on y admire dans les collèges. Ce n'est pas cela qu'on a voulu immortaliser sur le bronze et sur le marbre, et le reste n'est qu'un non-sens ridicule. Où est le dévouement d'un corps politique assez lâche pour placer lui-même l'*ultimatum* de ses résistances au point où commence à s'exercer la force des baïonnettes, au retentissement des fusils qui se choquent, à l'apparition d'une arme chargée, à la sommation d'un capitaine? Allez le demander, dirais-je à mon tour à M. de Mirabeau, allez vous informer et l'apprendre des vieux patriciens de Rome envahie par les Gaulois, qui attendirent doucement la mort sur leurs chaises d'ivoire, ou du vieux consul Cicéron qui livra sa gorge en souriant aux sicaires des triumvirs! — Et ma phrase, je le déclare sans orgueil, est mille fois plus éloquente que la sienne, parce qu'elle jaillit d'un sentiment généreux et d'une haute vérité morale. Je vous conseille modestement de la graver aux pieds de ma statue, quand vous jugerez à propos d'élever des monumens au sens commun.

« Il est des intérêts universels, dit Mercier, avec lesquels » un peuple en révolution est obligé de transiger. — Les Français » ne transigent qu'avec la mort! » répond Bazire. Et voilà une platitude oratoire qui retentit comme un coup de foudre dans les rangs des *tricoteuses*, arbitres suprêmes alors de nos gloires tribunitiennes. J'ai vu le pauvre Mercier encore sillonné des éclats de ce tonnerre. Il ne s'en releva jamais. Que faudrait-il penser cependant d'un peuple qui transige avec la mort quand il s'agit de sa liberté? Quel héroïsme ose-t-on admirer dans cette infâme capitulation de la peur? Bazire monta toutefois à l'échafaud de Danton rayonnant encore de l'aurole qu'avait attachée à son front ce qu'on appelait ridiculement le mot du siècle. Étrange siècle! étrange mot!

On m'objectera peut-être que toute la littérature de l'époque n'était pas dans la Convention nationale, et que le mouvement intellectuel, qui n'y avait fait aucun progrès, se développait sans doute ailleurs. Hélas! il n'en est rien! La littérature extérieure n'était qu'une simple annexe de la littérature conventionnelle, et subissait les mêmes lois. A peine quelques génies qui s'étaient sagement tenus à l'abri de l'influence politique, poursuivaient obscurément des travaux inspirés par leurs pre-

mières études, sans déroger à la règle et à l'exemple des classiques. André Chénier lui-même, plus poète à la vérité que tous ses devanciers du dix-huitième siècle mis ensemble, n'était pas, quoi qu'on en dise, le poète d'un âge de renouvellement; il composait, suivant sa propre expression, d'admirables *vers antiques*, où l'atticisme grec se fond avec la mollesse latine; et, sauf quelques iambes pleins de verve arrachés à son ame indignée par des crimes encore inouïs, il ne les composait pas *sur des sujets nouveaux*, car il n'y a rien de plus vieux en poésie que les emportemens passionnés de Sapho, et les indiscretions voluptueuses de Properce ou de Tibulle. Ce qu'il y a de nouveau dans André Chénier, ce n'est pas l'art, c'est l'artiste. Il ne doit rien de son talent à la révolution: elle ne lui a donné que la mort.

Qu'on passe en revue tous les poèmes, toute la prose de ce temps-là, et qu'on me montre ensuite avec sincérité ce qui révèle dans l'écrivain révolutionnaire l'inspiration d'une muse inconnue des anciens, et sortie, jeune et puissante, du berceau de la république, je ne refuserai pas de le reconnaître. Serait-ce par hasard des vers tels que ceux-ci, dont un douloureux respect me défend de nommer l'auteur :

Le fer, il boit le sang; le sang nourrit la rage,
Et la rage donne la mort.

Je conviens que ce sont là des expressions d'un genre très-nouveau; mais l'exécrable frénésie qui les a dictés n'est malheureusement pas nouvelle. Il y a bien des siècles que les bourreaux feraient des vers dans ce goût, si les bourreaux avaient le temps de faire des vers chez les peuples civilisés.

Et non-seulement cette année climatérique de la démocratie ne produisit rien de grand en littérature, mais elle fut, dans l'expression des faits sensibles, dans ce qu'on appellerait aujourd'hui le langage d'*actualité*, infiniment au-dessous des passions et des événemens. La postérité n'aura pas à considérer dans toute la durée des temps une époque plus gigantesque; la critique n'aura pas à sourire sur une crise de l'intelligence humaine, où elle se soit montrée plus inculte et plus mesquine. Les fragmens de l'histoire de cette république, ceux qu'elle

livrait chaque soir, en lambeaux sales et sanglans, au jeu infatigable de la presse, auraient suffi pour déshonorer l'échoppe d'un écrivain des charniers. Lisez Prudhomme, lisez Lavicomterie, lisez Villate, lisez Camille Desmoulins qui avait cependant beaucoup d'esprit, lisez le *Moniteur* surtout, et vous concevrez la risible idée d'une épopée de Titans récitée par des Mirmidons, du patois qui fait pitié sur des crimes qui font horreur.

Mais comment la prose se serait-elle élevée jusqu'à la hideuse grandeur de son sujet, quand la poésie se rapetissait à dessein, pour ne pas excéder la portée de l'intelligence commune? Chose merveilleuse! la versification s'était amollie en raison inverse de l'âpreté des circonstances; les Bernis et les Dorat étaient devenus trop poètes pour la littérature efféminée qui cousait des rimes galantes aux chroniques de septembre. C'était encore Babet la bouquetière, la muse coquette des bosquets de Lucienne et de Trianon, qui répandait à pleines mains les fleurs de sa corbeille sur les traces du sang; les mystères de Theutatès se célébraient sous la rose comme ceux de l'amour, mais ce n'était plus qu'une rose sans couleur et des fleurs sans parfum, également indignes des boudoirs et des gémonies. Il nous reste de ces malheureux jours un dithyrambe sur la mort de Marat, qui aurait pu inspirer du moins quelques chants tragiques à la verve d'un cannibale, et rappeler, au défaut de tout autre sentiment, la joie féroce des antropophages dans les banquets de la mort; mais la poésie des sauvages de la civilisation ne vaut pas celle des sauvages de la nature. L'*Apothéose de Marat* est une des plus insipides fadeurs qui aient trainé dans les recueils et dans les almanachs, depuis la *Métamorphose des yeux de Philis en astres*.

Le madrigal lui-même, le madrigal aux pompons gracieux et aux mouches mutines, comme il brillait jeune encore dans les livres de Montreuil et dans l'impromptu de Saint-Aulaire, n'était pas passé de mode à l'époque mémorable où Robespierre le dédaigna pour les discours, et Fouquier-Tainville pour le réquisitoire. C'était cependant une grande épreuve, et on aurait pu le croire détrôné, quand il apparut tout à coup, plus suave et plus mignard que jamais, dans des stances où le *molle* rivalise heureusement avec le *facetum*, et que l'on croirait classi-

ques, si le culte de la divinité qu'elles caressent avait été consacré sur le Parnasse de Catulle, Je dirai le premier vers :

Salut, sainte Guillotinette...

et je me dispenserai de copier le reste qui est digne du commencement. L'auteur, trop honnête homme pour faire du mal, et trop timide pour en empêcher, n'était pas d'ailleurs un de ces néologues hardis qui remuent puissamment la langue d'une nation. Je garantis qu'il ne se serait point permis ce joli diminutif marotique, s'il n'y avait été forcé par le besoin d'assortir son style à l'exquise délicatesse du sujet.

Je sens trop tard, peut-être, la nécessité de me résumer sur le produit net du mouvement littéraire, dans l'intervalle indéfinissable qui sépare la monarchie du Directoire.

Pour le peuple dont la civilisation républicaine commençait sous des auspices si favorables, ce fut *la Carmagnole*.

Pour cette classe très-perfectionnée de la société qui avait pris l'initiative du progrès, ce sont les romans du marquis de Sade.

CH. NODIER.

EDWARD LITTON BULWER.

LES DERNIERS JOURS DE POMPÉI ¹.

La politesse chevaleresque et bien gratuite dont nous nous piquons vis-à-vis de l'Angleterre a valu à l'auteur de cet ouvrage une de ces réputations si facilement usurpées chez nous, que laisse grandir et prendre des forces la critique sans vigueur ni conscience, telle que nous l'a faite l'invasion déplorable des spéculateurs dans le domaine de la littérature. Cette critique a été cette fois, Dieu nous pardonne, jusqu'à proclamer comme héritier de Walter Scott un faible imitateur de Cooper, le reflet d'un reflet, l'ombre d'une ombre. Autant installer sur le trône doré de Racine un copiste de Campistron, le sieur François Duché de Vincy, par exemple.

Ceci est un procédé fort ordinaire aux marchands de livres : après qu'un génie original a ouvert ou remis à neuf une route quelconque, après qu'il a donné à la foule des lecteurs une impulsion, un goût, une habitude, on exploite avidement cette disposition, cette mode ; les contrefaçons se multiplient de toutes parts, la fausse monnaie circule à foison, grâce à la superficielle bonhomie du public, jusqu'à ce que l'ennui ait pénétré dans tous les rangs, le dégoût dans tous les esprits, et qu'après de longues nausées un appétit nouveau se soit ouvert. Chez nous, ces révolutions s'opèrent ordinairement après trois ou quatre années ; il en faut vingt chez nos calmes et patients voisins d'outre-mer.

¹ The last days of Pompéii.

A l'heure qu'il est, Bulwer est donc encore couronné chez eux de l'auréole fashionable, aux rayonnemens affaiblis, qui jadis parait le front du romancier d'Abbotsford. Les journaux quotidiens, hebdomadaires, mensuels, les massives Revues s'emparent à l'envi de ses ouvrages pour leur payer un tribut d'unanimes éloges, et garnir leurs colonnes de longues et coquettes citations. Les *Annuaits*, les *Keepsakes*, les *Offerings* comptent les fragmens qu'il leur accorde parmi leurs meilleures chances de succès. Les burins de Landseer, de Smirke, de Turner, entourent de précieuses vignettes ces morceaux favoris. Sa renommée littéraire l'accompagne à la chambre des communes, dont elle l'eût peut-être fait membre au défaut de sa naissance aristocratique; enfin il est le chef de ces nombreux *novelists* dont nous acceptons si humblement les réputations quand elles nous arrivent toutes faites par le *packet-boat*. Nous avons à cet égard poussé la complaisance jusqu'à écouter les opinions, sans portée ni raison, qu'un touriste *cockney* a bien voulu émettre sur l'état actuel de la France¹; et cela, nous l'avons fait par l'unique motif qui ait pu décider les libraires de Londres à imprimer son livre, savoir, que l'auteur a nom Henry Bulwer, et qu'il est le frère du grand homme.

Nous avons juré trop long-temps sur la parole des autres; et puisque M. Bulwer est en scène, nous userons sans merci du droit que nous avons payé en achetant son livre.

Depuis 1827, que parut *Falkland*, M. Bulwer a tenté d'imiter la prodigieuse fécondité de Walter Scott: *O' Neil*, *Pelham*, *the Disowned*, *Devereux*, *Paul Clifford*, *the Siamese Twins*, *Eugenius Aram*, *the Pilgrims of the Rhine*, *England and the English* se sont suivis, l'un sur les talons de l'autre; œuvres hâtives, pauvres arbustes étouffés par l'activité dévorante d'une serre chaude, comparables à ces grands jeunes Anglais qu'une croissance précoce a laissés poitrinaires, efflanqués et maigres; chacun d'eux était un essai dans un genre différent, et chacun d'eux avait l'air de redouter l'épuisement qu'avait senti son prédécesseur.

Pelham, dont un critique français a, nous le pensons, sin-

¹ *France social, literary, political*, by H. L. Bulwer. La traduction vient de paraître.

gulièrement exagéré la valeur, c'était le roman ironique et exclusif dans la forme, bienveillant et moral au fond : *the Disowned* (le Désavoué), une composition de fantaisie, un développement poétique de l'ambition sous ses différens aspects; *Paul Clifford*, à la fois une satire politique et une peinture de mœurs bourgeoises: *Eugène Aram* visait au titre d'étude psychologique; *the Siamese Twins* (les Jumeaux Siamois) et *Milton* étaient deux poèmes satiriques sérieux; *England and the English*, un essai à plusieurs têtes sur la situation actuelle du pays de M. Bulwer; enfin *the Pilgrims of the Rhine* (les Pèlerins du Rhin), une élégie descriptive en prose, mêlée de chroniques surnaturelles.

Ne vous y trompez cependant pas : cette variété, loin d'impliquer la force, est, à notre sens, un symptôme caractérisé de faiblesse et d'irrésolution dans la direction des idées. Le génie est universel, en ce qu'il domine; mais il est un, en ce que l'impulsion qui est en lui ne lui permet pas de changer ainsi sa voie. Toute idée devient drame en passant par le cerveau de Shakspeare ou de Molière, poème dans celui de Byron, satire desséchante dans celui du vieillard de Ferney; et si parfois la forme change chez eux, s'ils obéissent à ses exigences diverses, l'origine, la substance de la pensée reste constamment la même: l'indignation brûle une page, l'ironie en fait ricaner une autre, l'élégie pleure à côté de l'épigramme, qui se mord la lèvre; mais allez au fond de chacune, vous verrez qu'elles traduisent la même pensée-mère, dominante, inébranlable, qui peut acquérir ou perdre des forces, mais dont l'empreinte ne s'efface jamais.

L'imitateur, au contraire, l'écrivain dépourvu d'originalité, le ver de livres, comme on dit chez nos voisins (*book worm*), n'est jamais en équilibre : à droite ou à gauche, en avant ou en arrière, il faut qu'il penche et menace de tomber : il voit bleu aujourd'hui, jaune demain, après-demain noir. La vieille comparaison du caméléon ne sied à personne mieux qu'à lui : en effet il prend successivement les teintes de toutes les œuvres sur lesquelles il arrête ses regards; s'il est railleur et dandy ce matin, si sa manière devient désordonnée, humoriste et nonchalante, soyez sûr de trouver Beppo sous son oreiller; ce soir il sera triste et sombre, sa pompeuse période traînera derrière

elle de longs crêpes trempés de larmes, il aura marché sur quelques lamentations d'Young : son point de vue change à toute heure suivant les lunettes qu'il emprunte aux autres et met sur son nez ; de là cette variété, cette marche égarée qui ne se connaît point de but, et que l'indulgente critique baptise quelquefois du nom de souplesse.

Après cela, néanmoins, comme il faut sous chaque bonnet une admiration qui dépasse les autres, une sympathie privilégiée, un modèle favori, l'imitateur aura, lui aussi, une sorte d'unité : ce sera celle de ses efforts maladroits pour copier le type qui l'a frappé ; certaines habitudes dans la disposition des incidens, dans le tour de la phrase, surtout dans la manière de se poser, soi, d'arranger son rôle d'écrivain ; certains airs de tête ; certains idiotismes souvent vicieux ; certaines inflexions de voix et particularités de prononciation qui feront crier, d'abord aux compères, ensuite aux badauts : Voici du Schiller, du Corneille, du Walter Scott.

Je vous ai dit plus haut à qui on ose comparer M. Bulwer.

Combien il serait beau, si cela n'était pas impossible, de mettre par la pensée l'auteur des *Puritains* en face de ce noble et grand sujet : Les derniers jours de Pompéi ! Certes, si l'homme qui a le plus médité Walter Scott, qui a le mieux analysé les ressorts secrets, les voies inextricables et obscures de cette merveilleuse intelligence, osait deviner, par la plus hardie des conjectures humaines, comment elle aurait compris une aussi étrange catastrophe : la mort subite d'une cité ; si, disons-nous, assez téméraire pour procéder en œuvres d'imagination comme en œuvres de science, du connu à l'inconnu, au moyen d'Ivanhoé, par exemple, ou de Quentin-Durward, il arrivait au magnifique *desideratum* que nous venons d'indiquer, la critique de M. Bulwer serait faite, et faite comme elle ne le sera jamais. C'est alors, c'est à côté des plis brillans et fermes amoncelés autour du métier du maître, c'est en les comparant, que ressortiraient bien les imperfections de la trame, les inégalités du tissu grossier que nous allons examiner avec vous.

Mais, à vrai dire, un vœu pareil donne encore une importance exagérée à ce dernier, et la foudre de Jupiter peut rester au ciel, comme vous allez voir :

C'est à Naples, l'hiver dernier, que cet ouvrage a été

écrit, nous dit M. Bulwer. A mon retour en Angleterre , les affaires politiques m'ont laissé peu de loisir superflu pour des travaux purement littéraires , sauf dans ces intervalles, toujours bienvenus, où le Parlement , qui s'endort , laisse s'éveiller les autres occupations de la vie ; lorsqu'il renvoie ses législateurs fatigués, les uns courir le renard, les autres guetter la perdrix ; certains engraisser comme des bœufs (*fatten oxen*), et d'autres — cultiver la littérature.

Comme dès la première page l'*humour* et la finesse d'aperçus commencent à se montrer ! comme cela rappelle les ambages bavards et caressés du bon Jedediah Cleishbotham !

A Naples donc , et l'hiver dernier , M. Bulwer éprouva un vif désir de « repeupler les rues désertes , de reconstruire les ruines gracieuses , de ranimer les ossements que Pompéi lui montrait encore... de traverser l'abîme de dix-huit siècles , et de réveiller à une seconde vie — la cité des morts !! »

Les difficultés de son sujet lui parurent immenses , mais il en *tourna* quelques-unes , ainsi que vous le verrez : d'abord il élagua — « tout détail qui , attrayant en lui même , aurait pu nuire à la symétrie de son récit. »

Ainsi , par exemple , la date de notre histoire remonte au règne peu durable de Titus , pendant lequel Rome atteignit le plus orgueilleux et le plus gigantesque apogée de son luxe sans frein et de sa puissance sans rivale.

Quelle tentation de peindre Rome , de jeter un coup d'œil sur cette reine du monde ! etc. , etc.

Mais en choisissant pour mon sujet — ma catastrophe — la destruction de Pompéi un léger coup d'œil sur les premiers principes de l'art suffisait pour s'apercevoir que le récit devait être strictement confiné à Pompéi.

Et pourquoi ? parce que « le contraste entre la grandeur de Rome et l'importance bien moindre de Pompéi aurait annulé l'intérêt qu'il fallait inspirer pour cette dernière. — » Voilà qui ne fût certainement pas venu à l'esprit de M. Bulwer s'il n'avait , selon l'usage , fait sa préface après son livre. A-t-il réellement pu croire que l'intérêt inspiré par Pompéi , provient de sa grandeur ou de ses richesses ? Faut-il beaucoup de pénétration pour voir qu'il résulte d'abord de l'étrangeté de sa destinée ,

ensuite, et plus particulièrement, de la fable plus ou moins saisissante dont le romancier en fait le théâtre? Que fait à cela la grandeur de Rome? Cumnor Place est bien inférieure à Kenilworth la royale résidence, l'intérêt n'y suit-il donc pas Amy Robsart?

Mais le tableau de Rome sous Titus n'était point chose abordable et facile : il a été laissé de côté.

Après s'être excusé de n'avoir pas hérissé les pages de notes scientifiques (il nous faudrait pour l'en féliciter une plus grande certitude du sacrifice qu'il a fait), M. Bulwer déclare qu'il n'a point tenté de reproduire le style « de l'époque : — c'est une entreprise trop chanceuse, dit-il : bien des gens y ont échoué, les pas s'embarrassent facilement dans les plis d'une toge. » Nous le croyons; mais, comme M. Bulwer était parfaitement libre de revêtir l'habit sans ouate de Pelham ou le pourpoint de Devereux, pourquoi lui a-t-il plu de nous transporter au milieu des togati de la ville-momie?

Le lieu commun de rigueur termine tous ces préambules : si je n'ai point minutieusement reproduit les costumes, les mœurs, le langage, etc., j'ai du moins essayé (ce qui est plus important) un calqué exact des passions humaines du cœur humain dont les élémens sont les mêmes dans tous les siècles.

S'il était inattaquable, l'axiome serait très-consolant. voici un dilemme qui ne l'est pas moins :

Le lecteur me permettra de lui rappeler que, si j'ai réussi à donner de l'intérêt, de la vie, à une description de mœurs classiques, à un récit des temps anciens, j'ai réussi le premier. D'où suit, comme corollaire, cette proposition satisfaisante, sinon flatteuse, qu'en succombant j'aurais subi le sort commun à tous mes prédécesseurs. — Je dois m'arrêter ici. Puis-je dire quelque chose qui prouve mieux cette vérité : un écrivain ne montre jamais autant de candeur qu'en faisant tout haut le plus de cas possible de son ouvrage.

Telle est la conclusion de la préface, voici la nôtre : c'est que dans un discours préliminaire dicté par certains amours-propres plus chatouilleux ou moins dissimulés que d'autres, il y a souvent l'indication involontaire, la prévision forcée des défauts

du livre que ce discours précède ; cette route une fois indiquée , il faut la suivre avec sang-froid , et ne pas se laisser éblouir par la fausse modestie de ces aveux qui se mettent à genoux pour solliciter des couronnes.

Nous allons le tenter en examinant successivement le drame , la recomposition des mœurs et la partie purement descriptive du livre.

Le drame , surchargé d'épisodes , serait compliqué s'il se composait d'éléments nouveaux ; heureusement de nombreuses analogies viennent à notre secours , et nous créent une mnémonique plus commode pour nous qu'honorable pour le romancier ; les rôles principaux sont ainsi distribués :

Glaucus est un jeune Athénien , riche et beau , spirituel , aimant et généreux , qui n'a pas même le défaut de n'en avoir aucun , car il tient du mauvais sujet romain tout ce qu'il faut pour ajouter aux couleurs brillantes dont a voulu le revêtir l'auteur.

Ioné est une jeune Grecque , généreuse , spirituelle , aimante , et de plus irréprochable ; c'est par-là qu'elle pêche. Ioné , c'est lady Rowena , c'est Alice Bridgenorth , c'est Ida l'Athénienne , c'est en un mot l'héroïne typique de tous les romans possibles.

Nydia , pauvre enfant de quatorze ans , aveugle et marchande de fleurs , modèle de patience , d'abnégation , de tendresse et de douceur , voudrait ressembler à Fenella , Ourika , Rebecca , Mignon , en un mot à toutes les jeunes filles souffrantes , jalouses et dévouées qui , vous le savez , doivent être , par la honte de leur caste ou par quelque infirmité , condamnées à l'indifférence et à la pitié de celui qu'elles aiment sans espoir.

Arbaces l'Égyptien , dernier descendant d'une race royale , prêtre débauché d'Isis , incrédule à son idole , tantôt fourbe insinuant , tantôt violent et hautain dominateur , c'est le traître de tous nos mélodrames , c'est un mélange informe de plusieurs individualités distinctes , ici Rasleingh Osbaldistone , là Brian de Bois Guilbert , plus loin le moine de Lewis.

Après vous avoir ainsi nommé les principaux acteurs du roman , il est presque inutile de vous raconter la donnée première de la fabulation , le fil qui en réunit les diverses parties.

Vous devinez qu'Arbaces , guide religieux et tuteur d'Ioné , brûle en secret pour elle d'une flamme coupable ; vous devinez qu'Ioné ne la partage point , parce qu'elle rend à Glaucus l'amour

dont il est consumé pour elle. Vous devinez enfin que ce dernier ne soupçonne pas, et ne saurait payer de retour la vive passion qu'il a fait naître dans le cœur de Nydia.

Ce plan quasi géométrique se trouvant ainsi parfaitement régulier, vous prévoyez l'hypocrisie, les violences, les fureurs du prêtre, les divers enlèvements d'Ioné, et les épreuves critiques auxquelles elle échappe par miracle; la résistance persévérante de Glaucus aux intrigues opiniâtres d'Arbaces; enfin les combats que se livrent chez Nydia la jalousie et le désintéressement d'une affection vraie; vous devinez que ce dernier sentiment triomphe, et qu'après avoir sauvé les deux amans des pièges semés autour d'eux par l'implacable Égyptien, l'enfant aveugle se donne la mort à la fin du troisième volume.

Semez derrière ce premier plan tous les épisodes voulus pour le délayer en trois post-octavo : Une fête italienne; une assemblée de chrétiens persécutés, une orgie des mystères d'Isis, l'intérieur d'une cuisine de l'époque, trente ou quarante échantillons de poésie, la toilette d'une petite maîtresse de Pompéi, un combat de gladiateurs, et enfin l'éruption du Vésuve (ces deux derniers absorbant plus de 250 pages); autour des figures principales, imaginez une foule de groupes accessoires, de jeunes débauchés, de prêtres d'Isis, de chrétiens, d'esclaves, de gens du peuple, s'agitant sans but, criant sans raisons, manœuvrant de travers comme d'indociles comparses, plus bavards, plus sentencieux, plus minutieusement décrits et lents à se mouvoir que ceux de Cooper, vous aurez une exacte idée de la fabulation du livre.

Dans sa préface, en parlant d'Anacharsis, M. Bulwer prétend que, roman ou relation de voyages imaginaires, ce livre est pesant et ennuyeux.

L'érudition extérieure y abonde, dit-il; mais l'animation manque au-dedans. Barthélemy n'a pas été échauffé par le vin généreux de l'antiquité, il a simplement mis en ordre une énorme quantité d'extraits. « Anacharsis, dit fort bien et fort spirituellement Shlegel, voit tout dans ses voyages, non point en jeune Scythe, mais en vieux Parisien. » Oui, ajoute M. Bulwer, et en vieux Parisien qui vous prouve n'avoir jamais voyagé, sinon dans son fauteuil.

A coup sûr, nous ne prendrons point aveuglément la défense de notre compatriote : le reproche qu'on lui adresse est en partie fondé; mais dans son récit, un peu froid peut-être et souvent faux de couleur, il y a du moins d'ingénieuses combinaisons, une parfaite élégance de style, nulle prétention choquante, et bien plus de bonne et vraie science se cachant, qu'il n'y en a de pompeusement étalée dans certaines parties des *Last Days*. On trouve chez tous les personnages de Barthélemy, avec quelque nuance de l'esprit français, un clame, une gravité, une noblesse de poses qui rappellent les statues largement drapées de l'antiquité grecque. Les grotesques esquisses de M. Bulwer nous montrent, au contraire, une mascarade folle, où quelques lords du siècle dernier, quelques bourgeois et boxeurs de Londres, réunis par une orgie, après avoir revêtu pour une heure des draps de lits en guise de toges, des pantoufles en guise de sandales, s'installent sur un tréteau de mardi gras, et parodient les Romains d'autrefois. Écoutez plutôt jaser, avant le repas, les convives de Diomède, le riche marchand, le Rotschild de Pompéi : mais permettez-moi de vous mettre en garde contre une supposition bien naturelle. La position et l'âge de M. Bulwer ne lui permettent plus les hardiesses d'un roman épigrammatique. Ne cherchez donc pas dans le fragment qui va suivre, des allusions contemporaines. Vespian, l'ignorant guerrier, n'est pas l'illustre amant d'Henriette Wilson. Le petit poète Fulvius n'est pas Little Moore. La femme de l'alderman... de l'édile, veux-je dire, et sa prude interlocutrice ne sont point mistress telle et telle, les *bas bleus*.

« On pourrait aisément s'y tromper. »

Mais nous voilà bien avertis, poursuivons :

La veuve Fulvia et la femme de l'Édile étaient engagées dans une grave et sérieuse discussion.

— Oh! Fulvia, je vous l'assure, les dernières nouvelles de Rome annoncent que la frisure passe de mode; on ne porte plus les cheveux qu'élevés en tour comme ceux de Julia, ou arrangées en casque à la mode galérienne, comme les miens, vous voyez; c'est d'un bel effet je trouve,

je vous certifie que Vespius (était le nom du héros d'Herculanum) les admire très-fort.

— Et personne ne se coiffe à la grecque, comme cette Romaniote?

Quoi, séparés sur le front, et le nœud derrière? oh! non, c'est par trop ridicule; on a l'air d'une statue de Diane. — Pourtant elle est belle, cette Ioné... n'est-ce pas?

Les hommes le disent: mais elle est riche... Elle va épouser l'Athénien, je lui souhaite bien de la joie; il ne lui sera pas long-temps fidèle, je le crains. Ces étrangers sont si inconstans!

— Ho! Julia, dit Fulvia, au moment où la fille du marchand s'approchait, avez-vous encore vu le tigre?

— Non!

— Eh bien, toutes les dames ont été le voir: il est si beau.

J'espère que nous leur trouverons, à lui et au lion, un criminel ou un autre, répondit Julia; votre mari (se tournant vers la femme de Pansa) n'est pas aussi actif qu'il le devrait être dans cette occasion.

Oh! réellement les lois sont trop indulgentes, répliqua la dame au casque. Il y a si peu de crimes pour lesquels on puisse être condamné aux arènes; et puis aussi les gladiateurs deviennent si efféminés, les plus intrépides bestiarii déclarent qu'ils consentent bien à combattre un ours ou un taureau, mais qu'avec un lion ou un tigre, le jeu devient par trop sérieux.

— Ils mériteraient une mitre, répondit dédaigneusement Julia.

— Avez-vous vu la nouvelle maison de Fulvius, ce cher poète? dit la femme de Pansa.

— Non, est-elle jolie?

— Très jolie... et tant de goût! mais on dit, ma chère, qu'il a des tableaux si inconvenants (*improper*)! Il ne veut pas les montrer aux femmes; que c'est malhonnête!

Ces poètes sont toujours singuliers, dit la veuve, mais lui est un homme très-intéressant. Que ses vers sont jolis! la poésie fait de bien grands progrès chez nous, il est impossible de lire les anciens rimailleurs aujourd'hui.

— Je suis tout-à-fait de votre avis, répondit la dame au

casque, il y a bien plus de force et d'énergie dans l'école moderne.

Le guerrier vint rôder autour des dames.

— Dépareilles figures, dit-il, me reconcilient avec la paix.

— Oh ! vous autres héros, vous êtes toujours flatteurs, répartit Fulvia se hâtant de prendre le compliment pour elle.

— Par cette chaîne, que l'empereur m'a donnée de sa main, répondit le guerrier jouant avec une chaîne qui prenait son cou comme un collier, au lieu de descendre sur la poitrine, ainsi que la portaient les gens de paix; par cette chaîne, vous me faites tort; je suis un homme franc et rond, tel qu'un soldat doit être.

— Comment trouvez-vous, en général, les dames de Pompéi? demanda Julia.

— Très-belles, par Vénus: il est vrai qu'elles sont très-bonnes pour moi, et cela double leurs charmes à mes yeux.

— Nous aimons les guerriers, dit la femme de Pensa.

— Je m'en aperçois: il est même désagréable, par Hercule, d'être trop célèbre dans vos villes; à Herculanium, ils grimpaient sur le toit de mon atrium, pour m'entrevoir à travers le compluvium: l'admiration de vos concitoyens vous plaît d'abord, mais vous fatigue ensuite.

— C'est vrai, bien vrai, ô Vespilus! cria le poète, qui se mêla au groupe; je l'éprouve, moi aussi.

Vous, répliqua le superbe guerrier contemplant la petite taille du poète avec un ineffable dédain, dans quelle légion avez-vous servi?

Vous pouvez voir dans le forum mes trophées, mes *exuviae*, répartit le poète, jetant un regard d'intelligence aux femmes qui écoutaient: j'ai été parmi les compagnons de tente, *contubernales* du grand Mantouan lui-même.

— Je ne connais point de général né à Mantoue, dit gravement le guerrier: quelle campagne avez-vous faite?

— Celle de l'Hélicon.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Mais, Vespilus, tout ceci n'est qu'un jeu, dit Julia riant aux éclats.

— Un jeu! Par Mars, suis-je donc un homme dont on se puisse jouer?

— Oui, Mars lui-mêmes fut épris de la déesse des Ris et des Jeux, dit le poète quelque peu alarmé : sachez donc ô Vespuis, que je suis Fulvius le poète ; c'est moi qui dispense l'immortalité aux guerriers.

— Que les Dieux l'en empêchent, dit Salluste à l'oreille de Julia ; s'il rendait Vespuis immortel, quel enuyeux fanfaron serait transmis à la postérité !...

Le soldat semblait tourmenté, lorsqu'à la grande joie de tout le monde, on donna le signal de la fête...

Voilà un échantillon de ce que M. Bulwer appelle la reproduction des mœurs d'une nation et d'une époque : jamais un démenti plus formel ne fut appliqué sur la joue de Térence ou de Plaute ; et nous ne savons voir, dans le long bavardage que nous venons de citer, qu'une longue allusion aux insipides conversations des *routs* et des *drawing rooms*, allusion bien facile à saisir et à dépouiller de son enveloppe classique, aussi légère, aussi transparente que la robe persane d'Usbecket de Rica. Ce défaut de vérité est-il ici compensé par la grâce des détails, l'animation et l'esprit du dialogue ? Jugez-en, vous le pouvez maintenant, d'autant mieux que, ni dans le choix de notre extrait, ni dans la manière de le traduire, nous n'avons mis de perfide malice ; au contraire, cette longue causerie est une scène préparée de longue main et avec soin, un tableau de mœurs avec préméditation.

Maintenant, l'intérêt qui manquait au drame, celui qui n'est pas dans l'exactitude des études morales, pouvait en partie se retrouver dans la description fidèle, dans la peinture naïve et vivement colorée de la ville romaine si étrangement conservée. Certes, Victor Hugo et Janin avaient de bien moins flexibles, de bien plus difficiles matériaux à employer lorsqu'ils ont dû, l'un rebâtir une ville morte et remplacée par une autre, démolir pour reconstruire, raser d'abord, édifier ensuite ; l'autre, lutter contre le prosaïsme industriel d'un grand bourg marchand, faire du bruit des marteaux une musique attrayante à l'oreille, et du mouvement régulier de ces actives fournaies une histoire pleine de charme et de curiosités ; lorsque le premier a voulu nous faire mépriser la pauvreté de nos rêves, en nous montrant la réalité devinée par les siens ; lorsque le second a voulu

embellir à nos regards la réalité vulgaire qu'ils rencontrent dédaigneusement chaque jour. Deux entreprises bien hasardeuses n'est-ce pas ? Vous savez si elles ont été menées à bonne fin.

M. Bulwer, par une précieuse singularité de son sujet, avait à peindre une cité qui brusquement enfouie il y a dix-huit cents ans, est restée en terre comme un riche dépôt fidèlement gardé, le seul que la mort, après un aussi long temps, n'ait point livré à la destruction. Cadavre embaumé avec la lave d'un volcan, étincelle du passé merveilleusement conservée sous la cendre du Vésuve, Pompéi était devant lui pendant qu'il écrivait. Le temple, le forum, les bains, la maison bourgeoise, l'amphithéâtre, la taverne, le lupanar, rien ne lui manquait. Le nom des rues, la forme des places, la teinte des murs, l'éclat du ciment, les bizarreries des enseignes, les inscriptions populaires, il avait tout : et l'enveloppe durcie, le bitume conservateur avait retenu jusqu'à l'empreinte des victimes qu'il avait consumées ; M. Bulwer pouvait décrire, nous sommes tentés de dire, d'après nature, même la rondeur d'épaule, même les traits réguliers d'une belle esclave, même la face hideuse, molle et ridée d'un vieil eunuque.

En un mot, le talent qui crée était inutile. Il suffisait d'un calque aussi facile et attrayant en même temps que celui d'une ville moderne est facile et banale : l'exactitude du copiste, et non la verve du poète ; une chambre obscure, et non un diorama.

Vous ne nous croirez point lorsque nous vous dirons que M. Bulwer, dans ses trois volumes, n'a pas consacré une page à ce travail ; qu'il s'est borné à esquisser séparément, ici une maison, là une cuisine, plus loin un jardin, ainsi de suite, sans jamais songer à compléter le tableau ; et cela lorsque Pompéi, la cité, était, de son propre aveu, le premier personnage du roman, lorsqu'il voulait nous faire pleurer sur elle, et paraît de son nom le titre du livre qu'il nous a donné. N'est-ce pas admirable ?

Il faut donc prendre au sérieux M. Bulwer lorsqu'il nous dit, dans sa préface : « qu'il a surtout essayé (ce qui est bien plus important) une fidèle reproduction des passions humaines et du cœur humain, dont les élémens sont les mêmes dans tous les siècles. »

Si cela était, pense-t-il donc que, depuis Homère jusqu'à nos jours, tant de génies profonds, tant de sublimes chercheurs se seraient épuisés sur cette abstraction. jamais changée, jamais

modifiée, sans en avoir exploré toutes les obscurités, observé tous les phénomènes, analysé tous les invisibles mouvemens? que si la carrière avait des bornes, elle ne serait pas depuis longtemps parcourue? Or, elle en aurait de nécessité, si l'objet d'examen était réellement un et simple.

Le cœur humain toujours le même: le cœur de la jeune fille et le cœur de la vieille coquette...? Le cœur de la juive Sarah et le cœur de madame de Sillery; le cœur de Richard III et le cœur du capitaine Phœbus; le cœur du gars de Bretagne et le cœur d'un professeur à l'Ecole Normale, renferment les mêmes élémens, les mêmes sympathies, la même force d'impression? — ils ont les mêmes haines, le même pouvoir de volonté? leur sensibilité, leur égoïsme (certes leur attribut le plus *commun*), leur égoïsme sera le même?

M. Bulwer le dit, et croit peut-être le penser: il se trompe. A quoi bon, si cela était, et s'il avait *principalement* en vue la peinture du cœur humain; à quoi bon dans ce but remonter à une époque trop éloignée pour être jamais parfaitement connue? quels avantages pouvait-il retirer de cette combinaison — inutile selon lui?

Mais il a été dominé par cette idée, assez évidente, Dieu merci, pour se passer d'une argumentation en règle: le cœur humain, comme siège des passions, comme renfermant leurs germes et leurs orages, est toujours et partout le même; mais son organisation, ses propriétés sont modifiées, soit par les idées du peuple et du siècle où l'on vit, soit par l'âge, le rang, les différentes phases de l'être, en un mot, soit par les accidens inhérens à la personne, soit par les circonstances extérieures,

Lors donc que l'on ignore ces diverses conditions de l'existence d'une individualité morale; lorsqu'avant d'arriver à vouloir l'apprécier, on n'a pas fait une étude profonde de chacune des lois qui ont dû froisser et donner leur forme à cette substance si essentiellement malléable; lorsqu'on ne peut tenir compte, ni du degré de civilisation de l'époque où on la place, ni du contact des mœurs nationales, ni de l'influence *réelle* des idées religieuses, il est impossible que l'appréciation soit juste, que le travail soit sérieux et utile.

Au reste, le redressement de cette erreur de M. Bulwer n'est point indispensable pour la critique de son livre. Ainsi, adop-

tons un instant pour le juger cette idée , fausse selon nous , et qui semble avoir été l'une de ses inspirations premières. Faisons abstraction complète de toutes conditions de temps et de lieu. Jugeons le bronze encore dans la fournaise , le mortier entassé , la couleur encore sur la palette , le diamant à l'état brut ; — le cœur humain dans ses généralités les plus vagues , comme nous serions contraints de le faire , par exemple , pour les fantaisies sans date d'Alfred de Musset.

Faisons encore la part plus belle à M. Bulwer , en prenant pour échantillon de ses peintures du cœur les passions les plus générales , les plus animées dans leur expression , les plus à la surface.

Voyons comment il fait agir la colère , comment il fait parler l'amour.

Arbaces , après avoir attiré chez lui sous un prétexte assez frivole la belle Ioné , qui , seule peut-être dans , Pompéi n'a jamais entendu parler des horribles fêtes dont cette maison est l'asile ; Arbaces , disons-nous , lui déclare sa passion en termes de fort bon goût : mais comme elle le pousse à bout par des refus dédaigneux où l'on ne reconnaît guère l'esprit de ruse inné chez presque toutes les femmes , il s'irrite , et va se porter à de fâcheuses extrémités.

A cet instant le rideau fut brusquement déchiré ; l'Égyptien sentit sur son épaule une main robuste et violente ; il se retourna , il vit derrière lui les yeux étincelans de Glaucus et la figure pâle , épuisée , mais encore menaçante du frère d'Ioné.

Ah ! murmura-t il en les fixant l'un et l'autre , qu'elle furie vous envoie ici ?

Até , répondit Glaucus ; et il attaqua sur-le-champ l'Égyptien. Cependant Apœcides releva de terre sa sœur évanouie ; énérvé par les longues luttés morales , il ne pouvait l'emporter , toute frêle et délicate qu'elle était , et après l'avoir placée sur le lit , il resta debout près d'elle , agitant son poignard , l'œil attentif au combat de Glaucus et de l'Égyptien , résolu à frapper ce dernier si la victoire lui restait. Il n'y a peut-être sur la terre rien d'aussi terrible que la lutte sans armes de l'homme réduit à sa force et à sa rage. Les deux antagonistes étaient maintenant emprisonnés

dans l'étreinte l'un de l'autre, la main de chacun cherchant la gorge de son ennemi, la tête en arrière, les yeux brillans de fureur, les muscles tendus, les veines gonflées, les lèvres ouvertes, les dents serrées, tous deux d'une force peu commune, tous deux animés d'une implacable fureur. Ils tournaient sur place, se traînaient çà et là, parcouraient en tous sens leur arène bornée, proféraient des cris de haine et de vengeance; ils étaient tantôt devant l'autel, tantôt au pied de la colonne où la lutte avait commencée. Ils se reculèrent pour reprendre haleine; Arbaces appuyé contre la colonne; Glaucus à quelques pas.

— Antiquité déesse, s'écria Arbaces embrassant la colonne, et levant les yeux vers l'image sacrée qu'elle supportait, protège ton élu, proclame ta vengeance contre ce vil mécréant, qui profane par une sacrilège violence le lieu de ton repos et attaque ton fidèle serviteur.

Tandis qu'il parlait, les calmes et grands traits de la déesse semblèrent s'animer soudain; à travers le marbre noir, comme à travers un voile transparent, s'étendit une teinte rouge, une lumière brûlante; de livides éclairs semblèrent sortir de sa tête et l'environner de rayons mobiles; ses yeux devinrent comme des globules d'un feu pâle, et se fixèrent sur la figure du Grec avec une expression d'écrasant et insupportable courroux. Terrifié par cette soudaine et mystique réponse à la prière de son ennemi, et soumis encore aux superstitions héréditaires de sa race, Glaucus sentit ses joues blémir devant cette étrange et spectrale animation de marbre; ses genoux s'entre-choquèrent; il restait immobile, saisi d'une frayeur religieuse, atterré, frappé d'horreur, anéanti devant son rival. Arbaces ne lui donna pas une seconde pour revenir de cette stupeur.

— Meurs, misérable! cria-t-il d'une voix de tonnerre, la puissante mère te réclame en sacrifice vivant.

Pris ainsi par surprise dans la première consternation de ses craintes superstitieuses, le Grec perdit l'équilibre; les dalles de marbre étaient aussi polies que du cristal, il glissa, il tomba; Arbaces posa son pied sur la gorge de son ennemi à terre. Apœcides, qui n'avait point partagé la terreur de son compagnon, s'avança alors rapidement, et le

poignard brilla en l'air ; mais l'attentif Égyptien arrêta le bras au moment où il descendait : un mouvement de sa main puissante arracha l'arme aux faibles doigts du prêtre ; un autre suffit pour l'étendre à terre : Arbaces agita le poignard sur eux avec un hurlement de triomphe ; Glaucus ne baissa pas les yeux devant le sort qui le menaçait ; il semblait le contempler au contraire avec la sévère et méprisante résignation du gladiateur vaincu, lorsqu'à ce moment solennel le sol frémit sous eux , comme dans une douleur convulsive et rapide. Une esprit plus puissant que celui de l'Égyptien avait pris son essor : pouvoir géant et irrésistible qui semblait se jouer de sa colère et de ses ruses ; il s'éveillait, il s'agitait, ce redouté démon du tremblement de terre, qui paraissait se railler à la fois, et de la magie inventée par la fraude humaine , et de la malice du courroux humain ; comme un Titan sous des montagnes entassées, il se réveillait de son long sommeil et se retournait sur sa couche mystérieuse ; les profondeurs de la terre semblaient gémire et trembler sous les mouvemens de ses membres. Devant cette vengeance, devant ce pouvoir , l'orgueilleux qui se croyait demi-dieu était réduit à sa véritable grandeur ; un retentissement lointain s'étendit sous le marbre , les rideaux de la salle tremblèrent comme au vent d'orage , l'autel chancela , le trépied se balança sur sa base... enfin, au-dessus du théâtre de la lutte, la colonne frémit et s'inclina de côté et d'autre ; la tête noire de la déesse vacilla quelque temps , et tomba enfin de son piédestal. Et, comme l'Égyptien était penché sur la victime dont il se croyait maître, le marbre massif frappa justement sa taille courbée à l'endroit précis où les épaules joignent le cou. Ce choc l'étendit comme le coup de la mort, subitement, sans qu'il s'agitât, sans un seul gémissement, écrasé en apparence par cette même déesse qu'il faisait indignement servir à ses projets impies.

— La terre a préservé ses enfans, dit Glaucus...

Les incidens et le ton général de ce morceau sont assez amusans, mais ce dernier mot nous paraît valoir tout le reste.

Maintenant voici une lettre de Glaucus à Ioné : Arbaces (qui

n'avait pas encore dévoilé ses odieux desseins) avait, par de perfides conseils, déterminé la jeune Grecque à ne plus recevoir son amant. Celui-ci était venu pendant quatre jours se consoler en chantant sous les fenêtres de sa belle, le cinquième, il lui envoie son esclave Nydia, la petite aveugle, dont il lui fait présent, et qui est chargée de la lettre suivante :

Glaucus écrit à Ioné, ce qu'il n'oserait pas lui dire. Ioné est-elle malade? Tes esclaves me disent que non, et cette assurance me console. Glaucus a-t-il offensé Ioné? Ah! cette question je ne puis pas la leur faire. Pendant cinq jours j'ai été banni de ta présence : le soleil a-t-il brillé? je n'en sais rien; le ciel a-t-il souri? pas pour moi, du moins, mon soleil et mon ciel sont Ioné. Est-ce que je t'offense, suis-je trop hardi? n'ai-je pas tracé sur cette tablette ce que ma bouche craignait d'articuler? Hélas! c'est dans ton absence que je sens le plus le pouvoir des enchantemens qui m'ont subjugué : et l'absence, à défaut de joie, me donne du courage. Tu ne veux pas me voir; tu as aussi banni cette foule de flatteurs vulgaires qui t'environnaient sans cesse. Peux-tu bien me confondre avec eux? cela n'est pas possible, tu sais trop bien que je ne suis pas des leurs.. que nous ne sommes pas faits du même limon. Et quand je serais de l'espèce la plus commune, le parfum de la rose m'a pénétré, l'essence de la nature a passé au-dedans de moi, pour m'embaumer, me rendre saint, m'inspirer. M'ont-ils calomnié près de toi, Ioné? — tu ne croira point à leurs paroles, L'oracle de Delphes t'accuserait, je ne le croirais point, moi : suis-je donc moins incrédule que toi? — Je pense à notre dernière entrevue, — à la chanson que je te chantai, — au regard dont tu me payas... Tu as beau le cacher, Ioné, il y a un lien entre nous, et nos yeux l'ont reconnu, bien que nos lèvres aient été silencieuses. Daigne me voir, m'écouter, et tu me banniras ensuite, si tu le veux... Je ne comptais pas te dire si tôt mon amour : mais ces paroles me sont venues au cœur, il leur faut une issue : Accepte donc mon hommage et mes vœux. Nous nous sommes vus pour la première fois devant

l'autel de Pallias : ne nous retrouverons-nous point devant un autel moins sévère et plus ancien ?

Belle, adorée Ioné, si mon ardente jeunesse et mon sang athénien m'ont séduit, m'ont égaré, mes erreurs vagabondes m'ont appris à apprécier le repos, — le port qui s'offre à moi. Je suspens mes robes humides à l'autel du dieu des mers ; j'ai échappé au naufrage ; je t'ai trouvé, — Ioné, daigne me voir ; tu es bonne aux étrangers, auras-tu moins pitié de ceux qu'a vus naître ta patrie ? J'attends ta réponse. Accepte les fleurs que je t'envoie : leurs douces exhalaisons ont un langage plus éloquent que des paroles. Elles prennent au soleil les parfums qu'elles nous rendent : — emblème de l'amour, qui reçoit et paie au centuple — emblème du cœur, qui boit tes rayons, et t'edoit le germe des trésors que ton sourire y fait éclore : Je t'envoie ces fleurs par un enfant que tu recevras pour l'amour d'elle, sinon pour l'amour de moi : comme nous, elle est étrangère ; les cendres de son père dorment sous des cieus plus brillans ; mais, moins heureuse que nous, elle est aveugle et esclave. Pauvre Nydia, je cherche autant que possible à réparer les cruautés de la nature et du destin envers elle ; me permettra-tu de la placer près de toi ? Elle est douce, prompte et docile. Elle est musicienne, elle chante, et, pour les fleurs, c'est une vraie Chloris. Elle pense, Ioné, que tu l'aimeras ; si elle se trompait, tu me la renverrais.

En faut-il davantage pour répondre à la dernière prétention si naïvement exprimée par M. Bulwer ?

Nous avons, dans un court résumé du plan, indiqué son manque d'intérêt et sa vulgarité, sans nous imposer, s'il est vrai, la tâche trop fatigante à la fois et trop facile d'en relever les invraisemblances mélodramatiques, et d'en suivre un à un les détours confus. Notre pitié pour nous-même a sauvé le lecteur. Nous avons constaté l'absence pure et simple de toute recomposition matérielle de l'antique Pompéi ; nous avons enfin, à l'aide d'extraits qu'inafailliblement on aura trouvés trop abondans, nous avons établi que, ni les mœurs de l'époque, ni le cœur humain, n'ont eu un peintre habile dans l'honorable M. P. (1). Par occasion, nous avons pu donner quelque

idée de la pesanteur du style, de la prodigalité de détails oiseux, du manque général d'esprit et de convenance qui caractérisent ce livre.

Notre travail est achevé. Après l'avoir fait avec autant de brusquerie et de franchise sans ménagemens, nous devons (sans cela un reproche d'injustice pourrait nous être adressé par l'auteur et ses partisans) nous devons parler ici du seul genre de talent que nous reconnaissons à M. Bulwer, de celui auquel sans doute il doit le rang élevé qu'il occupe dans la littérature anglaise contemporaine.

Ce talent, c'est celui de parler quelquefois à l'ame avec chaleur et sensibilité; c'est, par instans, une onction mélancolique dans la pensée, une solennité triste et rêveuse dans la marche traînante du style, un accablement, une dépression qui semblent sentis, et se communiquent involontairement. L'épisode tout entier du gladiateur Lydon et quelques parties de celui du jeune fanatique Apœcides auraient pu en donner une juste idée. Nous les avons marqués pour extraire l'un ou l'autre; mais l'espace nous manque, et nous avons déjà excédé les dimensions ordinaires d'une critique particulière.

Maintenant, si l'on nous reproche d'avoir arrêté au passage un livre certainement destiné à un prompt oubli, si l'on nous demande pourquoi, criant *haro* sans nécessité, nous avons traité presque avec le sérieux de la colère ce qui valait tout au plus l'atteinte insouciance de la raillerie, nous répondrons par le nom de l'écrivain, en altérant quelque peu les mots et le sens du vers de Phèdre: — *Quia nominatur Bulwer.*

L. D. FORGUES.

(I) Member Parliamenti.

AFRASIAB ET MOUNÉDJA.

De même que l'Hindostan a ses *saniassis* et ses *pandarons*, moins exaltés qui se torturent le corps en chantant les louanges mystérieuses de Chevah, la Perse est sillonnée en tous sens par une secte de mystiques dont les disciples ont occupé le trône de cet empire pendant l'espace de deux cents ans. Depuis l'avènement de Nadir-Schah (1757), le dogme et la pratique des *suffittes* ont bien perdu de l'éclat qui les environnait, mais les persécutions dont on les honora durant le dernier siècle rendirent à cette doctrine la force près de l'abandonner.

Le *suffitisme*, qui remonte aux premiers temps du mahométisme, a pour base, comme le dogme indien, la préconisation de l'esprit aux dépens de la matière, et, pour dernier but, l'identification de l'âme avec Dieu; mais le mysticisme persan, toujours sensuel et même voluptueux dans sa contemplation, ne se déchire pas le dos à coups de fouet, et n'use pas sa vie à regarder le soleil en face avec des yeux immobiles et brûlés. Bien loin de là, ses sectateurs mêlent à leurs exercices de piété la danse, les chants et la musique, comme des jouissances desquelles l'âme prend sa part. Ils adorent le *Grand Créateur* répandu dans toutes ses œuvres, à la manière des panthéistes anciens et modernes.

La poésie est la plus pure essence de leur religion. Leurs livres canoniques, ce sont les Ghazelles d'Hafiz, surnommées la *Langue mystérieuse* (*Lessan Gaïb*): ce sont les vastes moralités de Saàdi; ce sont les inspirations du divin Djâmi, rayons divers et non moins lumineux de ce beau soleil de leur imagination.

Les *suffittes*, s'élèvent par quatre degrés jusqu'à la pure béatitude, qui comprend l'union complète de l'homme avec la Divinité. Lorsqu'ils y sont arrivés, ils disent, en se comparant au charbon qui devient flamme dans son contact avec la flamme : *Je suis la vérité*, et en d'autres termes : *Je suis Dieu*. Sir John Malcolm rapporte à ce sujet, d'après les manuscrits persans du capitaine Graham, une fable qui passe pour authentique aux yeux des croyans *suffittes*. Cette fable concerne Mansour-Héladj, un de leurs chefs spirituels. Mansour, condamné à mort, fut attaché à un poteau, mais les bourreaux, avec leurs tenailles ardentes, ne pouvaient le saisir ; son corps échappait à leurs mains, et il paraissait au milieu des airs, assis dans une attitude paisible. Pendant ce temps, son ame avait gagné les hautes régions du paradis, et Mahomet, consulté par elle, avouait que Mansour, arrivé au degré de *wassilah* ou de l'union parfaite, avait dit la vérité en avançant qu'il était Dieu. Mais le prophète le supplia, dans l'intérêt des ames vulgaires, et pour l'exemple, de permettre qu'on l'empalât. L'ame de Mansour redescendit sur la terre, et son corps, rendu sensible aux atteintes du fer et du feu, subit avec résignation le martyre qu'on lui avait destiné. De même aussi, le poète *Djelâl-eddin* fait dire à Ali (que les *suffittes* rangent au nombre de leurs chefs primitifs), lorsqu'il se voit blessé par un assassin : « *Je suis le seigneur de votre pays ; mais vous ne m'avez pas frappé, je n'ai rien de commun avec mon corps.* »

Le dogme du *suffitisme* a enfanté dans le sein de la Perse une multitude de sectes, parmi lesquelles on en compte vingt principales, depuis les *éternels*, les *parfaits* et les *inspirés* jusqu'aux *altérés* et jusqu'aux *compagnons des houris*. Ces derniers sont ainsi appelés, parce que dans les espèces de valse rapides auxquelles ils se livrent, ils parviennent, assurent-ils, à un état d'extase où les filles saintes et lascives du paradis leur apparaissent, et les initient aux joies de leur céleste sensualité.

J'ai dû faire précéder de ce court préambule l'histoire d'AFRASIAB et de MOUNÉDJA, afin de m'épargner plus loin des commentaires et des explications qui auraient nui sans doute à l'intérêt de mon récit. Quoique les lecteurs de ce recueil ne soient pas très familiarisés avec la mystique philosophie des

poètes orientaux, habitués que nous sommes à toujours voir travestir devant nous les peuples musulmans en matérialistes grossiers et stupides, les noms glorieux et parfumés d'Hafiz, de Saâdi et de Djâmi, ces trois belles fleurs du jardin de la poésie suffite, répandront peut-être sur ces pays une légère senteur de vérité, qui fera croire à la réalité du sentiment qu'elles renferment.

Vers le milieu du siècle dernier, il y avait à Schiraz, dans la capitale du Farsistân, un jeune homme qu'on appelait Afrasiab. Son père s'était enrichi en trafiquant avec l'Inde et les deux Arabies, d'où il avait tiré des trésors immenses que sa prudente économie sut conserver et doubler tant qu'il vécut, malgré les prodigalités de son unique enfant. Lorsque Dieu eut retiré du monde des vivans le père d'Afrasiab, pour l'appeler à lui, le jeune homme ne mit plus de bornes à ses déportemens. il se plongea dans l'océan des plaisirs profanes, et il y but à longs traits les enivrantes voluptés, sans jamais élever son regard jusqu'au ciel, et sans lui rendre grâces pour tous les bienfaits qu'il en avait reçus. Le ciel le punit dans la source même de ses plaisirs, en la tarissant tout à coup sous ses lèvres, et en lui refusant la force de s'abandonner davantage aux jouissances que rêvait son esprit dépravé.

Sa fortune écroulée, ses beaux palais garnis de marbre et de porcelaines peintes, livrés à la destruction ou passés aux mains d'un étranger, n'eussent été qu'un commun enseignement. L'homme porte encore sur sa tête, avec une certaine aisance quelque pesant qu'il soit, le rocher de l'adversité; mais se voir enfoui dans l'or et les pierreries, et ne pouvoir trouver en soi l'appétit du plaisir ni la délicatesse des sens qui en font apprécier la saveur; au milieu d'un harem embaumé de femmes, rester froid et glacé comme un hibou devant le soleil; dans un parterre de roses et de jasmins, écouter d'un air triste et somnolent les douces modulations des instrumens et la tendre voix des chanteurs; et tout cela quand vingt-cinq années ont à peine passé sur votre tête, et que dans un corps de vieillard brûle une jeune imagination, pareille à une lampe remplie d'huile sous la voûte d'un caveau funèbre: voilà de ces souffrances intimes, puits de douleurs sans fond et sans issue, où l'espérance tombe et roule incessamment dans le vide et ne rencontre pas

un brin d'herbe où elle se puisse attacher. Telle était l'existence que la main de Dieu avait ouverte devant les pas d'Afrasiab.

Il avait beau convier ses amis à des fêtes splendides, l'aspect de ce bonheur qu'il leur procurait le rendait plus malheureux encore, et il quittait le divan du festin, et sa coupe encore pleine, et les concerts de ses musiciennes à peine commencés, pour s'aller renfermer seul dans les appartemens les plus reculés de son harem, où il demeurait à pleurer jusqu'au lendemain.

Un matin, après avoir regardé du haut de sa terrasse, avec nonchalance et dégoût, le départ d'une caravane de cinquante chameaux qui lui appartenaient, tous chargés d'étoffes précieuses achetées dans l'Inde à grands frais pour être revendues plus cher encore dans les bazars de Damas, Afrasiab eut la fantaisie d'aller se promener sans escorte du côté des bois de palmiers qui avoisinent la ville de Schiraz. Il fit seller un cheval, et il gagna la campagne par la porte qui regarde le côté nord-est de la ville.

Afrasiab suivit long-temps le chemin par lequel il plut à son cheval de le conduire, et pendant tout le trajet à peine laissa-t-il tomber un coup d'œil distrait sur le riant et frais paysage qui se déroulait à ses côtés. Le ciel étalait pourtant les magnificences de sa tenture azurée, que les rayons du soleil semaient de mille broderies d'or pur. Les palmiers verts ouvraient leurs éventails pour l'abriter; la terre était molle et douce comme un tapis de velours. Parmi les soyeuses touffes du gazon se dessinaient de beaux lis argentés, où venaient boire en voltigeant de petits rossignols qui se disputaient une goutte de la rosée de la nuit.

Au moment où il allait sortir de l'un de ces bois de palmiers pour gagner de nouveau la plaine, le cheval d'Afrasiab dressa les oreilles et s'arrêta tout court. Ce brusque mouvement réveilla l'apathie de son cavalier; et, jetant les yeux à travers une haie de mûriers blancs que les cultivateurs, dans cette partie de la Perse, ont soin de tailler en espaliers, afin que la main les puisse cueillir plus facilement, le jeune homme aperçut à quelques pas de lui un spectacle inattendu qui captiva toute son attention.

Autour d'un tombeau environné d'une plantation de myrtes et de rosiers, une troupe d'hommes, dont la plupart portaient la longue robe bleue des derviches persans, tournaient sur eux-

mêmes , seul à seul , jusqu'à perdre haleine ; et , emportés dans cette rapide rotation , les bras étendus et les yeux fermés , ils murmuraient des prières que d'autres hommes accompagnaient au son de leurs flûtes et de leurs tambours.

Ces *tourneurs* pâlissaient d'abord ; leurs bouches entr'ouvertes semblaient près de laisser échapper le dernier souffle de l'existence ; puis ils tombaient à terre , ruisselant de sueur et haletant de fatigue , et ils prononçaient , dans leur extase , des mots intelligibles qui semblaient des réponses à des questions que personne n'entendait. Une expression de félicité angélique se faisait jour à travers la douleur qui contractait parfois ces visages livides et agonisans. Bientôt le sang revenait colorer leurs joues ; leurs yeux reprenaient de l'éclat et s'attachaient à la voûte du ciel , empreints d'une béatitude impossible à décrire ; puis ces forcenés s'élançaient de nouveau dans les enivrans tourbillons de leurs valse , jusqu'à ce qu'une autre crise vint les renverser comme la première fois.

La surprise d'Afrasiab fut si soudaine et si grande , qu'il demeura d'abord aussi impassible que les malheureux qu'il voyait devant lui , terrassés par cette espèce de mort passagère. Il ne pouvait s'imaginer quel était le but de cette insigne folie qui paraissait avoir gagné toutes ces têtes.

— Ya-t-il donc , se demandait-il à lui-même , des hommes qui recherchent la douleur comme d'autres recherchent le plaisir ? Ces extrêmes sensations se touchent-elles par quelque point dans l'humanité , comme les deux provinces de Kermân et de Chirvân , quoique éloignées l'une de l'autre , sont deux sœurs jumelles dans notre glorieux royaume de Perse ?

En disant ces mots , et jaloux d'assister de plus près à ces impénétrables mystères , le jeune homme poussa son cheval en avant , à travers la haie de mûriers qui l'avait caché jusque-là. Il s'attendait à voir cette troupe de fous se disperser à son aspect et prendre comme des écoliers à la vue du vénérable *kodja* qui leur montre à épeler les premiers versets du saint livre ; mais sa surprise fut à son comble lorsque , arrivé au galop de sa monture au milieu même des acteurs de cette scène singulière , il ne put , ni par ses cris ni par les piaffemens menaçans de son coursier , déranger le moindre mouvement de ces intrépides *tourneurs*. Chacun d'eux continuait sa valse solitaire et laissait tom-

ber de ses lèvres flétries, au milieu des flots de poussière que soulevaient ses pieds rapides et nus, les mêmes paroles mystérieuses, interrompues, à temps inégaux, par des soupirs et par des gémissemens.

La calme dignité de ces derviches fit succéder le respect de l'admiration à l'ironique sourire qui était venu un moment s'asseoir sur la bouche d'Afrasiab. Il entrevoyait parmi ces pieux personnages des visages sévères de vieillards, labourés en tous sens par le soc fécondant de la pensée. Au fond de ces yeux caves et de ces blanches barbes flottantes, il lisait, comme dans un livre, ce que la plume de l'expérience et de l'étude y avait écrit en lettres inaltérables, c'est-à-dire : « Garde-toi, ô jeune homme, de blâmer trop vite ce que tu ne comprends pas. »

Afrasiab baissa les yeux, et il descendit de son cheval, comme voulant leur indiquer qu'il n'était pas là pour insulter à leur croyance.

Lorsque les tourneurs eurent achevé leurs pieux exercices, ils se séparèrent modestement et reprirent le chemin de la ville, après avoir dit la prière en commun. Un seul demeura, quand les autres furent partis, lesquels'approcha d'Afrasiab et lui donna le *sélam* d'un air affable et ouvert. C'était un vieillard vénérable, vêtu d'une robe de toile grossière et troué : un chapelet pendait à sa ceinture, et il tenait à la main un long bâton blanc. Sa tête, hâlée par le soleil, n'était abritée que par un petit chapeau de joncs entrelacés, et sur ses épaules flottait un manteau de poils de chameau, tel qu'en portent communément les soldats. Néanmoins sous les haillons qui le couvraient on reconnaissait, au premier coup d'œil, que ce derviche n'était pas un homme du commun : la force et la noblesse du lion respiraient dans ses traits ; le commandement semblait prendre à ses lèvres ; lorsque son regard se portait vers le ciel, on eût dit un ami qui souriait à son ami.

— Quel est le but de votre sainte association ? lui demanda le jeune homme.

— Le bonheur, répondit le derviche.

— Et quelle volupté cherchez-vous dans les extases de vos danses bizarres ?

— La volupté des anges et des créatures célestes. Les sensa-

tionsmatérielles vous paraîtraient bien misérables, si vous aviez goûté les pures jouissances de l'esprit.

— Et en quoi consistent-elles? demanda Afrasiab d'un air étonné; que voyez-vous donc dans vos saintes visions? et que vous arrive-t-il lorsque votre ame semble avoir quitté votre corps?

— O jeune homme, répliqua le derviche, tu ne connais pas cette contrée du septième ciel, où la terre est pétrie de muse et de safran, où les pierres qui roulent sous vos pieds sont des perles et des hyacinthes, où le *zuba* étend son ombre parfumée sur des fleuves de lait et de miel. C'est là que notre ame s'envole, quand tu la vois se détacher de notre corps. Elle y arrive en moins de temps que tu n'en mets à retrousser le pan de ta robe quand tu veux passer un ruisseau. Les belles houris, qui ressemblent à des perles cachées dans leurs coquilles, nous conduisent d'abord sous des tentes de pierres précieuses, où elles nous versent, dans des coupes d'or, un vin délicieux qui n'obscurcit jamais notre raison. Les plus douces harmonies nous pénètrent jusqu'au fond du cœur, et des parfums inconnus épanchent leurs flots autour de nous. Ce n'est encore là que la première et la plus vulgaire partie des jouissances que nous goûtons. Si je te racontais les délices qui nous abreuvent lorsque nous sommes introduits en la présence de Dieu, et que nous nous confondons dans sa divine essence, tu ne comprendrais point mes paroles, car il n'est pas donné à l'homme de les comprendre.

— Ce que l'on raconte de la secte des *suffites* serait-il donc vrai? dit Afrasiab, et ne pourrais-je moi-même être initié à vos mystères?

— Le joyeux et riche Afrasiab, interrompit le derviche, pourrait-il ainsi quitter les voluptés terrestres pour se vouer aux mystiques voluptés de l'esprit? Je l'accepte pour disciple, à compter de ce moment, si tel est son plaisir.

— O mon maître! le pacte est conclu, répondit le jeune homme et je suis prêt à vous obéir.

— Commence donc, dit le veillard, par donner la liberté à ton cheval. C'est une aumône que tu feras au premier voyageur qui passera par ce chemin. On ne compte qu'une heure de marche d'ici à la ville; tu t'y rendras à pied avec moi.

Afrasiab cueillit un bâton parmi les branches d'un arbre, afin de soutenir sa marche dans ce chemin brûlant. Pendant le voyage le derviche ne cessa de l'entretenir des devoirs que sa nouvelle existence lui imposait. Ce fut d'abord un plaisir pour le jeune homme d'entendre les merveilleuses choses que le savant derviche lui contait ; mais , au bout d'un quart d'heure , il commença à sentir de la fatigue , et , sans se plaindre cependant , il cessa de rire et de paraître satisfait.

Après une demi-heure de marche, Afrasiab fut contraint de s'arrêter ; sa lassitude était extrême, et l'ardeur du soleil lui semblait insupportable. Il chercha vainement une fontaine pour étrancher la soif qui le dévorait. Ne parvenant pas à la découvrir, et l'aiguillon du besoin le pressant, il reprit sa marche à côté du derviche , et ils allèrent encore pendant une autre demi-heure à travers un sol rocailleux qui déchirait le léger maroquin de sa chaussure, et qui entamait déjà le délicat épiderme de ses pieds. Une heure s'était écoulée, et Afrasiab n'apercevait pas encore à l'horizon les minarets de la ville de Schiraz.

— Derviche, s'écria-t-il en se laissant tomber sur un monticule de sable, il m'est impossible d'avancer d'avantage. Ce chemin n'est pas celui de la ville ; tu m'as trompé : peut-être es-tu un de ces hardis brigands qui infestent la province et qui rançonnent les voyageurs. Voyons , dis-moi, que veux-tu que je te donne ? Je te fais compter mille tomans si tu veux me rendre mon cheval et me conduire, sans plus tarder, à la porte de ma maison.

Le vieillard se prit à sourire, et tendant la main à son compagnon :

— L'une des maximes du *suffitisme* que tu veux embrasser, lui dit-il, t'ordonne de mettre ta confiance entière dans celui que tu as choisi pour ton directeur dans le sentier de la vertu. Ne te souviens-tu pas de ce que raconte le Koran de Moïse et de son serviteur Josué, lorsqu'ils rencontrèrent un serviteur de Dieu, en venant au rocher ?

— « Permits-moi de te suivre, lui dit Moïse, afin que je m'instruise dans la vraie doctrine qui t'a été révélée.

— » Tu ne seras point assez constant, lui dit le sage, pour rester avec moi. Comment t'asbtienras-tu de m'interroger sur des événemens que tu ne comprendras pas ?

— » S'il plaît à Dieu, reprit Moïse, j'aurai de la constance et une obéissance entière. »

Ils partirent. Étant entrés dans une barque, le serviteur de Dieu la mit en pièces.

— « Était-ce pour nous faire périr, lui demanda Moïse, que tu as brisé cette barque? »

— » Ne t'ai-je pas dit que tu n'étais pas assez patient pour rester avec moi? »

Ils se remirent en chemin, et ayant rencontré un jeune homme, le serviteur de Dieu le tua.

— « Eh quoi! s'écria Moïse, tu viens de mettre à mort un innocent? Tu as commis un crime. »

— » Ne t'ai-je pas dit que tu n'étais pas assez patient pour rester avec moi? »

— » Excuse-moi encore, répondit Moïse; si désormais je te fait une seule question, ne me permets plus de t'accompagner. »

Ils arrivèrent aux portes d'une ville; ils demandèrent l'hospitalité aux habitants; on la leur refusa. Un mur menaçait ruine, le serviteur de Dieu le rétablit dans sa première solidité.

— « Tu aurais pu, lui dit Moïse, attacher un prix à ce bien-fait? »

— » Ici nous nous séparerons, répondit le serviteur de Dieu; mais auparavant je dois t'apprendre les significations de ces actes sur lesquels tu n'as pu garder le silence. La barque appartenait à de pauvres mariniers; je l'ai mise en pièces, parce qu'il y avait à sa poursuite un roi qui enlevait tous les bateaux par force. Le jeune homme était né de parens fidèles; j'ai craint qu'il ne les infectât du poison de son infidélité. Le mur était l'héritage de deux jeunes orphelins; il cachait un trésor qui leur appartenait. »

En ce moment, Afrasiab, reprit le derviche, tu agis envers moi comme Moïse avec le serviteur de Dieu. Ne ferais-je pas bien à mon tour de t'abandonner ici, en te répondant comme notre docteur suffite à ceux qui venaient le troubler dans sa solitude: « Cherchez-vous Dieu? Si c'est lui que vous voulez, pourquoi venez-vous à moi? Et si vous ne cherchez pas Dieu, qu'ai-je à faire avec vous? » Mais je consens, Afrasiab, à te pardonner pour cette fois. Te voilà épuisé de fatigue, de faim

et de soif. Suis-moi dans cette maison que tu peux apercevoir au milieu de ce bouquet de palmiers. A ma sollicitation, un asile nous y sera donné, ainsi que du vin, du pain et des viandes pour réparer nos forces et nous aider à rejoindre la ville, dont nous ne sommes plus guère éloignés que d'une demi-heure, quoique les cimes de ces arbres nous en cachent encore la vue.

Afrasiab, ranimé par ces paroles du derviche, eut bientôt gagné la maison que son compagnon lui désignait. C'était une jolie habitation, élégamment peinte à l'extérieur, et entourée d'une seconde enceinte d'orangers et de mûriers blancs.

Les voyageurs furent introduits dans une salle spacieuse, au milieu de laquelle un jet d'eau retombait en gerbes diamantées dans un bassin de marbre. A chacun des angles de cette salle, il y avait une chambre pour prendre le frais. Les murs étaient garnis de porcelaines émaillées, où l'on voyait des oiseaux, des fleurs et des fruits peints des couleurs les plus vives. La plafond était un chef-d'œuvre d'arabesques entremêlées de stances de Saâdi et d'Hafiz, écrites en beau noir d'ébène sur un fond d'or. Un divan très-bas, et couvert d'une étoffe de soie brochée d'argent, régnait autour du salon principal.

Afrasiab se laissa tomber sur le divan, et il but, avec l'avidité d'un chameau altéré par six jours de marche, une coupe de cherbet glacé qu'un serviteur vint lui offrir. Bientôt l'une des portières s'éleva, et une femme, magnifiquement parée, s'avança jusqu'auprès des voyageurs.

Après les compliments d'usage, la dame ordonna qu'un repas fût servi à ses hôtes. Le derviche consentit à peine à porter quelques fruits à ses lèvres. Afrasiab dévora tous les mets qu'on lui présenta. La fatigue avait rappelé chez lui l'appétit, cet hôte bienvenu banni depuis si long-temps de sa présence. Le pilaff et les melons du Korassan furent aussi bien fêtés par Afrasiab que les mets moins substantiels qui les suivirent; les pistaches, les grenades et les confitures de roses reçurent tour à tour son consciencieux hommage, si bien que, tout entier à la satisfaction de cette faim qui le dominait, il prit à peine le temps de jeter un regard sur le visage de la dame, laquelle cependant, à plusieurs reprises, écarta la mousseline de son voile.

Peut-être aussi fut-elle piquée de l'insouciance apparente du

jeune voyageur ; car vers la fin du repas elle mit de côté la honte, et sa figure, nue comme une gracieuse tulipe débarrassée du large vêtement de ses feuilles, parut aux yeux du derviche étonné dans la splendeur de sa beauté naturelle.

Sa robe, de brocart d'or, semée de bouquets de perles indiennes, ne serrait sa taille finement découpée, que pour en faire saillir les élégans contours : elle s'ouvrait sur la poitrine et laissait deviner à travers la soie limpide d'une chemise de couleur cramoisie, un sein plus blanc et plus brillant que la nacre. Ses cheveux, tressés en brins déliés comme des branches de saule, tombaient le long de son dos, et semaient dans l'air, en s'agitant, des aromes aussi doux qu'un parterre de jasmins au printemps. La volupté brillait au fond de ses yeux noirs, et le désir, couleur de feu, semblait respirer sur ses lèvres.

La dame voulut elle-même verser le vin dans la coupe de ses hôtes ; le pieux derviche, pour toute réponse, se couvrit la tête d'un pli de son manteau ; mais Afrasiab vida plusieurs fois la coupe en souriant, et disant à son compagnon :

— Mon maître, ne suis-je pas arrivé déjà au quatrième degré de la béatitude ? N'est-ce pas là, je vous prie, une des houris du paradis envoyées par le prophète pour le bonheur de ses élus ?

La dame but elle-même dans la coupe d'Afrasiab, et, prenant un instrument des mains de sa servante, elle chanta des chansons d'amour qui achevèrent d'enflammer les sens de son jeune convive.

— O mon maître ! s'écriait-il, déjà chancelant sous l'influence du vin, ô mon maître ! béni soyez, vous qui m'avez conduit par la main dans le sanctuaire des anges ! Tous mes maux sont oubliés, car me voici dans le lieu promis, où l'on jouit d'une jeunesse éternelle.

— Afrasiab ! dit le derviche, tes passions t'abusent ; ce n'est pas encore là le ciel, tu le connaîtras plus tard. Cette dame n'a rien de la divine nature des houris ; c'est la courtisane Mounédja.

— Tu t'abuses toi-même, ô mon maître ! ce vin que j'ai bu, c'est la liqueur sacrée du *Zandjebil* que le Koran nous promet dans la surate de *l'homme*, et non pas le fruit de l'arbre *zacoum*, qui croît dans l'enfer pour les réprouvés. Cette femme, regarde-la : ne reconnais-tu pas les paroles du prophète : *Ces jeunes vierges, dont jamais homme ni génie n'a profané la beau-*

té, sont semblables à l'hyacinthe et à la perle; leurs époux, couchés sur des lits de soie, enrichis d'or, jouiront de leurs charmes au gré de leurs désirs.

— Afrasiab! interrompit le derviche en se levant d'un air calme et tranquille, je retrouve à Schiraz; veux-tu me suivre?

— Tout à l'heure, ô mon maître! Hourï ou courtisane, enivrante Mounédja, quel prix mets-tu à tes faveurs? Quoi que tu me demandes, je jure sur l'esprit de mon père (que 'Dieu l'assiste!) de te donner sans marchander le présent que tu auras fixé toi-même.

— Ce soir, Afrasiab, répondit la dame, je t'attendrai ici une heure après le coucher du soleil; je te demande, pour prix de mon obéissance, cinq de tes plus beaux chameaux, chargés d'autant d'or qu'ils en pourront porter.

— Je te l'accorde! fit Afrasiab, à qui le vin ôtait presque l'usage de sa raison.

Et tirant son écritoire de sa ceinture, il signa sa promesse qu'il laissa entre les mains de Mounédja.

De retour à la ville, le derviche conduisit son nouveau disciple dans un lieu sombre et écarté, où ils pénétrèrent, après avoir échangé avec d'autres hommes qui semblaient faire le guet, de mystérieuses paroles. Une foule de derviches, bravant les lois portées contre les pratiques du *suffitisme*, y étaient réunis dans une grande salle de forme circulaire, et s'y livraient à leurs exercices favoris. Il y avait parmi ces *tourneurs* des gens de toute caste et de tout rang, de pauvres fakirs mendiant leur pain le long du jour, de riches marchands de la ville, et sans doute aussi de hauts fonctionnaires de la province sous des déguisemens, et confondus ensemble dans cette mystique adoration.

— Pourquoi m'as-tu fait venir ici, ô mon maître? dit Afrasiab en se frottant les yeux. Qu'est-ce que ces pauvres fous qui prétendent trouver le bonheur dans un étourdissement maladif et passager? Va je ne chercherai pas plus loin le paradis: je l'ai entrevu tout entier dans les yeux de la courtisane Mounédja. Laisse-moi m'aller parfumer et me revêtir de mes plus somptueux habits, pour me rendre digne de la félicité qui m'attend.

Le derviche, sans s'offenser de ces paroles impies, se contenta de sourire et de secouer la tête.

— Afrasiab, répondit-il au jeune homme, te voici comme je désirais de te voir. Tu te convaincras par toi-même de la supériorité des voluptés de l'âme sur les grossiers plaisirs du corps. L'âme a ses sens aussi, mais plus délicats, plus impressibles, et c'est en t'initiant à ce nouvel ordre de perception que ta conversion va s'opérer. Livre-toi donc à mes soins, et suis en disciple fidèle les ordres que je te donne. De même que je t'ai rendu, ce matin, l'appétit et les désirs, je réveillerai maintenant la portion céleste de ta nature que les débauches et les mauvaises passions auxquelles tu t'es adonné avaient engourdie dans leur germe. Si tu parviens à les comprendre, alors tu seras digne d'être initié à nos plus subtils mystères.

En parlant ainsi, le vieillard présentait à son disciple une boîte d'ivoire qui contenait de petites boules dorées; le derviche mangea une de ces petites boules, et il engagea Afrasiab à l'imiter.

— Ton Dieu est-il contenu dans cette boîte? demanda le nouvel adepte en obéissant à l'injonction de son maître.

— Peut-être répliqua le derviche; et, prenant son disciple par la main, il le conduisit dans l'enceinte des *tourneurs*, et il lui commanda de se mêler aux valse rapides des *compagnons des houris*.

Afrasiab étendit les bras et il commença d'abord à tourner lentement sur lui-même; les modulations des flûtes persanes, douces et caressantes comme des voix d'enfans, accompagnaient chacun de ses pas, et en réglait la mesure. Sa robe, agitée par l'ébranlement de l'atmosphère, d'écrivait autour de lui un cercle mouvant qui ressemblait aux ailes d'un aigle déployées dans l'espace.

Peu à peu les cordes vibrantes du *zar* et les battemens saccadés des tambours se mêlèrent aux chants langoureux des flûtes, et pressèrent l'allure des *tourneurs*. Les yeux d'Afrasiab se fermèrent à demi, et une légère pâleur remplaça sur ses joues le feu brûlant qui les animait. Alors le bruit de l'orchestre redoubla de vitesse, et les danseurs, emportés dans le tourbillon de l'harmonie, ne parurent plus que des ombres aux contours vaporeux, voltigeant au milieu du nuage de poussière qui les enveloppait; les gémissemens et les soupirs qui s'échappaient

de leurs poitrines haletantes, indiquaient seuls qu'ils appartenaient encore à la terre.

Quelques instans après, le son des voix devint pleurant, et le premier de tous, Afrasiab, ruisselant de sueur, tomba immobile sur le parquet, comme un homme que vient de frapper un coup mortel.

Le derviche, en voyant cela, s'approcha d'Afrasiab, et il le couvrit de son manteau; puis il fit signe à deux hommes qui se tenaient respectueusement agenouillés dans la galerie servant de pourtour à l'enceinte, lesquels emportèrent sur leurs épaules le nouveau disciple du *suffitisme*, muet et glacé comme un mort dans son linceul.

Une litière les attendait à la porte extérieure de la maison. Afrasiab y fut déposé, et le cortège se dirigea vers le centre de la ville, où le derviche fit faire halte à quelques pas du saint monument appelé *la Lampe du Roi* (*Chah-Tchéragh*); c'est là que s'élevait, sur des fondations de marbre de Tauris, la fastueuse habitation d'Afrasiab. Ses serviteurs, en le voyant revenir ainsi au logis, le crurent mort, et ils commencèrent à s'arracher la barbe en criant; mais le derviche les rassura en leur jurant que leur maître n'était qu'endormi. On le transporta dans son lit, et le pieux vieillard ne se retira avec ceux qui l'avaient accompagné, qu'après avoir bien recommandé aux serviteurs d'Afrasiab de ne point troubler le sommeil de leur maître, et d'attendre patiemment que de lui-même il s'éveillât.

Pendant ce temps l'âme d'Afrasiab, emportée sur les ailes du ravissement, lui paraissait se détacher peu à peu de son corps. Le sommeil produit par l'opium et par la danse extatique des *tourneurs* avait laissé sur son esprit un voile demi-transparent, à travers lequel il voyait des choses étranges qui le livraient aux plus bizarres pensées. Cet état singulier était mêlé de souffrances et de plaisirs; il lui semblait qu'une lutte s'établissait entre ses sens extérieurs et corporels, et les sens intimes de son esprit. Il regardait flotter devant lui des formes incertaines, qui passaient assises sur des nuages en murmurant de mystérieuses paroles. Les bruits les plus lointains parvenaient à son oreille; ses autres organes venaient aussi d'acquérir une puissance de perception qu'il avait peine à comprendre. Il entendait l'herbe pousser, et les calices des fleurs s'entr'ouvrir sous les chaudes émanations

du soleil. Le vent murmurant dans les feuilles des arbres, le bruit éloigné de la mer, les nuées dans leur course céleste, lui envoyaient des harmonies sans nom parmi lesquelles il se plongeait à plaisir comme un baigneur dans une eau limpide, parfumée de musc de Tartarie.

Le vieux derviche, son maître, apparut alors à ses regards, sortant d'un bosquet de rosiers en fleurs, au sein duquel ses yeux brillaient d'une clarté plus douce que le tendre éclat des étoiles. Le derviche jeta sur le dos d'Afrasiab son *kirkha* ou manteau de dévotion, et aussitôt le disciple et le maître furent transportés dans l'océan de l'espace. A leur côté volaient comme des mouches lumineuses les nombreux essaims des pieux suffites appartenant aux quatre degrés de la divine béatitude, l'*Humanité*, le *Sentir*, la *Science* et la *Vérité*. Au premier rang marchaient les *Éternels*, qui croient le monde incréé et indissoluble, et les *Saints favoris*, qui prétendent avoir une part dans les attributs de Dieu, et principalement le pouvoir de ressusciter les morts comme de tuer les vivans. Après eux venaient les *Amis*, qui se disent plus grands que le prophète, parce qu'ils sont en communication directe avec Dieu; puis les *Révérés*, qui soutiennent la doctrine de la communauté des femmes et des propriétés; puis les *Mystérieux*, qui tiennent pour saints les aliénés et les nomment les *Abstracts*; puis enfin les bienheureux *Compagnons des Houris*, qui montaient vers le ciel et tendaient les mains à leur frère pour l'aider à suivre leur vol.

Par une brusque transition, Afrasiab se trouva tout à coup transporté dans un jardin délicieux où il aperçut auprès d'un bassin d'agate, sous le pavillon d'un bois verdoyant, une compagnie de jeunes filles assises en cercle sur le gazon. Ces filles ne portaient sur leurs vêtemens ni perles, ni diamans, ni rubis; mais les plus belles perles du monde n'eussent pas égalé la blancheur de leur teint; leurs yeux jetaient plus d'étincelles qu'un collier de diamans exposé aux rayons du soleil; leurs bouches étaient plus colorées que les plus magnifiques rubis montés sur le poignard d'un khalife. Nulle chose de la terre ne pourrait donner une idée de la beauté de ces filles des airs qu'Afrasiab rencontra dans ce jardin. Elles appartenaient à cette espèce de créatures désignées dans les anciens romans de la Perse sous le nom de Péri, les mêmes que les Arabes ont ap-

pelées Djinnns, et qui correspondent, non pas à nos fées d'Europe, mais bien plutôt à nos lutins et à nos esprits follets.

Afrasiab demeura long-temps à contempler en silence cette apparition.

Les Péris étaient occupées à prendre leur repas. Il n'y avait sur leurs tables, ni viandes, ni fruits, ni confitures d'aucune sorte, ni aucun breuvage, pas même des gouttes de rosée distillées des plus transparentes régions du ciel. Ces filles aériennes ne se nourrissaient que de parfums; de subtils génies roses et bleus, aux ailes veloutées comme des papillons, s'en venaient verser sur leurs bouches les aromes des anémones, des violettes et des hyacinthes.

Il s'exhalait de ce festin une senteur merveilleuse qui semblait réjouir et vivifier les fleurs elles-mêmes. Leurs petites têtes colorées se levaient sous le feuillage des grands sycomores, lesquels croisaient majestueusement leurs verts parasols au-dessus des convives.

Lorsqu'Afrasiab parut aux regards des Péris, la troupe aimable de ces créatures s'envola au milieu du bois, semblable à un essaim d'oiseaux. A peine le passage de leurs corps fit-il bouger les branches des arbres : un chardonneret, en les frôlant de ses plumes, eût causé une plus sensible commotion.

Une seule parmi elles attendit, sans se troubler, l'approche d'Afrasiab. Le jeune homme ne put contenir les élans de sa joie, quand il eut reconnu, dans cette céleste fille, les traits de Mounédja. C'étaient bien ses beaux yeux noirs, fendus en ovale comme une amande coupée en long; c'était l'éclat nacré de ses bras et de son cou, que des colliers, cette fois, et des bracelets d'or, ne déparaient pas en en voilant une partie : mais une volupté plus modeste non moins attrayante répandait sur toute sa personne une indéfinissable langueur. On sentait que le séjour des anges avait épuré l'enfant de la terre.

Afrasiab néanmoins, dans le transport de son enivrement, peignit son amour avec les plus brûlantes paroles de la passion. Mounédja se contenta de le regarder d'un air tendre et compatissant, comme si cette expression de nos sentimens vulgaires eût été trop faible et trop futile pour être comprise par une créature d'un ordre supérieur à notre humanité. Afrasiab, craignant que sa maîtresse ne vint à lui échapper, voulut la saisir

par ses vêtemens ; Mounédja sourit encore silencieusement comme la première fois , et le jeune amant vit avec douleur qu'il n'embrassait qu'une ombre.

Pour calmer le désespoir auquel il se livrait , Monnédja cueillit un lis parmi les hautes herbes du petit bois , et . retenant la tige dans sa main diaphane , elle toucha le visage d'Afrasiab avec la fleur.

De cette sorte , Afrasiab entra en communication avec la Péri , et ils purent se parler et s'entendre , abandonnant l'intermédiaire grossier de la parole , pour se livrer à cette intuition qui liait l'une à l'autre ces deux ames , sans le secours du corps.

Ce fut alors qu'Afrasiab commença à comprendre les mystérieuses jouissances de la béatitude dont le derviche , son maître , lui avait parlé. Hafiz , le poète *suffite* , revint à sa mémoire . mais clair et limpide , dans ses plus obscures mysticités . Cette sensualité de l'esprit pur lui ouvrit un nouveau monde de voluptés dont les voluptés de la terre n'approchaient pas dans son souvenir . Chacune des secondes qui s'écoulait , était pour lui une goutte de cette eau sacrée qui coule au septième ciel , sur un lit de musc et de safran . Il la savourait lentement , ainsi qu'une tulipe boit , dans son calice bigarré , la goutte de rosée que lui verse le caprice du vent .

L'esprit d'Afrasiab , livré tout entier à ses félicités nouvelles . n'avait pas loisir de mesurer le sablier du temps . Le temps était aboli pour lui , et se confondait dans l'éternité . Ses sensations corporelles restaient suspendues , et il demeurait lui-même à l'abri de la faim et de la soif , de cette succession chronique de dépérissement qu'on a nommée la vie humaine , maladie fatale et incessante qui a pour seule guérison la mort .

A une époque indéterminée de ses amours avec Mounédja . dans le jardin enchanté des Péris , Afrasiab fut un jour surpris par des sons plaintifs et harmonieux comme les modulations d'une viole , et il vit voler à tire-d'ailes , au-dessus du bois de sycomores , toutes les sœurs de sa mystérieuse maitresse , laquelle se joignit à ses sœurs , et s'enfuit avec elles en poussant le même gémissement . Quelques secondes après , l'air fut obscurci par une nuée qui s'abattit sur la terre , et cette nuée compacte se décomposa en une foule de géans qui semblaient des modèles de difformité , de même que les Péris qui venaient de passer ,

offraient le type le plus pur de la beauté idéale. Afrasiab eut peur et se cacha.

Aux écailles qui couvraient ces monstres, à leurs bouches fumantes, à leurs ongles crochus, l'amant de Mounédja reconnu avec terreur la race impie des *Dives*, démons de l'enfer oriental, les princes de la matière, ennemis mortels et persécuteurs des célestes Péris. *Vaheb*, fils de *Monbas*, selon le rapport d'*Abou-Djiaffar*, nous apprend que Dieu créa ces *Dives* avant le premier homme, et qu'il leur donna le monde à gouverner pendant l'espace de sept mille ans. Depuis que le gouvernement du monde leur a été retiré, les *Dives* ne cessent de poursuivre ces filles divines de l'air, et il n'est sorte de tourmens qu'ils n'imaginent pour se venger de leur discrédit.

Afrasiab vit donc les *Dives* reprendre de nouveau leur vol, et bientôt ils eurent atteint leurs victimes qu'ils enfermèrent dans des cages de fer, et qu'ils suspendirent aux rameaux des arbres, malgré leurs cris d'angoises et leurs supplications.

Lorsque la nuée des géans fut repartie, Afrasiab se glissa hors de son asile, et, les yeux levés au ciel, il chercha la trace de Mounédja. Après bien des pas infructueux, il découvrit enfin sa maîtresse, emprisonnée, comme ses sœurs, dans une cage de fer, hissée à la cime d'un arbre. La blanche fille du pays des fées se désolait silencieusement et appuyait sa tête mélancolique contre les barreaux de sa prison. L'abattement était répandu dans tous ses traits; elle paraissait souffrir et demander secours à son ami. Afrasiab courut au milieu d'un parterre de fleurs dont il arracha les plus belles tiges, et, les attachant autour de son cou avec une liane, il gravit jusqu'au faite de l'arbre, où il présenta ses parfums à Mounédja.

La belle Péri reprit ses sens au contact nourrissant de ces roses et de ces anémones, et, dans son muet langage, elle remercia Afrasiab de ce qu'il avait fait pour elle. Le jeune homme, pendant ce temps, maudissait les tyrans infernaux, et de ses faibles mains de mortel il essayait de plier ces pièces de fer forgées par la main éternelle des démons.

Tout à coup il se sentit enlever de l'arbre auquel il se tenait attaché, et l'un de ces monstres géans s'offrit à ses regards, dans toute l'horreur de sa nature infernale. Le *Dive* était plus haut que les plus hauts arbres de la forêt. Une fumée sulfureuse

sortait de sa bouche et de ses narines ; ses yeux ronds brûlaient sous les arcades de ses sourcils , pareils à deux cratères de volcans.

En voyant son amant entre les mains du *Dive* , Mounédja fit entendre un cri lamentable , qui ressemblait au son d'un instrument qui se brise. Afrasiab s'efforça de se dégager de l'étreinte du géant ; mais celui-ci le fit tourner plusieurs fois au-dessus de sa tête avec une violence qui permettait à peine au jeune homme de respirer , et , l'abandonnant tout à coup à l'impulsion qu'il venait de lui communiquer , il le lança dans l'espace.

Afrasiab fendit l'air comme une flèche de roseau partie des mains d'un tireur circassien. Il monta de la sorte pendant plusieurs heures au milieu de cet océan subtil dont les flots tièdes venaient le baigner de tous côtés. Il trouvait une sorte de douloureuse volupté dans ce supplice , qui faisait vibrer à la fois , comme les cordes d'une lyre , toutes les puissances nerveuses de son cerveau ; mais il ne songeait pas aussi sans terreur à ce moment inévitable où , le mouvement d'impulsion cessant d'exister , il retomberait de son propre poids avec une vitesse comparable à celle de la foudre , pour se briser sur quelque angle de rocher. Ce moment arriva. Le mouvement d'ascension faiblit d'abord ; puis il devint presque nul ; puis Afrasiab se sentit soutenu pendant une seconde sur un pli du vent , dans la plus parfaite immobilité ; puis la chute commença. Ce fut d'abord un chatouillement léger , qui provoqua chez lui un sourire mêlé de larmes. Une demi-seconde après , ce fut un malaise , puis une douleur poignante , un spasme épouvantable , qui suivit la progression de la vitesse. Tandis qu'il roulait ainsi dans cette pente rapide qui le jetait du ciel sur la terre , il crut entendre une voix qui lui disait à l'oreille :

— Afrasiab ! fais vœu de fonder une mosquée !

A peine eut-il formé ce vœu dans son esprit , qu'il heurta violemment la terre , et que ses yeux appesantis s'ouvrirent d'eux mêmes , comme si un rocher de plomb venait d'en être retiré.

Afrasiab se retrouva dans son lit au milieu de son palais de Schiraz ; des cassolettes d'ambre gris et de santal brûlaient aux extrémités de la chambre , et le vieux derviche , son maître , attendait le réveil du disciple en lisant à haute voix des stances du *Divan d'Hafiz*.

— J'ai donc fait un rêve? demanda le jeune homme étonné, voyant que le soleil était au plus haut de son cours.

— Non, mon fils, répondit le derviche; mais tu as eu une vision.

— Mounédja! s'écria l'adepte du *suffitisme*, la fille du jardin des Péris! Sauvons-la du danger qui la menace, et j'acquitterai mon vœu, j'emploierai tous mes trésors à fonder une mosquée, et je vivrai désormais dans la pratique de votre dogme saint, ô mon maître.

Le derviche loua beaucoup Afrasiab sur sa conversion éclatante, et, après avoir entendu de sa bouche les détails de sa vision, il lui apprit que la courtisane Mounédja de Schiraz, laquelle n'avait rien de commun que le nom et l'apparence avec la houri des jardins du ciel qui s'était présentée à lui sous la forme d'une Péri, l'avait fait citer, lui Afrasiab, devant le cadi de la ville pour obtenir les cinq chameaux chargés d'or promis la veille dans un accès d'ivresse.

— O mon maître! dit Afrasiab en arrachant ses vêtemens par lambeaux, vous avez laissé un homme privé de sa raison se ruiner pour une femme de la plus vile espèce! Comment pourrai-je remplir mon vœu maintenant et retrouver les voluptés idéales que j'ai goûtées dans le jardin des Péris?

— Dieu y pourvoira! répliqua le derviche en se retirant. Appelez vos serviteurs, Afrasiab, et transportez-vous au divan du cadi.

Le singulier procès intenté par une courtisane à un jeune débauché, pour une nuit de plaisirs dont il n'avait pas profité après l'avoir acquise, attira une grande foule à l'audience du cadi. Lorsque Afrasiab entra dans la salle de justice, ses yeux s'arrêtèrent d'abord sur sa partie adverse, qui lui sembla grossière et charnelle auprès du souvenir qu'il avait gardé de sa vision; le magistrat prit connaissance de l'affaire en litige, et il offrit au jeune homme, d'après l'invitation de la courtisane, un autre rendez-vous pour remplacer celui qu'il avait perdu par sa faute. Afrasiab rejeta dédaigneusement ces offres, et il déclara qu'il aimait mieux perdre doublement que de gagner à ce prix. Alors le cadi ordonna qu'avant la sentence, l'on mit d'abord en sûreté, dans la cour du divan, les choses mentionnées au contrat. Afrasiab leva les yeux sur son juge, et il

reconnut dans ses traits le derviche lui-même, auquel il devait son initiation aux mystères de la religion suffite. Plein de confiance en la sagesse de sa décision, il dépêcha deux de ses serviteurs à son trésor; les serviteurs revinrent bientôt après dans la cour attendant à la salle de justice, conduisant devant eux cinq chameaux chargés d'or. L'assemblée attendait avec impatience le jugement du cadi, et Mounédja dévorait du regard le splendide trésor que la fortune avait jeté si bizarrement sur son chemin. Le cadi se recueillit un instant, et il prononça cette brève sentence.

— Belle Mounédja! ce jeune homme a pris l'ombre des plaisirs que tu lui avais promis; prends à ton tour l'ombre de ses chameaux!

ALPHONSE ROYER.

LE PÈRE GORIOT.

All the true.
(SHAKSPEARE.)

TROISIÈME PARTIE.

TROMPE-LA-MORT.

Le lendemain , à l'heure du bal , Rastignac alla chez la vicomtesse qui l'emmena pour le présenter à la duchesse de Carigliano. Il reçut le plus gracieux accueil de la maréchale , chez laquelle il retrouva madame de Nucingen. Delphine s'était parée avec l'intention de plaire à tous pour mieux plaire à Eugène , dont elle attendait impatiemment le coup d'œil , en croyant cacher son impatience. Pour qui sait deviner les émotions d'une femme , ce moment est plein de délices. Qui ne s'est souvent plu à faire attendre son opinion , à déguiser coquettement son plaisir , à trouver des aveux dans l'inquiétude que l'on cause , à jouir des craintes qu'on dissipera par un sourire. Pendant cette fête , l'étudiant mesura tout à coup la portée de sa position , et comprit qu'il avait un état dans le monde en étant le cousin avoué de madame de Beauséant. La conquête de madame la baronne de Nucingen , qu'on lui donnait déjà , le mettait si bien en relief , que tous les jeunes gens lui jetaient des regards d'envie ; et , en

en surprenant quelques-uns, il goûta les premiers plaisirs de la fatuité. Puis, en passant d'un salon dans un autre, en traversant les groupes, il entendit vanter son bonheur. Les femmes lui prédisaient toutes des succès. Delphine, craignant de le perdre, lui promit de ne pas lui refuser le soir le baiser qu'elle s'était tant défendue d'accorder la veille. A ce bal, Rastignac reçut plusieurs engagements. Il fut présenté par sa cousine à quelques femmes, qui toutes avaient des prétentions à l'élégance, et dont les maisons passaient pour être agréables. Enfin, il se vit lancé dans le plus grand et le plus beau monde de Paris. Cette soirée eut donc pour lui les charmes d'un brillant début, et il devait s'en souvenir jusque dans ses vieux jours comme une jeune fille se souvient du bal où elle a eu des triomphes.

Le lendemain, quand, en déjeunant, il raconta ses succès au père Goriot devant les pensionnaires, Vautrin se prit à sourire d'une façon diabolique.

— Et vous croyez, s'écria ce féroce logicien, qu'un jeune homme à la mode peut demeurer rue Neuve-Sainte-Geneviève, dans la Maison-Vauquer; pension infiniment respectable sous tous les rapports, certainement, mais qui n'est rien moins que fashionable. Elle est cossue, elle est belle de son abondance, elle est fière d'être le manoir momentané d'un Rastignac; mais enfin elle est rue Neuve-Sainte-Geneviève, et ignore le luxe, parce qu'elle est purement *patriarchalorama*. — Mon jeune ami, reprit Vautrin, d'un air paternellement railleur, si vous voulez faire figure à Paris, il vous faut trois chevaux et un tilbury pour le matin, un coupé pour le soir, en tout neuf mille francs pour le véhicule. Vous seriez indigne de votre destinée si vous ne dépensiez trois mille francs par an chez votre tailleur (1), six cents francs chez le parfumeur, cent écus chez le bottier, cent écus chez le chapelier. Quant à votre blanchisseuse, elle vous coûtera mille francs. Les jeunes gens à la mode ne peuvent pas se dispenser d'être très forts sur l'article du linge; c'est ce

(1) Un oubli de corrections typographiques a dénaturé dans la seconde partie une phrase relative au tailleur. Tome XII, page 229, ligne 19, au lieu de : Un tailleur est ou un ennemi mortel ou un ami donné par la fortune, lisez : *par la facture*.

que l'on examine le plus souvent en eux. L'amour et l'Église veulent de belles nappes sur leurs autels. Nous sommes à quatorze mille. Je ne vous parle pas de ce que vous perdrez au jeu, en paris, en présens; il est impossible de ne pas compter pour deux mille francs l'argent de poche. J'ai mené cette vie-là, j'en connais les débours! Ajoutez à ces nécessités premières trois cents louis pour la pâtée, mille francs pour la niche. Allez, mon enfant, nous en avons pour nos petits vingt-cinq mille par an dans les flancs, ou nous tombons dans la crotte, nous nous faisons moquer de nous, nous sommes destitués de notre avenir, de nos succès, de nos maîtresses! J'oublie le valet de chambre et le groom! Est-ce Christophe qui portera vos billets doux? Les écrirez-vous sur le papier dont vous vous servez? Ce serait vous suicider. — Croyez-en un vieillard plein d'expérience! reprit-il en faisant un *rinforzando* dans sa voix basse. Ou déportez-vous dans une vertueuse mansarde et mariez-vous y avec le travail, ou prenez une autre voie.

Et Vautrin cligna de l'œil en guignant mademoiselle Taillefer de manière à rappeler et résumer dans ce regard les raisonnemens séducteurs qu'il avait semés au cœur de l'étudiant pour le corrompre.

Plusieurs jours se passèrent pendant lesquels Rastignac mena la vie la plus dissipée. Il dînait presque tous les jours avec madame de Nucingen qu'il accompagnait dans le monde. Il rentrait à trois ou quatre heures du matin, se levait à midi pour faire sa toilette, allait se promener au bois avec Delphine quand il faisait beau, prodiguant ainsi son temps sans en savoir le prix, et aspirant tous les enseignemens, toutes les séductions du luxe, avec l'ardeur dont est saisi l'impatient calice d'un dattier femelle pour les fécondantes poussières de son hyménée. Il jouait gros jeu, perdait ou gagnait beaucoup, et finit par s'habituer à la vie exorbitante des jeunes gens de Paris. Sur ses premiers gains, il avait renvoyé quinze cents francs à sa mère et à ses sœurs, en accompagnant sa restitution de jolis présens. Quoiqu'il eût annoncé vouloir quitter la Maison-Vauquer, il y était encore dans les derniers jours du mois de janvier, et ne savait comment en sortir. Les jeunes gens sont soumis presque tous à une loi en apparence inexplicable, mais dont la raison vient de leur jeunesse même, et de l'espèce de furie avec laquelle

ils se ruent au plaisir. Riches ou pauvres, ils n'ont jamais d'argent pour les nécessités de la vie, tandis qu'ils en trouvent toujours pour leurs caprices. Prodiges de tout ce qui s'obtient à crédit, ils sont avares de tout ce qui se paie à l'instant même, et semblent se venger de ce qu'ils n'ont pas, en dissipant tout ce qu'ils peuvent avoir. Ainsi, pour nettement poser la question, un étudiant prend bien plus de soin de son chapeau que de son habit. L'énormité du gain rend le tailleur essentiellement créancier, tandis que la modicité de la somme due fait du chapelier un des êtres les plus intraitables parmi ceux avec lesquels il est forcé de parlementer. Si le jeune homme assis au balcon d'un théâtre offre à la lorgnette des jolies femmes d'étourdissans gilets, il est douteux qu'il ait des chaussettes, car le bonnetier est encore un des charançons de sa bourse. Rastignac en était là. Toujours vide pour madame Vauquer, toujours pleine pour les exigences de la vanité, sa bourse avait des revers et des succès lunatiques en désaccord avec les paiemens les plus naturels. Afin de quitter la pension puante, ignoble, où s'humiliaient périodiquement ses prétentions, ne fallait-il pas payer un mois à son hôtesse, et acheter des meubles pour son appartement de dandy? C'était toujours la chose impossible. Si, pour se procurer l'argent nécessaire à son jeu, Rastignac avait acheté chez son bijoutier des montres et des chaînes d'or chèrement payées sur ses gains, et qu'il portait au Mont-de-Piété, ce sombre et discret ami de la jeunesse, il se trouvait sans invention comme sans audace dès qu'il s'agissait de payer sa nourriture, son logement, ou d'acheter les outils indispensables à l'exploitation de la vie élégante. Une nécessité vulgaire, des dettes contractées pour des besoins satisfaits, ne l'inspiraient plus. Comme la plupart de ceux qui ont connu cette vie de hasard, il attendait au dernier moment pour solder des créances sacrées aux yeux des bourgeois, comme faisait Mirabeau, qui ne payait son pain que quand il se présentait sous la forme dragonnante d'une lettre de change. Vers cette époque, Rastignac avait perdu son argent, et s'était endetté. L'étudiant commençait à comprendre qu'il lui serait impossible de continuer cette existence sans avoir des ressources fixes. Mais tout en gémissant sous les piquantes atteintes de sa situation précaire, il se sentait incapable de renoncer aux jouissances excessives de cette vie, et voulait la continuer à tout prix.

Les hasards sur lesquels il avait compté pour sa fortune devenaient chimériques, et les obstacles réels grandissaient. En s'initiant aux secrets domestiques de monsieur et de madame de Nucingen, il s'était aperçu, que pour convertir l'amour en instrument de fortune, il fallait avoir bu toute honte, et renoncer aux nobles idées qui sont l'absolution des fautes de la jeunesse. Cette vie, extérieurement splendide, mais rongée par tous les *Tœnia* du remords, et dont les fugitifs plaisirs étaient chèrement expiés par de persistantes angoisses, il l'avait épousée, il s'y roulait en se faisant, comme le Distrain de La Bruyère, un lit dans la fange du fossé, mais comme le distrait, il ne souillait encore que son vêtement.

— Nous avons donc tué le mandarin? lui dit unjour Bianchon en sortant de table.

— Pas encore, répondit-il, mais il râle.

L'étudiant en médecine prit ce mot pour une plaisanterie, et ce n'en était pas une. Eugène, qui, pour la première fois depuis long-temps, avait dîné à la pension, s'était montré pensif pendant le repas. Au lieu de sortir au dessert, il resta dans la salle à manger assis auprès de mademoiselle Taillefer, à laquelle il jeta de temps en temps des regards expressifs. Quelques pensionnaires étaient encore attablés et mangeaient des noix, d'autres se promenaient en continuant les discussions commencées. Comme presque tous les soirs, chacun s'en allait à sa fantaisie, suivant le degré d'intérêt qu'il prenait à la conversation, ou selon le plus ou le moins de pesanteur que lui causait sa digestion. En hiver, il était rare que la salle à manger fût entièrement évacuée avant huit heures, moment où les quatre femmes demeuraient seules et se vengeaient du silence que leur sexe leur imposait au milieu de cette réunion masculine. Frappé de la préoccupation à laquelle Eugène était en proie, Vautrin resta dans la salle à manger, quoiqu'il eût paru d'abord empressé de sortir, et se tint constamment de manière à n'être pas vu d'Eugène qui dut le croire parti. Puis, au lieu d'accompagner ceux des pensionnaires qui s'en allèrent les derniers, il stationna sournoisement dans le salon. Il avait lu dans l'âme de l'étudiant et pressentait un symptôme décisif.

Rastignac se trouvait en effet dans une situation perplexe que beaucoup de jeunes gens ont dû connaître. Aimante ou coquette,

madame de Nucingen avait fait passer Rastignac par toutes les angoisses d'une passion véritable, en déployant pour lui les ressources de la diplomatie féminine en usage à Paris. Après s'être compromise aux yeux du public pour fixer près d'elle le cousin de madame de Beauséant, elle hésitait à lui donner réellement les droits dont il paraissait jouir. Depuis un mois elle irritait si bien les sens d'Eugène, qu'elle avait fini par attaquer le cœur. Si, dans les premiers momens de sa liaison, l'étudiant s'était cru le maître, madame de Nucingen était devenue la plus forte, à l'aide de ce manège qui mettait en mouvement chez Eugène tous les sentimens, bons ou mauvais, des deux ou trois hommes qui sont dans un jeune homme de Paris. Était-ce en elle un calcul? Non. Les femmes sont toujours vraies, même au milieu de leurs plus grandes faussetés, parce qu'elles cèdent à quelque sentiment naturel. Peut-être Delphine, après avoir laissé prendre tout à coup tant d'empire sur elle par ce jeune homme, et lui avoir montré trop d'affection, obéissait-elle à un sentiment de dignité qui la faisait, ou revenir sur ses concessions, ou se plaire à les suspendre. Il est si naturel à une Parisienne, au moment même où la passion l'entraîne, d'hésiter dans sa chute, d'éprouver le cœur de celui auquel elle va livrer son avenir! Toutes les espérances de madame de Nucingen avaient été trahies une première fois, et sa fidélité pour un jeune égoïste venait d'être méconnue. Elle pouvait être défiante à bon droit. Peut-être avait-elle aperçu dans les manières d'Eugène, que son rapide succès avait rendu fat, une sorte de mésestime causée par les bizarreries de leur situation? Elle désirait sans doute paraître imposante à un homme de cet âge, et se trouver grande devant lui, après avoir été si long-temps petite devant celui dont elle était abandonnée. Elle ne voulait pas qu'Eugène la crût une facile conquête, précisément parce qu'il savait qu'elle avait appartenu à M. de Marsay. Enfin, après avoir subi le dégradant plaisir d'un véritable monstre, un libertin jeune, elle éprouvait tant de douceur à se promener dans les régions fleuries de l'amour, qu'elle aimait sans doute à en admirer tous les aspects, en écouter long-temps les frémissemens, et se laisser long-temps caresser par de chastes brises. Le véritable amour payait pour le mauvais. Ce contresens sera malheureusement fréquent tant que les hommes ne sauront pas combien de fleurs fauchent

dans l'ame les premiers coups de la tromperie. Quelles que fussent ses raisons, Delphine se jouait de Rastignac, et se plaisait à s'en jouer. sans doute parce qu'elle se savait aimée et sûre de faire cesser les chagrins de son amant, suivant son royal bon plaisir de femme. Eugène, par respect de lui-même, ne voulait pas que son premier combat se terminât par une défaite, et persistait dans sa poursuite, comme un chasseur qui veut absolument tuer une perdrix à sa première fête de saint Hubert. Ses anxiétés, son amour-propre offensé, ses désespoirs, faux ou véritables, l'attachaient de plus en plus à cette femme. Tout Paris lui donnait madame de Nucingen, auprès de laquelle il n'était pas plus avancé que le second jour où il l'avait vue. Ignorant encore que la coquetterie d'une femme offre quelquefois plus de bénéfices que son amour ne donne de plaisirs, il tombait en de sottes rages. Si la saison pendant laquelle une femme se dispute à l'amour offrait à Rastignac le butin de ses primeurs, elles lui devenaient aussi coûteuses qu'elles étaient vertes, aigrettes et délicieuses à savourer. Parfois, en se voyant sans un sou, sans avenir, il pensait, malgré la voix de sa conscience, aux chances de fortune dont Vautrin lui avait démontré la possibilité dans un mariage avec mademoiselle Taillefer. Or il se trouvait alors dans un moment où sa misère parlait si haut, qu'il céda presque involontairement aux artifices du terrible sphinx par les regards duquel il était souvent fasciné.

Au moment où Poiret et mademoiselle Michonneau remontrèrent chez eux, Rastignac, se croyant seul entre madame Vauquer et madame Couture, qui se tricotait des manches de laine en sommeillant auprès du poêle, regarda mademoiselle Taillefer d'une manière assez tendre pour lui faire baisser les yeux.

— Auriez-vous des chagrins, monsieur Eugène? lui dit Victorine, après un moment de silence.

— Quel homme n'a pas ses chagrins? répondit Rastignac. Si nous étions sûrs, nous autres jeunes gens, d'être bien aimés, avec un dévouement qui nous récompensât des sacrifices que nous sommes toujours disposés à faire, nous n'aurions peut-être jamais de chagrins.

Mademoiselle Taillefer lui jeta, pour toute réponse, un regard qui n'était pas équivoque.

— Vous, mademoiselle, vous vous croyez sûre de votre cœur aujourd'hui ; mais répondriez-vous de ne jamais changer ?

Un sourire vint errer sur les lèvres de la pauvre fille comme un rayon jailli de son âme, et fit si bien reluire sa figure, qu'Eugène fut effrayé d'avoir provoqué une aussi vive explosion de sentiment.

— Quoi, si demain vous étiez riche et heureuse, si une immense fortune vous tombait des nues, vous aimeriez encore le jeune homme pauvre qui vous aurait plu durant vos jours de détresse ?

Elle fit un joli signe de tête.

— Un jeune homme bien malheureux !

Nouveau signe.

— Quelles bêtises dites-vous donc là ? s'écria madame Vauquer.

— Laissez-nous, répondit Eugène, nous nous entendons.

— Il y aurait donc alors promesse de mariage entre M. le baron Eugène de Rastignac et mademoiselle Victorine Taillefer ! dit Vautrin de sa grosse voix en se montrant tout à coup à la porte de la salle à manger.

— Ha, vous m'avez fait peur ! dirent à la fois madame Couture et madame Vauquer.

— Je pourrais plus mal choisir, répondit en riant Eugène, à qui la voix de Vautrin causa la plus cruelle émotion qu'il eût jamais ressentie.

— Pas de mauvaises plaisanteries, messieurs, dit madame Couture. Ma fille, remontons chez nous.

Madame Vauquer ayant suivi ses deux pensionnaires, afin d'économiser sa chandelle et son feu en passant la soirée chez elles, Eugène se trouva seul et face à face avec Vautrin.

— Je savais bien que vous y arriveriez ! lui dit cet homme en gardant un imperturbable sang-froid. Mais écoutez ! j'ai de la délicatesse tout comme un autre, moi ! Ne vous décidez pas dans ce moment, vous n'êtes pas dans votre assiette ordinaire. Vous avez des dettes. Je ne veux pas que ce soit la passion, le désespoir, mais la raison qui vous détermine à venir à moi. Peut-être vous faut-il quelque millier d'écus. Tenez, le voulez-vous ?

Ce démon prit dans sa poche un porte-feuille, et en tira trois billets de banque qu'il fit papilloter aux yeux de l'étudiant. Eugène était dans la plus cruelle des situations. Il devait à M. d'A-

juda et à M. de Trailles cent louis perdus sur parole ; et, ne les ayant pas , il n'osait aller passer la soirée chez madame de Restaudoù il était attendu. C'était une de ces soirées sans cérémonie où l'on mange des petits gâteaux , où l'on boit du thé , mais où l'on peut perdre dix mille francs au whist.

— Monsieur , lui dit Eugène en cachant avec peine un tremblement convulsif , après ce que vous m'avez confié , vous devez comprendre qu'il m'est impossible de vous avoir des obligations.

— Eh bien ! vous m'auriez fait de la peine de parler autrement ! reprit le tentateur. Vous êtes un beau jeune homme , délicat , fier comme un lion et doux comme une jeune fille. Vous seriez une belle proie pour le diable. J'aime cette qualité de jeunes gens. Encore deux ou trois réflexions de haute politique , et vous verrez le monde comme il est. En y jouant quelques petites scènes de vertu , l'homme supérieur y satisfait toutes ses fantaisies , aux grands applaudissemens des niais du parterre. Avant peu de jours vous serez à nous. Ha ! si vous vouliez devenir mon élève , je vous ferais arriver à tout. Vous ne formeriez pas un désir qu'il ne fût à l'instant comblé , quoi que vous pussiez souhaiter : honneurs , fortune , femmes. On vous réduirait toute la civilisation en ambroisie. Vous seriez notre enfant gâté , notre Benjamin , nous nous exterminerions tous pour vous avec plaisir. Tout ce qui vous ferait obstacle serait brisé ! Si vous conservez des scrupules , vous me prenez donc pour un scélérat ? Hé bien ! un homme qui avait autant de probité que vous croyez en avoir encore , M. de Turenne , faisait , sans se croire compromis , de petites affaires avec des brigands. Vous ne voulez pas être mon obligé , hein ? — Qu'à cela ne tienne ! reprit Vautrin en laissant échapper un sourire , prenez ces chiffons ! et mettez-moi là-dessus , dit-il en tirant un timbre , là , en travers , *accepté pour la somme de trois mille cinq cents francs payables à un an*. Et datez ! L'intérêt est assez fort pour vous ôter tout scrupule , vous pouvez m'appeler juif , et vous regarder comme quitte de toute reconnaissance ! Je vous permets de me mépriser encore aujourd'hui , sûr que plus tard vous m'aimerez. Vous trouverez en moi de ces immenses abîmes , de ces vastes sentimens concentrés que les niais appellent des vices ; mais vous ne me trouverez jamais ni lâche ni ingrat. Enfin , je ne suis ni un pion , ni un fou , mais une tour , mon petit.

— Quel homme êtes-vous donc ? s'écria Eugène. Vous avez été créé pour me tourmenter.

— Mais non , je suis un bon homme qui veut se crotter pour que vous soyez à l'abri de la boue pour le reste de vos jours. Vous vous demandez pourquoi ce dévouement ? Hé bien ! je vous le dirai tout doucement quelque jour , et dans le tuyau de l'oreille. Je vous ai d'abord effrayé , ça se passera comme la peur du conscrit sur le champ de bataille , et vous vous accoutumerez à l'idée de considérer les hommes comme des braves. Les temps sont bien changés. Autrefois on disait à un soldat destiné à périr pour le service de ceux qui se sacrent rois eux-mêmes : — Voilà cent écus, tue-moi monsieur un tel. Et l'on soupait tranquillement après avoir mis un homme à l'ombre pour un oui, pour un non. Aujourd'hui je vous propose de vous donner une belle fortune contre un signe de tête qui ne vous compromet en rien , et vous hésitez ! Le siècle est mou !

Eugène signa la traite , et l'échangea contre les billets de banque.

— Hé bien ! voyons , parlons raison , reprit Vautrin. Je veux partir , d'ici à quelques mois , pour l'Amérique , aller planter mon tabac , je vous enverrai les cigares de l'amitié. Si je deviens riche , je vous aiderai. Si je n'ai pas d'enfans (cas probable ; je ne suis pas curieux de me replanter ici par bouture) , hé bien ! je vous léguerai ma fortune. Est-ce être l'ami d'un homme ? Mais je vous aime , moi ! J'ai la passion de me dévouer pour un autre. Je l'ai déjà fait ! Voyez-vous , mon petit , je vis dans une sphère plus élevée que celle des autres hommes. Je considère les actions comme des moyens , et je ne vois que le but. Qu'est-ce qu'un homme pour moi ? — Ça ! fit-il , en faisant claquer l'ongle de son pouce sous une de ses dents. Un homme est tout ou rien. Il est moins que rien quand il se nomme Poiret , et on peut l'écraser comme une punaise ; il est plat et il pue. Mais un homme est un dieu quand il vous ressemble ; ce n'est plus une machine couverte en peau , c'est un théâtre où s'émeuvent les plus beaux sentimens , et je ne vis que pour les sentimens. Un sentiment ! n'est-ce pas le monde dans une pensée. Voyez le père Goriot. Ses deux filles sont pour lui tout l'univers. Elles sont le fil avec lequel il se dirige dans la création. Hé bien ! pour moi qui ai bien creusé la vie , il n'existe qu'un seul sentiment réel : une amitié d'homme à hom-

me. Pierre et Jaffier, voilà ma passion; je sais *Venise sauvée* par cœur. Avez-vous vu beaucoup de gens assez poilus pour, quand un camarade dit: « Allons enterrer un corps! » y aller sans souffler mot ni l'ennuyer de morale? J'ai fait ça, moi! Je ne parlerais pas ainsi à tout le monde. Mais vous, vous êtes un homme supérieur, on peut tout vous dire, vous savez tout comprendre. Vous ne patrouillerez pas long-temps dans les marécages où vivent les crapoussins qui nous entourent ici. Eh bien! voilà qui est dit. Vous épouserez. Poussons chacun nos pointes! La mienne est en fer et ne mollit jamais... hé, hé.

Vautrin s'en alla sans vouloir entendre la réponse négative de l'étudiant, afin de le mettre à son aise. Il semblait connaître le secret de ces petites résistances, de ces combats dont les hommes se parent devant eux-mêmes, et qui leur servent à se justifier leurs actions blâmables.

— Qu'il fasse comme il voudra, je n'épouserai certes pas mademoiselle Taillefer, se dit Eugène.

Après avoir subi le malaise d'une fièvre intérieure que lui causa l'idée d'un pacte fait avec cet homme dont il avait horreur, mais qui grandissait à ses yeux par le cynisme même de ses idées et par l'audace avec laquelle il étreignait la société, Rastignac s'habilla, demanda une voiture, et vint chez madame de Restaud. Depuis quelques jours, cette femme avait redoublé de soins pour un jeune homme dont chaque pas était un progrès au cœur du grand monde, et dont l'influence paraissait devoir être un jour redoutable. Il paya M. de Trailles et M. d'Ajuda, joua au whist une partie de la nuit, et regagna ce qu'il avait perdu. Superstitieux comme le sont la plupart des hommes dont le chemin est à faire et qui sont plus ou moins fatalistes, il voulut voir dans son bonheur une récompense du ciel pour sa persévérance à rester dans le bon chemin. Le lendemain matin, il s'empressa de demander à Vautrin s'il avait encore sa lettre de change; et sur une réponse affirmative, il lui rendit les trois mille francs, en manifestant un plaisir assez naturel.

— Tout va bien! lui dit Vautrin.

— Mais je ne suis pas votre complice, fit Eugène.

— Je sais, je sais, répondit Vautrin en l'interrompant. Vous faites encore des enfantillages. Vous vous arrêtez aux bagatelles de la porte.

Deux jours après, M. Poiret et mademoiselle Michonneau se trouvaient assis sur un banc, au soleil, dans une allée solitaire du Jardin des Plantes, et causaient avec le monsieur qui paraissait à bon droit suspect à l'étudiant en médecine.

— Mademoiselle, disait M. Gondureau, je ne vois pas d'où naissent vos scrupules. Son Excellence Monseigneur le Ministre de la Police générale du royaume...

— Ha ! Son Excellence Monseigneur le Ministre de la Police générale du royaume... répéta Poiret.

— Oui, Son Excellence s'occupe de cette affaire, dit Gondureau.

A qui ne paraîtra-t-il pas invraisemblable que M. Poiret, ancien employé, sans doute homme de vertus bourgeoises, quoique dénué d'idées, continuât d'écouter le prétendu rentier de la rue de Buffon, au moment où il prononçait le mot de police et laissait ainsi voir la physionomie d'un agent de la rue de Jérusalem à travers son masque d'honnête homme ? Cependant rien n'était plus naturel. Chacun comprendra mieux l'espèce particulière à laquelle appartenait M. Poiret, dans la grande famille des Niais, après une remarque déjà faite par certains observateurs, mais qui jusqu'à présent n'a pas été publiée. Il est une nation plumigère, serrée au budget entre le premier degré de latitude qui comporte les traitemens de douze cents francs, espèce de Groënland administratif, et le troisième degré où commencent les traitemens un peu plus chauds de trois à six mille francs, région tempérée, où s'acclimate la gratification, et où elle fleurit malgré les difficultés de la culture. Un des traits caractéristiques qui trahit le mieux l'infirme étroitesse de cette gent subalterne, est une sorte de respect involontaire, machinal, instinctif, pour ce grand lama de tout ministère, connu de l'employé par une signature illisible et sous le nom de SON EXCELLENCE MONSEIGNEUR LE MINISTRE, cinq mots qui équivalent à l'*Il Bondo Cani* du *Calife de Bagdad*, et qui, aux yeux de ce peuple aplati, représente un pouvoir sacré, sans appel. Comme le pape pour les chrétiens, Monseigneur est administrativement infaillible aux yeux de l'employé ; l'éclat qu'il jette se communique à ses actes, à ses paroles, à celles dites en son nom ; il couvre tout de sa broderie, et légalise les actions qu'il ordonne, car son nom d'Excellence, qui atteste la pureté de ses intentions et la sainteté de ses vœux, sert de

passerport aux idées les moins admissibles. Ce que ces pauvres gens ne feraient pas dans leur intérêt, ils s'empressent de l'accomplir dès que le mot *Son Excellence* est prononcé, car les Bureaux ont leur obéissance passive, comme l'armée a la sienne. Système qui étouffe la conscience, annihile un homme, et finit, avec le temps, par l'adapter comme une vis ou un écrou à la machine gouvernementale. Aussi M. Gondureau, qui paraissait se connaître en hommes, reconnut-il promptement en Poiret un de ces niais bureaucratiques, et fit-il sortir le *Deus ex machinâ*, le mot talismanique de Son Excellence au moment où il fallait, en démasquant ses batteries, éblouir le Poiret qui lui semblait le mâle de la Michonneau, la Michonneau qui lui semblait la femelle du Poiret.

— Du moment où Son Excellence elle-même, Son Excellence Monseigneur le !... Ah ! c'est très différent, dit Poiret.

— Vous entendez monsieur dans le jugement duquel vous paraissez avoir confiance, reprit le faux rentier en s'adressant à mademoiselle Michonneau. Hé bien ! Son Excellence a maintenant la certitude la plus complète que le prétendu Vautrin logé dans la maison-Vauquer est un forçat évadé du bagne de Toulon, où il est connu sous le nom de Trompe-la-Mort.

— Ah ! Trompe-la-Mort, dit Poiret, il est bienheureux, s'il a mérité ce nom-là.

— Mais oui, reprit l'agent, ce sobriquet est du au bonheur qu'il a eu de ne jamais perdre la vie dans les entreprises extrêmement audacieuses qu'il a exécutées. Cet homme est dangereux, voyez-vous. Il a des qualités qui le rendent extraordinaire. Sa condamnation est même une chose qui lui a fait dans sa partie un honneur infini....

— C'est donc un homme d'honneur ? demanda Poiret.

— A sa manière. Il a consenti à prendre sur son compte le crime d'un autre, un faux commis par un jeune homme qu'il aimait beaucoup, un jeune Italien assez joueur, entré depuis dans le service militaire, où il s'est d'ailleurs parfaitement comporté.

— Mais si Son Excellence le ministre de la police est sûr que M. Vautrin soit *Trompe-la-Mort*, pourquoi donc aurait-il besoin de moi ? dit mademoiselle Michonneau.

— Ha ! oui, dit Poiret, si en effet le ministère, comme vous

nous avez fait l'honneur de nous le dire, a une certitude quelconque...

— Certitude n'est pas le mot; seulement, on se doute. Vous allez comprendre la question. Jacques Collin, surnommé *Trompe-la-Mort*, a toute la confiance des trois bagnes qui l'ont choisi pour être leur agent et leur banquier. Il gagne beaucoup à s'occuper de ce genre d'affaires qui nécessairement veut un homme de marque.

— Ha! ha! comprenez-vous le calembour, mademoiselle, dit Poiret, monsieur l'appelle un homme de *marque*, parce qu'il a été marqué.

— Ce faux Vautrin, dit l'agent en continuant, reçoit les capitaux de messieurs les forçats, les place, les leur conserve, et les tient à la disposition de ceux qui s'évadent, ou de leurs familles quand ils en disposent par testament, ou de leurs maîtresses quand ils tirent sur lui pour elles.

— De leurs maîtresses! Vous voulez dire de leurs femmes, fit observer Poiret.

— Non, monsieur. Le forçat n'a généralement que des épouses illégitimes, que nous nommons des concubines.

— Ils vivent donc tous en état de concubinage?

— Conséquemment.

— Hé bien! dit Poiret, voilà des horreurs que Son Excellence ne devrait pas tolérer. Puisque vous avez l'honneur de la voir, c'est à vous, qui me paraissez avoir des idées philanthropiques, de l'éclairer sur la conduite immorale de ces gens qui donnent un très mauvais exemple au reste de la société.

— Mais, monsieur, le gouvernement ne les met pas là pour offrir l'exemple de toutes les vertus.

— C'est juste. Cependant, monsieur, permettez....

— Mais laissez donc dire monsieur, mon cher mignon! dit mademoiselle Michonneau.

— Vous comprenez, mademoiselle? reprit M. Gondureau. Le gouvernement peut avoir un grand intérêt à mettre la main sur une caisse illicite, que l'on dit monter à un total assez majeur. *Trompe-la-Mort* encaisse des valeurs considérables en recélant non-seulement les sommes possédées par quelques-uns de ses camarades, mais encore celles qui proviennent de la société des Dix Mille....

— Dix mille voleurs ! s'écria Poiret effrayé.

— Non, la société des Dix Mille est une association de hauts voleurs, de gens qui travaillent en grand et ne se mêlent pas d'une affaire où il n'y a pas dix mille francs à gagner. La société se compose de tout ce qu'il y a de plus distingué en fait de coquins justiciables de la cour d'assises. Ils connaissent le code, et ne risquent jamais de se faire appliquer la peine de mort quand ils sont pincés. Collin est leur homme de confiance, leur conseil. A l'aide de ces immenses ressources, cet homme a su se créer une police à lui, des relations fort étendues qu'il enveloppe d'un mystère impénétrable. Quoique depuis un an nous l'ayons entouré d'espions, nous n'avons pas encore pu voir dans son jeu. Sa caisse et ses talens servent donc constamment à solder le vice, faire les fonds au crime et entretenir sur pied une armée de mauvais sujets qui sont dans un perpétuel état de guerre avec la société. Saisir Trompe-la-Mort et s'emparer de sa banque ce sera couper le mal dans sa racine. Aussi cette affaire est-elle devenue une affaire d'état et de haute politique susceptible d'honorer ceux qui coopéreront à sa réussite. Vous-même, monsieur, vous pourriez être de nouveau employé dans l'administration, devenir secrétaire d'un commissaire de police, fonctions qui ne vous empêcheraient point de toucher votre pension de retraite.

— Mais pourquoi, dit mademoiselle Michonneau, Trompe-la-Mort ne s'en va-t-il pas avec la caisse ?

— Oh ! fit l'agent, partout où il irait, il serait suivi par un homme chargé de le tuer. Puis une caisse ne s'enlève pas comme on enlève une demoiselle de bonne maison. D'ailleurs, Collin est un gaillard incapable de faire un trait semblable. Il se croirait déshonoré.

— Monsieur, dit Poiret, vous avez raison, il serait tout-à-fait déshonoré.

— Tout cela ne nous dit pas pourquoi vous ne venez pas tout bonnement vous emparer de lui ? demanda mademoiselle Michonneau.

— Eh bien, mademoiselle, je reprends ! — Mais, lui dit-il à l'oreille, empêchez votre monsieur de m'interrompre, ou nous n'en aurons jamais fini. Il doit avoir beaucoup de fortune pour se faire écouter, ce vieux-là. Trompe-la-Mort, en venant ici, a chaussé la peau d'un honnête homme, il s'est fait bon bour-

geois de Paris, il s'est logé dans une pension sans apparence, il est fin, allez ! on ne le prendra jamais sans vert. Donc M. Vautrin est un homme considéré, qui fait des affaires considérables.

— Naturellement, se dit Poiret à lui-même.

— Le ministre, si l'on se trompait en arrêtant M. Vautrin, ne veut pas se mettre à dos le commerce de Paris, ni l'opinion publique. Monsieur le préfet de police branle dans le manche, il a des ennemis. S'il y avait erreur, ceux qui veulent sa place profiteraient des clabaudages et des criaileries libérales pour le faire sauter. Il s'agit ici de procéder comme dans l'affaire de Cogniard, le faux comte de Sainte-Hélène. Si ça avait été un vrai comte de Sainte-Hélène, nous n'étions pas propres. Aussi faut-il vérifier ! Nous avons fait vérifier Cogniard par une femme.

— Oui, mais c'était une jolie femme, dit vivement mademoiselle Michonneau.

— Trompe-la-mort ne se laisserait point aborder par une femme, dit l'agent, il n'aime point les femmes.

— Mais je ne vois pas alors à quoi je suis bonne pour une semblable vérification, une supposition que je consentirais à la faire pour deux mille francs.

— Rien de plus facile, dit l'inconnu. Je vous remettrai un flacon contenant une dose de liqueur préparée pour donner un coup de sang qui n'a pas le moindre danger, et simule une apoplexie. Cette drogue peut se mêler également au vin et au café. Sur-le-champ vous transportez notre homme sur un lit, et vous le déshabillez afin de savoir s'il ne se meurt pas. Au moment où vous serez seule, vous lui donnerez une claque sur l'épaule, paf ! et vous verrez reparaitre les lettres.

— Mais, c'est rien du tout, ça, dit Poiret.

— Hé bien ! consentez-vous ? dit M. Gondureau à la vieille fille.

— Mais, mon cher monsieur, dit mademoiselle Michonneau, au cas où il n'y aurait point de lettres, aurais-je les deux mille francs ?

— Non.

— Quelle sera donc l'indemnité ?

— Cinq cents francs.

— Faire une chose pareille pour si peu ! Le mal est le même dans la conscience, et j'ai ma conscience à calmer, monsieur.

— Je vous affirme, dit Poiret, que mademoiselle a beaucoup

de conscience, outre que c'est une très aimable personne et bien entendue.

— Hé bien ! reprit mademoiselle Michonneau, donnez-moi trois mille francs si c'est Trompe-la-Mort, et rien si c'est un bourgeois.

— Ça va, fit Gondureau, mais à condition que l'affaire sera faite demain.

— Pas encore, mon cher monsieur, j'ai besoin de consulter mon confesseur.

— Finaude ! dit l'agent en se levant. A demain alors, et si vous étiez pressée de me parler, venez petite rue Sainte-Anne, au bout de la cour de la Sainte-Chapelle. Il n'y a qu'une porte sous la voûte, demandez M. Gondureau ?

Bianchon, qui revenait du cours de M. Cuvier, eut l'oreille frappée du mot assez original de *Trompe-la-Mort*, et entendit le *ça va* du célèbre chef de la police de sûreté.

— Pourquoi n'en finissez-vous pas ? ce serait trois cents francs de rente viagère, dit Poiret à mademoiselle Michonneau.

— Pourquoi ? dit-elle. Mais il faut y réfléchir. Si M. Vautrin était ce Trompe-la-mort, peut-être y aurait-il plus d'avantage à s'arranger avec lui. Cependant lui demander de l'argent, ce serait le prévenir, et il serait homme à décamper *gratis* ! Ce serait un *pouf* abominable.

— Quand il serait prévenu, reprit Poiret, ce monsieur ne nous a-t-il pas dit qu'il était surveillé ? Vous perdriez tout.

— D'ailleurs, pensa mademoiselle Michonneau, je ne l'aime point, cet homme ! Il ne sait que me dire des choses désagréables.

— Mais, reprit Poiret, vous feriez mieux, car, ainsi que l'a dit ce monsieur qui me paraît fort bien, outre qu'il est très proprement couvert, c'est un acte d'obéissance aux lois que de débarrasser la société d'un criminel, quelque vertueux qu'il puisse être. Qui a bu boira. S'il lui prenait fantaisie de nous assassiner tous ! Mais, que diable, nous serions coupables de ces assassinats, sans compter que nous en serions les premières victimes...

La préoccupation de mademoiselle Michonneau ne lui permettait pas d'écouter les phrases tombant une à une de la bouche de Poiret, comme les gouttes d'eau qui suintent à travers le robinet d'une fontaine fermée. Quand une fois ce vieillard avait com-

mencé la série de ses phrases , et que mademoiselle Michonneau ne l'arrêtait pas , il parlait toujours , à l'instar d'une mécanique montée. Après avoir entamé un premier sujet , il était conduit par ses parenthèses à en traiter de tout opposés , sans avoir rien conclu. En arrivant à la Maison-Vauquer , il s'était faufilé dans une suite de passages et de citations transitoires qui l'avaient amené à raconter sa déposition dans l'affaire de M. Ragoulleau et de la dame Morin , où il avait comparu en qualité de témoin à décharge. En entrant , mademoiselle Michonneau vit Eugène de Rastignac engagé avec mademoiselle Taillefer dans une intime causerie dont l'intérêt devait être si palpitant que le couple ne fit aucune attention au passage des deux vieux pensionnaires quand ils traversèrent la salle à manger.

— Ça devait finir par-là , dit mademoiselle Michonneau à M. Poiret. Ils se faisaient des yeux à s'arracher l'ame , depuis huit jours.

— Oui , répondit-il. Aussi fut-elle condamnée.

— Qui ?

— Madame Morin.

— Je vous parle de mademoiselle Victorine , dit mademoiselle Michonneau en entrant sans s'en apercevoir dans la chambre de M. Poiret , et vous me répondez par madame Morin. Qu'est-ce que c'est que cette femme-là ?

— De quoi serait donc coupable mademoiselle Victorine , demanda Poiret.

— Elle est coupable d'aimer M. Eugène de Rastignac , et va de l'avant sans savoir où ça la mènera , pauvre innocente ! Toutes les blondes sont comme ça. La moindre frime les met aux genoux d'un homme.

Eugène avait été , pendant la matinée , réduit au désespoir par madame de Nucingen. Dans son for intérieur , il s'était abandonné complètement à Vautrin , sans vouloir sonder ni les motifs de l'amitié que lui portait cet homme extraordinaire , ni l'avenir d'une semblable union. Il fallait un miracle pour le tirer de l'abîme où il avait déjà mis le pied depuis une heure , en échangeant avec mademoiselle Taillefer les plus douces promesses. Victorine croyait entendre la voix d'un ange ; les cieux s'ouvraient pour elle ; la Maison-Vauquer se parait des teintes fantastiques que les décorateurs donnent aux palais de théâtre ; elle aimait ,

elle était aimée ; elle le croyait du moins ! Et quelle femme ne l'aurait cru comme elle en voyant Rastignac , en l'écoutant durant cette heure dérobée à tous les Argus de la maison ? En se débattant contre sa conscience , en sachant qu'il faisait mal et voulait mal faire , en se disant qu'il rachetterait ce péché véniel par le bonheur d'une femme , il s'était embelli de son désespoir , et resplendissait de tous les feux de l'enfer qu'il avait au cœur. Heureusement pour lui , le miracle eut lieu. Vautrin entra joyeusement , et lut dans l'ame des deux jeunes gens qu'il avait mariés par les combinaisons de son infernal génie , mais dont il troubla soudain la joie en chantant de sa grosse voix railleuse :

Ma Fanchette est charmante
Dans sa simplicité...

Victorine se sauva en emportant autant de bonheur qu'elle avait eu jusqu'alors de malheur dans sa vie. Pauvre fille ! un serrement de mains , sa joue effleurée par les cheveux de Rastignac , une parole dite si près de son oreille qu'elle avait senti la chaleur des lèvres de l'étudiant , la pression de sa taille par un bras tremblant , un baiser pris sur son cou , furent les accor-dailles de sa passion , que le voisinage de la grosse Sylvie , menaçant d'entrer dans cette radieuse salle à manger , rendirent plus vives , plus engageantes que les plus beaux témoignages de dévouement racontés dans les plus célèbres histoires d'amour. Ces *menus-suffrages* , suivant une jolie expression de nos ancêtres , paraissaient être des crimes à une pieuse jeune fille confessée tous les quinze jours ! En cette heure , elle avait prodigué plus de trésors d'ame que plus tard , riche et heureuse , elle n'en aurait donné en se livrant tout entière.

— L'affaire est faite ! dit Vautrin à Eugène. Nos deux dandies se sont piochés. Tout s'est passé convenablement. Affaire d'opinion. Notre pigeon a insulté mon faucon. A demain ; dans la redoute de Clignancourt ! A huit heures et demie , mademoiselle Taillefer héritera de l'amour et de la fortune de son père , pendant qu'elle sera là tranquillement à tremper ses mouillettes de pain beurré dans son café. N'est-ce pas drôle à se dire ? Ce petit Taillefer est très fort à l'épée , il est confiant comme un brelan carré ; mais il sera saigné par un coup que j'ai inventé , une

manière de relever l'épée et de vous piquer le front. Je vous montrerai cette botte-là , car elle est furieusement utile.

Rastignac écoutait d'un air stupide , et ne pouvait rien répondre. En ce moment le père Goriot , Bianchon et quelques autres pensionnaires arrivèrent.

— Voilà comme je vous voulais , lui dit Vautrin. Vous savez ce que vous faites. Bien , mon petit aiglon , vous gouvernez les hommes , vous êtes fort , carré , poilu. Vous avez mon estime.

Il voulut lui prendre la main. Rastignac retira vivement la sienne , et tomba sur une chaise en pâlisant , il voyait une mare de sang devant lui.

— Ah ! nous avons encore quelques petits langes tachés de vertu ! dit Vautrin à voix basse. Papa d'Oliban a trois millions , je sais sa fortune , elle vous rendra blanc comme une robe de mariée , et à vos propres yeux !

Rastignac n'hésita plus. Il résolut d'aller prévenir pendant la soirée MM. Taillefer père et fils. En ce moment , Vautrin l'ayant quitté , le père Goriot lui dit à l'oreille : — Vous êtes triste , mon enfant ! je vais vous égayer , moi. Venez !

Et le vieux vermicellier allumait son rat-de-cave à l'une des lampes. Eugène le suivit tout ému de curiosité.

— Entrons chez vous , dit le bonhomme qui avait demandé la clef de l'étudiant à Sylvie. Vous avez cru ce matin qu'elle ne vous aimait pas , hein ? reprit-il. Elle vous a renvoyé de force , et vous vous en êtes allé fâché , désespéré. Nigaudinos ! elle m'attendait ! Comprenez-vous ? Nous devons aller achever d'arranger un bijou d'appartement dans lequel vous irez demeurer d'ici à trois jours. Ne me vendez pas. Elle veut vous faire une surprise ; mais je ne tiens pas à vous cacher plus long-temps le secret. Vous serez rue d'Artois , à deux pas de la rue Saint-Lazare. Vous y serez comme un prince ; nous vous avons eu des meubles comme pour une épousée ! car nous avons fait bien des choses depuis un mois , en ne vous en disant rien. Mon avoué s'est mis en campagne , et ma fille aura ses trente-six mille francs par an ! l'intérêt de sa dot. Et je vais faire exiger le placement de ses huit cent mille francs en bons biens au soleil.

Eugène était muet et se promenait , les bras croisés , de long en long , dans sa pauvre chambre en désordre. Le père Goriot saisit un moment où l'étudiant lui tournait le dos , et mit sur

la cheminée une boîte en maroquin rouge, sur laquelle étaient imprimées en or les armes de Rastignac.

— Mon cher enfant ! disait le pauvre bonhomme, je me suis mis dans tout cela jusqu'au cou. Mais, voyez-vous, il y avait à moi bien de l'égoïsme ! je suis intéressé dans votre changement de quartier. Vous ne me refuserez pas, hein ? si je vous demande quelque chose ?

— Que voulez-vous ?

— Hé bien ! au-dessus de votre appartement, au cinquième, il y a une chambre qui en dépend ; j'y demeurerai, pas vrai ? Je me fais vieux, je suis trop loin de mes filles ; je ne vous gênerai pas ; seulement, je serai là. Vous me parlerez d'elles tous les soirs. Ça ne vous contrariera pas, dites ? Quand vous rentrerez, que je serai dans mon lit, je vous entendrai, je me dirai : — Il vient de voir ma petite Delphine. Il l'a menée au bal, elle est heureuse par lui. Si j'étais malade, ça me mettrait du baume dans le cœur de vous écouter revenir, vous remuer, aller. Il y aura tant de ma fille en vous ! Je n'aurai qu'un pas à faire pour être aux Champs-Élysées, où elles passent tous les jours. Je les verrai toujours, tandis que quelquefois j'arrive trop tard. Et puis, elle viendra chez vous peut-être ! Alors je l'entendrai, je la verrai dans sa douillette du matin trotter, aller gentiment comme une petite chatte. Elle est redevenue depuis un mois ce qu'elle était, jeune fille, gaie, pimpante ! Son ame est en convalescence, elle vous doit le bonheur. Oh ! je ferais pour vous l'impossible. Elle me disait tout à l'heure en revenant : — Papa, je suis heureuse ! — Quand elles me disent cérémonieusement : *Mon père !* elles me glacent ; mais quand elles m'appellent *papa !* il me semble encore les voir petites, elles me rendent tous mes souvenirs. Je suis mieux leur père ; elles ne sont à personne !

Le bonhomme s'essuya les yeux ; il pleurait.

— Il y a long-temps que je n'avais entendu cette phrase, long-temps qu'elle ne m'avait donné le bras ! Oh oui, voilà bien dix ans que je n'ai marché côte à côte avec une de mes filles ! Est-ce bon de se frotter à sa robe, de se mettre à son pas, de partager sa chaleur ! Enfin, j'ai mené Delphine, ce matin, partout ! J'entrais avec elle dans les boutiques ! Et je l'ai reconduite chez elle. Oh ! gardez-moi près de vous. Quelquefois vous aurez besoin de quelqu'un pour vous rendre service, je serai là. Oh ! si

cette grosse souche d'Alsacien mourait , si sa goutte avait l'esprit de remonter dans l'estomac ! Ma pauvre fille serait-elle heureuse ! Vous seriez mon gendre ! vous seriez ostensiblement son mari !

Bah ! elle est si malheureuse de ne rien connaître aux plaisirs de ce monde , que je l'absous de tout ! Le bon Dieu doit être du côté des pères qui aiment bien ! — Elle vous aime trop ! dit-il en hochant la tête après une pause. En allant , elle causait de vous avec moi : « — N'est-ce pas , mon père , il est bien , il a bon cœur ! Parle-t-il de moi ? » Bah , elle m'en a dit depuis la rue d'Artois jusqu'au passage des Panoramas ! des volumes , quoi ! Elle m'a enfin versé son cœur dans le mien. Pendant toute cette bonne matinée , je n'étais plus vieux , je ne pesais pas une once ! Je lui ai dit que vous m'aviez remis le billet de mille francs ! Oh ! la chérie , elle en a été émue aux larmes. Qu'avez-vous donc là sur votre cheminée ? dit enfin le père Goriot qui se mourait d'impatience en voyant Rastignac immobile.

Eugène , tout abasourdi , regardait son voisin d'un air hébété. Ce duel annoncé par Vautrin pour le lendemain contrastait si violemment avec la réalisation de ses plus chères espérances , qu'il éprouvait toutes les sensations du cauchemar. Il se tourna vers la cheminée , y aperçut la petite boîte carrée , l'ouvrit , et trouva dedans un papier qui couvrait une délicieuse montre de Breguet. Sur ce papier étaient écrits ces mots :

« Je veux que vous pensiez à moi à toute heure , *parce que...* »

« DELPHINE. »

Ce dernier mot faisait sans doute allusion à quelque scène qui avait eu lieu entre eux , car Eugène en fut attendri. Ses armes étaient intérieurement émaillées dans l'or de la boîte. Ce bijou si long-temps envié , la chaîne , la clef , la façon , les dessins répondaient à tous ses vœux. Le père Goriot était radieux. Il avait sans doute promis à sa fille de lui rapporter les moindres effets de la surprise que causerait son présent à Eugène ; car il était en tiers dans ces jeunes émotions , et ne paraissait pas le moins heureux. Il aimait déjà Rastignac et pour sa fille et pour lui-même.

— Vous irez la voir ce soir , elle vous attend. La grosse souche d'Alsacien soupe chez sa danseuse. Ha ! ha ! il a été bien sot quand mon avoué lui a dit son fait. Ne prétend-il pas aimer ma fille à l'adoration ! Qu'il y touche , et je le tue ! L'idée de savoir

ma Delphine à.... (Il soupira.) me ferait commettre un crime ; mais ce ne serait pas un homicide , c'est une tête de veau sur un corps de porc ! Vous me prendrez avec vous , n'est-ce pas ?

— Oui, mon bon père Goriot, vous savez bien que je vous aime.....

— Je le vois, vous n'avez pas honte de moi, vous ! Laissez-moi vous embrasser.

Et il serra l'étudiant dans ses bras.

— Vous la rendrez bien heureuse , promettez-le-moi ? Vous irez ce soir , n'est-ce pas ?

— Oh oui ! je dois sortir pour des affaires importantes.

— Puis-je vous être bon à quelque chose ?

— Ma foi, oui ! Tenez ! pendant que j'irai chez madame de Nucingen, allez chez M. Taillefer le père, lui dire de me donner une heure dans la soirée pour lui parler d'une affaire de la dernière importance.

— Serait-ce donc vrai, jeune homme ? dit le père Goriot, en changeant de visage. Feriez-vous la cour à sa fille, comme le disent ces imbéciles d'en bas ? Tonnerre de Dieu ! vous ne savez pas ce que c'est qu'une tape à la Goriot. Et si vous *nous* trompiez, ce serait l'affaire d'un coup de poing. Oh ! ce n'est pas possible !

— Je vous jure que je n'aime qu'une femme au monde, dit l'étudiant, je ne le sais bien que depuis un moment !

— Ha ! quel bonheur ! fit le père Goriot.

— Non, reprit l'étudiant, le fils de M. Taillefer se bat demain, et j'ai entendu dire qu'il sera tué...

— Qu'est-ce que cela vous fait ? dit Goriot.

— Mais il faut lui dire d'empêcher son fils de se rendre.... s'écria Eugène.

En ce moment il fut interrompu par la voix de Vautrin qui se fit entendre sur le pas de sa porte, où il chantait :

O Richard, ô mon roi !
L'univers l'abandonne.

Broum ! broum ! broum ! broum ! broum !

J'ai long-temps parcouru le monde
Et l'on m'a vu....

Tra la, la, la, la.

— Messieurs, cria Christophe, la soupe vous attend, et tout le monde est à table.

— Tiens, dit Vautrin, viens prendre une bouteille de mon vin de Bordeaux.

— La trouvez-vous jolie, la montre? dit le père Goriot. Elle a bon goût, hein!

Vautrin, le père Goriot et Rastignac descendirent ensemble et se trouvèrent, par suite de leur retard, placés à côté les uns des autres à table. Eugène marqua la plus grande froideur à Vautrin, pendant le dîner, quoique jamais cet homme, si aimable aux yeux de madame Vauquer, n'eût déployé autant d'esprit. Il fut pétillant de saillies, et sut mettre en train tous les convives. Cette assurance, ce sang-froid, consternaient Eugène.

— Sur quelle herbe avez-vous donc marché aujourd'hui? lui dit madame Vauquer, vous êtes gai comme un pinson.

— Je suis toujours gai quand j'ai fait de bonnes affaires.

— Des affaires? dit Eugène.

— Hé bien, oui. J'ai livré une partie de marchandises qui me vaudra de bons droits de commission. — Mademoiselle Michonneau, dit-il en s'apercevant que la vieille fille l'examinait, ai-je dans la figure un trait qui vous déplaît, que vous me faites *l'œil américain*. Faut le dire! je le changerai pour vous être agréable. — Poiret, nous ne nous fâcherons pas pour ça, hein? dit-il en guignant le vieil employé.

— Sac à papier! vous devriez poser pour un Hercule. — Farceur! dit le jeune peintre à Vautrin.

— Ma foi, ça va! si mademoiselle Michonneau veut poser en Vénus du Père Lachaise, répondit Vautrin.

— Et Poiret! dit Bianchon.

— Oh! Poiret posera en Poiret. Ce sera le dieu des jardins! s'écria Vautrin. Il dérive de poire...

— Molle! reprit Bianchon. Alors, vous seriez entre la poire et le fromage.

— Tout ça, c'est des bêtises, dit madame Vauquer, et vous feriez mieux de nous donner de votre vin de Bordeaux dont j'aperçois une bouteille qui montre son nez! Ça nous entretiendrait en joie, outre que c'est bon à l'estomac.

— Messieurs, dit Vautrin, madame la présidente nous rap-

pelle à l'ordre. Madame Couture et mademoiselle Victorine ne se formaliseraient pas de vos discours badins; mais respectez l'innocence du père Goriot. Je vous propose une petite bouteillorama de vin de Bordeaux, que le nom de Laffitte rend doublement illustre, soit dit sans allusion politique. Allons, Chinois! dit-il en regardant Christophe qui ne bougea pas. Ici, Christophe! comment, tu n'entends pas ton nom? Chinois, amène les liquides!

— Voilà, monsieur, dit Christophe en lui présentant la bouteille.

Après avoir rempli le verre d'Eugène et celui du père Goriot, il s'en versa lentement quelques gouttes qu'il dégusta, pendant que ses deux voisins buvaient, et tout à coup il fit une grimace.

— Diable! diable! il sent le bouchon! Prends cela pour toi, Christophe, et va en chercher à droite, tu sais. Nous sommes seize, descends huit bouteilles!

— Puisque vous vous fendez, dit le peintre, je paie un cent de marrons.

— Ho! ho!

— Booououh!

— Prrrr!

Chacun poussa des exclamations qui partirent comme les fusées d'une girandole.

— Allons, maman Vauquer, deux de champagne, lui cria Vautrin.

Quien, c'est cela! Pourquoi pas demander la maison? Deux de champagne, mais ça coûte douze francs! Je ne les gagne pas. Non, mais si monsieur Eugène veut les payer, j'offre du cacis.

— Vlà, son cacis qui purge comme de la manne! dit l'étudiant en médecine à voix basse.

— Veux-tu te taire, Bianchon, s'écria Rastignac, je ne peux pas entendre parler de manne sans que le cœur... Oui, va pour le vin de Champagne, je le paie, ajouta l'étudiant.

— Sylvie, dit madame Vauquer, donnez les biscuits et les petits gâteaux.

— Vos petits gâteaux sont trop grands, dit Vautrin, ils ont de la barbe. Mais quant aux biscuits, aboulez!

En un moment le vin de Bordeaux circula, les convives s'ani-

mèrent, la gaieté redoubla. Ce furent des rires féroces, au milieu desquels éclatèrent quelques imitations des diverses voix d'animaux. L'employé au Muséum s'étant avisé de reproduire un cri de Paris qui avait de l'analogie avec le miaulement du chat amoureux, aussitôt huit voix beuglèrent simultanément les phrases suivantes.

— A repasser les couteaux !

— Mo—ron pour les ptits oi—seaulx !

— Voilà le plaisir, mesdames, voilà le plaisir !

— A raccommoder la faïence !

— A la barque, à la barque !

— Battez vos femmes, vos habits !

— Vieux habits, vieux galons, vieux chapeaux à vendre !

— A la cerise, à la douce !

La palme fut à Bianchon pour l'accent nasillard avec lequel il cria.— Marchand de parapluies !

En quelques instans ce fut un tapage à casser la tête, une conversation pleine de coqs-à-l'âne, un véritable opéra que Vautrin conduisait comme un chef d'orchestre en surveillant Eugène et le père Goriot, qui semblaient ivres déjà. Le dos appuyé sur leur chaise, tous deux contemplaient ce désordre inaccoutumé d'un air grave, en buvant peu ; car tous deux étaient préoccupés de ce qu'ils avaient à faire pendant la soirée, et néanmoins ils se sentaient incapables de se lever. Vautrin, qui suivait les changemens de leur physionomie en leur lançant des regards de côté, saisit le moment où leurs yeux vacillèrent et parurent vouloir se fermer, pour se pencher à l'oreille de Rastignac.

— Mon petit gars, nous ne sommes pas assez rusé pour lutter avec notre papa Vautrin ! Et il vous aime trop pour vous laisser faire des sottises. Quand j'ai résolu quelque chose, le bon Dieu seul est assez fort pour me barrer le passage. Ha ! nous voulions aller prévenir le père Taillefer, commettre des fautes d'écolier ! Le four est chaud, la farine est pétrie, le pain est sur la pelle, demain nous en ferons sauter les miettes par-dessus notre tête en y mordant, et nous empêcherions d'enfourner. Non, non, tout cuira. Si nous avons quelques petits remords, la digestion les emportera. Pendant que nous dormirons notre petit somme, le colonel Franchessini vous ouvrira la succession de M. Victurnien Taillefer avec la pointe de son

épée, et Victorine, héritant de son frère, aura quinze petits mille francs de rente. J'ai déjà pris des renseignemens, et je sais que la succession de la mère monte à plus de trois cent mille...

Eugène entendait ces paroles sans pouvoir y répondre. Il sentait sa langue collée à son palais, et se trouvait en proie à une somnolence invincible. Il ne voyait déjà plus la table et les figures des convives qu'à travers un brouillard lumineux. Bientôt le bruit s'apaisa, les pensionnaires s'en allèrent un à un. Puis, quand il ne resta plus que madame Vauquer, madame Couture, mademoiselle Victorine, Vautrin et le père Goriot, Rastignac aperçut, comme s'il eût rêvé, madame Vauquer occupée à prendre les bouteilles pour en vider les restes de manière à en faire des bouteilles pleines.

— Ha ! sont-ils fous, sont-ils jeunes ! disait la veuve.

Ce fut la dernière phrase que put comprendre Eugène.

— Il n'y a que M. Vautrin pour faire de ces farces-là, dit Sylvie. Allons, voilà Christophe qui ronfle comme une toupie.

— Adieu, maman, dit M. Vautrin. Je vais au boulevard admirer M. Marty dans *le Mont-Sauvage*, une grand pièce tirée du *Solitaire*. Si vous voulez, je vous y mène ainsi que ces dames.

— Je vous remercie, dit madame Couture.

— Comment, ma voisine, s'écria madame Vauquer, vous refusez de voir une pièce prise dans *le Solitaire*, un ouvrage fait par Atala, et que nous aimions tant à lire, qu'est si joli que nous pleurions comme des Madeleines d'Élodie sous les *tyueilles* cet été dernier ; enfin un ouvrage moral qui peut être susceptible d'instruire votre demoiselle ?

— Il nous est défendu d'aller à la comédie, répondit Victorine.

— Allons, les voilà partis, ceux-là ! dit Vautrin en remuant d'une manière comique la tête du père Goriot et celle d'Eugène.

En plaçant la tête de l'étudiant sur la chaise, pour qu'il pût dormir commodément, il le baisa chaleureusement au front, en chantant :

Dormez, mes chères amours !
Pour vous je veillerai toujours.

— J'ai peur qu'il ne soit malade, dit Victorine.

— Restez à le soigner alors, reprit Vautrin. C'est, lui souffla-t-il à l'oreille, votre devoir de femme soumise. Il vous adore, ce

jeune homme, et vous serez sa petite femme, je vous le prédis. — Enfin, dit-il à haute voix, ils furent considérés dans tout le pays, vécurent heureux, et eurent beaucoup d'enfans ! Voilà comment finissent tous les romans d'amour.

— Allons, maman, dit-il en se tournant vers madame Vauquer qu'il étreignit, mettez le chapeau, la belle robe à fleurs, l'écharpe de la comtesse. Je vais vous aller chercher un fiacre, soi-même.

Et il partit en chantant :

Soleil, soleil, divin soleil,
Toi qui fais mûrir les citrouilles...

— Mon Dieu, dites donc, madame Couture, cet homme-là me ferait vivre heureuse sur les toits. — Allons, dit-elle en se tournant vers le vermicellier, voilà Goriot parti ! Ce vieux cancre-là n'a jamais eu l'idée de me mener *nulle* part, lui ! Mais il va tomber par terre, mon Dieu ! C'est-y indécent à un homme d'âge de perdre la raison ! Vous me direz qu'on ne perd point ce qu'on n'a pas. Sylvie, montez-le donc chez lui.

Sylvie prit le bonhomme par-dessous le bras, le fit marcher, et le jeta tout habillé comme un paquet en travers de son lit.

— Pauvre jeune homme ! disait madame Couture en écartant les cheveux d'Eugène qui lui tombaient dans les yeux. Il est comme une jeune fille, il ne sait pas ce que c'est qu'un excès.

— Ah ! je peux bien dire que depuis trente et un ans que je tiens ma pension, dit madame Vauquer, il m'est passé bien des jeunes gens par les mains, comme on dit, je n'en ai jamais vu d'aussi gentil, d'aussi distingué que M. Eugène. Est-il beau, quand il dort ? Prenez-lui donc la tête sur votre épaule, madame Couture. Bah ! il tombe sur celle de mademoiselle Victorine. Il y a un dieu pour les enfans. Encore un peu il se fendait la tête sur la pomme de la chaise. A eux deux ils feraient un bien joli couple.

— Ma voisine, taisez-vous donc ! s'écria madame Couture, vous dites des choses...

— Bah ! fit madame Vauquer, il n'entend pas. Allons, sylvie, viens m'habiller. Je vais mettre mon grand corset.

— Ha bien, votre grand corset, après avoir diné. madame ?

dit Sylvie. Non, cherchez quelqu'un pour vous serrer, ce ne sera pas moi qui serai votre assassin. Vous commettriez là une imprudence à vous coûter la vie.

— Ça m'est égal, il faut faire honneur à M. Vautrin.

— Vous aimez donc bien vos héritiers ?

— Allons, Sylvie, pas de raisons, dit la veuve en s'en allant.

— A son âge ! dit la cuisinière en montrant sa maîtresse à Victorine.

Madame Couture et sa pupille, sur l'épaule de laquelle dormait Eugène, restèrent seules dans la salle à manger. Les ronflemens de Christophe retentissaient dans la maison silencieuse et faisaient ressortir le paisible sommeil d'Eugène, qui dormait aussi gracieusement qu'un enfant. Heureuse de pouvoir se permettre un de ces actes de charité par lesquels s'épanchent tous les sentimens de la femme, et qui lui faisait sans crime sentir le cœur du jeune homme, Victorine avait dans la physionomie quelque chose de maternellement protecteur qui la rendait fière. A travers les mille pensées qui s'élevaient dans son cœur, perceait un tumultueux mouvement de volupté qu'excitait l'échange d'une jeune et pure chaleur.

— Pauvre chère fille ! dit madame Couture en lui pressant la main.

La vieille dame admirait cette candide et souffrante figure sur laquelle était descendue l'auréole du bonheur. Victorine ressemblait à l'une de ces naïves peintures du moyen âge dans lesquelles tous les accessoires sont négligés par l'artiste, qui a réservé la magie d'un pinceau calme et fier pour la figure jaune de ton, mais où le ciel semble se refléter avec ses teintes d'or.

— Il n'a pourtant pas bu plus de deux verres, maman ! dit Victorine en passant ses doigts dans la chevelure d'Eugène.

— Mais si c'était un débauché, ma fille, il aurait porté le vin comme tous ces autres ! Son ivresse fait son éloge.

Le bruit d'une voiture retentit dans la rue.

— Maman, dit la jeune fille, voici M. Vautrin ! Prenez donc monsieur Eugène. Je ne voudrais pas être vue ainsi par cet homme, il a des expressions qui salissent l'âme, et des regards qui gênent une femme, comme si on lui enlevait sa robe.

— Non, dit madame Couture, tu te trompes ! M. Vautrin est un brave homme, un peu dans le genre de défunt monsieur Couture, brusque, mais bon, un bourru bienfaisant.

En ce moment Vautrin entra tout doucement, et regarda le tableau formé par ces deux enfans que la lueur de la lampe semblait caresser.

— Hé bien ! dit-il en se croisant les bras, voilà de ces scènes qui auraient inspiré de belles pages à ce bon monsieur Bernardin de Saint-Pierre, l'auteur de Paul et Virginie. La jeunesse est bien belle, madame Couture. Pauvre enfant, dors ! dit-il en contemplant Eugène, le bien vient quelquefois en dormant ! Madame, reprit-il en s'adressant à la veuve, ce qui m'attache à ce jeune homme, ce qui m'émeut, est de savoir la beauté de son ame en harmonie avec celle de sa figure. Voyez, n'est-ce pas un chérubin posé sur l'épaule d'un ange ? Il est digne d'être aimé, celui-la ! Si j'étais femme, je voudrais mourir (non, pas si bête !) vivre pour lui. — En les admirant ainsi, madame, dit-il à voix basse et se penchant à l'oreille de la veuve, je ne puis m'empêcher de penser que Dieu les a créés pour être l'un à l'autre. — La Providence a des voies bien cachées ! elle sonde les reins et les cœurs ! s'écria-t-il à haute voix. En vous voyant unis, mes enfans, unis par une même pureté, par tous les beaux sentimens humains, je me dis qu'il est impossible que l'avenir vous sépare. Dieu est juste ! Mais, dit-il à la jeune fille, il me semble avoir vu chez vous des lignes de prospérité ! Donnez-moi votre main, mademoiselle Victorine ! Je me connais en chiromancie, j'ai dit souvent la bonne aventure ? Allons, n'ayez pas peur. Oh ! qu'aperçois-je ? Foi d'honnête homme, vous serez avant peu l'une des plus riches héritières de Paris ; vous comblerez de bonheur celui qui vous aime ; votre père vous appelle auprès de lui ; vous vous mariez avec un homme titré, jeune, beau, qui vous adore.

En ce moment, les pas lourds de la coquette veuve qui descendait, interrompirent les prophéties de Vautrin.

— Voilà mamman Vauquerre belle comme un astre, ficelée comme une carotte. — N'étouffons-nous pas un petit brin ? lui dit-il en mettant sa main sur le haut du busc, les avant-cœur sont bien pressés, maman. Si nous pleurons, il y aura explosion, mais je ramasserai les débris avec un soin d'antiquaire...

— Il connaît le langage de la galanterie française, hein, celui-là ! dit la veuve en se penchant à l'oreille de madame Couture.

— Adieu, enfans ! reprit Vautrin en se tournant vers Eugène

et Victorine. Je vous bénis, leur dit-il en leur imposant ses mains au-dessus de leurs têtes. Croyez-moi, mademoiselle, c'est quelque chose que les vœux d'un honnête homme ! ils doivent porter bonheur, car Dieu les écoute.

— Adieu, chère amie ! dit madame Vauquer à sa pensionnaire. Croyez-vous, ajouta-t-elle à voix basse, que M. Vautrin ait des intentions relatives à ma personne ?

— Heu ! heu !

— Ah, ma chère mère ! dit Victorine en soupirant et en regardant ses mains, quand les deux femmes furent seules, si ce bon M. Vautrin disait vrai !

— Mais il ne faut qu'une chose pour cela, répondit la vieille dame, seulement que ton monstre de frère tombe de cheval !

— Ah, maman !

— Mon Dieu ! peut-être est-ce un péché que de souhaiter du mal à son ennemi ! reprit la veuve. Eh bien, j'en ferai pénitence ! En vérité, je porterai de bon cœur des fleurs sur sa tombe. Mauvais cœur ! il n'a pas le courage de parler pour sa mère dont il garde à ton détriment l'héritage par des micmacs. Ma cousine avait une belle fortune ! Pour ton malheur, il n'a jamais été question de son apport dans le contrat.

— Mon bonheur me serait souvent pénible à porter s'il coûtait la vie à quelqu'un, dit Victorine. Et s'il fallait, pour être heureuse, que mon frère disparût, j'aimerais mieux toujours être ici.

— Mon Dieu ! comme dit M. Vautrin qui, tu le vois, est plein de religion, reprit madame Couture, j'ai eu du plaisir à savoir qu'il n'est pas un incrédule comme les autres qui parlent de Dieu avec moins de respect que n'en a le diable ! Hé bien, qui peut savoir par quelles voies il plaît à la Providence de nous conduire !

Aidées par Sylvie, les deux femmes finirent par transporter Eugène dans sa chambre, le couchèrent sur son lit, et la cuisinière lui défit ses habits pour le mettre à l'aise. Avant de partir, quand sa protectrice eut le dos tourné, Victorine mit un baiser sur le front d'Eugène avec tout le bonheur que devait lui causer ce criminel larcin. Elle regarda sa chambre, ramassa pour ainsi dire dans une seule pensée les mille félicités de cette journée, en fit un tableau qu'elle contempla long-temps, et s'endormit la plus heureuse créature de Paris.

Le festolement à la faveur duquel Vautrin avait fait boire à Eugène et au père Goriot du vin narcotisé, décida la perte de cet homme. Bianchon, à moitié gris, oublia de questionner mademoiselle Michonneau sur Trompe-la-Mort; et, s'il avait prononcé ce nom, il aurait certes éveillé la prudence de Vautrin, ou, pour lui rendre son vrai nom, de Jacques Collin, l'une des célébrités du bagne. Puis le sobriquet de Vénus du Père-la-Chaise décida mademoiselle Michonneau à livrer le forçat au moment où, confiante en la générosité de Collin, elle calculait s'il ne valait pas mieux le prévenir et le faire évader pendant la nuit. Elle venait de sortir, accompagnée de Poiret, pour aller trouver le fameux chef de la police de sûreté, petite rue Sainte-Anne, croyant encore avoir affaire à un employé supérieur nommé Gondureau. Le directeur de la police judiciaire la reçut avec grâce. Puis, après une conversation où tout fut précisé, mademoiselle Michonneau demanda la potion à l'aide de laquelle elle devait opérer la vérification de la marque. Au geste de contentement que fit le grand homme de la petite rue Sainte-Anne en cherchant une fiole dans un tiroir de son bureau, mademoiselle Michonneau devina qu'il y avait dans cette capture quelque chose de plus important que l'arrestation d'un simple forçat. A force de se creuser la cervelle, elle soupçonna que la police espérait, d'après quelques révélations faites par les traîtres du bagne, arriver à temps pour mettre la main sur des valeurs considérables. Quand elle eut exprimé ses conjectures à ce renard, il se mit à sourire et voulut détourner les soupçons de la vieille fille.

— Vous vous trompez, répondit-il, Collin est la *sorbonne* la plus dangereuse qui jamais se soit trouvée du côté des voleurs. Voilà tout. Les coquins le savent bien, il est leur drapeau, leur soutien, leur Bonaparte enfin, et ils l'aiment tous. Ce drôle ne nous laissera jamais sa *tronche* en place de Grève (1). Il nous joue. Quand nous rencontrons de ces hommes en façon de barres d'acier trempées à l'anglaise, nous avons la ressource de les tuer,

(1) Sorbonne et Tronche sont deux énergiques expressions du langage des voleurs, qui les premiers ont senti la nécessité de considérer la tête humaine sous deux aspects. La Sorbonne est la tête de l'homme vivant, son conseil, sa pensée. La Tronche est un mot de mépris destiné à exprimer combien la tête devient peu de chose quand elle est coupée.

si, pendant leur arrestation, ils s'avisent de faire la moindre résistance. Nous comptons sur quelques voies de fait pour tuer Collin demain matin. On évite ainsi le procès, les frais de garde, la nourriture, et ça débarrasse la société. Les procédures, les assignations aux témoins, leurs indemnités, l'exécution, tout ce qui doit légalement nous défaire de ces garnemens-là, coûte au-delà des mille écus que vous aurez. Il y a économie de temps. En donnant un bon coup de baïonnette dans la panse de Trompe-la-Mort, nous empêcherons une centaine de crimes, et nous éviterons la corruption de cinquante mauvais sujets qui se tiendront bien sagement aux environs de la Correctionnelle. Voilà de la police bien faite. Selon les philanthropes qui écrivent, se conduire ainsi, c'est prévenir les crimes.

— Mais c'est servir son pays ! dit Poiret.

— Ha, bien ! répliqua le chef, vous dites des choses sensées ce soir, vous ! Oui certes, nous servons le pays ! Aussi le monde est-il bien injuste à notre égard ! nous rendons à la société de bien grands services ignorés ! Enfin, il est d'un homme supérieur de se mettre au-dessus des préjugés, et d'un chrétien d'accepter les malheurs que le bien entraîne après lui, quand il n'est pas fait selon les idées reçues. Paris est Paris, voyez vous ! Ce mot explique ma vie. J'ai l'honneur de vous saluer, mademoiselle. Je serai avec mes gens au Jardin du Roi demain. Envoyez Christophe rue de Buffon, chez M. Gondureau, dans la maison où j'étais. Monsieur, je suis votre serviteur. S'il vous était jamais pris quelque chose, usez de moi pour vous le faire retrouver, je suis à votre service.

— Eh bien ! dit Poiret à mademoiselle Michonneau, il se rencontre des imbéciles que ce mot de police met sens dessus dessous. Ce monsieur est très aimable, et ce qu'il vous demande est simple comme bonjour.

Le lendemain devait prendre place parmi les jours les plus extraordinaires de l'histoire de la Maison-Vauquer. Jusqu'alors l'événement le plus saillant de cette vie paisible avait été l'apparition météorique de la fausse comtesse de L'Ambermesnil. Mais tout allait pâlir devant les péripéties de cette grande journée, dont il serait éternellement question dans les conversations de madame Vauquer. D'abord M. Goriot et Eugène de Rastignac dormirent jusqu'à onze heure. Madame Vauquer, ren-

trée à minuit de la Galté , resta jusqu'à dix heures et demie au lit. Lelong sommeil de Christophe , qui avait achevé le vin offert par Vautrin , causa des retards dans le service de la maison. Poiret et mademoiselle Michonneau ne se plainquirent pas de ce que le déjeuner se reculait. Quant à Victorine et à madame Couture , elles dormirent la grasse matinée. Vautrin sortit avant huit heures , et revint au moment même où le déjeuner fut servi. Personne ne réclama donc , lorsque , vers onze heures un quart , Sylvie et Christophe allèrent frapper à toutes les portes , en disant que le déjeuner attendait. Pendant que Sylvie et le domestique s'absentèrent , mademoiselle Michonneau , descendue la première , versa la liqueur dans le gobelet d'argent appartenant à Vautrin , et qui chauffait au bain-marie , parmi tous les autres. La vieille fille avait compté sur cette particularité de la pension pour faire son coup. Ce ne fut pas sans quelques difficultés que les sept pensionnaires se trouvèrent réunis. Au moment où Eugène , qui se détirait les bras , descendait le dernier de tous , un commissionnaire lui remit une lettre de madame de Nucingen. Cette lettre était ainsi conçue.

« Je n'ai ni fausse vanité ni colère avec vous , mon ami. Je vous ai attendu jusqu'à deux heures après minuit. Attendre un être que l'on aime ! Qui a connu ce supplice , ne l'impose à personne ! Je vois bien que vous aimez pour la première fois. Qu'est-il donc arrivé ? L'inquiétude m'a prise. Si je n'avais craint de livrer les secrets de mon cœur , j'aurais été savoir ce qui vous advenait d'heureux ou de malheureux ! Mais , sortir à cette heure , soit à pied , soit en voiture , n'était-ce pas se perdre ! J'ai senti le malheur d'être femme ! Rassurez-moi , expliquez-moi pourquoi vous n'êtes pas venu , après ce que vous a dit mon père. Je me fâcherai , mais je vous pardonnerai. Êtes-vous malade ? Pourquoi se loger si loin ? Un mot , de grâce. A bientôt , n'est-ce pas ? Un mot me suffira si vous êtes occupé. Dites : — J'accours , ou je souffre ! — Mais si vous étiez mal portant , mon père serait venu me le dire ! Qu'est-il donc arrivé ?... »

— Oui , qu'est-il arrivé ? s'écria Eugène qui se précipita dans la salle à manger , en froissant la lettre sans l'achever. Quelle heure est-il ?

— Onze heures et demie , dit Vautrin en sucraut son café.

Puis le forçat évadé jeta sur Eugène le regard froidement fasci-

nateur que certains hommes éminemment magnétiques ont le don de lancer, et qui, dit-on, calme les fous furieux dans les maisons d'aliénés. Eugène trembla de tous ses membres. Le bruit d'un fiacre se fit entendre dans la rue, et un domestique à la livrée de M. Taillefer, et que reconnut sur-le-champ madame Couture, entra précipitamment, d'un air effaré.

— Mademoiselle, s'écria-t-il, monsieur votre père vous demande. Un grand malheur est arrivé. M. Victurnien s'est battu en duel, il a reçu un coup d'épée dans le front, les médecins désespèrent de le sauver! Vous aurez à peine le temps de lui dire adieu, il n'a plus sa connaissance.

— Pauvre jeune homme! s'écria Vautrin. Comment se querelle-t-on quand on a trente bonnes mille livres de rentes. Décidément la jeunesse ne sait pas se conduire.

— Monsieur! lui cria Eugène.

— Hé bien! quoi? grand enfant! dit Vautrin en achevant de boire son café tranquillement, opération que mademoiselle Michonneau suivait de l'œil avec trop d'attention pour s'émouvoir de l'événement extraordinaire qui stupéfiait tout le monde. N'y a-t-il pas des duels tous les matins à Paris?

— Je vais avec vous, Victorine, disait madame Couture.

Et ces deux femmes s'envolèrent sans châle et sans chapeau. Avant de s'en aller, Victorine, les yeux en larmes, jeta sur Eugène un regard qui lui disait: — Je ne croyais pas que notre bonheur dût me causer des larmes!

— Bah! vous êtes donc prophète, monsieur Vautrin, dit madame Vauquer.

— Je suis tout, dit Collin.

— C'est-y singulier! reprit madame Vauquer en enfilant une suite de phrases insignifiantes sur cet événement. La mort nous prend sans nous consulter. Les jeunes gens s'en vont souvent avant les vieux. Nous sommes heureuses, nous autres femmes, de n'être pas sujettes au duel; mais nous avons d'autres maladies que n'ont pas les hommes. Nous faisons les enfans, et le mal de mère dure long-temps! Quel quine pour Victorine! car son père va être forcé de l'adopter.

— Voilà, dit Vautrin en regardant Eugène, hier elle était sans un sou, ce matin elle est riche de plusieurs millions.

— Dites donc, monsieur Eugène ! s'écria madame Vauquer, vous avez mis la main au bon endroit.

A cette interpellation, le père Goriot regarda l'étudiant et lui vit à la main la lettre chiffonnée.

— Vous ne l'avez pas achevée ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Seriez-vous comme les autres ? lui demanda-t-il.

— Madame, dit Eugène en s'adressant à madame Vauquer avec un sentiment d'horreur et de dégoût qui surprit les assistants, je n'épouserai jamais mademoiselle Victorine.

Le père Goriot saisit la main de l'étudiant et la lui serra. Il aurait voulu la baiser.

— Oh, oh ! fit Vautrin. Les Italiens ont un bon mot : *Col tempo !*

— J'attends la réponse, dit à Rastignac le commissionnaire de madame de Nucingen.

— Dites que j'irai.

L'homme s'en alla. Eugène était dans un violent état d'irritation qui ne lui permettait pas d'être prudent.

— Que faire ? disait-il à haute voix en se parlant à lui-même. Point de preuves.

Vautrin se mit à sourire. En ce moment, la potion, absorbée par l'estomac, commençait à opérer. Néanmoins, le forçat était si robuste qu'il se leva, regarda Rastignac, lui dit d'une voix creuse : — Jeune homme, le bien nous vient en dormant.

Et il tomba raide mort.

— Il y a donc une justice divine ! dit Eugène.

— Hé bien ! qu'est-ce qui lui prend donc, à ce pauvre cher monsieur Vautrin ?

— Une apoplexie ! cria mademoiselle Michonneau.

— Sylvie, allons, ma fille, va quérir le médecin, dit la veuve. Ha ! monsieur Rastignac, courez donc vite chez M. Bianchon, car Sylvie peut ne pas rencontrer M. Grimprel.

Rastignac, heureux d'avoir un prétexte de quitter cette épouvantable caverne, s'enfuit en courant.

— Christophe, allons, trotte chez l'apothicaire demander quelque chose pour l'apoplexie.

Christophe sortit.

— Mais, père Goriot, aidez-nous donc à le transporter là-haut chez lui.

Vautrin fut saisi, manœuvré à travers les escaliers, et mis sur son lit.

— Je ne vous suis bon à rien, je vais voir ma fille, dit M. Goriot.

— Vieil égoïste, s'écria madame Vauquer, va, je te souhaite de mourir comme un chien !

— Alléz donc voir si vous avez de l'éther, dit à madame Vauquer mademoiselle Michonneau, qui, aidée par Poiret, avait défait les habits de Vautrin.

Madame Vauquer descendit chez elle et laissa mademoiselle Michonneau maîtresse du champ de bataille.

— Allons, ôtez-lui donc sa chemise et retournez-le vite ! Soyez donc bon à quelque chose en m'évitant de voir des nudités, dit-elle à Poiret. Vous restez là comme Baba.

Vautrin retourné, mademoiselle Michonneau appliqua sur l'épaule du malade une forte claque, et les deux fatales lettres reparurent en blanc au milieu de la place rouge.

— Tiens, vous avez bien lestement gagné votre gratification de trois mille francs ! s'écria Poiret en tenant Vautrin debout pendant que mademoiselle Michonneau lui remettait sa chemise. — Ouf, il est lourd, reprit-il en le couchant.

— Taisez-vous, s'il y avait une caisse ? dit vivement la vieille fille dont les yeux semblaient percer les murs, tant elle examinait avec avidité les moindres meubles de la chambre. — Si l'on pouvait ouvrir ce secrétaire, sous un prétexte quelconque ! reprit-elle.

— Ce serait peut-être mal, répondit Poiret.

— Non, l'argent volé ayant été celui de tout le monde, n'est plus à personne. Mais le temps nous manque ! répondit-elle. J'entends la Vauquer.

— Voilà de l'éther, dit madame Vauquer. Par exemple, c'est aujourd'hui la journée aux aventures. Dieu ! cet homme-là ne peut pas être malade, il est blanc comme un poulet.

— Comme un poulet ? répéta Poiret.

— Son cœur bat régulièrement, dit la veuve en lui posant la main sur le cœur.

— Régulièrement ? dit Poiret étonné.

— Il est très bien.

— Vous trouvez ? demanda Poiret.

— Dame, il a l'air de dormir. Sylvie est allée chercher un médecin. Dites donc, mademoiselle Michonneau, il renifle à l'éther. Bah! c'est un *se-passe* (un spasme). Son pouls est bon. Sa perruque tient bien tout de même. Tiens, elle est collée! Il a de faux cheveux rapport à ce qu'il est rouge. Il est fort comme un Turc. Voyez donc, mademoiselle, quelle palatine il a sur l'estomac? Il vivra cent ans cet homme-là! On dit qu'ils sont tout bons ou tout mauvais, les rouges! Il serait donc bon, lui?

— Bon à pendre, dit Poiret.

— Vous voulez dire au cou d'une jolie femme, s'écria vivement mademoiselle Michonneau. Allez-vous-en donc, monsieur Poiret! Ça nous regarde, nous autres, de vous soigner quand vous êtes malades. D'ailleurs, pour ce à quoi vous êtes bon, vous pouvez bien vous promener, ajouta-t-elle. Madame Vauquer, et moi nous garderons bien ce cher monsieur Vautrin.

Poiret s'en alla docilement, et sans murmurer, comme un chien à qui son maître donne un coup de pied.

Rastignac était sorti pour marcher, pour prendre l'air: il étouffait. Ce crime commis à heure fixe, il avait voulu l'empêcher la veille. Qu'était-il arrivé? Que devait-il faire? Il tremblait d'en être le complice. Le sang-froid de Vautrin l'épouvantait encore.

— Si cependant Vautrin mourait sans parler! se disait Rastignac.

Il allait à travers les allées du Luxembourg, comme s'il eût été traqué par une meute de chiens, et il lui semblait en entendre les aboiemens.

— Hé bien! lui cria Bianchon, as-tu lu LE PILOTE?

LE PILOTE était une feuille radicale dirigée par M. Tissot et qui donnait pour la province, quelques heures après les journaux du matin, une édition où se trouvaient les nouvelles du jour qui alors avaient, dans les départemens, vingt-quatre heures d'avance sur les autres feuilles.

— Il s'y trouve une fameuse histoire, dit l'interne de l'hôpital Cochin. Le fils Taillefer s'est battu en duel avec le colonel Franchessini de la vieille garde, qui lui a mis deux pouces de fer dans le front. Voilà la petite Victorine un des plus riches partis de Paris. Hein, si l'on avait su cela! Quel Trente-et-Quarante que la mort! Est-il vrai que Victorine te regardait d'un bon œil, toi!

— Tais-toi, Bianchon ; je ne l'épouserai jamais. J'aime une délicieuse femme, j'en suis aimé, je...

— Tu dis cela comme si tu te battais les flancs pour ne pas être infidèle. Montre-moi donc une femme qui vaille le sacrifice de la fortune de M. Taillefer.

— Tous les démons sont donc après moi ? s'écria Rastignac.

— Après qui donc en as-tu ? Es-tu fou ? Donne-moi donc la main, dit Bianchon, que je te tâte le pouls. Tu as, sapristie, la fièvre.

— Ha ! donc chez la mère Vauquer, lui dit Eugène, ce scélérat de Vautrin vient de tomber comme mort !

— Ba ! dit Bianchon qui laissa Rastignac seul, tu me confirmes des soupçons que je veux aller vérifier.

La longue promenade de l'étudiant en droit fut solennelle. Il fit en quelque sorte le tour de sa conscience. S'il flotta, s'il s'examina, s'il hésita, du moins sa probité sortit de cette âpre et terrible discussion, éprouvée comme une barre de fer qui résiste à tous les essais. Il se souvint des confidences que le père Goriot lui avait faites la veille, il se rappela l'appartement choisi pour lui, près de Delphine, rue d'Artois. Il reprit sa lettre, la relut, la baisa.

— Un tel amour est mon ancre de salut ! se dit-il. Ce pauvre vieillard a bien souffert par le cœur. Il ne dit rien de ses chagrins, mais qui ne les devinerait pas ? Eh bien ! j'aurai soin de lui comme d'un père, je lui donnerai mille jouissances. Si elle m'aime, elle viendra souvent chez moi passer la journée près de lui. Cette grande comtesse de Restaud est une infâme, elle ferait un portier de son père. Chère Delphine, elle est meilleure pour le bonhomme, elle est digne d'être aimée. Ah ! ce soir je serai donc heureux !

Il tira la montre, l'admira.

— Tout m'a réussi. Quand on s'aime bien, pour toujours, l'on peut s'aider, je puis recevoir cela. D'ailleurs je parviendrai, certes ! et pourrai tout rendre au centuple. Il n'y a dans cette liaison ni crime, ni rien qui puisse faire froncer le sourcil à la vertu la plus sévère. Combien d'honnêtes gens contractent des unions semblables ! Nous ne trompons personne, et ce qui nous avilit, c'est le mensonge. Mentir, n'est-ce pas abdiquer ? Elle s'est depuis long-temps séparée de son mari. D'ailleurs, je lui

dirai, moi, à cet Alsacien, de me céder une femme qu'il lui est impossible de rendre heureuse.

Le combat de Rastignac dura long-temps. Quoique la victoire dût rester aux vertus de la jeunesse, il fut néanmoins ramené par une invincible curiosité, sur les quatre heures et demie, à la nuit tombante, vers la maison Vauquer qu'il se jurait à lui-même de quitter pour toujours. Il voulait savoir si Vautrin était mort. Après avoir eu l'idée de lui administrer un vomitif, Bianchon avait fait porter à son hôpital les matières rendues par Vautrin, afin de les analyser chimiquement; car, en voyant l'insistance que mit mademoiselle Michonneau à vouloir les faire jeter, ses doutes se fortifièrent. Vautrin fut trop promptement rétabli pour que Bianchon ne soupçonnât pas quelque complot contre le joyeux boute-en-train de la pension. A l'heure où rentra Rastignac, Vautrin se trouvait donc debout près du poêle dans la salle à manger. Attirés plus tôt que de coutume par la nouvelle du duel de M. Taillefer le fils, les pensionnaires, curieux de connaître les détails de l'affaire et l'influence qu'elle avait eue sur la destinée de Victorine, étaient réunis, moins le père Goriot, et devisaient de cette aventure. Quand Eugène entra, ses yeux rencontrèrent ceux de l'imperturbable Vautrin, dont le regard pénétra si avant dans son cœur, et y remua si fortement quelques cordes mauvaises, qu'il en frissonna.

— Hé bien, cher enfant, lui dit le forçat évadé, la Camuse aura long-temps tort avec moi. J'ai, selon ces dames, soutenu victorieusement un coup de sang qui aurait dû tuer un bœuf.

— Ha! vous pouvez bien dire un taureau, s'écria la veuve Vauquer.

— Seriez-vous donc fâché de me voir en vie? dit Vautrin à l'oreille de Rastignac, dont il crut deviner les pensées. Ce serait d'un homme diantrement fort!

— Ha, ma foi! dit Bianchon, mademoiselle Michonneau parlait avant-hier d'un monsieur surnommé *Trompe-la-Mort*: ce nom-là vous irait bien.

Ce mot produisit sur Vautrin l'effet de la foudre. Il pâlit et chancela. Son regard magnétique tomba comme un rayon de soleil sur mademoiselle Michonneau, à laquelle il cassa les jarrets. La vieille fille se laissa couler sur une chaise. Poiret s'avança vivement entre elle et Vautrin, comprenant qu'elle était en dan-

ger, tant la figure du forçat devint féroce et significative en déposant le masque benin sous lequel se cachait sa vraie nature. Sans rien comprendre encore à ce drame, tous les pensionnaires restèrent ébahis. En ce moment, l'on entendit le pas de plusieurs hommes, et le bruit de quelques fusils que des soldats firent sonner sur le pavé de la rue. Au moment où Collin cherchait machinalement une issue, en regardant les fenêtres et les murs, quatre hommes se montrèrent à la porte du salon. Le premier était le chef de la police de sûreté, les trois autres étaient des officiers de paix.

— Au nom de la loi, du roi! dit un des officiers, dont le discours fut couvert par un murmure d'étonnement.

Bientôt le silence régna dans la salle à manger, et les pensionnaires se séparèrent pour livrer passage à trois de ces hommes, qui tous avaient la main dans leur poche de côté et y tenaient un pistolet armé. Deux gendarmes qui suivaient les agens occupèrent la porte du salon, et deux autres se montrèrent à celle qui sortait par l'escalier. Le pas et les fusils de plusieurs soldats retentirent sur le pavé caillouteux qui longeait la façade. Tout espoir de fuite fut donc interdit à Trompe-la-Mort, sur qui tous les regards s'attachèrent irrésistiblement. Le chef alla droit à lui, commença par lui donner sur la tête une tape si violemment appliquée qu'il fit sauter la perruque et rendit à la tête de Collin toute son horreur. Accompagnées des cheveux rouge-brique et courts qui leur donnaient un épouvantable caractère de force mêlée de ruse, cette tête et cette face, en harmonie avec le buste, furent intelligemment illuminées comme si les feux de l'enfer les eussent éclairées. Chacun comprit tout Vautrin, son passé, son présent, son avenir, ses doctrines implacables, la religion de son bon plaisir, la royauté que lui donnait le cynisme de ses pensées, de ses actes, et la force d'une organisation faite à tout. Le sang lui monta au visage, et ses yeux brillèrent comme ceux d'un chat sauvage. Il bondit sur lui-même par un mouvement empreint d'une si féroce énergie, il rugit si bien qu'il arracha des cris de terreur à tous les spectateurs. A ce geste de lion, et s'appuyant de la clameur générale, les agens tirèrent leurs pistolets. Collin comprit son danger en voyant briller le chien de chaque arme, et donna tout à coup la preuve de la plus haute puissance humaine. Horrible et majestueux spectacle! sa phy-

sionomie présenta un phénomène qui ne peut être comparable qu'à celui de la chaudière pleine de vapeur fumeuse prête à soulever des montagnes, dissoute en un clin d'œil par une goutte d'eau froide. La goutte d'eau qui froidit sa rage fut une réflexion rapide comme un éclair. Il se mit à sourire et regarda sa perruque.

— Tu n'es pas dans tes jours de politesse, dit-il au chef de la police de sûreté.

Il tendit ses mains aux gendarmes en les appelant par un signe de tête.

— Messieurs les gendarmes, mettez-moi les menottes ou les poucettes. Je prends à témoin les personnes présentes que je ne résiste pas !

Un murmure admiratif, arraché par la promptitude avec laquelle la lave et le feu sortirent et rentrèrent dans ce volcan humain, retentit dans la salle.

— Ça te la coupe, monsieur l'enfonceur, reprit le forçat en regardant le célèbre directeur de la police judiciaire.

— Allons, qu'on se déshabille, lui dit l'homme de la petite rue Sainte-Anne d'un air plein de mépris.

— Pourquoi ? dit Collin, il y a des dames, je ne nie rien, et je me rends.

Il fit une pause, et regarda l'assemblée comme un orateur prêt à dire des choses surprenantes.

— Écrivez, papa Lachapelle, dit-il en s'adressant à un petit vieillard en cheveux blancs, qui s'était assis au bout de la table après avoir tiré d'un portefeuille le procès-verbal de l'arrestation. Je reconnais être Jacques Collin, dit Trompe-la-Mort, condamné à vingt ans de fers, et je viens de prouver que je n'ai pas volé mon surnom. — Si j'avais seulement levé la main, dit-il aux pensionnaires, ces trois mouchards-là répandaient tout *mon raisiné* sur le *trimar* domestique de maman Vauquer. Les drôles se mêlent de combiner des guets à pens !

Madame Vauquer se trouva mal en entendant ces mots.

— Mon Dieu ! c'est à en faire une maladie, moi qui étais hier à la Gaité avec lui ! dit-elle à Sylvie.

— De la philosophie, maman ! reprit Collin. Est-ce un malheur d'avoir été dans ma loge hier, à la Gaité ! s'écria-t-il. Êtes-vous meilleurs que nous ? Nous avons moins d'infamie sur l'é-

paule que vous n'en avez dans le cœur, membres flasques d'une société gangrenée! Le meilleur d'entre vous ne me résistait pas!

Ses yeux s'arrêtèrent sur Rastignac auquel il adressa un sourire gracieux qui contrastait singulièrement avec la rude expression de sa figure.

— Notre petit marché va toujours, mon ange! en cas d'acceptation, toutefois? Vous savez!

Il chanta :

Ma Fanchette est charmante
Dans sa simplicité.

— Ne soyez pas embarrassé, reprit-il, je sais faire mes recouvremens. L'on me craint trop pour me *flouer*, moi!

Le bague avec ses mœurs et son langage, avec ses brusques transitions du plaisant à l'horrible, son épouvantable grandeur, sa familiarité, sa bassesse, fut tout à coup représenté dans cette interpellation et par cet homme qui ne fut plus un homme, mais le type de toute une nation dégénérée, d'un peuple sauvage et logique, brutal et souple. En un moment Collin devint un poème infernal, où se peignirent tous les sentimens humains, moins un seul, celui du repentir. Son regard était celui de l'ange déchu qui veut toujours la guerre. Rastignac baissa les yeux en acceptant ce cousinage criminel comme une expiation de ses mauvaises pensées.

— Qui m'a trahi? dit Collin en promenant son terrible regard sur l'assemblée. Et l'arrêtant sur mademoiselle Michonneau : — C'est toi, lui dit-il, vieille cagnotte! En disant deux mots, je pourrais te faire scier le cou dans huit jours. Je te pardonne, je suis chrétien! D'ailleurs ce n'est pas toi qui m'as vendu. Mais qui?

— Ah! Ah! vous fouillez là-haut! s'écria-t-il en entendant les officiers de la police judiciaire qui ouvraient ses armoires et s'emparaient de ses effets. Dénichés les oiseaux, envolés d'hier! Et vous ne saurez rien, mes livres de commerce sont là, dit-il en se frappant le front. Je sais qui m'a vendu maintenant. Ce ne peut être que ce gredin de Fil-de-Soie! — Pas vrai, père l'empoi-gneur? dit-il au chef de police. Ça s'accorde trop bien avec le séjour de nos billets de banque là haut. Plus rien, mes petits mouchards. Quant à Fil-de-Soie, il sera *terré* sous quinze jours,

lors même que vous le feriez garder par toute votre gendarmerie. — Que lui avez-vous donné à cette Michonnette? dit-il aux gens de la police, quelque millier d'écus! Je valais mieux que ça, Ninon cariée! Pompadour en loques! Vénus du Père-Lachaise! Si tu m'avais prévenu, tu aurais eu six mille francs. Ah! tu ne t'en doutais pas, vieille vendeuse de chair! J'aurais eu la préférence. Oui, je les aurais donnés pour éviter un voyage qui me contrarie et me fait perdre de l'argent, disait-il pendant qu'on lui mettait les menottes. Ces gens-là vont se faire un plaisir de me traîner un temps infini pour m'*otolondrer*. S'ils m'envoient tout de suite au baignoir, je serais bientôt rendu à mes occupations, malgré nos petits badauds du quai des Orfèvres. Là-bas ils vont tous se mettre l'âme à l'envers pour faire évader leur général, ce bon Trompe-la-Mort! Y a-t-il un de vous qui soit, comme moi, riche de plus de six cents amis prêts à tout faire pour vous? demanda-t-il aux pensionnaires avec fierté. Mais il y a du bon là, dit-il en se frappant le cœur, je n'ai jamais trahi personne! — Tiens, cagnotte, vois-les, dit-il en s'adressant à la vieille fille, ils me regardent avec terreur; et toi, tu leur soulèves le cœur de dégoût. Ramaseton butin.

Il fit une pause en contemplant les pensionnaires.

— Êtes-vous bêtes, vous autres, n'avez-vous jamais vu de forçat? Un forçat de la trempe de Collin, ici présent, est un homme moins lâche que les autres, et qui proteste contre les profondes déceptions du contrat social, comme dit Jean-Jacques, dont je me glorifie d'être l'élève. Enfin, je suis seul contre le gouvernement avec son tas de tribunaux, de gendarmes, de budgets, et je les roule.

— Diantre, dit le peintre, il est fameusement beau à dessiner!

— Dis-moi, menin du bourreau, gouverneur de la VEUVE (nom plein de terrible poésie que les forçats donnent à la guillo-tine), ajouta-t-il en se tournant vers le chef de la police de sûreté, sois bon enfant, dis-moi si c'est Fil-de-Soie qui m'a vendu? Je ne voudrais pas qu'il payât pour un autre. Ce ne serait pas juste.

En ce moment les agens qui avaient tout ouvert et tout inventorié chez lui rentrèrent et parlèrent à voix basse au chef de l'expédition. Le procès-verbal était fini.

— Messieurs, dit Collin en s'adressant aux pensionnaires, ils

vont m'emmenner. Vous avez été tous très aimables pour moi , pendant mon séjour ici , j'en aurai de la reconnaissance. Recevez mes adieux. Vous me permettrez de vous envoyer des figues de Provence.

Il fit quelque pas , et se retourna pour regarder Rastignac.

— Adieu , Eugène , dit-il d'une voix douce et triste qui contrastait singulièrement avec le ton brusque de ses discours. Si tu étais gêné , je t'ai laissé un ami dévoué.

Malgré les menottes , il put se mettre en garde , fit un appel de maître d'armes , cria : — Une , deux ! et se fendit.

— En cas de malheur , adresse-toi là ! Homme et argent , tu peux disposer de tout !

Ce singulier personnage mit assez de bouffonnerie dans ces dernières paroles pour qu'elles ne pussent être comprises que de Rastignac et de lui. Quand la maison fut évacuée par les gendarmes , par les soldats et les agens de la police , Sylvie , qui frottait de vinaigre les tempes de sa maîtresse , regarda les pensionnaires étonnés.

— Eh bien ! dit-elle , c'était un bon homme tout de même !

Cette phrase rompit le charme que produisaient sur chacun l'affluence et la diversité des sentimens excités par cette scène. En ce moment , les pensionnaires , après s'être examinés entre eux , virent tous à la fois mademoiselle Michonneau grêle , sèche et froide autant qu'une momie , tapie près du poêle , les yeux baissés , comme si elle eût craint que l'ombre de son abat-jour ne fût pas assez forte pour cacher l'expression de ses regards ; et cette figure , qui leur était antipathique depuis si long-temps , leur fut tout à coup expliquée. Un murmure qui , par sa parfaite unité de son , trahissait un dégoût unanime , retentit sourdement. Mademoiselle Michonneau l'entendit et resta. Biauchon , le premier , se pencha vers son voisin :

— Je décampe si cette fille doit continuer à dîner avec nous , dit-il à demi-voix.

En un clin d'œil chacun , moins Poiret , approuva la proposition de l'étudiant en médecine , qui , fort de l'adhésion générale , s'avança vers le vieux pensionnaire.

— Vous qui êtes lié particulièrement avec mademoiselle Michonneau , lui dit-il , parlez-lui , faites-lui comprendre qu'elle doit s'en aller à l'instant même.

— A l'instant même ! répéta Poiret étonné !

Puis il vint auprès de la vieille fille, et lui dit quelques mots à l'oreille.

— Mais mon terme est payé, je suis ici pour mon argent comme tout le monde, dit-elle en lançant un regard de vipère sur les pensionnaires.

— Qu'à cela netienne, nous nous cotiserons pour vous le rendre ! dit Rastignac.

— Monsieur soutient Collin ? répondit-elle en jetant sur l'étudiant un regard venimeux et interrogateur. Il n'est pas difficile de savoir pourquoi.

A ce mot, Eugène bondit comme pour se ruer sur la vieille fille et l'étrangler. Ce regard, dont il comprit les perfidies, venait de jeter une horrible lumière dans son âme.

— Laissez-la donc, s'écrièrent les pensionnaires.

Rastignac se croisa les bras et resta muet.

— Finissons-en avec mademoiselle Judas, dit le peintre en s'adressant à madame Vauquer. Madame, si vous ne mettez pas à la porte la Michonneau, nous quittons tous votre baraque, et nous dirons partout qu'il ne s'y trouvait que des espions et des forçats. Dans le cas contraire, nous nous tairons tous sur cet événement, qui, au bout du compte, pourrait arriver dans les meilleures sociétés, jusqu'à ce qu'on marque les galériens au front, et qu'on leur défende de se déguiser en bourgeois de Paris, et de se faire aussi bêtement farceurs qu'ils le sont tous.

A ce discours, madame Vauquer retrouva miraculeusement la santé, se redressa, se croisa les bras, ouvrit des yeux clairs et sans apparence de larmes.

— Mais, mon cher monsieur, vous voulez donc la ruine de ma maison ? Voilà M. Vautrin . . . — Oh, mon Dieu ! se dit-elle en s'interrompant elle-même, je ne puis pas m'empêcher de l'appeler par son nom d'honnête homme ! — Voilà, reprit-elle, un appartement vide, et vous voulez que j'en aie deux de plus à louer dans une saison où tout le monde est casé !

— Messieurs, prenons nos chapeaux, et allons dîner place Sorbonne, chez Flicoteaux, dit Bianchon.

Madame Vauquer calcula d'un seul coup d'œil le parti qui lui était le plus avantageux, et roula jusqu'à mademoiselle Michonneau.

— Allons , ma chère petite belle , vous ne voulez pas la mort de mon établissement, hein ? Vous voyez à quelle extrémité me réduisent ces messieurs, remontez dans votre chambre pour ce soir.

— Du tout , du tout , crièrent les pensionnaires , nous voulons qu'elle sorte à l'instant !

— Mais elle n'a pas diné , cette pauvre demoiselle , dit Poiret d'un ton piteux.

— Elle ira diner où elle voudra , crièrent plusieurs voix.

— A la porte la moucharde !

— A la porte les mouchards !

— Messieurs , s'écria Poiret , qui s'éleva tout à coup à la hauteur du courage que l'amour prête aux béliers , respectez une personne du sexe.

— Les mouchards ne sont d'aucun sexe , dit le peintre.

— Fameux sexorama !

— A la porte !

— Messieurs , ceci est indécent ! Quand on renvoie les gens , on doit y mettre les formes ! Nous avons payé , nous restons , dit Poiret en se couvrant de sa casquette et se plaçant sur une chaise à côté de mademoiselle Michonneau , que prêchait madame Vauquer.

— Méchant , lui dit le peintre d'un air comique , petit méchant , va !

— Allons , si vous ne vous en allez pas , nous nous en allons , nous autres , dit Bianchon.

Et les pensionnaires firent en masse un mouvement vers le salon.

— Mademoiselle , que voulez-vous donc ? s'écria madame Vauquer , je suis ruinée ! Vous ne pouvez pas rester , ils vont en venir à des actes de violence contre vous.

Mademoiselle Michonneau se leva.

— Elle s'en ira !

— Elle ne s'en ira pas !

— Elle s'en ira !

— Elle ne s'en ira pas !

Ces mots dits alternativement , et l'hostilité des propos qui commençaient à se tenir sur elle , contraignirent enfin mademoiselle Michonneau à partir , après quelques stipulations faites à voix basse avec l'hôtesse.

— Je vais chez madame Buneaud , dit-elle d'un air menaçant.

— Allez où vous voudrez , mademoiselle , dit madame Vau-

quer, qui vit une cruelle injure dans le choix qu'elle faisait d'une maison avec laquelle elle rivalisait, et qui lui était conséquemment odieuse. Allez chez la Buneaud, vous aurez du vin à faire danser les chèvres, et des plats achetés chez les regrattiers.

Les pensionnaires se mirent sur deux files dans le plus grand silence. Poiret regarda si tendrement mademoiselle Michonneau, il se montra si naïvement indécis, sans savoir s'il devait la suivre ou rester, que les pensionnaires, heureux du départ de mademoiselle Michonneau, se mirent à rire en se regardant.

— Xi, xi, xi, Poiret, lui cria le peintre. Allons, houp-là, haoup!

L'employé au Muséum se mit à chanter comiquement ce début d'une romance connue :

Partant pour la Syrie, le jeune et beau Dunois.

— Allez donc, vous en mourez d'envie, *trahit sua quemque voluptas*, dit Bianchon.

— Chacun suit sa particulière, traduction libre de Virgile, dit un répétiteur.

Mademoiselle Michonneau ayant fait le geste de prendre le bras de Poiret en le regardant, il ne put résister à cet appel, et vint donner son appui à la vieille fille. Des applaudissemens éclatèrent, et il y eut une explosion de rires.

— Bravo, Poiret!

— Ce vicieux Poiret!

— Apollon-Poiret!

— Mars-Poiret!

— Courageux Poiret!

En ce moment, un commissionnaire entra, remit une lettre à M^{me} Vauquer, qui se laissa couler sur sa chaise après l'avoir lue.

— Mais il n'y a plus qu'à brûler ma maison! le tonnerre y tombe! le fils Taillefer est mort à trois heures! Je suis bien punie d'avoir souhaité du bien à ces dames au détriment de ce pauvre jeune homme. Madame Couture et Victorine me redemandent leurs effets et vont demeurer chez son père! M. Taillefer permet à sa fille de garder la veuve Couture comme demoiselle de compagnie! Quatre appartemens de vacans! cinq pensionnaires de moins!

Elle s'assit et parut près de pleurer.

— Le malheur est entré chez moi! s'écria-t-elle.

Le roulement d'une voiture qui s'arrêtait retentit tout à coup dans la rue.

— Encore quelque chappe-chute ! dit Sylvie.

M. Goriot montra soudain une physionomie brillante et colorée de bonheur, qui pouvait faire croire à sa régénération.

— Goriot en fiacre ! dirent les pensionnaires, la fin du monde arrive.

Le bonhomme alla droit à Eugène, qui restait pensif dans un coin, et le prit par le bras.

— Venez ! lui dit-il d'un air joyeux.

— Vous ne savez donc pas ce qui se passe ? lui dit Eugène. M. Vautrin était un forcat que l'on vient d'arrêter, et le fils Taillefer est mort.

— Hé bien ! qu'est-ce que ça nous fait ? répondit le père Goriot. Jedîne avec ma fille chez vous ! entendez-vous ? Elle vous attend, venez !

Et il tira si violemment Rastignac par le bras, qu'il le fit marcher de force, et parut l'enlever comme si c'eût été sa maîtresse.

— Dinons ! cria le peintre.

En un moment chacun eut pris une chaise et s'attabla.

— Par exemple, dit la grosse Sylvie, tout est malheur aujourd'hui, mon haricot de mouton s'est attaché. Bah, vous le mangerez brûlé, tant pire !

Madame Vauquer n'eut pas le courage de dire un mot en ne voyant que dix personnes, au lieu de dix-huit, autour de sa table. Chacun tenta de la consoler et de l'égayer. Si d'abord les externes s'entretinrent de Vautrin et des événemens de la journée, ils obéirent bientôt à l'allure serpentine de leur conversation, et se mirent à parler des duels, du bague, de la justice, des lois à refaire, des prisons : puis ils se trouvèrent à mille lieues de Jacques Collin, de Victorine et de son frère. Quoiqu'ils ne fussent que dix, ils crièrent comme vingt, et semblaient être plus nombreux qu'à l'ordinaire ; ce fut toute la différence qu'il y eut entre ce dîner et celui de la veille. L'insouciance habituelle de ce monde égoïste qui, le lendemain, devait avoir dans les événemens quotidiens de Paris une autre proie à dévorer, reprit le dessus, et madame Vauquer elle-même se laissa calmer par l'espérance qui emprunta la voix de la grosse Sylvie.

Cette journée devait être jusqu'au soir une fantasmagorie pour

Eugène, qui, malgré la force de son caractère et la bonté de sa tête, ne savait comment classer ses idées, quand il se trouva dans le fiacre, à côté du père Goriot, dont les discours trahissaient une joie inaccoutumée, et retentissaient à son oreille, après tant d'émotions, comme les paroles que nous entendons en rêve.

— C'est fini de ce matin. Nous dinons tous les trois ensemble; ensemble! comprenez-vous? Voici quatre ans que je n'ai diné avec ma Delphine, ma petite Delphine! Je vais l'avoir à moi pendant toute une soirée. Nous sommes chez vous depuis ce matin. J'ai travaillé comme un manoeuvre, babit bas. J'aidais à porter les meubles. Ha! ha! vous ne savez pas comme elle est gentille à table; elle s'occupera de moi: « — Tenez, papa, mangez donc de cela, c'est bon! » Et alors je ne peux pas manger. Oh! y a-t-il long temps que je n'ai été tranquille avec elle, comme nous allons l'être!

— Mais, lui dit Eugène, aujourd'hui le monde est donc renversé?

— Renversé! lui dit le père Goriot. Mais à aucune époque le monde n'a si bien été. Je ne vois que des figures gaies dans les rues, des gens qui se donnent des poignées de main, et qui s'embrassent, des gens heureux comme s'ils allaient tous dîner chez leurs filles, y *gobichonner* un bon petit diner qu'elle a commandé devant moi au chef du Café Anglais. Mais bah! près d'elle le chicotin serait doux comme miel.

— Je crois revenir à la vie, se dit Eugène.

— Mais marchez donc, cocher! cria le père Goriot en ouvrant la glace de devant. Allez donc plus vite! je vous donnerai cent sous pour boire, si vous me menez en dix minutes là où vous savez.

En entendant cette promesse, le cocher traversa Paris avec la rapidité de l'éclair.

— Il ne va pas, ce cocher! disait le père Goriot.

— Mais où me conduisez-vous donc? lui demanda Rastignac.

— Chez vous! dit le père Goriot.

La voiture s'arrêta rue d'Artois. Le bonhomme descendit le premier et jeta dix francs au cocher, avec la prodigalité d'un homme veuf qui, dans le paroxysme de son plaisir, ne prend garde à rien.

— Allons, montons, dit-il à Rastignac en lui faisant traverser

une cour et le conduisant à la porte d'un appartement situé au troisième étage, sur le derrière d'une maison neuve et de belle apparence.

Le père Goriot n'eut pas besoin de sonner. Thérèse, la femme de chambre de madame de Nucingen, ouvrit, et Eugène se vit dans un délicieux appartement de garçon, composé d'une antichambre, d'un petit salon, d'une chambre à coucher et d'un cabinet ayant vue sur un jardin. Dans le petit salon, dont l'ameublement et le décor pouvaient soutenir la comparaison avec ce qu'il avait vu de plus joli, de plus gracieux, il aperçut, à la lumière des bougies, Delphine qui se leva d'une causeuse, au coin du feu, mit son écran sur la cheminée, et lui dit, avec une intonation de voix chargée de tendresse : — Il a donc fallu aller vous chercher, monsieur qui ne comprenez rien ?

Thérèse s'en alla. L'étudiant prit Delphine dans ses bras, la serra vivement et pleura de joie. Ce dernier contraste entre ce qu'il voyait et ce qu'il venait de voir, dans un jour où tant d'irritations avaient fatigué son cœur et sa tête, détermina chez Rastignac un accès de sensibilité nerveuse.

— Je savais bien, moi, qu'il t'aimait ! dit tout bas le père Goriot à sa fille, pendant qu'Eugène abattu gisait sur la causeuse, sans pouvoir prononcer une parole et sans se rendre compte encore de la manière dont ce dernier coup de baguette avait été frappé.

— Mais venez donc voir, lui dit madame de Nucingen, en le prenant par la main et l'emmenant dans une chambre dont les tapis, les meubles et les moindres détails lui rappelèrent, en de plus petites proportions, celle de Delphine.

— Il y manque le lit ! dit Rastignac.

— Oui, monsieur, dit-elle en rougissant et lui serrant la main.

Eugène la regarda, comprit, jeune encore, tout ce qu'il y avait de pudeur vraie dans un cœur de femme aimante.

— Vous êtes une de ces créatures que l'on doit adorer toujours, lui dit-il à l'oreille. Oui, j'ose vous le dire, puisque nous nous comprenons si bien : plus vif et sincère est l'amour, plus il doit être voilé, mystérieux. Ne donnons notre secret à personne.

— Oh ! je ne serai pas quelqu'un, moi ! dit le père Goriot en grognant.

— Vous savez bien que vous êtes *nous*, vous....

— Ah, voilà ce que je voulais. Vous ne ferez pas attention à moi, n'est-ce pas ? J'irai, je viendrai comme un bon esprit qui est partout et qu'on sait être là, sans le voir. Hé bien, Delphinette, Ninette, Dedel ! n'ai-je pas eu raison de te dire : — « Il y a un joli appartement rue d'Artois, meublons-le pour lui. » Tu ne voulais pas. Ha ! ha ! c'est moi qui suis l'auteur de ta joie, comme je suis l'auteur de tes jours. Les pères doivent toujours donner pour être heureux ; donner toujours, c'est ce qui fait qu'on est père.

— Comment ? dit Eugène.

— Oui, elle ne voulait pas, elle avait peur qu'on ne dise des bêtises, comme si le monde valait le bonheur ! Mais toutes les femmes rêvent de faire ce qu'elle fait....

Le père Goriot parlait tout seul, madame de Nucingen avait emmené Rastignac dans le cabinet où le bruit d'un baiser retentit, quelque légèrement donné qu'il fût. Cette pièce était en rapport avec l'élégance de l'appartement, dans lequel rien d'ailleurs ne manquait.

— A-t-on bien deviné vos vœux ? dit-elle en revenant dans le salon pour se mettre à table.

Eugène parut inquiet.

— Oui, dit-il, trop bien ! Hélas, ce luxe si complet, ces beaux rêves réalisés, toutes les poésies d'une vie jeune, élégante, je les sens trop pour ne pas les mériter, mais je ne puis les accepter de vous, et je suis trop pauvre encore pour....

— Ah ! ah ! vous me résistez déjà, dit-elle d'un petit air d'autorité railleuse, en faisant une de ces jolies moues que font les femmes quand elles veulent se moquer de quelque scrupule pour le mieux dissiper.

Eugène s'était trop solennellement interrogé pendant cette journée, et l'arrestation de Vautrin, en lui montrant la profondeur de l'abîme dans lequel il avait failli rouler, venait de trop bien corroborer ses sentimens nobles et sa délicatesse, pour qu'il cédât à cette caressante réfutation de ses idées généreuses. Une profonde tristesse s'empara de lui.

— Comment, dit madame de Nucingen, vous refuseriez ! Savez-vous ce que signifie un refus semblable ? Vous doutez de l'avenir, vous n'osez pas vous lier à moi ! Vous avez donc peur

de trahir mon affection ! Si vous m'aimez, si je... vous aime, pourquoi reculez-vous devant d'aussi minces obligations ? Si vous connaissiez le plaisir que j'ai eu à m'occuper de tout ce ménage de garçon, vous n'hésiteriez pas, et vous me demanderiez pardon. J'avais de l'argent à vous, je l'ai bien employé, voilà tout ! Vous croyez être grand, et vous êtes petit. Vous demandez bien plus... (Ah ! dit-elle en saisissant un regard de passion chez Eugène), et vous faites des façons pour des niaiseries. Si vous ne m'aimez point, oh ! oui, n'acceptez pas. Mon sort est dans un mot. Parlez !

— Mais, mon père, dites-lui donc quelques bonnes raisons, ajouta-t-elle en se tournant vers son père après une pause. Croit-il que je ne sois pas moins chatouilleuse que lui sur notre honneur ?

Le père Goriot avait le sourire fixe d'un thériakis en voyant, en écoutant cette jolie querelle.

— Enfant, vous êtes à l'entrée de la vie ! reprit-elle en saisissant la main d'Eugène, vous trouvez une barrière insurmontable pour beaucoup de gens, une main de femme vous l'ouvre, et vous reculez ! Mais vous réussirez, vous ferez une brillante fortune, le succès est écrit sur votre beau front ! Ne pourrez-vous pas alors me rendre ce que je vous prête aujourd'hui ? Autrefois les dames ne donnaient-elles pas à leurs chevaliers des armures, des épées, des casques, des cottes de mailles, des chevaux, afin qu'ils pussent aller combattre en leur nom dans les tournois ? Eh bien ! Eugène, les choses que je vous offre sont les armes de l'époque, ce sont des outils nécessaires à qui veut être quelque chose. Il est joli le grenier où vous êtes, s'il ressemble à la chambre de papa ! Voyons, nous ne dînerons donc pas ? Voulez-vous m'attrister ? Répondez donc, dit-elle en lui secouant la main.

Eugène restait immobile.

— Mon Dieu, papa, décidez-le donc, ou je sors et ne le revois jamais.

— Je vais vous décider, dit le père Goriot en sortant de son extase. Mon cher monsieur Eugène, vous allez emprunter de l'argent à des juifs, n'est-ce pas ?

— Il le faut bien, dit-il.

— Bon, je vous tiens, reprit le bonhomme en tirant un mau-

vais portefeuille en cuir tout usé. Je me suis fait juif, j'ai payé toutes les factures, les voici! Vous ne devez pas un centime pour tout ce qui se trouve ici. Ça ne fait pas une grossesomme, tout au plus cinq mille francs! Je vous les prête, moi! Vous ne me refuserez pas, je ne suis pas une femme. Vous m'en ferez une reconnaissance sur un chiffon de papier, et vous me les rendrez plus tard.

Quelques pleurs roulèrent à la fois dans les yeux d'Eugène et de Delphine, qui se regardèrent avec surprise. Rastignac tendit la main au bonhomme et la lui serra.

— Eh bien, quoi! n'êtes-vous pas mes enfans? dit Goriot.

— Mais, mon pauvre père, dit madame de Nucingen, comment avez-vous donc fait?

— Ha! nous y voilà, répondit-il. Quand je t'ai eue décidée à le mettre près de toi, que je t'ai vue acheter des choses comme pour une mariée, je me suis dit: « Elle va se mettre dans l'embarras! » L'avoué prétend que le procès à intenter à ton mari, pour lui faire rendre ta fortune, durera plus de six mois. Alors j'ai vendu mes treize cent cinquante livres de rente perpétuelle, je me suis fait, avec quinze mille francs, douze cents francs de rentes viagères bien hypothéquées, et j'ai payé vos marchands avec le reste du capital, mes enfans. Moi, j'ai là-haut une chambre de cinquante écus par an, je peux vivre comme un prince avec quarante sous par jour, et j'aurai encore du reste. Je n'use rien, il ne me faut presque pas d'habits. Voilà quinze jours que je ris dans ma barbe, en me disant: — « Vont-ils être heureux! » Eh bien! n'êtes-vous pas heureux?

— Oh! papa, papa, dit madame de Nucingen en sautant sur son père, qui la reçut sur ses genoux.

Elle le couvrit de baisers, lui caressa les joues avec ses cheveux blonds, et versa des pleurs sur ce vieux visage, épanoui, brillant.

— Cher père, vous êtes un père! Non, il n'existe pas deux pères comme vous sous le ciel. Eugène vous aimait bien déjà, que sera-ce maintenant?

— Mais, mes enfans, dit le père Goriot, qui depuis dix ans n'avait pas senti le cœur de sa fille battre sur le sien, mais Delphinette, tu veux donc me faire mourir de joie! Mon pauvre cœur se brise. Allez, monsieur Eugène, nous sommes déjà quittes!

Et le vieillard serrait sa fille par une étreinte si sauvage, si délirante qu'elle dit : — Ah ! tu me fais mal.

— Je t'ai fait mal ! dit-il en pâlisant.

Il la regarda d'un air surhumain de douleur ; car pour bien peindre la physionomie de ce Christ de la Paternité, il faudrait aller chercher des comparaisons dans les images que les princes de la palette ont inventées pour peindre la passion soufferte au bénéfice des mondes par le Sauveur des hommes. Le père Goriot baisa bien doucement la ceinture que ses doigts avaient trop pressée.

— Non, non, je ne t'ai pas fait mal ? reprit-il en la questionnant par un sourire, c'est toi qui m'as fait mal avec ton cri. — Ça coûte plus cher, dit-il à l'oreille de sa fille en la lui baisant avec précaution, mais faut l'attraper, sans quoi il se fâcherait.

Eugène était pétrifié par l'inépuisable dévouement de cet homme, et le contemplait en exprimant cette naïve admiration qui, au jeune âge, est de la foi.

— Je serai digne de tout cela, s'écria-t-il.

— O mon Eugène, c'est beau ce que vous venez de dire là.

Et madame de Nucingen baisa l'étudiant au front.

— Il a refusé pour toi mademoiselle Taillefer et ses millions, dit le père Goriot ; car elle vous aimait la petite ! et son frère mort, la voilà riche comme Nessus.

— Oh ! pourquoi le dire ? s'écria Rastignac.

— Eugène, lui dit Delphine à l'oreille, maintenant j'ai un regret pour ce soir. Ah ! je vous aimerai bien, moi et toujours.

— Voilà la plus belle journée que j'aie eue depuis vos mariages, s'écria le père Goriot. Le bon Dieu peut me faire souffrir tant qu'il lui plaira ; pourvu que ce ne soit pas par vous, je me dirai : — En février de cette année, j'ai été pendant un moment plus heureux que les hommes ne peuvent l'être pendant toute leur vie. Regarde-moi, Fifine ! dit-il à sa fille. Elle est bien belle, n'est-ce pas ? Dites-moi donc, avez-vous rencontré beaucoup de femmes qui aient ses jolies couleurs et sa petite fossette ! Non, pas vrai ? Et bien c'est moi qui ai fait cet amour de femme ! et désormais, en se trouvant heureuse par vous, elle deviendra mille fois mieux. Je puis aller en enfer, mon voisin, dit-il, s'il vous faut ma

part de paradis, je vous la donne. Mangeons, mangeons! reprit-il en ne sachant plus ce qu'il disait, ici tout est à nous.

— Ce pauvre père!

— Si tu savais, mon enfant, dit-il en se levant et allant à elle, lui prenant la tête et la baisant au milieu de ses nattes de cheveux, combien tu peux me rendre heureux à bon marché! Viens me voir quelquefois, je serai là-haut, tu n'auras qu'un pas à faire. Promets-le-moi, dis!

— Oui, cher père.

— Dis encore.

— Oui, mon bon père.

— Tais-toi, je te le ferais dire cent fois si je m'écoutais.

Dinons.

La soirée tout entière fut employée en enfantillages, et le père Goriot ne se montra pas le moins fou des trois. Il se couchait aux pieds de sa fille pour les baiser; il la regardait long-temps dans les yeux, il frottait sa tête contre sa robe, enfin il faisait des folies comme en aurait fait l'amant le plus jeune et le plus tendre.

— Voyez-vous, dit Delphine à Eugène, quand mon père est avec nous, il faut être tout à lui. Ce sera pourtant bien gênant quelquefois.

Eugène, qui s'était senti déjà plusieurs fois des mouvemens de jalousie, ne pouvait pas blâmer ce mot, qui renfermait le principe de toutes les ingraturités.

— Et quand l'appartement sera-t-il fini? dit Eugène en regardant la chambre. Il faudra donc nous quitter ce soir?

— Oui, mais demain, vous viendrez dîner avec moi, dit-elle d'un air fin. Demain est un jour d'Italiens.

— J'irai au parterre, moi! dit le père Goriot.

Il était minuit, la voiture de madame de Nucingen attendait; le père Goriot et l'étudiant retournèrent à la Maison-Vauquer en s'entretenant de Delphine avec un croissant enthousiasme qui produisit un curieux combat d'expression entre ces deux violentes passions. Eugène ne pouvait pas se dissimuler que l'amour du père, qu'aucun intérêt personnel n'entachait, écrasait le sien par sa persistance et son étendue. L'idole était toujours pure et belle pour le père, et son adoration s'accroissait de tout le passé comme de l'avenir. Ils trouvèrent madame Vauquer seule, au coin de son poêle, entre Sylvie et Christophe. La vieille hôtesse

était là comme Marius sur les ruines de Carthage. Elle attendait les deux seuls pensionnaires qui lui restassent , en se lamentant avec Sylvie. Quoique lord Byron ait prêté d'assez belles lamentations au Tasse , elles sont bien loin de la profonde vérité de celles qui échappaient à madame Vauquer.

— Il n'y aura donc que trois tasses de café à faire demain matin, Sylvie ! Hein ! ma maison déserte, n'est-ce pas à fendre le cœur ? Qu'est-ce que c'est que la vie sans mes pensionnaires ? Rien du tout. Voilà ma maison démeublée de ses hommes ! La vie est dans les meubles. Qu'ai-je fait au ciel pour m'être attiré tous ces désastres ? Nos provisions de haricots , de pommes de terre , sont faites pour vingt personnes. La police chez moi ! Nous allons donc ne manger que des pommes de terre ! Je renverrai donc Christophe !

Le Savoyard , qui dormait , se réveilla soudain et dit : — Madame.

— Pauvre garçon ! c'est comme un dogue , dit Sylvie.

— Une saison morte ! chacun s'est casé ! D'où me tombera-t-il des pensionnaires ? J'en perdrai la tête ! Et cette sibylle de Michonneau qui m'enlève Poiret ! Qu'est-ce qu'elle lui faisait donc pour s'être attaché cet homme-là , qui la suit comme un toutou ?

— Ah dame , fit Sylvie en hochant la tête , ces vieilles filles , ça connaît les rubriques !

— Ce pauvre M. Vautrin dont ils ont fait un forçat ! reprit la veuve. Eh bien ! Sylvie , c'est plus fort que moi , je ne le crois pas encore ! un homme gai comme ça , qui prenait du gloria pour quinze francs par mois , et qui payait rubis sur ongle.

— Et qui était généreux , dit Christophe.

— Il y a erreur , dit Sylvie.

— Mais non , il a avoué lui-même , reprit madame Vauquer. Et dire que toutes ces choses-là sont arrivées chez moi , dans un quartier où il ne passe pas un chat. Foi d'honnête femme , je rêve , car , vois-tu , Sylvie , nous avons vu Louis XVI avoir son accident , nous avons vu tomber l'empereur , nous l'avons vu revenir et retomber , tout cela c'était dans l'ordre des choses possibles ; tandis qu'il n'y a point de chances contre des pensions bourgeoises. On peut se passer de roi , mais il faut toujours qu'on mange , et quand une honnête femme née de Conflans donne à dîner avec toutes bonnes choses , mais à moins que la fin du monde n'arrive... Mais c'est ça , c'est la fin du monde !

— Et penser que mademoiselle Michonneau , qui vous fait tout ce tort , va recevoir , à ce qu'on dit , mille écus de rentes ! s'écria Sylvie.

— Ne m'en parle pas , ce n'est qu'une scélérate ! dit madame Vauquer. Et elle va chez la Buneaud , par-dessus le marché ! Mais elle est capable de tout , elle a dû faire des horreurs , elle a tué , violé dans son temps. Elle devait aller au baignoir à la place de ce pauvre cher homme...

En ce moment , Eugène et le père Goriot sonnèrent.

— Ah ! voilà mes deux fidèles , dit la veuve en soupirant.

Les deux fidèles , qui n'avaient qu'un fort léger souvenir des désastres de la pension bourgeoise , annoncèrent sans cérémonie à leur hôtesse qu'ils s'en allaient demeurer à la Chaussée-d'Antin.

— Ah ! Sylvie , dit la veuve , voilà mon dernier atout. Vous m'avez donné le coup de la mort , messieurs , ça m'a frappée dans l'estomac. J'ai une barre là. Voilà une journée qui me met dix ans de plus sur la tête. Je deviendrai folle , ma parole d'honneur ! Que faire des haricots ? Ah bien ! si je suis seule ici , tu t'en iras demain , Christophe. Adieu , messieurs , bonne nuit.

— Qu'a-t-elle donc ? demanda Eugène à Sylvie.

— Dame ! voilà tout le monde parti par suite des affaires. Ça lui a troublé la tête. Allons , je l'entends qui pleure. Ça lui fera du bien de *chigner*. Voilà la première fois qu'elle se vide les yeux depuis que je suis à son service.

Le lendemain madame Vauquers'était , suivant son expression , *raisonnée*. Si elle parut affligée comme une femme qui avait perdu tous ses pensionnaires , et dont la vie était bouleversée , elle avait toute sa tête et montra ce qu'était la vraie douleur , une douleur profonde , la douleur causée par l'intérêt froissé , par les habitudes rompues. Certes , le regard qu'un amant jette sur les lieux habités par sa maîtresse , en les quittant , n'est pas plus triste que le fut celui de madame Vauquer sur sa table vide. Eugène la consola en lui disant que Bianchon , dont l'internat finissait dans quelques jours , viendrait sans doute le remplacer ; que l'employé du Muséum avait souvent manifesté le désir d'avoir l'appartement de madame Couture , et que dans peu de jours elle aurait remonté son personnel.

— Dieu vous entende ! mon cher monsieur , mais le malheur

est ici. Avant dix jours, la mort y viendra, vous verrez, lui dit-elle en jetant un regard lugubre sur la salle à manger. Qui prendra-t-elle ?

— Il fait bon déménager, dit tout bas Eugène au père Goriot.

— Madame, dit Sylvie en accourant effarée, voici trois jours que je n'ai vu Mistigris.

— Ha bien ! si mon chat est mort, s'il nous a quittés, je....

La pauvre veuve n'acheva pas. Elle joignit les mains, et se renversa sur le dos de son fauteuil, accablée par ce terrible pronostic.

DE BALZAC.

(*Le N^o suivant contiendra la fin.*)

LES

INDUSTRIES PITTORESQUES.

Ce n'est point de la littérature pittoresque que nous entendons parler ici ; l'industriel littéraire n'a rien à faire dans notre Revue : les prières des agonisants ne sont pas de notre ressort , et nous laisserons la moribonde expirer en paix et en silence. Disons-le seulement à l'honneur du pays , il y avait peu de conditions de vie pour cette mesquine création , pour cette littérature à deux sous qui s'en va par les rues à grands cris , qui se traîne sur les banquettes du théâtre ; littérature mendicante qui a mis sur son avide enseigne : *Au gagne-petit*. Vous avez vu ses feuilles ! Ici une rhétorique au rabais agréablement entrecoupée de rhinocéros , de betteraves , de philosophes et de dromadaires ; là tous les vieux livres , tous les vieux manuels , tous les vieux anas , tous les vieux almanachs de Gotha ressuscités à un sou la page , ailleurs *la Cuisinière bourgeoise et le Parfait Confiseur* illuminant le monde avec grand fracas , tirant à trente-deux millions d'exemplaires des recettes pour le raisiné rédigées par des abbés (des abbés , c'est impayable !) : littérature soi-disant nationale , parce qu'elle achète ses vignettes en Angleterre ; soi-disant populaire , parce qu'elle s'estime et se débite au prix courant des petits pâtés : pauvre littérature qui s'est épuisée à liarder et à gueuser , et qui meurt étouffée par les sordides calculs de ses étroites combinaisons.

Laissons cela. Faisons trêve aux industriels du clichet pour nous occuper de ces autres industries si vivaces , si pullulantes ,

qui piétinent et glapissent sur le pavé de Paris; industries vraiment pittoresques celles-là, et qui tiennent le juste milieu entre l'industrie commerciale et l'industrie chevaleresque, entre l'industrie du comptoir et l'industrie de la police correctionnelle.

En effet, l'industrie qui paie patente, qui est inscrite sur l'*Almanach du commerce*, qui monte la garde et vote aux élections, n'a rien de saillant, rien qui mérite la description. Cette industrie-là ressemble à la grande presse: elle suit une ligne droite et honorable, elle marche d'un pas grave dans un chemin régulièrement tracé. Autour d'elle s'agit une industrie équivoque et vagabonde, vivant du raccroc et de l'aumône; celle-là est la mère de la littérature pittoresque, industrie sans nom qui chaque jour change de forme et demande à être saisie sur le fait et reproduite à la hâte comme un des traits les plus caractéristiques de notre époque indisciplinée.

L'industrie pittoresque caractérise l'époque, non parce qu'elle en est le produit, mais parce qu'elle en est le reflet. De tout temps en effet les industries pittoresques ont existé. Le sol parisien n'a jamais manqué de ce gazon. Autrefois nous avons les sergens recruteurs, les diseurs de bonne aventure, les magnétiseurs, les pamphlétaires qui vendaient leurs épigrammes sous le manteau, les orateurs de carrefour, etc. Aujourd'hui c'est autre chose:

Nous avons les marchands bariolés de papier Veynen;

Les cabinets à deux roues et à deux sous, boudoirs errans, roulantes retraites qui ont emprunté à l'empereur Vespasien un nom que leurs sœurs à poste fixe doivent à l'empereur Commode;

Les pythonisses du marché des Innocens, qui rêvent des ambes pour les cuisinières du quartier Saint-Eustache;

Les *gratteurs de poires*, pittoresques iconoclastes chargés d'effacer sur les murs de la capitale les images criminelles du roi-citoyen, tracées par le coupable fusin de la république et du carlisme;

Et tant d'autres! A chaque époque ses industries, à chaque variation de nos mœurs son écume pittoresque.

Et puis, à côté de ces catégories industrielles on rencontre aux époques privilégiées des individualités bizarres, types originaux et sans copie, qui sont demeurés isolés dans le monde pittoresque. Ainsi la pittoresque industrie de ce bossu du système

de Law , qui fit sa fortune en prêtant sa bosse aux spéculateurs de la rue Quincampoix , qui , moyennant une rétribution légère , s'en servaient comme d'un pupitre sur lequel ils signaient leurs transactions. Aujourd'hui l'industrie pittoresque ne manque pas non plus d'originaux que nous pourrions signaler si nous visions au scandale des personnalités. Mais nous nous en tiendrons aux généralités des industries en plein vent , qui échappent à l'analyse régulière , et que les encyclopédistes ne parviendront jamais à classer ; industries sans feu ni lieu , roulant du trottoir au ruisseau , criardes , pince-mailles , crottées et pittoresques. A vrai dire , on ne peut plus faire un pas dans les rues de Paris sans se heurter à ces étranges négoce , sans mettre le pied dans ces fantastiques étalages. Voici des gilets à 1 franc 50 cent. , des crayons impérissables , des hannetons qui font l'exercice , des dictionnaires géographiques de Vosgien , des chaînes de sûreté , des lunettes trouvées , des cordons pour les cannes , et des cannes pour les cordons. Ce commerce , qui tient par plus d'un lien aux parades des vieux tréteaux , a besoin d'un habile compéragé. C'est de cette nécessité qu'a surgi la pittoresque industrie de l'*allumeur de chalands*.

L'*allumeur de chalands* est une des figures les plus saillantes du dix-neuvième siècle. Ses fonctions consistent à se tenir debout devant l'étalage et avoir l'air d'examiner avec soin la marchandise. Quand le chaland s'approche , l'allumeur place adroitement quelques paroles flatteuses , et feint de faire une emplette sans débattre le prix , et en se félicitant de son marché. L'allumeur est ordinairement un homme d'une encolure respectable , demi-gros , bien en favoris , porteur d'un chapeau à longues soies et d'une redingote à la propriétaire. Bien avant de descendre sur la place publique , cette industrie était connue dans les sphères les plus élevées de la société. Les mères prévoyantes l'avaient inventée , en plaçant auprès de leur fille un cousin candide et dévoué , traif appeau qui sert d'enseigne à la nubilité des jeunes personnes. Les marchands d'orviétan politique et de poudre littéraire ne s'en font pas faute non plus. Toutes les comédies qui se jouent dans le monde ont besoin de ce confident : et le charlatanisme de la rue , l'appliquant à ses intérêts de bas étage , dans son argot nerveux lui a donné ce nom si incisif et si cru : L'*allumeur de chalands*.

Une autre industrie non moins pittoresque et faite pour frapper vivement l'attention du flâneur, du badaud et du provincial, c'est le distributeur d'annonces. L'annonce aujourd'hui est le véhicule sans lequel rien ne marche dans le monde commercial. Elle s'est placardée aux murailles; elle s'est promenée dans les rues, collée sur les tableaux vagabonds de l'homme-affiche; elle a envahi la quatrième page de nos journaux, comblant par son rapport la brèche faite par les exigences légales du fisc. Ce n'a pas été assez pour l'annonce de ces moyens de publicité: elle a créé une nouvelle industrie pittoresque, apostant au coin des rues des hommes pittoresques, vêtus en lanciers rouges, qui tendent devant vous leur inflexible bras et vous obligent à prendre des prospectus de chapeaux imperméables, de journaux agricoles, de diners à 17 sous et de madapolams vendus au rabais pour cause de démolition.

Le pittoresque, par le fait de sa nature fragile, n'est pas sans avoir eu de fréquens démêlés avec la justice: aussi la *Gazette des Tribunaux* nous a-t-elle, dans ses colonnes, révélé quelques-unes des industries pittoresques les plus originales. Nous voulons parler de *l'employé aux trognons de pommes* des Folies-Dramatiques, céleste providence qui veille à ce que les gastronomes du paradis ne versent pas sur le public du parterre les débris mutilés de leurs festins. Pendant l'été, une surveillance non moins tutélaire s'exerce dans les théâtres du boulevard à propos des hannetons, dont les loustics du Marais lâchent malicieusement de bruisantes volées aux endroits les plus pathétiques du mélodrame, interrompant l'émotion publique par cette déplorable plaisanterie. Ce crime de lèse-sensibilité est puni par le bannissement au théâtre des Funambules. Entre autres piquantes révélations, la *Gazette des Tribunaux* nous a entretenus aussi d'une industrielle du boulevard des Invalides qui exerce auprès des manchots de pittoresques fonctions dont nous nous abstiendrons de parler plus amplement, de peur d'effaroucher la délicate susceptibilité de nos lectrices.

Parmi les industries pittoresques qui se ruent sur le public avec préméditation, violence, guet-à-pens et toutes les circonstances aggravantes de l'industrie pittoresque caractérisée, il en est une qui véritablement prend le chaland au collet: nous voulons parler du *dégraisseur pittoresque*.

Le dégraisseur pittoresque se tient sur les boulevarts et sur les quais. Ordinairement, pour attirer l'attention publique et réunir autour de son étalage un grand nombre de fracs, il allèche le spectacle de quelques oiseaux dressés à contrefaire les morts et à se tenir immobiles, couchés sur le dos. Dès que le cercle est formé, il le parcourt d'un coup d'œil aquilin, et, allant droit vers la physionomie la plus honnête et la plus ingénue, il la saisit d'une main par le revers de l'habit, et de l'autre il fait mousser sur ce revers immaculé la crème onctueuse de son savon pittoresque.

Tandis que le patient, étonné de cette vive alerte, cherche à se soustraire au bienfait inattendu qui coule à grands flots sur ses vêtemens, tenant d'une main ferme l'elbeuf récalcitrant, le dégraisseur pittoresque entame sa démonstration :

— « Voyez, messieurs! cet habit faisait mal à voir tant il était malpropre. Jamais je n'avais vu quelque chose d'aussi sale et d'aussi dégoûtant que l'habit de monsieur. Eh bien! mon savon va faire disparaître toutes ces souillures. Voyez! J'imbibe le revers, je frotte l'étoffe légèrement, puis plus fort; je la mouille, je l'essuie : il n'y a plus rien. Examinez! monsieur peut maintenant marcher la tête haute et se présenter dans les meilleures sociétés. — Ce n'est que 5 sous, monsieur, et le morceau de savon vous appartient! »

En vain le chaland forcé voudrait-il se refuser à cette contribution; après avoir servi de plastron à l'industriel, il faut qu'il lui paie le moment de honte qu'il a subi. J'ai vu naguère, sur le boulevard Montmartre, un député, timide et spirituel représentant d'un de nos départemens méridionaux, que le dégraisseur pittoresque tint pendant un quart d'heure sous sa griffe devant la foule assemblée.

A côté du dégraisseur, nous avons le décrotteur pittoresque qui vous saisit le pied à l'improviste, le pose sur sa sellette et le fait reluire sous le vigoureux frottement de sa brosse, tout en faisant admirer aux passans l'éclat et lustre de son cirage anglais. Sa besogne à moitié faite, il réclame son salaire, et si vous vous y refusez, il vous laisse aller avec un pied luisant et l'autre crotté. Pour ces industries, l'allumeur de chalands est remplacé par le compère malgré lui, figure grotesque, contrainte à payer les frais de sa tribulation.

Une des industries les plus pittoresques qui se puissent imaginer est celle que l'hiver dernier a signalée, et qui consiste à fournir de sujets les soirées dansantes. La bouillotte rendant tous les jours plus rares les danseurs de bonne volonté, le monde dansant a compris le besoin d'un établissement terpsychorien, fournissant à juste prix le danseur de louage, danseur pittoresque s'il en fut, jeune homme de bonne mine et de tenue décente, aux cheveux bouclés, à la cravate blanche, à l'habit noir, aux gants jaunes et au jarret infatigable; il ne se repose jamais, il fait danser les douairières, il est sobre du biscuit et s'abstient de la glace; il a le geste gracieux et le propos réservé; on répond de sa moralité: la mère en permettra l'usage à sa fille; on répond de sa probité: il ne se trompera pas de chapeau; on répond de sa présence d'esprit: il n'aura pas la distraction d'emporter un manteau en sortant, ainsi que cela se voit dans les réunions les plus distinguées, et même chez monsieur le président de la chambre, s'il faut en croire une réclamation officielle insérée ces jours derniers dans le *Journal de Paris*.

Cette nouvelle industrie, dont l'idée-mère a été fournie par les mariages pittoresques de M. Villiaume, est susceptible de grands développemens. Nul doute que les établissemens de ce genre ne se multiplient bientôt à l'égal des publications à deux sous. Ainsi on fournira pour noces, baptêmes, enterremens et autres cérémonies, des familles pittoresques à ceux qui en sont dépourvus et qui en ont momentanément besoin; des cousines pittoresques aux sollicitateurs qui veulent faire présenter leur pétition par une jolie main; des ministères pittoresques de toute nuance pour les momens de crise et d'embarras; des publics pittoresques pour certains cours; des actionnaires pittoresques pour certaines entreprises, des spectateurs pittoresques pour certains théâtres et des croyans pittoresques pour certaines religions.

Le monde dramatique surtout fait vivre un grand nombre d'industries pittoresques. Sans compter l'armée organisée des claqueurs, qui est devenue le soutien obligé de toute représentation théâtrale, nous avons encore l'industrie du dehors, le pittoresque du péristyle.

Depuis quelques années, les arrangemens financiers pris par les administrations théâtrales ont eu pour résultat d'émettre sur la place de Paris une grande quantité de billets de spectacle.

signés par les directeurs, les régisseurs et les auteurs. Ces billets se vendent au rabais et sont offerts au public avec plus ou moins de grâce et d'urbanité par des courtiers dramatiques qui, placés aux avenues des théâtres, recrutent d'économistes spectateurs. Cette industrie pittoresque, qui fleurit aux premières lueurs du gaz, rend impraticables diverses localités et particulièrement le passage des Panoramas, où les billets au rabais forment barricade chaque soir, et sont négociés par une douzaine d'industriels qui vous poursuivent avec une désespérante ténacité, en vous criant dans les oreilles avec une voix avinée cette inévitable phrase : « Billets des Variétés, moins chers qu'au bureau ! » Ce commerce se fait avec un peu plus de formes aux autres théâtres, particulièrement au Gymnase, honneux de la réprobation que lui ont valu naguère ses billets à vingt sous : pittoresque invention, mystification sublime qui pour un franc vous donnait un billet, mais pas de place. A l'Opéra, le billet d'extérieur, loin d'être à moitié prix, se vend à un prix double de celui fixé par le bureau, où l'on ne trouve jamais que des billets de parterre. Du reste, les marchands de billets de l'Académie royale se font remarquer par des allures diplomatiques, bien faites pour être comprises par les fashionables habitués de la rue Lepelletier.

Qu'est devenu le temps où ces billets à moitié prix étaient rares, et où quelques initiés avaient seuls le secret des endroits où on les trouvait ? C'est alors que florissait M^{me} Bolivar, qui, gravement assise à la porte d'une allée, rue Montmartre, débitait de midi à sept heures sa dramatique marchandise. Grâce aux profits de ce commerce, M^{me} Bolivar a marié sa fille à un notaire du ressort de la cour royale de Paris, et a laissé l'année dernière en mourant 10,000 livres de rentes. Aujourd'hui les pittoresques industriels du billet de spectacle et de la contremarque gagnent à peine de quoi solder chaque jour l'addition du marchand de vin.

Dans l'histoire de nos mœurs parisiennes, il est indispensable de donner un aperçu de ces industries indécises, industries volantes, industries sans frein et sans lien, mi-parties de bonne foi et d'astuce, caractérisant à merveille notre époque inquiète, instable et déréglée; esquivant le loyer, narguant la patente, variant suivant la mode et la saison, exploitant la vogue et la

circonstance. Industries flexibles où des spéculateurs subalternes parodient sur la voie publique les roueries de nos gros escamoteurs politiques et financiers ; où se reflète l'esprit inventif, goguenard et rusé du peuple parisien ; où s'exerce une foule de génies à qui le hasard a refusé un théâtre meilleur et des élémens plus distingués. Industries équivoques qui, par le besoin de piperie, par les façons, par le style, par le tarif, par la recette, appartiennent à cette immense famille du pittoresque que la branche littéraire a si fort déconsidérée.

Les industries pittoresques ont toujours vécu et vivront toujours sur notre pavé ; mais, subordonnées à nos goûts et à nos mœurs, elles varieront souvent pour le fond et pour la forme. De toutes ces variétés éphémères, la première qui succombera, c'est la variété littéraire. Elle a usé les plumes à bas prix, elle a épuisé les vieux fonds de boutique, elle a émoussé les vignettes de plomb fondues à Londres, elle a ruiné par les annonces le capital de ses candides actionnaires : que la ruine et l'oubli lui soient légers ! Pour tout le mal qu'elle a voulu faire à la littérature et à la librairie, pour les insolentes bouffées de son ambition déçue, nous lui souhaitons une douce fin, à cette bohémienne de la presse, à cette misérable littérature pittoresque stigmatisée par son ignorance et ses bévues ! Pauvre littérature à deux sous ! littérature de billon que le vert-de-gris a empoisonnée, et qui demande en vain aux âmes charitables le décime indigent qui suffit à sa subsistance !

PAUL VERMOND.

LES FORÇATS.

I.

ALY ET SOLIMAN.

Elle est bien triste l'histoire de ces deux pauvres Algériens , et malheureusement c'est une histoire vraie. Il n'y a pas d'espoir de se consoler au dénouement avec ces trois mots : C'est une fiction.

Nous avons pris Alger : c'est une fort belle conquête pour le commerce du midi ; nous tenons garnison sous l'Atlas ; la civilisation exportée à Alger s'étend , hors des murs , à une portée de fusil de Bédouin. Pour adoucir les mœurs des naturels du pays , nous suivons la méthode espagnole : nous livrons aux tribus une bataille qui ne finit pas : nous leur tirons des coups de canon ; nous faisons des ordres du jour et des bulletins ; notre exploration au nord de l'Afrique est aussi avancée que celle de Levallant au midi. Au bout du compte , je crains fort que nous n'en rapportions comme lui qu'un animal empaillé ,

Annibalis spolia et victi monumenta Siphacis.

En attendant , on s'entre-tue pour tuer le temps. Le choléra s'est mis du côté des Bédouins ; tous les jours quelques familles prennent le deuil. Il en coûte de vouloir civiliser les gens à tout prix . des gens qui nous regardent , nous , comme des barbares , et qui viendraient nous civiliser s'ils avaient de l'artillerie légère et des

vaisseaux à trois ponts. Nous comptons nos morts, nous pleurons sur eux, c'est de toute justice; mais les *barbares* qui tombent, nous n'y prenons pas garde. Ces barbares ont pourtant des femmes qu'ils aiment, des enfans qu'ils élèvent dans la crainte de Dieu et la haine des chrétiens, des familles qu'ils nourrissent de leur chasse et de leur travail. Lorsque le soir, dans une tribu, ces pauvres gens pleurent un père, ce n'est pas un lion de l'Atlas qui l'a dévoré, c'est une balle chrétienne et baptisée qui l'a étendu mort.

Et l'on voudrait que les orphelins et les veuves tinsent ce langage: « Qu'Allah soit béni! C'est pour notre bien que les » chrétiens sont venus; rallions-nous au drapeau des chrétiens. » Ils nous tuent nos pères, nos maris, nos enfans, mais ils nous » civilisent. Abjurons les préjugés de nos aïeux. Il y a quatre » siècles et plus que nous sommes dans l'erreur. Les chiens de » chrétiens sont nos frères. Autrefois, lorsque nous ne les con- » naissons que de nom, nous les avons en horreur; mais aujour- » d'hui c'est un devoir et un plaisir de les aimer. Ils ont détruit » la ville sainte, ils ont tué beaucoup des nôtres, ils ont pris l'or » de la Casaba, ils ont abattu les croissans de la porte Babazon; » oh! c'est juste le moment de renoncer à nos vieux péjugés; » vivent les chrétiens! »

Un soir deux enfans, deux de ces orphelins que nous avons faits pour venger un coup d'éventail, se promenaient mélancoliquement dans un vallon qui descend de l'Atlas, Aly et Soliman, l'un âgé de quatorze ans, l'autre de quinze. Ils pensaient à leur tribu dévastée, à leurs bestiaux détruits, à leurs parens morts, et ils versaient d'abondantes larmes comme des enfans civilisés; ils échangeaient entre eux des raisons qui leur paraissaient justes; Aly disait à Soliman: Mais qu'avons-nous fait à ces chrétiens qui sont venus du bout du monde pour tuer la mère qui nous a nourris et notre père qui était si bon? On dit que le dey a donné un coup d'éventail à un chrétien: c'est une affaire qui ne devait regarder que le chrétien qui a reçu le coup, n'est-ce pas? Nous étions à deux jours de marche d'Ager lorsque cela s'est passé; nous n'avons jamais vu ni le dey, ni le chrétien battu: pourquoi nous a-t-on pris nos bestiaux, tué notre père et notre bonne mère, ravagé notre tribu? Comprends-tu cela, toi, Soliman?

Le frère répondait : Je crois que les chrétiens sont privés de raison. La raison n'a été donnée qu'aux enfans du prophète ; il faut plaindre les chrétiens , comme nous plaignons les fous , ces malheureux que Dieu abandonne.

Oui, si ces fous restaient chez eux, je les plaindrais pour suivre la loi du prophète ; mais ils viennent nous tuer chez nous , et alors comment veux-tu les plaindre ? Je voudrais être grand et fort, avoir un cheval, me battre avec un de ces chrétiens , et venger mon père. Le sang de notre père est là, le vois-tu ? Il est encore rouge comme ces grenades.

Les deux enfans pleuraient de rage, et Aly serrait étroitement dans sa main droite le manche d'un petit couteau.

En ce moment ils aperçurent dans un massif de grenadiers un jeune chrétien qui cueillait des fruits.

Aly était au comble de l'exaltation. — En voilà un, s'écria-t-il, un de ces chiens ; je vais le tuer avec mon couteau.

Soliman arrêta le bras de son frère. — C'est une action criminelle, lui dit-il. Il est seul, cet enfant, et nous sommes deux ; il est sans armes : nous sommes armés : mon frère, crains d'offenser Dieu.

— Et quand ils sont venus, eux, s'écria le fougueux Aly, n'étaient-ils pas deux contre un, cent contre un, avec leurs vaisseaux, leurs canons, leurs ruses de guerre, leur science infernale de destruction ? Crois-tu qu'ils seraient venus nous attaquer s'ils n'avaient été sûrs de leur coup ? Ils nous ont tués sans risque pour eux, comme je vais tuer ce chrétien sans risque pour nous.

Et il tua le jeune chrétien.

Des soldats passèrent auprès, ils virent le cadavre et les assassins. Aly et Soliman furent garrottés et conduits à la ville.

Aly confessa son crime, Soliman n'enia point sa complicité.

Ils furent jugés. On leur demanda leur âge, leur profession, leur domicile. Un procureur du roi fit un réquisitoire qui commençait par : *S'il est un crime qui* ; un avocat les défendit pour la forme. Ils furent condamnés aux travaux forcés à perpétuité ; on les trouva trop jeunes pour la guillotine.

Mais il n'y a pas de baigne dans la ville d'Alger ; cette ville garde encore les traces de la barbarie ; elle est dépourvue d'établissements philanthropiques, de chiourmes et d'argousins : on

lui fera un baigne si la civilisation de l'Atlas avance toujours. Aly et Soliman sont destinés à servir de germe à la pépinière future des galériens africains ; ils sont la base vivante du monument à venir, la première mise de fonds de l'établissement. On les embarqua sur un vaisseau à vapeur, on leur jeta des fèves et trente livres de chaînes aux pieds. Ils arrivèrent sur la terre hospitalière de France, à Toulon.

Là, leur hôtellerie c'est le baigne ; il leur fut recommandé par leurs nouveaux camarades de prendre les mœurs de la communauté, d'étudier les usages, les habitudes, les goûts du galérien français, afin de pouvoir rapporter au baigne de l'Atlas la civilisation du baigne de Toulon. Eh bien ! savez-vous ce qui est arrivé ? Du premier coup d'essai, les jeunes barbares se sont récriés d'horreur contre la moralité du dortoir ; ils ont appelé la foudre du ciel contre les vieux habitués qui leur parlaient un langage à faire dresser les cheveux ; les barbares ont fait la leçon aux civilisés flétris ; bien plus, Aly et Soliman s'environnent comme d'un mur de respect qui les protège contre la dépravation générale ; ce sont les deux anges de la cité promise aux flammes. Ils ont versé du sang, ils portent justement le nom d'assassins ; et pourtant ils montrent tant de docilité, de repentir, de résignation, qu'ils font oublier leur crime. On ne songe qu'à leur jeunesse, à leurs malheurs, à la déplorable fatalité qui leur conseilla le meurtre, un jour d'irrésistible désespoir.

Nous les avons vus au baigne ; de tous les tableaux de cette funèbre galerie, de toutes les douleurs de ce purgatoire terrestre, rien ne nous a émus comme le groupe immobile d'Aly et Soliman. Henri Monnier et moi, nous avons obtenu le triste privilège d'explorer les plus secrets recoins du baigne, de descendre dans des cachots où le jour ne descend pas, de visiter des lieux d'expiation où il y a des pleurs et des grincemens de dents. Nous devons cette faveur à deux hommes qui portent un nom vénéré, même dans cette société du baigne qui ne vénère rien : c'est comme si nous citions M. Auban, chirurgien de l'arsenal, et M. le commissaire Esmenard. On nous exposa ce groupe vivant, qu'en deux coups de crayon Henri Monnier reproduisit avec une vérité si saillante, que tous les forçats admis par faveur à la séance, se récrièrent d'étonnement. L'artiste leur indiqua une

pose ; ils s'y soumirent avec une docilité muette et touchante ; c'était l'immobilité du marbre ; la vie n'était sensible chez eux que par l'éclat de leurs yeux africains. Dès que leurs portraits furent terminés , on accourut des salles voisines pour voir et admirer ; eux seuls ne témoignèrent aucun empressement ; ils ne jetèrent qu'un rapide et mélancolique regard sur le papier qui les reproduisait. Monnier leur donna une gratification ; alors un éclair de sourire courut sur leurs figures basanées ; ils retombèrent aussitôt dans leur rêverie habituelle ; le cachot se rouvrait pour eux.

Voilà deux malheureux auxquels personne ne songe dans le monde ; ils n'ont point de parens , point d'amis , point de protecteurs ; ce sont les orphelins de l'Atlas : ils sont criminels , parce qu'ils ont été orphelins ; ils ont versé le sang , parce qu'ils ont agi dans un ordre d'idées qui leur a paru juste : en remontant à la source du crime , nous sommes forcés d'admettre que le crime vient de nous , et que nous les punissons parce que nous avons pris Alger. Si nous raisonnons sèchement en criminalistes , avec toute la logique sévère du code , nous sommes parfaitement dans notre droit : en général , les nations ne se donnent jamais tort ; elles ont une logique qui se plie à tout , un droit flexible qui met leur conscience de nations en repos. On a insulté notre consul , nous avons déclaré la guerre au dey : nous avons pris Alger ; c'est notre conquête , c'est notre département d'outre-mer ; dès ce moment , nous exerçons haute et basse justice sur la terre soumise : si les naturels du pays commettent des crimes , à nous , les vainqueurs , revient le droit de punir les crimes ; car il faut toujours que les crimes soient punis. Il n'y a rien à répondre à cela en droit.

Mais la philosophie répond à tout , et presque toujours elle donne tort au droit. La philosophie n'est pas criminaliste ; elle ne copie pas des livres , elle en fait. Quelques lignes de bon sens tirées à propos , coulent à fond Grotius et Puffendorff. La philosophie n'admet pas que l'on puisse impunément fusiller des hommes et des femmes , purs de tout crime , et charger de chaînes ensuite deux malheureux enfans qui se croyaient autorisés à user d'un droit dont vous avez usé les premiers contre leur nation. Nous savons qu'il faut faire malheureusement des concessions aux lois et aux usages sur lesquels repose l'existence des peuples ;

nous savons que par suite du grand imbroglio de notre organisation sociale, il serait fort difficile de gouverner avec des idées philosophiques, et que la puissance de tout mettre en harmonieux accord, législation, bon sens, morale, droit des gens, n'appartient qu'aux peuples naissans, lesquels ne tardent pas de tout noyer encore dans le chaos, à mesure qu'ils progressent. Mais il est pourtant des cas exceptionnels où l'on peut faire fléchir la rigidité du code, où l'on peut s'avouer tout bas que la raison du plus fort est toujours la mauvaise, et qu'un gouvernement doit se faire quelquefois philosophe clandestinement dans les petits détails, sans compromettre sa dignité, sa force, son existence. Certainement, ce serait un luxe d'absurdité philosophique d'absoudre d'avance tout Algérien qui tue un Français, attendu que nous avons fait feu les premiers; que tout Bédouin mort était innocent du soufflet consulaire, et pouvait être vengé impunément par les siens; mieux vaudrait abandonner la conquête. Des raisons prises dans le droit politique des nations nous ont poussés en Afrique; le vent et le canon nous ont été propices; c'est au mieux: nous voilà maîtres reconnus; les Bédouins sont nos sujets, soumis à nos lois, justiciables de nos tribunaux. Aujourd'hui donc, un de ces cas d'exception se présente où la loi peut s'incliner devant une philosophie mansuétude, sans qu'il en résulte un de ces ébranlemens sociaux que la clémence occasionne quelquefois. Ce sont deux enfans: leur âge est déjà un titre à la pitié; deux sauvages, si l'on veut, qui raisonnent d'après les principes du droit naturel, et qui, fort ignorans de l'Évangile, croient encore qu'on peut rendre *œil pour œil, dent pour dent*. C'est une erreur excusable au pied de l'Atlas; il nous semble qu'il est démesurément sévère de corriger une pareille erreur, et chez de tels coupables, par la perte absolue de la liberté de toute une vie, par le supplice infamant du bagne, par trente livres de ferrailles aux mains. Un peuple qui se dit chaque jour qu'il est grand, et qui l'est en effet, doit être réfléchi dans l'application des peines, même contre des sauvages qui n'ont, pour réclamer contre ce luxe de supplice, ni députés; ni parens, ni journaux. Nous ne pensons pas, toutefois, qu'on doive les rendre soudainement à la liberté; d'abord parce qu'ils ne sauraient que faire de cette liberté, ces deux pauvres enfans; ensuite parce qu'il est un soin de prudence qui veut qu'on ne

déchaîne pas dans la société deux ardents Africains révélés à la justice par une énergie teinte de sang. Ce qu'on ne doit pas faire aussi, c'est de les jeter en guise de fondemens dans l'édifice d'un bagne projeté; c'est de tirer parti de leur soumission, de leur repentir, de leur moralité même, pour les offrir comme modèles à des galériens futurs, venus comme eux du fond de l'Afrique pour traîner la chaîne dans les chiourmes d'Alger. C'est un calcul peu digne; envoici peut-être un plus convenablement moral.

Oui, il faut tirer parti de leur énergie: mal dirigée, elle a commis un crime; sagement conseillée, elle produira le bien. Puisque tous les rapports des surveillans sont déjà favorables aux deux jeunes Africains, on peut en tirer encore d'excellentes inductions pour leur avenir. Ce n'est pas un bagne nouveau qu'il faut fonder, c'est un lieu spécial de réclusion pénitentiaire, où l'enfance criminelle par fatalité d'occasion, doit trouver des maîtres polis au lieu d'argousins, des salles d'études au lieu de pontons, des professeurs au lieu de gardes-chiourmes, de bons livres au lieu de boulets. Enfermez Aly et Soliman pendant quelques années, mais bien loin de l'argot, loin de la corruption, loin de cette fétide atmosphère qui rendrait criminelle même la vertu. Ne leur montrez pas la France hospitalière à travers des liasses de squalides galériens; enseignez à ces vives intelligences africaines ce qu'on enseigne à nos enfans, la religion surtout, celle qui adoucit le naturel et rend meilleur. Donnez un métier à ces quatre bras robustes et basanés qui ne demandent qu'à être actifs et laborieux; puis, quand la sagesse vous dira qu'il n'y a plus péril pour personne à les faire libres, ouvrez-leur la porte. Selkirk, le voyageur, avait pris deux sauvages qui faisaient pis que tuer des hommes; ils les mangeaient. On les vit renoncer ensuite à leur premier instinct; ils se rendirent en missionnaires dans leur tribu natale, pour prêcher à leurs compatriotes antropophages l'horreur du sang et la crainte de Dieu. Nous avons connu à Marseille un Malais dont la figure portait les cicatrices de vingt blessures reçues dans les batailles; c'était le guerrier le plus sanguinaire des îles de la Sonde. On l'a baptisé, il est reparti pour l'Inde; en ce moment il prêche l'Évangile à Madagascar, on court à ses sermons. Aly et Soliman sont les deux sauvages que nous avons pris: ils ont l'âge propice à la bonne culture. Au lieu de les élever dans un

bagne pour civiliser un autre bagne , il faut les instruire pour civiliser Alger. Aux barbares qu'on veut convertir il faut envoyer des frères convertis ; il n'y a pas de plus efficace moyen. Aly et Soliman auront connu la France ; au lieu d'un châtiment mérité, ils y auront trouvé une instruction paternelle. Voilà ce qu'ils diront à la veillée , devant les tribus orientales , devant ces peuples du désert qui savent si bien écouter , et sur lesquels l'histoire en récit fait tant d'impression. Ce sont de pareils missionnaires qu'il faut députer aux nouveaux Français de l'Atlas : cela vaut mieux que des blokaus , des bulletins , des ordres du jour et des coups de canon.

MÉRY.

SUR LES BORDS

DE LA

MARNE.

Les environs de Paris ont des sites enchanteurs, mais qui ne sont guère connus. Quand on est désireux d'une belle nature, on prend la poste et on s'en va visiter la Suisse et l'Italie. On dépense bien du temps et bien de l'argent pour voir, avec grande fatigue, ce qu'on verrait si facilement chez soi. Qui s'est jamais douté d'une richesse qu'il avait à sa porte? Après Meudon, Saint-Cloud, Romainville et Montmorency, connaissez-vous seulement le nom des campagnes qui vous entourent, vous qui êtes Parisien? Par compensation, vous nous disséquerez merveille par merveille Venise et ses lagunes, Genève et son lac. Hélas! ce que vous racontez de lointain et d'inconnu, je voudrais bien, moi aussi, pouvoir vous le raconter. Du jour où j'ai franchi, pour n'y jamais rentrer, le guichet d'un collège, une singulière envie de voyager m'a pris au cœur et à la tête. Depuis trois ans, c'est une fièvre qui ne m'a pas quitté, c'est un besoin d'air et de soleil que rien n'a pu me faire oublier, c'est une idée fixe qui m'a souvent réveillé dans mes nuits. Qu'y voulez-vous faire? — Partir. — Mais quand? — Dieu, en nous jetant au monde, nous a embarrassé l'âme et le corps d'un réseau inextricable de domesticité et de parentage. C'est à n'en jamais sortir. Pourtant j'espère encore. En attendant, je me fais des amusemens et des joies avec mes

rivières et mes champs. Je m'apprends à étudier mon ciel, mes gazons, mes bois, pour étudier avec plus de charme ensuite d'autres cieus, d'autres gazons et d'autres bois.

Aujourd'hui, c'est à Charenton que je veux vous conduire.

Si quelqu'un venait, s'arrêtant autravers d'une promenade ou d'une rêverie, vous parler de Charenton, je suis sûr que ce mot vous ferait naître à l'ame une pensée amère et mal plaisante. Vous vous reporteriez de suite à cette pauvre maison de fous si célèbre, et, pour vous, Charenton ne représenterait qu'une idée burlesque ou sombre, habillée de mille façons, transformée de mille manières, et multipliée au possible, — folie ! Tout le reste, les gazons, les arbres et les jolis petits îlots si coquets, tout cela n'est rien à Charenton. Charenton en français veut dire fou, comme Bicêtre, voleur, et Toulon, forçat. Nous avons eu besoin de coudre un nom propre à ces trois idées de délire, de vol et de crime, et nous avons pris trois villes, les premières venues, pour les marquer d'un fer rouge au front, et leur imposer nos insolentes épithètes. Pourtant, un soir de mai, quand les soleils se couchent déjà tard, quand tout est vert et embaumé sous vos pieds et audessus de votre tête, si vous avez descendu cette sale et tortueuse rue de Charenton, tournez à droite, et, arrivé sur le pont, faites halte un instant pour vous reposer et reprendre haleine. Là, quand vous aurez aperçu de loin Paris, la grande ville, assise dans ses brouillards ; quand vous aurez vu Ivry et ses gracieux coteaux ; quand vous aurez rêvé un instant à tous ces bruits de voitures, de villes et de rivières qui se mêlent et se confondent, tournez à gauche, et puis marchez toujours devant vous.

Il m'est arrivé souvent de faire ainsi. Ces soirs-là, le ciel était calme et frais, et il y avait à l'horizon de blanchâtres lueurs de lune qui se lève. Je m'étais pris à aller, sans trop savoir où, mais voulant aller, pour assoupir un peu mes douleurs de tout le jour, et me remettre au cœur de consolantes pensées pour la nuit. Alors tout à coup, comme par enchantement, je me trouvais seul et loin du bruit, sur les bords de la Marne. Les gazons, rafraichis par le courant de l'eau, m'envoyaient leur parfum de verdure. La rivière, rapide et un peu trouble, réfléchissait de larges ombres de peupliers. J'apercevais çà et là, comme de fantastiques images, de petites îles, légères et artistement décou-

pées. Quelquefois un pêcheur s'en revenait, lui, sa barque et sa chanson. Tout cela s'harmonisait ensemble et m'emplissait l'oreille de ravissantes mélodies. Quand j'avais bien marché, je m'asseyais auprès d'un moulin merveilleusement situé entre une île et un parc. Une fois assis là, j'oubliais le monde. Je m'emparais de toutes ces richesses, de toutes ces verdure, de tous ces bruits; je laissais mon ame s'engourdir à ce retentissement monotone de l'eau qui s'élève et retombe sous l'aile méthodique qui la frappe. Je ne pensais plus, mais je respirais. Je prenais autant d'air que ma poitrine en pouvait contenir. Je regardais ce qui se passait devant moi, sur les eaux et dans le ciel; et j'écoutais, avec de solennelles extases, tout ce qui se disait dans les airs, entre les fleurs et les rosées, entre les arbres et les brises, entre la terre et Dieu.

Un soir surtout (il y a peu de temps de cela), j'étais tranquille et reposé plus que de coutume. Je m'étais étendu sur l'herbe, au bord de la Marne, et il y avait des instans où l'eau venait en murmurant se briser jusque sur mes pieds; mais je ne m'en apercevais pas. Il n'y a qu'une chose dont je me souviens: c'est l'instant où, par hasard, au milieu de je ne sais quel rêve, je me pris à lever la tête et à regarder devant moi. De l'autre côté de la rivière, sur une élévation, il y avait une maison toute blanche et toute silencieuse, qu'un dernier rayon du jour éclairait encore. C'était la *Maison des fous*. Pour la première fois depuis que je m'asseyais à cette place, cette vue me produisit un effet que je ne pourrais décrire. Ce fut peut-être l'humidité de la rivière ou la fraîcheur du vent qui en fut cause, — mais je frissonnai. On avait là, dans ces tristes bâtimens, accouplé ensemble tant de misères et de souffrances! Il se trouvait là tant de femmes délicates et tant de nobles ames! Il se passait là tant de choses si ridicules, et il s'y disait tant d'effrayantes paroles! Être fou, mourir d'ame et non de corps; être fou d'amour, d'ambition, de peur, de chagrin! Oh! mon Dieu, mon Dieu, être fou! pouvoir le devenir, chaque jour, chaque heure, chaque minute, parce qu'une voiture se brise, parce qu'un enfant vous meurt, parce qu'une femme... une femme!... Et si j'étais fou, moi aussi? Si les véritables fous n'étaient pas là-bas, mais ici? S'il n'y avait que folie dans ce monde? C'est une dérision que cet hospice si étroit avec sa mesquine et ridicule collection d'insen-

sés. La grande maison de fous , c'est l'univers , c'est le monde , c'est Paris...

J'allais poursuivre ma burlesque improvisation, lorsqu'un batelet, échappant aux épaisses touffes d'arbres qui le cachaient, vint à tourner le bout de l'île et s'avança tranquillement vers moi. Un homme seul le conduisait. Il y avait quelque temps sans doute que le bruit d'une rame au milieu d'un tel silence aurait dû me tirer de ma rêverie; mais j'étais trop animé pour rien entendre. Cependant, lorsque je les vis ainsi, l'homme et le batelet, glisser sur l'eau, comme une hirondelle par un temps d'orage, je sentis toutes mes idées s'écrouler et s'enfuir. Je regardai. Quand la fugitive *balancelle* eut long-temps oscillé sur l'eau, joueuse et agile comme un dauphin au soleil, et long-temps sillonné la rivière, allant et venant, capricieuse qu'elle était; alors elle s'arrêta, et le pêcheur s'élança à terre. Cela se passa si près de moi que le choc de l'abordage fit jaillir une lame d'eau qui retomba en rosée sur ma tête. L'homme attacha sa barque, et, prenant ses filets, il allait s'éloigner. Mais, par malheur pour lui, j'avais à cet instant une horrible démangeaison de parler à quelqu'un; et n'ayant pas de choix, seuls que nous étions, je m'adressai à lui.

— Eh bien! camarade, avons-nous fait une bonne pêche aujourd'hui? — Pas mauvaise. — Vous êtes bien fatigué? — Oh! non. — Est-ce une bonne vie que celle de pêcheur? — Il y en a de pires. — Combien cela vous rapporte-t-il à peu près?...

Le jeune homme ne répondit pas. Seulement, pour la première fois depuis que je lui parlais, il leva la tête et il me regarda d'un œil fixe. Il paraît qu'il m'avait trouvé curieux. Je m'étais trop avancé pour en rester là : il importait seulement de changer le cours de mes idées. Aussi bien il allait partir. Je fis un dernier effort, et je lui montrai du doigt la maison blanche que je vous ai dite.

— Cela, c'est la maison des fous, n'est-ce pas?

Il tourna rapidement les yeux vers le point que j'indiquais, et sembla réfléchir. Au bout d'un instant, il hocha vivement la tête, et me répondit d'une voix calme : — Oui, monsieur, c'est la maison des fous. Il fit deux pas pour s'en aller; puis, comme si une idée lui revenait tout à coup, il acheva rapidement une phrase qu'il n'avait pas commencée, et il me dit : — Aprèstout,

les plus fous ne sont pas là, croyez-moi. On a fait un muséum où l'on a réuni et entretenu à grands frais ce que l'on a cru trouver de plus curieux en fait de folie. Le vrai muséum, c'est le monde.

Le pêcheur avait eula même idée que moi : la seule différence, c'est que j'avais fait la question, et qu'il s'était chargé de la réponse ; j'avais douté, il affirmait. Cette ressemblance singulière de pensée entre deux jeunes gens qui ne s'étaient jamais vus me sembla étrange. L'originalité de sa dernière phrase m'avait surtout frappé, et sous cet habit de pêcheur je voulus absolument entrevoir autre chose qu'un pêcheur.

Pendant que je me disais ces choses et d'autres, il s'approcha tout-à-fait de moi : — Quelle est votre folie à vous ? me demandait-il. Je restai stupéfait et j'ouvris de grands yeux. Cependant la question était faite avec tant de franchise et de joyeuse brusquerie que je crus ne pouvoir éviter d'y répondre. — J'en ai deux, moi. — Et lesquelles ? — L'amour et la poésie. — Moi, je n'en ai qu'une ; c'est l'amour.

Je m'étais pendu à sa main, et je l'attirais de toutes mes forces vers le tertre où j'étais assis. Il se mit à rire.

— Je suis sûr que votre histoire doit être étrange, lui dis-je. — Oh ! peut-être... Mais vous voyez qu'il fait nuit et qu'il faut que je m'en aille. — Restez encore. — Impossible. — Pourquoi ? — Le sais-je ? — Dites-moi votre folie et je vous dirai la mienne. — Je le veux bien.

Les choses se firent de telle sorte que les filets retombèrent dans la barque, et que le jeune pêcheur était assis près de moi. Seulement il tenait sa tête entre ses deux mains et il ne parlait pas. Tout à coup il se retourna vivement : — Avez-vous une sœur, monsieur ? — Oui. — Une sœur bonne et jolie, et que vous aimez, et à peu près de votre âge ? — Oh ! oui, bien bonne. — Alors il faut que je vous conte cela, car vous me comprendrez, vous qui avez une sœur, et vous aurez pitié de moi.

J'avais incliné machinalement ma tête sur mes genoux, et, n'osant plus regarder cet homme qui parlait si singulièrement, j'eus peur un instant d'ouïr cette histoire de frère et de sœur. Mais, comme il parlait déjà, j'écoutai.

Vous habitez Paris, sans doute ? Il y a un an, moi je l'habitais aussi. Alors, au lieu de ces vêtemens grossiers, je portais les

coupes les plus originales et les étoffes les plus nouvelles. Mon tailleur avait su faire de moi un homme à la mode ; et j'étais fat , même parmi les fats. C'est un tourbillon qui m'avait entraîné. J'allais par les promenades , les boudoirs et les *raout* , élégant , riche , envié , insolent parfois , toujours fier de ma figure et de mon cheval. Quelquefois cependant je m'indignais de tant de laideur morale cachée sous tant d'élégance et de dandysme ; et moi , qui me sentais une ame noble et grande , je me prenais souvent à maudire ma mauvaise étoile , qui m'avait jeté corps et bien dans un tel monde de langage futile et de petits-maitres sans cœur et sans ame. Dans ces instans , j'aurais voulu fuir au bout du monde , pour me cacher et m'ensevelir. Je me faisais honte à moi-même , et j'enviais le bonheur de ceux qui pouvaient vivre simplement et en famille. Aussi , pendant des mois entiers , je rompais toutes mes habitudes . je faisais faute à tous mes amis , je laissais ma place vide à toutes les orgies du matin et du soir. Je me retirais auprès de mon père , auprès de ma sœur , les deux seuls êtres que j'aimasse au monde. Là , je respirais ; là , je m'épanouissais à ces deux amours si vrais et si purs , et je prenais à tâche d'oublier tout ce qui s'était passé au-delà. J'avais des ambitions de devenir quelque chose ; et si je croyais n'avoir pas la force d'accomplir jusqu'au bout ma généreuse entreprise , j'allais trouver ma sœur , je m'asseyais auprès d'elle : je prenais sa main , je l'embrassais... Et , ma foi ! je ne sais pas comment cela arrivait , mais le plus souvent je finissais par pleurer comme un enfant. Elle , bonne et compatissante , elle avait pitié de moi ; elle se retenait de pleurer aussi pour ne pas m'affliger davantage ; sa main , — celle que mes baisers lui laissaient libre , — elle la passait sur mon front , elle en essuyait lentement mes larmes , et elle entremêlait tout cela de quelques mots , de ces mots comme en savent dire les sœurs , si soudains et si inattendus , que c'était un baume à toutes mes souffrances , une consolation à toutes mes douleurs , et qu'en l'écoutant parler je me suis surpris bien des fois , non plus à larmoyer , mais à rire.

Ma sœur s'appelait Honorine. Elle avait dix-sept ans , moi j'en avais vingt-et-un. Tout jeunes et tout ignorans encore , nous avions perdu notre mère : cependant nous l'avions assez connue pour l'aimer avec passion ; moi surtout , car je trouvais

que ma sœur lui ressemblait. Aussi , l'image de ma mère était toujours présente à ma pensée. Si , par hasard , j'avais oublié quelqu'un de ses traits ou quelqu'une de ses vertus , je n'avais qu'à regarder ma sœur , et , vertus et beauté . je retrouvais tout dans Honorine. C'est la plus douce chose que je sache au monde et la plus sublime que Dieu ait faite , que cette ame de mère qui se perpétue dans l'ame de la fille : tout un héritage de grâce et d'amour se conserve ainsi pur et intact , et la mère ne meurt pas tout entière. Ce que je vous dis là aujourd'hui , je le disais bien souvent autrefois à ma pauvre Honorine ; car , sur la terre , il n'y avait qu'elle , elle seule ! qui eût le droit de lire dans mes plus secrètes pensées. Aussi , voyez-vous , c'était une si charmante enfant ! Elle connaissait si bien l'art d'excuser tout le monde et de n'offenser personne ! Elle était si gracieuse et si belle quand elle appuyait sur mon épaule son petit bras frêle et blanc , et quand elle m'appelait par mon nom de frère , me disant que j'avais mal agi en faisant telle chose , et finissant toujours par me donner raison , lorsqu'elle avait commencé par me donner tort ! Je trouvais cela si bon et si délicieux , que je cherchais souvent à la fâcher contre moi , pour l'entendre me gronder , et pour voir étinceler et s'ouvrir ses deux grands yeux si noirs ! Quand les jeunes gens la rencontraient au bal , ou à la promenade , ou partout ailleurs , ils la trouvaient jolie . et voilà tout. Honorine leur semblait une femme comme une autre , tout juste aussi belle et aussi spirituelle que les autres. C'est déjà beaucoup , messieurs , que vous ne l'ayez pas trouvée moins belle et moins spirituelle que vos autres femmes !

Mais moi , c'est moi qui l'aimais ! c'est moi qui la savais comprendre grande et élevée , ayant une ame plus épurée à Dieu et plus proche du ciel , Quelquefois je riais de pitié quand les jeunes gens s'approchaient d'elle. Nous autres hommes . nous avons une telle idée de notre mérite . de notre savoir , de notre supériorité en tout , que nous n'abordons guère les femmes qu'avec un certain mépris passionné qu'elles prennent assez souvent pour un hommage , et quelquefois , hélas ! pour de l'amour. C'est ainsi qu'en agissaient avec Honorine tous les beaux dandies de salon. Orgueil et fatuité , c'était tout. Quand ils avaient parlé ou souri , ils s'applaudissaient à eux-mêmes , et ne se doutaient pas que toute leur suffisance aristocratique ne paraissait encore

que plus ridicule quand elle s'adressait à cette candeur de jeune fille si native et si angélique.

Je suis sûr, monsieur, que vous allez trouver bien inexplicable cet enthousiasme que j'avais pour ma sœur. Hélas ! c'est là toute mon histoire. Un jeune homme (qu'importe le nom ?) se dégoûte tout à coup du monde. Il abandonne ses plaisirs sivaïns et si remplis de blasphèmes ; il en a assez de ses opéras, de ses courtisanes, de ses baisers à tant par nuit, il maudit tout ce qu'il a dépensé de jours inutiles et de pensées frivoles ; il se jette dans la retraite, et dans cette retraite il trouve une sœur qu'il se met à aimer, ne s'étant pas même douté jusque-là que l'on pût aimer une sœur. Ce jeune homme, si blasé sur tout, si ennuyé, si usé de corps et de tête, le voilà qui se sent revivre ; il se reprend à l'existence ; s'insinue à l'ame des paroles consolatrices et grandes ; il se refait. Ce jeune homme, c'est moi. Ce que ce jeune homme a senti, je l'ai senti. Un jour, peut-être par fantaisie, peut-être par dégoût, je me suis retiré de ce tourbillon, j'ai secoué la poussière des chemins, et, après le soleil brûlant, j'ai rafraîchi mon front au souffle embaumé d'une femme. Quand je dis une femme, c'est une sœur. Vos femmes à présent sont trop libertines et trop menteuses. Elles se sont fait un train de vie si effronté et si retentissant, que c'est cela sans doute qui m'a d'abord éloigné du monde. Jeune et ardent, j'avais besoin d'amour, et parmi toutes ces femmes, je n'ai pu en trouver une qui fût digne d'être aimée. Elles tournent trop au roman, voyez-vous, et il y a trop de théâtre dans tout ce qu'elles disent et dans tout ce qu'elles font. Étonnez-vous ensuite que l'on ne respecte plus rien par le temps qui court, lorsque les femmes ont été les premières à ne pas se respecter. Quand les femmes n'ont plus rien de sacré, toute religion est perdue. C'est ce qui est arrivé. Les femmes se sont jetées sans pudeur aux bras de leurs amans ; elles ont souillé sans pitié leurs pères, leurs époux et leurs enfans, hélas ! tout petits et ayant encore à vivre : voulaient-elles, après cela, que leurs amans eux-mêmes ne les méprissassent pas ? C'était impossible. Et parmi elles, ce qui n'est pas corrompu maintenant, est bas et petit. Elles ne font que de petites choses, et elles n'ont que de petites passions. Leurs corps mêmes et leurs visages sont frêles et pâles. Elles semblent flétries et usées comme quelque chose dont le temps est venu et qui va finir ; si bien qu'on se

demande , à les voir , où s'en sont allées la fraîcheur , la grâce , la virginité. Questions insolubles , sur ma parole ! Maintenant , monsieur , vous comprenez pourquoi j'aimais tant ma sœur.

Une fois , cependant , cette amitié me fit peur. A force de mépriser les autres femmes et de les compter pour rien dans ce pêle-mêle stupide que l'on nomme le monde ; à force de n'avoir respect , admiration , tendresse que pour un seul être , que pour une seule créature , mon Honorine , je m'aperçus que dans cette amitié se concentrait tout ce que j'avais à l'ame d'ivresse et de passion. Je m'aperçus qu'à force de rendre ma sœur sublime et toute céleste , j'en avais fait une divinité plus chérie et plus adorée que toute autre divinité. J'avais mis ma sœur à la place de Dieu , et j'étais tombé à genoux devant. Un soir même , je crus entrevoir que , dans cet amour qui m'était apparu si divin , je commençais à mêler quelque chose de terrestre et de profane. Nous étions en septembre , et il avait fait une chaleur étouffante tout le jour. Le soir , Honorine me proposa un tour de jardin , j'acceptai. Elle prit mon bras , et nous commençâmes à parcourir les allées les plus sombres et les plus couvertes , afin d'y rencontrer du frais et du silence. Quand elle fut lasse , nous nous arrêtâmes. Je me souviens que nous étions à l'entrée d'un petit bois bien touffu : l'herbe était haute , et l'ombrage plein de brise et de senteur. Honorine s'assit sur l'herbe , et moi à côté d'elle , — absolument comme nous voici là tous deux. — Seulement , par hasard et sans y penser , j'avais laissé tomber ma tête sur ses genoux et je l'écoutais parler. Elle me disait des choses si douces et si simples , que je ne puis même pas me les rappeler. Il n'appartient qu'à sa bouche de prononcer de telles paroles , et qu'à son ame de les retenir. Mais , ce qui plus que tout cela m'entraîna au profond du cœur et me faisait brûler et tressaillir malgré moi , c'était son souffle , qui me venait si suave et si odorant ; c'était son genou , où ma tête se reposait avec tant de délice , c'était sa main , sa main si blanche et si effilée , qu'elle promenait au travers de mes cheveux , et qui , de temps à autre , sans qu'elle le voulût , s'arrêtait frémissante sur mon front. Après une heure passée ainsi , ma tête était perdue. Je ne voyais plus rien , je n'entendais plus rien ; mais elle était là , mais elle me parlait , mais chacun de ses attouchemens me dévorait le cœur et me brûlait la tête. Je me penchais à ses genoux , et je me repentai de m'y

pencher ainsi et avec de telles pensées. Je me disais : Il faut que je m'en aille ! et je restais. Je voulais la repousser, et si je l'eusse osé, je l'aurais encore attirée davantage vers moi. Enfin, quand j'eus bien lutté contre elle et contre moi-même, quand mon cœur fut bien plein, et qu'il fallut qu'il débordât, je me surpris à pleurer. Elle, ne sachant ce que cela voulait dire, elle redoublait ses caresses et ses consolations, et il y eut un instant où elle me mit un baiser sur le front. Imprudente, imprudente ! un baiser d'elle ! sa lèvre à ma joue ! sa bouche tout près de ma bouche ! Je ne sais ce que j'allais faire, lorsque Dieu m'inspira une bonne pensée : — je m'enfuis. Oh ! c'est que j'avais découvert une chose terrible ; c'est que l'amitié n'était plus que de l'amour ; c'est que j'avais oublié Honorine, oublié ma sœur ; c'est que je ne me souvenais plus que de la femme si naïve, si saintement ignorante, et qui avait de si grands yeux, et des mains si blanches, et une ame si ouverte ; c'est que j'étais incesé, hors de moi.... — Oh ! pardon, pardou ! Je vous en dis trop. Cela ne m'arrivera plus. Voilà une chose bien pitoyable, n'est-ce pas ?...

Il m'avait pris la main, et il me la serrait d'une manière effrayante ; mais j'étais si ému, que je ne sentis pas cette douleur. Il continua :

Alors ma sœur eut dix-huit ans, moi vingt-deux. L'année qui venait de s'écouler avait passé bien différente pour Honorine et pour moi. Honorine avait grandi ; elle s'était faite plus belle, plus sage, plus réfléchie ; elle s'était formée à de nouvelles vertus, à de nouveaux charmes, et elle avait appris à ne se prévaloir ni de ces charmes ni de ces vertus. Moi, pendant cette année, je n'avais eu qu'un but, qu'une étude, qu'une pensée, — l'amour ! D'abord faible et incertain et ne sachant ce qu'il me voulait, cet amour avait fini par croître et par s'étendre. D'un enfantillage j'avais fait une passion ; d'une chose sacrée, un crime ; et lorsqu'au bout d'un an, j'en vins à m'interroger et à vouloir mettre mon cœur à découvert, je vis que ma blessure était profonde, inguérissable, et je me fis horreur.

A dix-huit ans, Honorine était déjà plus qu'une charmante et enjouée jeune fille. L'enfant avait disparu ; les gracieuses gentillesses de quinze ans avaient fait place à des qualités plus réelles et plus brillantes ; et bien des yeux clairvoyans avaient déjà su découvrir en elle la bonne épouse, la parfaite ménagère et

l'excellente mère de famille. Aussi notre père songeait-il à la marier. Pativre père ! tout ce qu'il lui restait d'amour et de bonheur en ce monde, il l'avait déposé sur la tête de ses deux enfans. Tout ce qu'il pouvait faire encore de rêves, après tant de rêves évanouis et tombés au néant, c'est pour nous deux qu'il les faisait. Et moi, il ne savait pas que moi je devais détruire tout cela. Quand il venait, devant moi, parler à Honorine de famille et d'époux, il ne savait pas qu'il m'enfonçait un poignard au cœur ; et elle, quand elle me consultait sur son choix, quand elle me disait qu'elle voulait traiter le mariage comme une chose grave et sérieuse, oh ! elle ne savait pas que je l'eusse tuée, moi, son frère, pour ne pas l'entendre me parler de cela !

Cependant, un matin, mon père nous appela, Honorine et moi, dans son cabinet. Après quelques discours simples et touchans, il nous annonça qu'il allait marier Honorine : un jeune homme riche, aimable, spirituel, avait demandé sa main, et on devait le jour même le présenter à ma sœur. Cette nouvelle n'eut rien qui pût étonner Honorine, bon qu'elle savait mon père, et habituée qu'elle était à cette idée, si douce pour les jeunes filles, de foyers et d'époux. Moi, quand j'eus appris cela, je m'enfermai dans ma chambre, pâle, défait, voulant mourir, voulant vivre, ou plutôt ne sachant au juste ce que je voulais. Quand le jeune Alfred de C..... fut introduit auprès de mon père et de ma sœur, on m'envoya chercher. Je refusai de venir, sous prétexte que j'étais malade. Honorine accourut, la pauvre fille, pour me guérir, voulant à toute force m'emmener et me faire voir son prétendu, *dont elle était déjà folle*. Elle me trouva assis sur le bord de mon lit, et elle s'assit à côté de moi. « Mon frère, me dit-elle, depuis quelque temps tu es triste et sombre ; tu souffres, et tu nous caches ta souffrance : c'est bien mal. » Elle parla long-temps ainsi. Moi, j'étais abruti ; je n'entendais pas. Tout à coup, je ne pourrais pas expliquer ce qui se passa en moi, mais je m'élançai vers la porte, qu'Honorine avait laissée ouverte en entrant, — et je la fermai. Surprise, elle voulut se lever et parler ; mais je poussai le verrou, et je lui criai : « Silence ! » Ma voix dut être effrayante à ce moment-là. Honorine tremblait et se cachait la tête entre les mains. Moi, je la regardais, immobile, l'œil en feu ; mais je n'osais pas avancer. Nous restâmes ainsi plus de cinq minutes sans rien dire. Elle,

elle priaït pour moi , sans doute ; moi , je méditais une chose infâme. Soudain je la vois qui glisse et qui tombe ; elle était violette et son visage pâle comme celui d'une morte. Ce fut un éclair. Sa tête rebondit sur le carreau et va frapper le pied du lit ; le sang coule et rejaillit jusque sur moi ; j'ouvre la porte , j'appelle au secours ; on vient , on l'emporte , toujours évanouie ; on me laisse seul. Quand je me vis seul , quand je compris enfin ce que j'avais pu faire et ce que je n'avais pas fait , je tombai à genoux , et je remerciai Dieu de m'avoir sauvé d'un horrible attentat ; je le remerciai de ce sang répandu et qui me laissait innocent , et j'embrassai avec amour le pied du lit qui avait blessé ma sœur.

Au bout de quelques jours , Honorine fut remise , et M. Alfred de C... continua ses visites. Moi , je voulais partir et m'enterrer dans quelque désert lointain ; mais il y avait une fatalité insurmontable qui me clouait là , à Paris , sur ce seuil , dans cette maison , et qui m'empêchait de fuir. En vain , quand Alfred devait venir , je m'en allais ; en vain je m'efforçais à ne pas le voir , à ne le rencontrer nulle part , à ne pas même entendre prononcer son nom ; son nom vibrait toujours à mon oreille , son visage était toujours devant moi : un nom et un visage maudits !

Un soir , par malheur , je le rencontrai dans un bal. Il jouait , je m'approchai de la table de jeu. Ce soir là je ne le fuyais plus ! je le cherchais. Il devait épouser ma sœur dans trois jours : Donc , je me tenais devant lui , debout , les bras croisés , l'œil fixe. Aussitôt qu'Alfred m'aperçut , il me tendit sa main pour serrer la mienne. Je reculai avec mépris , et je le regardai plus sombre. Il ne comprit rien à cela , et il continua de jouer. Il y avait plus d'une heure que je me tenais ainsi , n'ayant pas encore prononcé une parole , mais le regardant toujours. Ce n'est pas autrement que devait se tenir Méphistophélès en face de Marguerite. Autour de moi , il y avait des rires , des fêtes , des danses : rires , fêtes et danses , tout cela était perdu pour moi , tout , jusqu'aux femmes , si enivrantes et si parées. Je ne savais qu'un nom , Alfred. Je ne voyais qu'un homme , Alfred. Je ne voulais qu'une chose , me venger.

Une rumeur se fit à la table qui était devant moi : un coup venait de finir , et il manquait cinq napoléons. On recommença dix fois les comptes , les cinq napoléons ne se trouvèrent pas.

Moi, je m'avance, je montre Alfred du doigt, et d'une voix forte : « C'est cet homme qui a volé les cinq napoléons : je l'ai vu. » Alfred devint pâle, et ses dents claquèrent. On nous entoure, et je repète d'une voix plus calme et plus sonore : « C'est cet homme qui a volé les cinq napoléons : je l'ai vu. » Horrible et sanglant mensonge ! Il fallut bien me croire pourtant. Ce qui en arriva, vous le devinez. Alfred m'appela lâche et calomniateur, et il me provoqua en duel. Je ne voulais pas autre chose. Le lendemain, à six heures, nous nous trouvions tous les deux derrière les buttes Montmartre, et nos quatre témoins chargeaient les pistolets. Vous sentez que ce devait être un duel à mort. Nous nous mîmes à trente pas, et, au signal convenu, chacun de nous avança en même temps. Il y eut deux coups qui partirent, et un homme qui tomba : cet homme, c'était Alfred. Il était mort.

Ici, le pêcheur cessa de parler, et je le vis qui se frappait convulsivement la tête et la poitrine. Avant que je l'eusse pu retenir, il avait saisi ses filets, et il s'éloignait à grands pas. Je courus après lui ; en m'entendant, il se retourna.

— Pourquoi me suivre encore, dit-il tristement ? Ne vous ai-je pas conté ce que le monde appelle mon histoire ? Un homme a tué un homme... Eh bien, après ? — Après, cet homme qui en a tué un autre s'est repenti. Quand le forfait a fini, le remords a commencé. Êtes vous content ? Si vous voulez en savoir plus, je vous le dirai encore. La balle du pistolet entra plus cruellement dans mon cœur que dans celui d'Alfred ; car elle me déchira, moi, sans me tuer. Depuis ce jour, je la sens au fond de ma poitrine qui m'étouffe et qui empêche mon sang de passer. Imaginez-vous bien qu'en voyant ce cadavre, quand je pensai à ma sœur que cette balle tuerait aussi peut-être, je devins fou. Je rentrai dans Paris, et j'errai jusqu'au soir. Le soir, j'en ressortis, allant devant moi, et remontant le cours de la Seine. Au bout de quelque temps, la fatigue et le besoin me jetèrent demi-mort à la porte d'une cabane de pêcheur. C'était ici. J'y restai.

Une seule fois, depuis deux ans, j'ai voulu revoir Paris. Je ne savais pas trop ce que je faisais ; mais enfin je m'aperçus que j'avais laissé descendre mon bateau, et que je me trouvais à la pointe Notre-Dame. Tout me paraissait danser autour de moi,

et chaque faite de maison avait sa flamme qui le brûlait. C'était un spectacle bien étrange. Quand je voulais voir, je ne voyais pas, ou je voyais du feu. Quand je voulus marcher, le pied me manqua. J'arrivai cependant à la demeure de mon père; il commençait à faire nuit. J'ignore comment ma poitrine ne se rompit pas, tant mon cœur battait fort. Je m'adressai au vieux portier. C'était une figure nouvelle et que je n'avais jamais vue. Le brave homme me donna des détails sur toute la maison. Ma sœur, mon Honorine, avait fait une longue maladie, à la suite d'un duel et d'une mort (et il me raconta ce duel et cette mort, le bourreau!); mais elle était sauvée. Mon père se portait assez bien. Je demandai aussi des nouvelles du frère de *mademoiselle* Honorine. Je ne puis pas vous dire ce que le vieillard répondit, mais, le jour où j'avais vu Alfred tomber tout sanglant, cela ne m'avait pas fait tant de mal. Il paraît qu'il y avait eu de la malédiction pour moi. Au reste, il m'apprit que, depuis la mort du *pauvre jeune homme*, on était bien triste *là-haut*. Quand il me parla de ce pauvre jeune homme, je lui demandai lequel, et il me répondit : M. Alfred. — Oh! — Depuis ce temps-là, M^{lle} Honorine avait toujours refusé de se marier, et elle n'avait pas quitté le deuil.

— Le deuil de qui, m'écriai-je ?

— Le deuil de M. Alfred, dit froidement le portier.

Comme il parlait encore, un monsieur et une dame descendirent les dernières marches de l'escalier, et se trouvèrent face à face avec moi. C'étaient mon père et ma sœur. Ils sortaient. Honorine annonça au portier qu'ils allaient rentrer tout de suite. La nuit était si sombre, qu'elle ne me reconnut pas. Mais moi, je l'avais vue, je l'avais entendue parler, je m'étais trouvé auprès d'elle, j'avais respiré le même air qu'elle, elle, ma sœur, mon Honorine, tout ce que j'aimais. Je voulus l'entendre et la revoir encore, et je me cachai dans le coin de la porte. Quand ils rentrèrent de leur courte promenade, Honorine dit doucement au portier : — Quel était donc ce jeune homme avec qui vous causiez tout à l'heure ?

Je n'attendis pas la réponse du vieillard; une sueur froide me courut dans tout le corps, et je m'enfuis. Depuis ce jour, je n'ai pas quitté ma cabane, mon bateau et mes filets. —

Nous étions arrivés au pont de Charenton. Il me souhaita le

bon soir d'une voix altérée. Puis me prenant par la main, il se retourna vers la maison blanche que vous savez : — N'est-il pas vrai que les plus fous ne sont pas ceux de là-bas ? —

Il partit. Je le regardai aller jusqu'à ce que je l'eusse perdu de vue.

AMÉDÉE GRATIOT.

Chronique Musicale.

Semiramide ne pouvait succéder immédiatement à *Anna Bolena*, il fallait donner au moins un jour de repos à la cantatrice qui remplit le rôle principal dans ces deux opéras. *Mosè* s'est offert encore une fois et, comme à l'ordinaire, Rubini, Tamburini, Lablache, ont fait de telles prouesses que le public électrisé semblait ne vouloir pas mettre un terme à ses longs applaudissemens. Il demandait la répétition de chaque morceau important; une semblable requête est très flatteuse, ce qu'elle a d'agréable pour le virtuose lui fait braver et surmonter la fatigue de sa double exécution. Mais le *bis* donne presque toujours de mauvais résultats, l'acteur répète ce qui vient de vous charmer, il le redit à l'instant même où vous cessez de l'entendre, vous auriez besoin d'un surcroît de moyens et de verve, il est rare que le contraire ne se fasse pas remarquer. L'inspiration de Tamburini dans la strette de sa grande cavatine a été merveilleuse, jamais ce virtuose n'avait jeté avec tant d'audace et de bonheur les derniers traits de cette brillante péroraison. On a voulu qu'il la redit, il l'a fait à l'instant, et ce n'était plus si bien; ces éclairs de génie du chanteur sont des coups de fortune, des brelans carrés que l'on n'amène pas à volonté; quand la partie est gagnée et se termine comme un coup de foudre il faut savoir en rester là. C'est faire revenir le coursier à la barrière qu'il a franchie, sans le placer à la même distance, et quand il a dépensé la plus grande part de sa force et de son ardeur.

Au lieu de crier *bis* quand un chanteur vient de se signaler par une action d'éclat, on devrait au contraire le prier de re-

commencer lorsqu'il n'a pas réussi avec son bonheur accoutumé. Cette revanche offrirait un profit réel à ceux qui la demandent comme à celui qui l'accepte. La répétition du fameux duo de *Mosè* est prévue, elle est commandée d'avance, accordée, imminente; c'est un pacte signé par le public et les deux virtuoses, il faut qu'il s'accomplisse ou que la salle s'écroule. Mais aussi, voyez avec quelle prévoyance la basse et le ténor s'embarquent pour le voyage au long cours, avec quelle adresse ils ménagent leurs provisions, leur bagage de trilles et de roulades; le corps de réserve ne donnera qu'à la fin; nous procéderons avec eux par gradations, et le grand coup, alors, il sera frappé à propos. Le drame chanté, conduit avec art, marchera vers son dénouement *crescendo a poco a poco*, et nous n'aurons sa plus brillante explosion qu'aux dernières cadences. Quand le *bis* est prévu, le chanteur sait s'amoinrir d'abord pour se relever ensuite et prendre sa statue de géant. Si le *bis* est provoqué par une inspiration soudaine, il est à peu près certain que ce beau mouvement ne se reproduira pas, et que la répétition ne pourra être considérée que comme un hommage rendu au talent, un acte de déférence de l'acteur envers le public, sans résultat avantageux pour l'un et pour l'autre.

Un coup de tonnerre terrassait Osiride; la foudre, lancée par le machiniste physicien, descendait en suivant une ficelle, et traversait le théâtre sans s'écarter jamais de la diagonale tracée. Cette fusée était d'abord accompagnée du pétard obligé, pétard que les femmes redoutaient pour le moins autant que l'explosion d'une bouteille ficelée en Champagne; le pétard fut d'abord supprimé, la foudre devint muette et porta des coups aussi funestes. Cependant, comme l'affiche n'annonçait point que l'éclair ne serait pas le prélude ordinaire du tonnerre, les dames fashionables sentaient leurs nerfs se crispier quand *Mosé* levait sa baguette; ce maudit pétard semblait encore les menacer. La prévoyante galanterie du directeur a voulu que les plaisirs offerts à ses fidèles fussent goûtés sans trouble, et la malencontreuse fusée ne brille plus, l'éclair ne fait plus craindre le tonnerre. Osiride ne tombe pas moins frappé de mort subite: l'histoire et le drame l'exigent également, il faut que ce premier né suive la condition de ses confrères. Mais il expire sous la détonation d'un accord de trombones; c'est la foudre de l'orchestre

qui seule doit le renverser du trône où le présomptueux Pharaon vient de le placer.

Tandis que les autres théâtres s'efforcent de compliquer les engins de la décoration, pour produire des imitations bien faibles et souvent très ridicules de la nature, la compagnie italienne simplifie les moyens d'exécution mécanique. Le charme de ses magiciens est si puissant, qu'après avoir séduit toute la société brillante et fashionable, il agit maintenant sur le petit peuple des amateurs. Paris se lève en masse le dimanche pour aller assiéger la salle italienne; tout le monde se dispute ces loges, ces galeries que les fidèles abandonnent une fois la semaine. Les Italiens ont maintenant leurs dimanches comme le Vaudeville et Franconi; c'est aux Parisiens que je dois en faire compliment. Cet empressement digne d'éloges, cet heureux instinct qui pousse une population entière vers le temple de l'harmonie, va sans doute nous ramener ces années de continuelles jubilations, où la saison chantante était de douze mois.

L'affiche annonçait *Otello* pour le 1^{er} janvier de l'an de grâce 1855; la direction du Théâtre-Italien nous réservait ce chef-d'œuvre pour nos étrennes. *Otello*, ce titre, en grosse lettres moulé, promettait assez au fashionable qui le lisait du haut de son tilbury rapidement lancé. Rubini, Giulia Grisi, s'offraient à sa pensée, et suffisaient pour l'amener au rendez-vous quand il aurait terminé la distribution de ses bijoux d'or ou de sucre. Mais le piéton *dilettante*, arrêté, posté, planté devant cette affiche, pouvait à son aise l'examiner dans tous ses détails, la commenter, et jouir d'avance de tous les biens qu'elle lui promettait. Le fashionable roulant sur le pavé, sans le brûler pourtant, c'était chose trop difficile; le fashionable fuyant au grand trot n'emportait que Rubini et M^{lle} Grisi; le piéton s'emparait de Tamburini, de Lablache. L'amateur le plus prévoyant devait-il s'attendre à les rencontrer en cette fête? Ils y sont venus pourtant; ils ont manœuvré de manière à prouver qu'un virtuose du premier mérite ne déroge point en se chargeant d'une partie secondaire, et que les petits rôles tracés par Rossini sont encore à la taille des grands acteurs.

Deux parties principales de ténor qui figurent dans le même opéra, ne sont point écrites dans le même diapason; l'une d'elles est placée au second rang pour l'ensemble et conserve ce

système de gravité relative dans le solo. Le rôle de Rodrigo, écrit pour Davide, est le premier rôle de ténor dans *Otello*, c'est celui qui conviendrait le mieux à Rubini. Celui d'*Otello*, beaucoup plus important sous le rapport dramatique, réclame le chanteur par excellence, et la musique produit un bien meilleur effet quand elle est confiée au personnage qui conduit et domine l'action. Destinée d'abord à Nozzari, la partie d'*Otello* fut chantée par Garcia : l'un et l'autre possédaient un organe vigoureux, une voix de ténor qui pouvait faire sonner le *la* grave de la basse. A peine Garcia eut-il quitté le théâtre de Naples que Davide laissa le rôle de Rodrigo pour s'emparer de celui du More de Venise. Depuis long-temps Rubini a fait le même échange; le succès qu'il avait obtenu vient de s'élever au plus haut degré à la dernière représentation. Jusqu'à présent ce grand chanteur s'était appliqué à conserver une partie des traits écrits pour Garcia, ne changeant que les passages qui pouvaient l'entraîner vers des cordes trop graves. Il procède maintenant d'une manière plus hardie et plus indépendante : toute sa cavatine d'entrée a passé dans le domaine du contraltino sans être transposée. Les mélodies n'ont pas reçu la moindre altération, et les traits, combinés avec beaucoup d'artifice par le chanteur, se déploient dans le diapason élevé, si puissant et d'une agilité si merveilleuse dans la voix de Rubini. Sa dernière cadence attaquée victorieusement, sans retarder le mouvement, ainsi que le faisaient tous ses prédécesseurs, excepté Garcia, produit une sensation difficile à décrire et conclut admirablement une cavatine chantée avec autant de charme que l'éclat.

Le duo de la lettre, plusieurs fois interrompu par les applaudissemens et les transports d'enthousiasme, a été redit en partie. Le finale est un prodige d'exécution ; l'ensemble de tant de belles voix récitantes, cette réunion de chanteurs d'une si rare intelligence, qui savent prendre leur avantage quand il le faut et céder le pas à celui qui tient la note essentielle, cet art de grouper les accords et de présenter la mélodie avec toutes les nuances d'expression, n'avaient point encore signalé leur puissance avec tant d'éclat.

« Il bénit bien, ce gaillard-là. » Cette réflexion naïve du compagnon de Robert Macaire m'est revenue juste au moment où

Lablache, — Elmiro, — foudroyait Desdemona par sa malédiction. Il maudit admirablement, ce gaillard-là. La tragédie chantée n'a jamais eu tant de vigueur, de noblesse et de solennité. La présence de Lablache donne une nouvelle existence à ce finale, à la scène sublime qui termine le second acte. Cet Elmiro, qui nous frappe de terreur au moment où son entrée vient troubler la joie de la tendre Desdemona, ce père irrité dont les menaces font prévoir l'horrible catastrophe, ce vieillard aux cheveux gris, dont les regards inspirent la crainte et le respect, est pourtant le joyeux campanone qui, la veille, nous a fait pouffer d'un rire inextinguible. S'il vous est arrivé par hasard de penser *bouffonissimo* qui gourmande ses chanteurs, se bat avec Grisetto, danse avec Corilla, quand vous avez vu le sénateur vénitien faire éclater son courroux paternel, vous me pardonnerez d'avoir cité de la prose de mélodrame à propos d'un finale de Rossini.

M^{lle} Grisi s'est de nouveau signalée dans la partie de Desdemona; sa voix acquiert de jour en jour plus de vigueur et d'éclat, et ce n'est point aux dépens du charme et de l'agilité. *L'adagio* du trio du second acte demanderait que les deux tenors ne fussent pas de même nature, et que l'un d'eux fournit des sons plus graves.

Ivanof a été fort applaudi après sa cavatine; car *Otello* nous est donné maintenant au grand complet. Tamburini fait merveille dans ses deux duos. Rubini et M^{lle} Grisi, après avoir triomphé pendant tout le cours de la représentation, l'ont terminée par le terrible duo qu'ils ont dit avec une puissance de moyens, une agilité, une fraîcheur d'organe que la fatigue n'avait point altérées. Le succès d'*Otello*, remis en scène avec de tels champions, a été victorieux, étourdissant; c'est une merveille que l'on ne peut rencontrer que sur le premier théâtre lyrique du monde.

CASTIL-BLAZE.

Après une trêve de sept ans et demi, ROBIN DES BOIS vient de reprendre le cours de ses enchantemens. Une première série de deux cent quatre-vingts représentations aurait rendu ce long repos nécessaire. La clôture de l'Odéon ne l'avait impérieuse-

ment commandé. Robin des Bois dirige ses balles à sa fantaisie ; elles suivent la ligne droite ou dessinent de capricieux ricochets pour arriver à leur but qu'elles ne manquent jamais. Cet esprit de ténèbres , que les Allemands ont appelé Samiel , qui reçut chez nous le nom de Robin , prodigua d'abord ses balles d'or à l'Odéon ; il lui versa d'abondantes balles d'argent ; mais le malheureux théâtre subit enfin l'épreuve de la balle de plomb , projectile toujours funeste , qui le frappa de mort. Robin des Bois resta ferme sur ses pattes ; rentré dans sa tanière souterraine , il attendit qu'une génération nouvelle d'amateurs eût atteint la majorité requise pour prendre sa part des jouissances dramatiques , il eut soin de ne pas laisser éteindre son grand renom ; il rappela de temps en temps les souvenirs qui pouvaient le faire désirer , promit des balles d'or aux entreprises théâtrales , des plaisirs aux *dilettanti*. On sait que le diable est toujours fidèle à sa parole , quand il se décide à la donner ; faut-il s'étonner si un habile directeur a tenté de remettre au jour le magicien de l'Odéon , et si le public est venu en foule assister à ce retour si long-temps attendu !

L'administration de l'Opéra-Comique n'avait rien négligé pour donner au chef-d'œuvre de Weber le luxe d'exécution et de mise en scène qu'une composition aussi importante réclame. Vingt-huit choristes allemands, dix symphonistes, ont été adjoints au chœur et à l'orchestre ; la scène du ravin , les apparitions , le sabbat des diables , des ombres , la chasse fantastique , ont été réglés , exécutés avec d'autant plus d'artifice que les bornes restreintes du théâtre offraient plus de difficultés pour le développement d'un tel spectacle. Boulard avait déjà fait ses preuves à l'Odéon , dans le rôle de Richard ; il nous a montré à l'Opéra-Comique une voix tout aussi puissante , mais plus exercée , et plus d'intelligence et de chaleur dans le jeu dramatique. Jansenne a conquis , dès le premier acte , la faveur d'un public qui semblait regarder la partie de Tony comme au-dessus des forces de ce chanteur. M^{mes} Casimir , Hébert-Massy , représentaient Anna , Nancy. Jamais le duo ravissant qui ouvre le second acte n'avait été dit avec autant de charme et d'élégance à l'Odéon. M^{me} Hébert-Massy a été fort applaudie après sa cavatine ; des transports d'enthousiasme ont éclaté sur les derniers accords de la grande scène de la fenêtre , chantée par M^{me} Casimir. Tous les

détails pittoresques d'une expression si vraie et si variée ont été parfaitement rendus par la voix et par l'orchestre. La franchise d'attaque, le *brio*, la verve que la cantatrice a déployée dans le dernier mouvement, cette pureté, cette clarté de son que réclame l'audacieuse caballete de Weber, ont charmé, électrisé l'assemblée; toute la salle applaudissait, et cinq fois ce témoignage a été adressé à la nouvelle Anna. Quelques critiques reprochaient à M^{me} Casimir d'avoir placé un point d'orgue en roulade, sur le repos qui amène le premier couplet de l'*andante* de cette scène. Je dois leur rappeler que ce point d'orgue a été marqué par Weber, et que la roulade est même notée en partie par l'auteur. Je leur ferai remarquer encore que, suivant l'intention de Weber, M^{me} Casimir la termine sur le *si* grave, licence que le plus grand nombre des sopranes ne saurait se permettre. Cet air si redouté des virtuoses est le triomphe de M^{me} Casimir; on attendait la cantatrice à cette épreuve dangereuse, elle ne pouvait s'en tirer d'une manière plus brillante. Le trio laisse encore à désirer sous plus d'un rapport; la partie du ténor est un peu grave pour Jansenne; elle se relève dans l'*andante* qui a été fort bien exécuté.

Boulard a été d'une chaleur entraînante dans son air de fureur diabolique, et le chœur des chasseurs a produit ses magiques effets; il n'était pas encore fini que l'on criait déjà *bis* de toutes parts. Les choristes se sont bien comportés; ils ont marché beaucoup mieux encore aux représentations suivantes. L'alliance des deux nations française et allemande avait besoin de quelques jours d'exercice pour devenir parfaite.

Honneur à l'orchestre de l'Opéra-Comique, à son digne chef, M. Valentino! au directeur de la scène, M. Génot, qui fait manœuvrer tant de diables sur un si petit espace! L'action n'en est que plus chaude: c'était un véritable enfer, que la poudre, les flammes alcooliques et le lycopode chauffaient à la température du Tartare. Les costumes et les décors sont tour à tour d'un aspect effroyable ou gracieux, et doivent satisfaire ceux qui aiment les contrastes. ROBIN DES BOIS, sifflé lors de sa première exhibition, ne s'arrêta qu'après avoir compté deux cent quatre-vingt représentations. Cette fois il triomphe d'entrée de jeu, sa destinée semble devoir être plus heureuse encore. Il faut cependant qu'il sache borner sa carrière. Je ne crois pas me tromper en lui

promettant le tiers de cette somme, le quart, si l'on veut, mais certes ce sera bien le quart consolidé.

— Les concerts du Conservatoire ont commencé dimanche dernier. L'affiche ne portait de nouveau qu'une ballade allemande, composée par Schubert, qui s'est fait un nom en écrivant un grand nombre de ses petits drames en musique. Nourrit l'a chantée avec expression. Le *Credo*, fragment de la messe solennelle de Beethoven, n'a pas produit une sensation bien vive sur l'auditoire. Une polonaise de Mayseder, que M. Urhan a fait passer du diapason du violon à celui de la viole, a été exécutée par ce virtuose avec une rare perfection. La symphonie héroïque de Beethoven a déployé ses trésors d'harmonie; le chant naïf et simple de *Laudi spirituali*, dit en chœur avec un ensemble et une intelligence également remarquables, a été couvert d'applaudissemens, on a voulu l'entendre une seconde fois. L'ouverture de *la Flute enchantée*, attaquée et suivie avec une verve, une véhémence qui tiennent du prodige, a terminé la séance. Les compositions reproduites dans ce premier concert sont très belles; l'exécution en a été excellente, et pourtant l'assemblée avait perdu la tradition de ces transports d'enthousiasme qu'elle faisait éclater avec tant de vigueur et de constance. Le public nombreux écoutait mais ne distribuait les applaudissemens que d'une avare main. Est-ce toujours l'ancien auditoire, et se montre-t-il fatigué d'entendre sans cesse les mêmes chefs-d'œuvre qui, chaque année, arrivent diversement combinés sur le programme du Conservatoire? Ou bien est-ce une nouvelle troupe d'admirateurs dont l'oreille n'est point encore assez exercée, et qui veut s'instruire d'abord, faire un cours dans les règles, avant de se livrer franchement à l'expression de son enthousiasme?

— On a dit à la Bourse et répété dans le monde musical, qu'une *prima donna* jalouse, *prima donna* de la famille d'Otello, sans doute, avait poignardé tout de bon la Desdemona par excellence. Je me suis bien gardé d'insérer cette nouvelle désastreuse et désolante dans ma chronique avant d'en avoir pu vérifier l'authenticité. C'est un bruit jeté à la Bourse pour faire hausser pendant quelques jours les actions des cantatrices appelées à succéder à M^{me} Malibran: il est permis de le supposer du moins. Je ne pense pas que la mort de cette virtuose impri-

mât un mouvement de hausse ou de baisse bien prononcé sur le trois pour cent, la rente de Naples ou les Cortès. M^{me} Malibran est dans un état d'hygiène prospère et florissant, elle fait fureur à Naples, au théâtre *San-Carlo*, dans le rôle de Tancredi. Ce gentil chevalier y terrasse Orbassan, comme à l'ordinaire, avec une grâce charmante, et quand il a fait briller *il vivo lampo di quella spada*, le glaive meurtrier rentre dans le fourreau, et le paladin en cuirasse, le casque en tête, gratifie ses admirateurs de la cavatine du *Barbiere*, de *Cenerentola* ou de la *Gazzaladra*. Le public est enchanté, ravi d'aise, et ne demande point au chevalier Tancredi l'explication de cette phrase que la nouvelle position de la cavatine rend au moins singulière: *Si Lindoro mio sarà*. M^{me} Malibran triomphe tous les soirs, mais elle est trop mal secondée; la supériorité de son talent écrase ses entours, et la société des nobles entrepreneurs, des *dilettanti di prima sfera*, ne fait pas de bonnes affaires, malgré le talent et le *brio* de sa *prima donna assolutissima*.

— Un jeune violoniste belge, du plus beau talent, s'est fait entendre dans un concert particulier qu'il a donné au Conservatoire. M. Prume, professeur de dix-huit ans, marche sur les traces de son compatriote Bériot; son début à Paris a été signalé par un succès des plus brillants. Ce jeune maître est attaché au conservatoire de Liège, dirigé par M. Daussoigne, le neveu, l'héritier de Méhul: ce choix fait honneur à M. Prume comme à son directeur.

— M^{lle} Clavet a débuté à l'Opéra-Comique, vendredi dernier, dans LE CONCERT A LA COUR; cette très jolie personne chante fort agréablement, sa voix est un soprano qui ne manque ni de charme ni d'égalité; l'exercice doit lui faire acquérir ce qu'il laisse à désirer encore sous le rapport du volume de son et de la vigueur d'attaque. M^{lle} Clavet est jolie, et cette première épreuve donne des espérances au théâtre qui vient de l'engager.

— M^{me} Degli-Antoni avait réuni une assemblée nombreuse et fashionable au concert qu'elle a donné lundi dernier. Cette virtuose, dont le renom s'accroît à mesure qu'un plus grand nombre d'amateurs a pu connaître et apprécier sa belle voix et son style d'exécution, a été fort applaudie; elle a chanté plusieurs morceaux d'une haute portée, parmi lesquels on a remar-

qué la fameuse cavatina de la *Donna del Lago*. MM. Ernst et Schunke se sont distingués dans un duo concertant pour violon et piano. Après avoir tenu sa partie avec honneur dans un morceau concerté, M^{me} Viganò a chanté plusieurs petits airs. On sait quelle expression dramatique et pleine de vivacité, quelle verve elle met dans ces pièces fugitives, ces chansonnettes italiennes dont quelques-unes sont empruntées au répertoire des gondoliers de Venise.

Ces gondoliers me conduisent à force de rames à la fête vénitienne offerte par la direction de l'Opéra-Comique à ses nombreux habitués. Les amateurs s'y pressaient au point qu'ils ont laissé 16, 800 francs dans la caisse du théâtre. Nous avons vu le pont du Rialto en peinture; mais le pont des Soupirs, jeté d'une loge d'avant scène à l'autre, en travers de la salle, était en relief, en ronde-bosse et praticable; pour les musiciens du moins. C'est sur ce pont que le capitaine Musard avait placé son corps d'armée : des pelotons de trombonistes, de cornistes, de trompettistes, se déployaient échelonnés dans les loges du second et du troisième rang; le cœur occupait le balcon et chantait quelques reprises des contre danses. Son bâton à la main, le capitaine, assis sur le blanc de quart, commandait la manœuvre, qui s'exécutait avec un admirable aplomb. Cet orchestre de bal sonne parfaitement; ses cadences ont la vigueur, la soudaineté qu'exigent les petites pièces de son répertoire; son *crescendo*, toujours peu développé, n'en est pas moins conduit avec une rare intelligence. Les chœurs de voix réunis à certaines reprises des contredanses, jettent un agréable contraste dans des traits dont les fréquentes répétitions deviendraient fastidieuses pour les amateurs qui ne dansent pas. Je ne dirai rien des parades, des scènes improvisées, des vues d'optiques, des loteries; ces divertissemens n'ont rien de musical et ne sauraient figurer dans ma chronique.

— M. Donizetti, auteur d'*Anna Bolena*, de *Parisina* et d'une infinité d'autres ouvrages d'un grand mérite, est à Paris pour mettre en scène *Marino Faliero*, opéra qu'il a écrit tout exprès pour notre théâtre italien. Nous possédons maintenant dans notre capitale les trois illustrations musicales de l'Italie, Rossini, Donizetti, Bellini.

COURS

DE

M. PHILARÈTE CHASLES

A L'ATHÉNÉE.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE COMPARÉE.

SÉANCE D'OUVERTURE. — 17 JANVIER 1855.

Messieurs,

Je vais exposer en peu de mots le but et le plan de ce cours. Les matières que je me propose de traiter ne se rattachent à aucun intérêt présent, ne tiennent à aucune passion d'aujourd'hui. Me suivrez-vous sans trop d'ennui dans une sphère d'études négligées, parmi les ruines du passé?

Le sujet même, par sa nature, par sa nouveauté, par la singularité à demi métaphysique, à demi érudite des couleurs qu'il doit employer, a besoin de votre attention, — de votre

courage peut-être. — L'inexpérience du professeur réclame toute votre indulgence.

A la fin du seizième siècle, il y avait dans un pauvre village d'Espagne un homme inconnu qui gémissait dans une prison. Il était manchot et couvert de blessures. Il avait servi sur mer et sur terre, et il approchait de sa soixantième année. Je ne sais quelle tracasserie judiciaire, suscitée par les alcades du village, l'avait jeté là, dans ce cachot sans gloire, où personne ne le soupçonnait, où sa pauvreté le retint assez long-temps. On lui permettait d'écrire; et il composa un roman pour s'amuser.

Cet auteur, méprisé de son temps, qui vivait dans une grande misère, et que ses nobles protecteurs, l'archevêque de Tolède et le comte de Lemos, empêchaient tout au plus de périr de faim, c'est Michel Cervantes Saavedra, le créateur de Don Quichotte. Il a vécu obscur, et il meurt obscur. Traversons la mer, visitons l'Angleterre à la même époque.

Dans un faubourg de Londres, voici une petite maison dont un homme fort modeste occupe un seul étage, ou plutôt une chambre. Il est doux, mélancolique, de mœurs faciles et timides; quand ses occupations ordinaires lui en laissent le temps, il fait des sonnets à la manière de Pétrarque; c'est sa consolation et son plaisir. Une inspiration triste et tendre le domine. Il ne prend aucun parti dans les agitations politiques de l'Angleterre. Les puritains ont levé la tête, et il n'est pas puritain; les catholiques se révoltent, et il n'est pas catholique. Dans ses sonnets, ses œuvres de prédilection, il s'occupe surtout de creuser son ame, d'en consulter les intimités douloureuses. Il a des amours que lui-même il blâme, et dont il ne peut se détacher. Le sort l'a fait pauvre, et il est devenu acteur, métier fort méprisé à cette époque. Ce mépris pèse sur lui comme un manteau de plomb. Il se plaint, il souffre; l'automne de sa vie commence, et il est mécontent de lui-même. « Sa vie, dit-il, ne lui offre qu'un amas de cendres; son ame s'est consumée elle-même, et il vient s'asseoir tristement auprès de ce foyer éteint, qu'il contemple d'un œil plein de larmes. » Toutes ces méditations sont consignées dans les sonnets dont je viens de parler sonnets qui furent imprimés en 1599. Voilà les révélations intérieures, les confessions du doux Shakspeare (*sweet Shakspeare*), comme disaient ses contemporains : — ses contemporains

avaient à peine deviné son génie ; — ils l'estimaient surtout pour l'aménité de son caractère et la grâce élégiaque de ses vers d'amour.

Cet homme dont je viens d'esquisser le portrait moral, avait peu d'instruction scolastique. Il fallait vivre. On vendait de lui de petits romans et des chroniques, à *six pence* le volume, la plupart traduits ou imités de l'italien. Il s'en empare et en fait des drames. Le drame était alors ce que le journal est aujourd'hui, la ressource générale des talents sans fortune. Ces drames passent dans la foule des drames ; on ne les trouve ni supérieurs, ni détestables ; on décerne une honnête médiocrité à Shakspeare. On lui préfère le puissant Chapman et le brûlant Marlowe ; on ne songe pas même à le comparer avec le célèbre Lilly. C'étaient les grands hommes à la mode ; toutes les époques ont eu leurs grands hommes à la mode, dont le nom se perd et s'engloutit, cinquante ans après leur décès. et que les curieux en littérature, les hommes de la résurrection (*resurrection-men*), vont déterrer, pour leurs menus plaisirs, dans le cimetière des bibliothèques. Chapman et Marlowe (sans compter Lilly et Webster) prenaient donc le pas sur William Shakspeare, que vous me permettrez de ne pas nommer le vieux Will, comme on en a pris l'habitude : je suis effrayé de cette familiarité sans gêne avec les grands hommes.

Quand Wiliam eut fait représenter une trentaine de drames, tous construits avec des chroniques nationales, des ballades, des contes, des romans populaires, ou même avec des vieux drames recrépés et arrangés, il ne prit pas même le soin de publier une édition complète de ses œuvres. — Il avait mis de côté quelques guinées ; il s'en alla paisiblement dans son village natal, tendre la main à ses vieux amis, à ses voisins du village, où il mourut paisible et ignoré.

Voyons un peu, messieurs, ce que sont devenus, après leur mort, ces deux grands inconnus, Cervantes et Shakspeare. On traduit *Don Quichotte* dans toutes les langues ; don Quichotte devient type. Cervantes, que ses contemporains, dans leurs pamphlets, traitaient de *misérable manchot*, de *vieux soudard*, de *barard hargneux*, vient se placer sur le trône littéraire de son pays. La philosophie pratique de Sancho s'accrédite dans toute l'Europe ; on reconnaît, dans le personnage du chevalier

de la Triste-Figure, l'idéalisme expirant, la chevalerie mourante. La noble, l'immortelle épitaphe de la chevalerie, c'est le roman du manchot, ce roman écrit dans une cave d'un village de la Manche.

Certes, l'influence de Cervantes, sa pensée caustique et ingénue, se sont propagées dans l'Europe moderne; on retrouve le sillon et la trace de cette pensée chez Voltaire, chez Swift, chez Le Sage; qui pourrait en douter?

La destinée de Shakspeare est plus extraordinaire. Au moins Cervantes croyait à son génie; il avait foi en lui; William Shakspeare était fort indifférent à ce sujet.

Dans son testament, il parlait de sa fille, de sa femme, d'un ou deux compagnons de plaisir et de peine, — nullement de sa renommée et de ses œuvres.

Il meurt; le dix-septième siècle commence; la pensée religieuse, mariée à la pensée politique, saisit l'Angleterre avec une telle violence, elle l'embrasse d'une étreinte si rude, que le théâtre anglais s'éteint étouffé. Personne ne se rappelle plus le nom de Shakspeare, Milton excepté. Milton, dont l'esprit élevé et tendre conserve religieusement le culte de son *doux Shakspeare*. En France, en Italie, en Allemagne, en Espagne, quel érudit du dix-septième siècle a entendu parler de ce nom obscur? Vous auriez demandé un renseignement sur Shakspeare à Baillet, à Tiraboschi, à ces hommes dont la mémoire immense ne perd pas une date ou un nom propre; ils n'auraient su que vous répondre. Charles II vient reprendre possession du trône anglais, que Cromwell avait occupé. Avec Charles II, l'imitation française envahit la littérature anglaise; Shakspeare est jugé alors, mais sévèrement; on lui trouve des beautés, mais antiques et barbares. Ce que l'on aime par-dessus tout, c'est la tragédie de Dryden, une tragédie ampoulée, factice et enflée, qui n'est absolument autre chose qu'un roman de Calprenède, mis en dialogue et en vers.

L'heure de la justice est arrivée depuis long-temps pour Cervantes; quand viendra le tour de Shakspeare? S'il avait du génie, pourquoi l'influence de ce génie est-elle nulle? Des circonstances extérieures et invincibles réussiront-elles à étouffer son souvenir? Où est donc cette force si vantée de l'intelligence?

Tout à coup, au milieu du dix-huitième siècle, par une révol-

sion miraculeuse, la gloire de Shakspeare se relève; elle surgit de la manière la plus inattendue; elle a pour promoteurs le satirique Pope, le classique Johnson et Voltaire lui-même, Voltaire, si éminemment français. Le génie puritain s'est affaibli lentement dans la Grande-Bretagne. On commence à se dégoûter du fanatisme sombre, des idéalités romanesques et de la lourde parodie française des Rochester et des Waller. On commence à comprendre l'impartialité lumineuse de Shakspeare; on se plaît à trouver dans son monde théâtral le monde réel avec toutes ses nuances, tous ses personnages, toutes ses variétés. Il a fallu un siècle et demi pour que l'éducation des intelligences s'accomplît, pour que l'on se trouvât de niveau avec cette intelligence du seizième siècle. A peine a-t-on commencé à deviner sa supériorité, on lui paie en gloire et en idolâtrie les arrrages de sa longue obscurité; son influence grandit, s'étend; il pénètre en France, il est reconnu homme de génie par ceux-là même qui ne le comprennent pas. Le voilà, ce pauvre et modeste acteur, qui trace, plus de cent cinquante années après sa mort, le sillon de tous les arts européens. Une littérature entière, celle de l'Allemagne moderne, est fondée exclusivement sur l'étude de Shakspeare; à lui se rapportent, comme à leur modèle, à leur maître, à leur Dieu, et Goethe, et Schiller, et Wieland, et même les philosophes nouveaux de la Germanie. Ils retrouvent en lui la sève primitive du génie teutonique, l'inspiration septentrionale dans sa pureté, la profondeur et le sang-froid de l'observation, la haute impartialité, mêlée à une connaissance du monde, des hommes, des passions, que personne n'a possédée au même point. Toutes les études poétiques de nos voisins se dirigent vers Shakspeare; les premiers de leurs poètes ne font que le traduire ou l'imiter; c'est la source universelle de toutes les pensées, c'est l'Homère de la Germanie moderne.

Les influences qu'il répand ne s'arrêtent pas là. Il pénètrent lui, septentrional, lui, d'un génie si maître de lui-même, si profond, si impartial, si inexorable, en Italie et en Espagne; il inspire Rossini; il est populaire dans le monde civilisé. En Angleterre, son culte s'établit, et sa plus belle création dans les temps modernes, sa dernière œuvre, c'est Walter Scott; Walter Scott, son fils, son élève; qui contemple le monde du même point de vue que lui; Walter Scott, le dernier rejeton de la

grande influence Shakspearienne. Il a fallu deux siècles pour opérer ce développement d'une seule pensée ; et n'est-on pas tenté de se rappeler à ce propos la belle expression d'un écrivain peu lu aujourd'hui, que les Grecs nommaient *Jean à la Bouche d'Or*, saint Chrysostôme : « Il a, dit-il, des idées qui germent dans un siècle et qui s'épanouissent dans un autre siècle. Le germe chrétien était dans la Bible ; c'est dans l'Évangile qu'il a fleuri. »

Voilà, messieurs, toute la pensée de ce cours ; voilà le but unique des études auxquelles vous voulez bien vous associer ; — l'influence lointaine de l'intelligence sur les intelligences ; le magnétisme de la pensée sur la pensée ; la force de fécondité qui est en elle, et qui, du sein d'une vie souvent obscure, jaillit pour conquérir des peuples éloignés ou des siècles futurs. Ce rayonnement éternel de la pensée humaine est un noble prodige ; il brave et les temps et les distances, il brave même le règne de la force brutale ; il conserve son activité, il continue son expansion, alors que la féodalité couvre le sol d'un réseau de fer ; quand les cottes de mailles se heurtent, quand les masses d'acier brisent les crânes des combattans. De même que les sympathies humaines continuent leur œuvre et résistent aux guerres, aux désastres, aux incendies, les sympathies intellectuelles ne s'arrêtent jamais. L'Italie modifie la France, et la France l'Espagne ; l'action est éternelle comme la réaction ; vous ne citeriez pas une époque, si barbare ou si malheureuse qu'elle soit, qui ne concoure à cet immense et perpétuel travail, qui n'est, après tout, que le grand travail de la civilisation.

Ne vous semble-t-il pas qu'on a étudié beaucoup trop les livres, c'est-à-dire la phrase, la diction, la métaphore, le syllogisme, et pas assez l'âme des livres ? Ils ont cependant leur âme, les beaux livres. C'est par cette âme intime qu'ils frappent la nôtre ; c'est par son rayonnement prolongé que s'opère la merveille dont je parle ; que Bayle le protestant touche à Montaigne le catholique ; que le gibelin Dante touche aux servans d'amour provençaux ; que Molière donne la main à Térence ; que toutes les intelligences s'enchaînent avec une étroite exactitude et une miraculeuse régularité. C'est aussi par elle que chaque nation, ayant pour guides ses grands hommes, agit sur les nations qui l'entourent et sur les générations de l'avenir.

Étudions ces grands hommes, — ces hommes si bien dotés, qui ont reçu le pouvoir d'éveiller plus de sympathies et de dominer tout ce qui les approche; sachons quelle part de pouvoir leur était assignée, ce qu'ils tenaient de leurs prédécesseurs, ce qu'ils ont livré à leurs héritiers. Calculons l'action de la pensée sur la pensée, la manière dont les peuples se sont mutuellement modifiés; ce que chacun d'eux a donné, ce que chacun d'eux avait reçu; l'altération des nationalités par l'effet de cet échange perpétuel: comment le génie septentrional, long-temps isolé, s'est laissé pénétrer enfin par le génie du Midi; quelle a été la force magnétique de la France sur l'Angleterre, et de l'Angleterre sur la France; comment chaque subdivision du corps européen a subi l'action de ses sœurs et les a dominées à son tour; quelle a été l'influence de l'Allemagne théologique, de l'Italie artiste, de la France active, de l'Espagne catholique, de l'Angleterre protestante, et comment les teintes chaudes du Midi sont venues se mêler à l'analyse profonde de Shakspeare; comment le génie romain et celui de l'Italie ont embelli et orné la foi catholique de Milton; — enfin, les attractions; les sympathies, la constante vibration de toutes ces pensées vivantes, aimantes, exaltées, mélancoliques, réfléchies, les unes spontanées, les autres dues à l'étude, toutes soumises à des influences qu'elles acceptaient comme des plaisirs, toutes exhalant au loin des influences nouvelles, dont elles ne prévoyaient même pas l'avenir! — Voilà, messieurs, à quelle admirable étude je me suis laissé entraîner, c'est l'histoire intime du genre humain, c'est le drame de la littérature, car le drame n'est que le rapport des hommes avec les hommes; c'est l'échange des sensations intellectuelles entre toutes les nations de l'Europe.

Aussi ce titre, le seul qui m'ait semblé convenable, — *Littérature étrangère comparée*, — manque-t-il de justesse sous plusieurs rapports. Je m'occuperai beaucoup de la France.

La France est le pays sympathique par excellence. Elle a des émotions pour toutes les émotions, elle sait comprendre toutes les pensées. On l'a vue s'associer à toutes les civilisations, depuis qu'elle compte au nombre des peuples. S'il y a un mouvement intellectuel au bout de l'Europe, soyez sûrs que la France y prendra part. C'est une contrée sans sommeil et sans repos, qui vibre à toutes les impressions et qui palpite et se passionne pour les

plus folles et les plus généreuses ; un pays qui aime à séduire et à se laisser séduire, à recevoir et à communiquer la sensation, à s'émouvoir de ce qui le charme, et à propager l'émotion reçue. Aussi la place de la France entre les peuples a-t-elle toujours été celle d'une propagande involontaire. Elle est centre, mais centre de sympathie ; elle dirige la civilisation, moins peut-être en frayant la route aux peuples qui l'entourent, qu'en s'y élançant avec une fougue étourdie et contagieuse. Ce que l'Europe est au reste du monde, la France l'est à l'Europe ; tout retentit vers elle ; à elle tout aboutit ; elle intervient, malgré elle, dans tout ce qui s'ébranle, dans tout ce qui s'agite ; alors qu'elle ne jette pas dans la balance l'épée de Brennus, elle y jette l'activité de sa pensée, et la balance est forcée de pencher.

Enfin, pour emprunter à la science anatomique une expression qui ne me semble pas sans justesse, je serais tenté de dire que la France est le Grand-Symphatique du monde civilisé. Des malheurs et des défauts s'attachent nécessairement à cette mobilité ; il faut subir les conséquences d'une organisation pleine de chaleur et d'éclat. La France, à ne la considérer que sous le rapport littéraire, s'est d'abord livrée imprudemment à l'étude pédantesque des anciens ; elle a idolâtré Ronsard. Avec la même violence et la même ferveur, elle s'est jetée ensuite dans l'imitation de l'Italie ; sous Anne d'Autriche, dans l'imitation de l'Espagne. Puis, sous Louis XIV, corrigeant ces influences les unes par les autres, se mûrissant elle-même avec la sagesse d'un homme échappé aux étourderies de son premier âge, elle n'a plus été ni pédante, ni affectée, ni emphatique ; elle a créé cette littérature modérée, retenue, demi-antique, demi-moderne, admirablement sage, trop sage, disent quelques-uns ; cette littérature où brillent les grands noms de Racine et de Pascal, et qui projette son reflet pur, grave, élégant, sur la première moitié du dix-huitième siècle.

Je n'entre ici, messieurs, dans aucune discussion théorétique. Je fais de l'histoire pure et simple. Je montre la France, toujours influencée par l'étranger, toujours maîtresse des influences qu'elle en reçoit. C'est elle qui a fait accepter aux Allemands et même aux Anglais, pendant le dix-septième siècle, le code poétique de Boileau ; c'est elle encore qui, devenue presque anglaise, à la voix de Voltaire, a propagé l'influence anglaise à travers

l'Europe. Le propre de la France est de s'approprier ce qu'elle touche, et de lui imprimer une force magnétique extraordinaire: elle est éminemment propagatrice. A peine les soldats de Charles VIII avaient inondé l'Italie, la France s'éprend d'un bel amour pour les idées, le langage et la civilisation italiennes; aussitôt elle donne l'exemple à l'Europe, et tous les peuples semourent sur le type italien. Les noces de Louis XIV et de la jeune infante ont lieu sur les bords de la Bidassoa: aussitôt la France est espagnole; elle porte fraise et mantille; le roman espagnol déborde de toutes parts; Corneille écrit, Corneille cet Espagnol-Romain, dont la phrase retentit comme le clairon d'airain de la Castille. Et à l'instant, voilà l'Europe castillane; les grands romans d'aventures chevaleresques sont imités par les Anglais et par les Germains. Les héros de la Clélie et du Cyrus, vrais héros espagnols, charment les loisirs de madame de Sévigné, font fortune des rives du Danube à celles du Rhin. Le privilège de constater la popularité, de sanctionner le succès, de donner la vogue et de créer la mode, ne quitte jamais la France. Dans tous les arts, les réputations attendent d'elle la consécration dernière. On avait remué depuis long-temps dans la Grande-Bretagne toutes les questions politiques. Milton avait proclamé la liberté de la presse; Locke avait enseigné la tolérance; Wilkes et Junius avaient cruellement harcelé le pouvoir, et toutes les nations sommeillaient encore. Quel athlète saisit le drapeau et l'agita dans l'orage? qui marcha? la France! Ce fut elle qui, avec les idées anglaises, fit la révolution française. Nous voyons aujourd'hui toutes les nations la suivre, et les plus lentes et les plus amoureuses du passé, et les plus endormies dans le repos séculaire; il a bien fallu qu'elles marchassent, qu'elles cédassent à la grande impulsion universelle qui nous emporte aujourd'hui.

J'avoue que j'ai un parfait mépris pour le patriotisme borné et aveugle, l'amour d'une mère idiote qui étouffe son enfant dans les langes dont elle entoure son corps. Aussi ne sacrifierai-je aucune des fractions de la vaste communauté européenne, au pays si richement doté dont nous sommes les enfans. Il y a des malheurs dans le bonheur même de la France, dans son étourderie, dans sa violence d'impulsion; il y a des dangers dans cet élan rapide, des combats à soutenir dans cette

propagande active. C'est là précisément l'intérêt de notre histoire, le roman de nos annales. Aurions-nous un roman, messieurs, si nous étions sages ? Ce sont nos folies, nos larmes versées, nos démarches fausses, nos illusions chères et constamment trompées, qui font de notre vie une leçon si variée et si inutile ! Lorsqu'une douzaine de jeunes Français, au seizième siècle, après avoir pâli sur les livres grecs et latins, après avoir dévoré toute la science antique importée d'Italie, s'avisent de pindariser et d'homériser; lorsqu'ils bouleversent la langue française et la remplissent de *vocables* romains; lorsque leur petit bataillon fanatique de l'antiquité entraîne l'admiration universelle, impose à l'Europe et Dubartas et Jodelle, et greffe sur les préceptes d'Aristote un nouveau système plus sévère que le sien, vous les trouvez bien ridicules, sans doute; et pourtant que de veilles laborieuses! que de services rendus à la langue! — Ce sont eux, les Ronsard et les Bemy Belleau, qui ont forgé sur leur enclume pédante l'hexamètre de Boileau: ce sont eux qui ont préparé l'admirable pureté de Racine, précédé la gravité mâle de Pascal. Ils se sont trompés avec conviction, avec enthousiasme. Ils ont dépassé le but; et leur sève poétique, asservie à leur théorie étroite, a produit peu de chefs-d'œuvre: mais quel mouvement intellectuel ils ont imprimé à leur siècle! Que de questions ils ont soulevées! et qu'il est difficile de ne pas s'intéresser à leur savante croisade, alors même qu'on en voit le côté ridicule et l'exagération burlesque!

— La part des autres nations dans le grand mouvement civilisateur est belle aussi. Chacune, suivant sa route, s'affilient à des groupes ou se détachant des autres groupes, concourt à l'œuvre générale. La première de toutes, l'Italie rayonne sur l'Angleterre, sur la France, sur l'Allemagne. Mais cette Italie elle-même, croyez-vous qu'elle n'ait reçu aucun héritage, qu'elle ne doive rien à personne ? La Provence, si vivement éclairée par un reflet arabe au moyen-âge, s'était chargée de l'éducation italienne. On sait que la floraison provençale a été rapide et passagère: la poussière des étamines a volé au loin, et l'Italie s'est trouvée féconde. A cette influence s'est jointe celle des Grecs du moyen-âge, tout chargés des dépouilles érudités de l'antiquité. L'Italie s'est donc montrée platoniquement amoureuse, comme la muse provençale; studieuse, comme les commentateurs d'Alexandrie;

théologienne et symbolique comme Byzance. De tous ces rayons partis de points différens son caractère nouveau s'est formé, sa nouvelle gloire est éclosé. Voici Dante, voici Boccace, voici Pétrarque : y est-il rien de plus subtil, de plus raffiné, de plus chrétien et de plus érudit que ces trois noms qui devancent le seizième siècle et qui font retentir l'appel sonore de la civilisation? —

A l'Italie est due l'impulsion artiste et littéraire. A la Germanie, pleine de conscience, de respect pour la foi jurée, et d'amour pour le passé, appartient l'impulsion érudite, métaphysique, religieuse. Elle s'empare de la subtilité théologique et de la science, non pour opposer des mots à des mots, des phrases à des phrases, des dilemmes à des dilemmes, mais pour changer les choses; elle tire des conséquences inexorables; elle veut des raisonnemens suivis de faits: la réforme sera le corollaire d'une argumentation bien suivie, le terme d'un bon syllogisme. Elle est lente, la vieille Germanie; mais elle est grande dans le déploiement majestueux de ses forces. Ce que les hérésiarques de douze siècles avaient tenté, et tenté vainement, elle l'opère; elle ramène l'examen libre sur la scène du monde. Depuis Luther, elle n'a pas été infidèle à ce principe; depuis Luther, on l'a toujours vue examiner, juger, comparer, apprendre. C'est l'Arbitre universel, c'est la Critique par excellence. Elle n'a osé se montrer créatrice qu'après un long apprentissage, qui a duré, de l'an 1500 à l'an 1750. Tous les systèmes nuageux qu'elle a tour à tour enfantés, sont les cahiers de ses études. Elle est modeste, et avant de se prononcer, elle accumule long-temps et patiemment la masse de son savoir. Modeste! et elle a fait Luther, Leibnitz, Kant, Goethe! Il suffit de prononcer ces noms pour que l'influence de l'Allemagne sur l'Europe soit comprise: influence philosophique, religieuse, esthétique, qui, tout au rebours de celle de l'Italie, s'adresse à la pensée bien plus qu'aux sens et aux passions. De ce pays surtout il faut attendre une impartialité souveraine. Il est accessible à toutes les influences, il les a toutes recueillies. Mais n' imaginez pas qu'il aille s'asservir à une seule; son bonheur est de comprendre toutes les nationalités, de pénétrer dans leur intimité, de vivre fraternellement avec tous les génies. Aussi dans ce pays éminemment critique, quelle vaste entente littéraire, quelle belle compréhension de toutes les phases intellectuelles du monde!

Je m'approche de l'Espagne : il me semble que le génie lyrique se lève devant moi : c'est un pays d'une admirable énergie, d'une grande spontanéité de pensée ; le pays de Cervantes et de Calderon. L'influence arabe et l'influence gothique ne l'ont jamais abandonné. Si, au milieu de ses conquêtes, il reçoit de l'Italie et de la France des nuances qui le modifient, rien ne peut le faire renoncer à son génie national. L'Angleterre, non moins indépendante, mais que sa position centrale rend accessible à toutes les impressions extérieures, trouve moyen de conserver son originalité propre, sa pensée libre, sa sève nationale, en acceptant les importations italienne, espagnole, française. L'Espagne est un guerrier chrétien qui chante, qui prie, et qui écrit sur son bouclier, à la lueur des feux du camp, l'épopée de ses victoires. L'Angleterre est un capitaine de vaisseau visitant toutes les plages, chargeant son navire de tous les trésors, se parant de diamans et d'aigrettes empruntés aux nations lointaines, mais conservant toujours son costume de marin anglais, ses prédilections insulaires, son poignard à lame courte, et son caractère ineffaçable.

Vous le voyez, ces deux nations elles-mêmes, deux nations fortes et fières qui trouvent dans l'isolement un plaisir d'orgueil, ont pris part à l'œuvre civilisatrice. Rien ne vit isolé ; le véritable isolement, c'est la mort. Shakspeare emprunte aux Italiens, Pope aux Français, Johnson aux Romains ; Cervantes et les lyriques espagnols empruntent à l'Italie ; Garcilasso et Boscan imitent jusqu'aux formes de Pétrarque. Tout le monde emprunte à tout le monde : ce grand travail de sympathies est universel et constant.

Permettez-moi de citer, à ce propos, les étranges imaginations d'un écrivain allemand très bizarre ; sous leur grotesque enveloppe vous découvrirez une haute philosophie : — « Tout » est sympathie, dit l'auteur allemand. La chaîne de l'amour et » celle de la nécessité nous lient merveilleusement, peuples et » hommes. Liens de soie, entraves d'acier, peu importe ; nous » voilà captifs. Que serait le monde sans cette influence univer- » selle, sans cette action et réaction ? Un océan de glace. — La » parole, les écrits, les gestes, entretiennent entre les individus » présens, éloignés, vivans et morts, une communication incessante. Et ce n'est là que le commerce le plus grossier ; c'est pour

» ainsi dire la circulation artérielle. Il existe aussi une commu-
 » nication bien plus délicate et que la pensée seule peut entre-
 » voir ; c'est l'influence d'un livre sur les esprits , du regard de
 » l'homme sur ses semblables , de la moindre action sur des
 » actions éloignées. Le sauvage du lac Ontario qui se querelle
 » avec sa femme sauvage , va faire renchérir le prix du castor
 » en Europe. Un grain de sable que ma main lance , change la
 » gravitation de l'univers. Vous croyez que c'est moi qui vous
 » parle , mon cher lecteur ? Eh non ! ce sont tous les livres ridi-
 » cules qui m'ont magnétisé la cervelle depuis que j'existe , et
 » toutes les folles idées que ma nourrice y a laissées entrer quand
 » elle s'occupait de moi.

» L'autre jour , mon domestique est venu dans mon cabinet ;
 » il réunit toutes les déficiences naturelles , et son esprit est
 » tortu comme son corps. Je le regardai long-temps , pendant
 » qu'il m'adressait de petites questions idiotes , et je me dis :—Pour
 » faire de cet homme-là quelque chose d'extraordinaire et de
 » précieux , il n'y aurait qu'un moyen ;—ce serait de l'isoler.
 » Un homme isolé , fût-ce un crétin , quelle merveille ! Imaginez
 » ce gaillard-là sous une grande cloche de cristal , sans commu-
 » nication avec personne. Que de lettres inutiles viennent frap-
 » per sur la cloche de cristal ! Point de réponse ; l'homme isolé
 » ne trouve plus une oreille pour recevoir ses confidences , ni
 » un regard pour lui rendre son regard , ni une voix pour servir
 » d'écho à sa voix. Il n'achète et ne vend plus ; il n'aime et ne
 » hait plus. La systole et la diastole de cet être sans rapport se
 » trouvent suspendues. Il ne donne rien , il ne reçoit rien. Quand
 » même il vivrait , ce serait un vivant-mort. Allons , c'est une
 » maille défectueuse dans le vaste filet social ; vite occupons-nous de
 » la reprendre et de la réparer. »

Il en est de même des nations.

Tout peuple sans commerce intellectuel avec les autres peuples
 n'est qu'une maille rompue du grand filet.

Voyez ce que sont devenus les groupes d'hommes et de peuplades que leur situation anormale , leur éloignement ou leur volonté propre ont placées sous la cloche de cristal de mon philosophe german. Le Pérou , le Mexique et la Chine ont atteint jadis le plus haut degré de civilisation qu'une masse d'hommes puisse devoir à son énergie isolée. Mais ce trésor a péri entre

leurs mains. Faute de renouveler leur sève et de se rajeunir par cette communication intellectuelle dont j'ai parlé, toutes les promesses de leur enfance ont été menteuses. Vous diriez cette famille de vieux Persans, la famille Guèbre, condamnée par sa loi religieuse à s'étioler elle-même ; les frères sont maris ; les sœurs deviennent épouses, et le résultat de ce système funeste, c'est le dépérissement d'une race, autrefois la plus belle de l'univers. Elle subsiste encore ; et tous les voyageurs conviennent que dans aucune famille humaine on ne trouve une difformité plus repoussante, une laideur plus chétive, une débilité plus douloureuse et plus constamment progressive.

Citons un exemple curieux de ce rachitisme de la pensée. Un peuple existe depuis des siècles, le plus imbécille et le plus savant de tous les peuples ; tout intellectuel et tout matériel, puéril et décrépité, célèbre et inconnu : un peuple-paradoxe, dont le nom seul frappe l'oreille de je ne sais quel bruit ridicule. Il a compris l'action de la pensée sur la pensée, mais comme un fléau dont il devait se garantir. Il a deviné cette contagion de l'intelligence, mais comme une peste contre laquelle il a établi son cordon sanitaire. Protégé par sa situation entre l'Océan et les déserts, il a repoussé tout commerce moral avec le monde. Maître d'un langage depuis long-temps fixé, il a déterminé le nombre des symboles hiéroglyphiques destinés à le reproduire par l'écriture. Changer les signes, les multiplier, les altérer ou même les déplacer, est devenu un crime punissable de mort. La multitude de ces signes symboliques a exigé de ceux qui apprennent l'idiome de ce peuple un immense effort de mémoire : toute l'intelligence s'est concentrée dans la mémoire, c'est-à-dire dans la partie matérielle de l'intelligence. On a classé les hommes d'après le nombre plus ou moins grand de signes qu'ils avaient retenus ; vous savez trois mille mots : vous êtes mandarin de seconde classe ; j'en sais quatre mille, je suis mandarin de première classe. La vie de chacun de ces savans est devenue une existence mnémotechnique. Restait-il beaucoup d'activité et d'énergie à l'esprit, quand toutes ses forces se dépensaient ainsi, pendant qu'elles se consacraient à l'emmagasinement des mots ? Il est résulté de ce système une civilisation pétrifiée, une civilisation qui n'a jamais pu s'élever jusqu'aux idées de liberté, d'examen, de pensée indépendante. Prodige d'autant plus singulier, que le peuple du

Milieu, les Chinois possédaient toutes nos ressources, tous nos instrumens, long-temps avant nous. La *boussole*, et point de découvertes ! L'*astronomie*, et une navigation détestable ! La *poudre à canon*, et point de conquêtes ! La *peinture*, et point de perspective ! La *philosophie pratique*, et pas un seul effort vers une existence de peuple libre ! La *statistique*, et pas une tentative pour soulager le pays de cette population exubérante qui vit de racines et de coquillages dans les montagnes et sur le bord des fleuves ! Pas un encouragement pour des colonies à l'étranger qui offriraient une issue à tous ces malheureux que l'empire ne peut nourrir ! N'ai-je pas eu raison de nommer ce peuple le plus imbécille et le plus savant de tous les peuples ?

C'est qu'il a commencé par stéréotyper sa propre intelligence ; il l'a forcée à tourner dans un cercle toujours le même ; il s'est noué lui-même (1). Puis il a élevé une barrière infranchissable

(1) Quelques-uns de mes plus spirituels amis ont pris fait et cause contre moi en faveur de l'empire du Milieu. J'ai même reçu deux lettres, dans lesquelles les Chinois sont défendus avec courage et avec talent. « Il me semble, dit une de ces lettres, que M. Chasles s'est montré bien amoureux de son sujet ; il a voulu prouver par un tableau tracé de main de maître, par une image vive et piquante de l'état actuel de la Chine, que l'isolement pouvait conduire une grande nation à cette décadence, à cette débilité progressive dont est frappée la famille guèbre, chétif reste des vieux Persans. D'abord, il n'est pas du tout démontré que la Chine, malgré ces riches expressions de *civilisation pétrifiée* et d'*intelligence stéréotypée*, éprouve les symptômes de langueur et de décrépitude qui annoncent la chute ou l'abrutissement des empires. Nous n'en pouvons rien dire que par ses rapports avec nous. Les produits de son industrie ne prouvent-ils pas, au contraire, une tendance vers le progrès ? Et puisque l'auteur dit lui-même que ce peuple a compris l'action de la pensée, la contagion de l'intelligence, pourquoi le législateur n'aurait-il pas craint pour son pays les idées de liberté, d'examen, de pensée indépendante ? C'est un droit pour chaque peuple de vivre à sa manière ; sans doute, tout ceci est matière à discussion ; mais c'est pour cela que je m'y arrête. » — Je me contenterai de rappeler aux défenseurs de la Chine l'atroce barbarie des supplices en usage dans ce pays : — la famine qui ne cesse pas de le décimer, et contre laquelle le gouvernement ne trouve pas de meilleur remède que de commander des coupes réglées d'enfans nouveau-nés ; — le redoutable arbitraire que

entre lui et les peuples étrangers qui, troublant ce bel ordre de la pensée pétrifiée, importeraient chez lui la pensée active et vivante. Dès qu'elle vit, la pensée, elle remue; dès qu'elle remue, elle brûle, elle agite, elle soulève, elle bouleverse, elle s'avance, elle circule, elle passe de peuple à peuple, de siècle à siècle, elle s'allie, elle se fond, elle se transmute: elle n'a pas dans le monde matériel d'emblème plus exact que ce métal liquide, dont la mobilité est une merveille, qui fuit sous le doigt qui le presse, et pénètre dans les corps avec une action irrésistible.

les mandarins font peser sur leurs subordonnés; — la vénalité généralement reconnue de ces officiers publics; — l'isolement plus qu'asiatique du monarque; — l'adhérence invincible du peuple aux usages anciens, même les plus barbares, par exemple quant à la construction des vaisseaux, incapables de tenir la mer pendant six mois; — enfin la lâcheté, la faiblesse de caractère et la rapace duplicité que tous les voyageurs récents et anciens attribuent à cette nation. — Tout en attirant l'attention de mes critiques sur ces taches assez flagrantes de la société chinoise, je conviendrai aussi que, si nous devons la juger d'après les relations des voyageurs, dans aucun pays du monde la civilisation matérielle ne semble avoir pris un développement plus raffiné, plus exquis et plus parfait. Nulle part l'étiquette n'est mieux calculée, la révérence soumise à des lois plus sévères, la porcelaine mieux cuite, la soie mieux travaillée, le vermillon plus éclatant, et la laque plus admirable. Tout est si bien compté, si bien posé, dans ce pays, qu'un auteur de tragédie chinoise n'a pas le droit d'y exprimer l'amour ou la haine autrement que par un *quatrain stéréotypé*, consacré à cet usage depuis un temps immémorial. Telle est la régularité de cette civilisation que j'ai osé nommer *pétrifiée*, que si un aspirant aux emplois publics a le malheur de placer un peu plus haut ou un peu plus bas que la coutume ne l'ordonne, l'un des signes symboliques dont se compose l'écriture chinoise, il est irrévocablement destitué. — Ici la vraie question est de savoir s'il n'y a pas deux espèces de *civilisations* — l'une matérielle, l'autre intellectuelle; et si le mandarin vivant dans un espace de six pieds carrés, entre douze tasses de porcelaine, dix magots et six pots à fleurs; couvert d'excellentes soieries et entouré de merveilleux produits industriels; si ce mandarin qui condamne au supplice de la cangue le malheureux incapable de payer sa sentence, n'est pas après tout un barbare incurable sous un vernis de civilisation.

(*Note de l'auteur.*)

Oui, la pensée conserve son influence, non-seulement de peuple à peuple, mais à des distances à peines calculables. Aristote devient, au moyen-âge, le régulateur des écoles; il s'empare de toute la philosophie chez les Arabes. Les générations récentes sont indissolublement liées aux générations primordiales; elles se transmettent un héritage qui dort pendant des siècles, mais qui trouve toujours, à quelque époque éloignée, son réveil et sa fécondité. Les générations sont les journées de la vie du genre humain. Il marche, il marche toujours; il ne cesse pas de vivre par l'intelligence, quoique le glas funèbre annonce de temps en temps une nation qui s'écroule ou une institution qui se démembre. Il paraît sommeiller quelquefois, et ses forces se réparent durant son sommeil. Les flots des idées poussent les flots des idées; de nouvelles sources viennent alimenter le fleuve aux vagues éternelles: opinions, mœurs, religions, langages, institutions, tout se presse, se pousse, se détruit, se répare. Vous croyez atteindre la perfection: vous arrivez à la décadence; vous croyez que la décadence vous entraîne: c'est une résurrection inattendue. Les grands ouvriers de cette œuvre, ce sont les hommes de génie. Chacun d'eux profite des clartés semées par l'homme de génie antérieur, et attise la flamme qui sort plus éclatante de ses mains. C'est vraiment un spectacle admirable. Toi, Bacon, père de l'analyse moderne, tu as recueilli l'étincelle première de ta philosophie dans le passé, que dominait Aristote, et tu la secoues plus lumineuse sur l'avenir, qui ne manquera pas de la recueillir à son tour. Newton commence par s'élever jusqu'à la hauteur de Képler; de là, il monte plus haut encore et explique le monde. Génies destructeurs et régénérateurs procèdent de la même manière: les uns et les autres ont leur filiation non interrompue. Luther se contente de faire brûler la bulle du pape, cela lui suffit; Voltaire n'est pas satisfait à si bon marché; il attaque le colosse, il bat en brèche le christianisme. Sous Louis XIV, toute l'opposition est dans le jansénisme; sous Louis XV, elle lève la tête et s'attaque aux finances; sous Louis XVI, elle démolit le trône. Nos voisins les Anglais ont eu leurs *dissenters*, dissidens qui se sont transformés en whigs. Les whigs sont devenus réformateurs, et ces derniers, radicaux. Partout, le même mouvement vital, le même progrès de désorganisation et de réorganisation, partout ce

phénix immortel, qui se sacrifie pour renaître, qui éclot pour mourir, et qui déploie ses ailes au moment où vous prononcez le dernier adieu à ses débris. /

Création et destruction, vie et mort, ces deux puissances se contrebalancent toujours. Vous vivez, dites-vous, dans un monde qui finit; les institutions sont chancelantes, la décadence vous environne; vous vous plaignez amèrement et vous accusez le ciel; vous ignorez que, dans les entrailles mêmes de cette société morte; la moitié d'une société nouvelle s'est mystérieusement préparée; que la société nouvelle va briser son enveloppe, et qu'elle apparaîtra complète et rayonnante au moment où vous croirez qu'un anéantissement irrésistible doit engloutir les nations. Travail extraordinaire et admirable! Les vieilles idées sont décrépites, ou plutôt ce ne sont que des formes, des mensonges, des fantômes. Soufflez donc sur les cendres qui s'accumulent: vous trouverez là des idées nouvelles, toutes brûlantes, toutes pleines de flamme, de vie et d'avenir. Notre monde est un éternel phénix, où la mort travaille au tissu de la vie, comme la vie y travaille au tissu de la mort. La pensée incessante se renouvelle sans s'arrêter, et renaît sous des formes inouïes que personne ne pouvait prévoir. Voici la Féodalité qui se meurt dans les convulsions de la Ligue. Chantez l'hymne funèbre sur cette héroïne du moyen-âge: mais chantez aussi l'hymne de naissance; voici le berceau de la monarchie de Louis XIV qui va commencer. Voulez-vous une chute plus haute, un tombeau plus tragique? Rome, reine du monde, paie de sa lente et sourde agonie son injustice envers les nations. Eh bien! du linceul dans lequel elle se couche, elle fait les langes d'une autre civilisation plus fertile; la civilisation chrétienne a germé dans les débris de la civilisation romaine, tombée en pourriture. Je ne construis pas de théorie; je m'adresse à l'histoire; je m'appuie sur ses faits les plus connus, sur ses grandes masses, sur ses incontestables souvenirs. Pendant la décadence d'un état social quelconque, toujours des influences secrètes, empruntées à des peuples nouveaux, organisent le mystérieux tissu d'une société nouvelle, prête à éclore: ces influences, ou, si vous le voulez, ces filaments organiques, se développent et se coordonnent à l'époque précise où l'on a besoin d'eux, où chacun regarde autour de soi pour savoir si la société est dissoute.

Et lorsque, des profondeurs du sanctuaire obscur jaillissent ces mots terribles :

Les dieux s'en vont! les dieux s'en vont!

Une autre voix consolante part du point opposé et s'écrie :

Le phénix vient de renaître, la Société nouvelle est formée!

Mais ce qui est curieux à observer, c'est que dans ce grand travail, les hommes d'imagination brillante, les hommes de poésie et de satire, de critique et d'ironie, sont aussi utiles, aussi actifs, que les hommes politiques et les controversistes religieux. Ce n'est pas en vain que Shakspeare ou Walter-Scott, Voltaire ou Sterne, ont jeté leur navette étincelante dans la trame de la civilisation : ils ont éveillé autant de pensées, avivé autant d'esprits que les Mélanchton et les Zwingle. Il n'y a pas jusqu'aux intelligences frivoles qui, selon leur force, ont coopéré à l'œuvre universelle ; il n'y a pas jusqu'aux plus absurdes querelles théologiques qui ont servi le mouvement. Le salon de Ninon de Lenclos était l'antichambre du dix-huitième siècle. Chapelle précédait Voltaire, et les questions de la grâce efficace, en soulevant l'idée de la liberté humaine, firent incliner le catholicisme vers une sorte de calvinisme mitigé.

Ainsi se perpétuent, ainsi s'enchaînent les influences intellectuelles. Leur vitalité tient du prodige. Dans l'histoire des peuples nouveaux, il y a des noms qui vibrent toujours à l'oreille, et dont le son prolongé ne cesse point de se faire entendre. Deux controversistes du seizième siècle (et la controverse tenait alors la même place que le journal occupe aujourd'hui), deux moines, deux commentateurs, deux gens de lettres d'alors, Luther et Calvin, voyez quelle force ils ont usurpée ! La pensée, voilà leur instrument ! Il leur sert à détruire un monde !

J'ai beau tourner les yeux vers toutes les nations de l'Europe actuelle, secouer toutes les questions qui les tourmentent, leur demander compte de toutes leurs prétentions, de tous leurs espoirs : ces deux fantômes de moines se représentent toujours à moi, ces deux têtes sombres et rayonnantes dans l'obscurité, dans le tourbillon théologique ; celles de Luther et de Calvin. Réforme en Angleterre, tolérance en Irlande, examen des actes publics en Espagne, orages secrets des universités allemandes, efforts des théories militantes en France : tout cela, c'est l'exa-

men, le droit du jugement individuel, la raison de l'homme qui réclame son privilège; c'est la lutte de la pensée contre l'autorité. — *Liberté de la presse!* dites-vous. Consultez l'oracle du passé et le seul prophète qui n'ait jamais menti, il vous répondra : *Luther.* — *Liberté individuelle!* La voix profonde du passé vous répondra : *Calvin.*

Mais ils ont été infidèles à leurs principes; Servet a péri dans un bûcher. Les passions sont toujours infidèles aux principes.

Qui a dit aux peuples : *Examinez?*

Qui a délié les peuples de toute autorité souveraine ?

Les deux hommes que j'ai nommés.

L'un brisait la foi, l'autre sapait la hiérarchie. Votre hache n'a pas fait autre chose, Voltaire, Diderot, Raynal : vous avez achevé l'œuvre de mes deux moines. A genoux donc devant ces précurseurs terribles, et les Fox et les Chatham, et les Beccaria, et les Wilkes, et les Mirabeau, et les plus actifs des tribuns modernes! Sous les noms les plus retentissans du dix-huitième siècle, vous retrouvez ces deux grands noms qui se répètent et se répondent toujours à travers l'espace, à travers le temps, à travers le bruit des frondes, des lignes, des trônes tombans, des couronnes tombées, des têtes de rois qui roulent aux acclamations des peuples fanatiques de la révolution d'Amérique et de la révolution de France!

Calvin! Luthér! Luther! Calvin!

L'écho de ces deux noms, ce sont nos opinions d'aujourd'hui, nos doctrines d'aujourd'hui, nos combats, nos espérances, nos douleurs. Oh! comme ces existences de théologiens se sont merveilleusement prolongées dans le temps et dans l'espace! Par-delà l'Océan Atlantique, vous croyez que des républiques sont établies? Non, dans le Massachussets et le Connecticut, Calvin règne encore.

Reportons-nous à deux siècles en-deçà. Nous sommes en 1626. Il y a sur une grève déserte du comté de Lincoln, en Angleterre, une vingtaine de pauvres gens qui ont froid, qui tremblent, qui prient, et qui se cachent derrière les rochers. La nuit est arrivée; il prient à genoux sur le sable humide, en attendant la chaloupe qui doit venir les prendre; leurs femmes et leurs enfans sont derrière eux, résignés sans faiblesse, sans larmes, prêts à s'exiler avec leurs pères et leurs maris. — Ce sont quel-

ques obscurs sectateurs de Calvin, auxquels on veut faire abjurer leur croyance. Déjà deux fois ils ont essayé de quitter l'Angleterre; on les a prévenus; les amendes, la prison, le pilori, les ont châtiés. Persécutés par le protestantisme, eux qui sont la dernière expression du protestantisme, *ils vont*, comme le dit tristement un de ces hommes qui nous a laissé le récit du voyage, *ils vont se servir volontairement du doux lait de la patrie*. Le lien du malheur commun les unit: la commune souffrance les a baptisés frères. Ils forment une petite république qui va passer les mers, et, promenant sa pauvreté et son courage à travers le monde, réaliser là-bàs, dans ces terres ignorées, toute la pensée de Calvin.

Croyez-vous que cette pensée va s'éteindre en route, qu'elle s'affaiblira sous le poids des travaux? Oh! non. Vous verrez, en dépit de l'exil, de la misère, d'une longue obscurité, si ce génie calviniste aura conservé son énergie: vous le verrez plus tard, quand il sera question de lutter contre la Grande-Bretagne toute puissante. L'heure de la révolution américaine viendra; et vous nous direz si le sang de la doctrine calviniste coule encore pur et brûlant dans les veines des citoyens de Massachusetts, s'ils ont fidèles aux théories de leurs aïeux, s'ils en ont gardé précieusement le dépôt, et s'ils sont bien encore ces hommes qui ne voulaient se soumettre à aucune autorité, qui n'acceptaient le joug d'aucune pensée étrangère, et qui aimaient mieux *se servir du doux lait de la patrie!*

On pourra m'objecter que ces influences sont politiques, religieuses, mais non littéraires. Il est difficile, messieurs, dans une trame si complexe, de savoir où s'arrête chaque influence. Calvin, par exemple, cet homme qui vous apparaît comme un réformateur, est un des grands écrivains de son siècle. La fermeté de son style émane de la sévérité de son ame; elle correspond avec la rigidité de son système; elle sert de modèle à toutes ces prédications protestantes, si austères de pensées, si dénuées d'ornemens. Michel Montaigne, au contraire, prosateur mondain, Gascon insouciant, qui écrit pour tuer le temps et recueillir ses souvenirs; Montaigne, auquel vous n'attribuez jamais la prétention d'un chef de secte et l'orgueil de la théorie, devient chef de secte sans l'avoir espéré, sans l'avoir voulu. Il éveille toutes les intelligences sceptiques et douteuses; Bayle

relève de lui ; Voltaire est son nourrisson ; Rousseau lui doit plus d'un axiome ; Hume ne fait que systématiser son doute. Qui aurait osé placer sur la même ligne Montaigne et Calvin ? le gentilhomme voluptueux et aimant ses aises , l'hérésiarque inexorable et infatigable ? En quoi se touchent-ils donc ? L'un a détruit et fondé à l'aide de sa pensée ; l'autre s'est contenté de livrer au monde cette pensée qui a fructifié toute seule. Quiconque a semé dans la société humaine une pensée dissolvante ou créatrice , a fait une chose immortelle.

Dans une histoire de la philosophie , qui pourrait oublier Pascal ; dans une histoire de la littérature , Luther ; dans une histoire de la politique , Calvin ? La prose française des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles date du réformateur de Genève ; la prose allemande , du réformateur de Wittemberg. Nous contenterons-nous de les regarder comme des *littérateurs*, d'examiner leurs phrases , de critiquer leur style , de passer leurs expressions au tamis ? Il me semble que ce serait une vue bien étroite. Essayons l'*histoire intellectuelle* au lieu de l'*histoire littéraire*. Étudions les travaux et les actes, les efforts et les conquêtes de l'intelligence , chez Calvin , Montaigne , Bacon , Luther , Shakspeare , Molière , Calderon , Voltaire , chez tous ceux qui , la hache ou le flambeau à la main , ont fait avancer la civilisation : poètes ou réformateurs , dramaturges ou penseurs , je ne vois en eux que les constructeurs du même édifice , les artisans sublimes de la même œuvre.

Je comprends le mot *intelligence*, et non le mot *littérature*.

Que signifie *littérature* ? Cette parole embrasse-t-elle dans son acception vaste tout ce que l'esprit peut produire ? le Coran de Mahomet et les proclamations de Bonaparte ? un madrigal du marquis de Pézay et les lois de Zoroastre ? D'où vient cette appellation bizarre ? et pourquoi ce noble exercice de la pensée est-il devenu un métier vulgaire ?

Ce mot *littérature* est à mes yeux dénué de sens. Il est né d'une dégénérescence et d'une dépravation intellectuelles. En Grèce , où la parole était si puissante sur les hommes , où elle conduisait aux honneurs , à la gloire , à la suprématie , la parole devint un art. Des professeurs apparurent , qui promirent , moyennant tant de drachmes , de vous appren-

dre à bien parler, à parler de tout et toujours. Possesseurs d'une recette si précieuse dans les républiques de l'Hellénie, ils en profitèrent pour leur fortune. De là ces règles de rhétorique, cette complication infinie de systèmes ingénieux, cette multitude de versificateurs, cette haute importance accordée au tour de la phrase, à sa rotondité flatteuse pour l'oreille, à son équilibre parfait. Les sophistes abondèrent; ils perdirent la Grèce, comme ces plantes brillantes et parasytes dévorent le suc et boivent la sève de l'arbre qu'elles paraissent orner. Quand la patrie ne fut plus qu'un cadavre, quand l'étoile de Rome conquérante fit pâlir l'astre de la Grèce artiste, ces mêmes sophistes allèrent à Rome. Vous les voyez continuer là leur professorat de rhéteurs, enseigner les lettres, *litteras*, la littérature aux enfans des Quirites, et se multiplier à mesure que l'organisation sociale s'affaiblit. Ce sont les ennemis les plus acharnés du christianisme à sa naissance. Avec eux le commentaire règne, on étudie soigneusement la prosodie, on dissèque les mots, on pèse les syllabes, on élabore la période. Ils trouvent à la cour d'Alexandre un accès facile, un règne brillant. Grands critiques, nullement créateurs, admirables de sagacité, stériles pour les grandes œuvres, ces sophistes ont encore été les instituteurs de l'Europe moderne. Quelques Grecs byzantins transmettent à l'Italie le vieux flambeau des arts anciens, tout rongé de commentaires et tout environné de scolies savantes. Nous leur devons trop pour être ingrats envers eux. Grâce à eux, le trésor antique ne s'est pas perdu; mais aussi l'Europe moderne a commencé par le pédantisme.

Nous avons été pédans avant d'être jeunes. Nos premières années, nos années de fraîcheur virginale et de candeur enthousiate, nous les avons livrées à l'érudition et à la dialectique. Voilà pourquoi les nations nouvelles, surtout celles que l'influence romaine a pénétrées, sont à la fois jeunes et vieilles, mythologiques et chrétiennes, imprégnées d'Homère et d'Évangile, filles de Virgile et des Goths. Elles ont des rides et de fraîches couleurs. Dante, symboliste chrétien, choisit pour guide l'auteur de l'*Énéide*. Tous les peuples d'Europe prétendent descendre d'Hector et de Priam. Et telle est la puissante assimilation opérée par le génie, que des chefs-d'œuvre sont nés de cette double influence antique et moderne; *la divine Comédie*, de Dante; les *Lusiades*,

du Camoëns ; et , le dirai-je ? les divines œuvres de Racine , — à la fois grecques et chrétiennes !

Ce respect pour l'antiquité savante , qui a régné en Italie , en France , en Espagne , dans les pays romains . nous a transmis comme un héritage le vieux respect pour l'état de sophiste. Ces professeurs et argumentateurs qui se disputaient au seizième siècle les chaires de Bologne et de Venise appartenaient à la race des Prodicus et des Gorgias. Parler de tout devint un métier ; surtout chez les nations qui échappèrent aux influences du Nord , et qui restèrent sous la loi de la tradition romaine et grecque ; la littérature proprement dite naquit ; — quelque chose qui n'est ni de la philosophie , ni de l'histoire , ni de l'érudition , ni de la critique ; — je ne sais quoi de vague et d'insaisissable , d'élastique et d'impossible à définir ; qui comprend la devise de nos dragées et les in-folio théologiques. Pic de la Mirandole , un de ces jeunes sophistes éclatans qui firent explosion à la fin du moyen-âge , définissait très bien ce métier , ou si vous l'aimez mieux , cet art : — le talent de tout commenter , de discuter sans fin et sans trêve *de omnibus rebus et de quibusdam aliis* : « de tout ce qui existe et de quelque chose encore par-dessus le marché. »

Vous ne vous êtes pas mépris , messieurs ; je ne me suis élevé que contre un terme faux et dont on a fait abus. Je ne veux reconnaître que la puissance de la pensée : elle discute , et elle est critique ; elle raconte , elle est Histoire ; elle orne les traditions nationales , elle est Épopée ; elle persuade , émeut , elle est Éloquence. L'histoire de la pensée , dans ses diverses applications , n'est pas encore faite , et promet une noble gloire à quiconque l'entreprendra.

Le premier pas à tenter dans cette histoire admirable de la pensée humaine , c'est l'étude des nations agissant et régissant les unes sur les autres ; c'est cette étude que j'entreprends , non par masses obscures et vagues , mais dans ses détails , curieusement approfondis. C'est de cette manière , et pour chercher dans leurs œuvres l'influence de la pensée antérieure et l'action produite par eux sur l'avenir , que nous passerons en revue Rabelais et Cervantes , Shakspeare et l'Arioste , Spencer et le Tasse , Ronsard lui-même et Montaigne. Nous chercherons ensemble , avec un soin et un amour dignes de ces grands hommes , le mobile secret et comme

la vitalité de leurs pensées ; nous nous éviterons les hypothèses et les explications trop subtiles. Vous ne voulez pas sans doute que je m'avance autant que l'humoriste allemand dont j'ai cité un passage. S'il fallait en croire sa philosophie, la pâte de ce papier aurait été pétrie par Adam et Ève, l'épingle qui attache ces feuilles eût été forgée par Tubalcaïn. Nos volumes, à l'entendre, ce n'est pas Everat ou Didot qui les impriment, mais Faust, de Mayence, et Cadmus le Thébain. Ne détruisons point, par une subtilité ridicule, ce qu'il y a de vrai et de profond dans cette théorie ; contentons-nous de marquer et de noter au passage les influences véritables, celles dont on ne peut révoquer en doute l'action et la réalité.

Je ne suivrai donc pas, messieurs, une synthèse systématique. Il est si aisé de poser de grandes subdivisions et d'y faire entrer tout ce que l'on veut ! Notre voyage sera un voyage d'agrément, au hasard, non une marche géométrique astreinte à une régularité sévère. En partant du seizième siècle, de cette époque fatale et féconde, où le droit d'examen a éclaté pour la première fois, nous nous arrêterons partout où nous verrons un coin de ciel azuré, un golfe verdoyant, une source claire ; là nous plierons nos tentes et nous nous reposerons, étudiant ensemble et la fleur, et le sol, et l'arbre ; observant le paysage sous tous ses aspects, et sans jamais sacrifier à l'examen analytique le point de vue pittoresque, le coup d'œil d'ensemble. L'étude littéraire est belle sous ce rapport ; elle ne se compose plus de dates stériles et de sèches dissertations ; elle ne compare plus les phrases aux phrases, ni les métaphores aux métaphores. Elle cherche ce que chaque écrivain a reçu de la civilisation et ce qu'il a fait pour elle, ce qu'il a emprunté, ce qu'il a prêté ; elle le voit actif et passif, soumis à des influences et communiquant des influences ; fils du passé et père de l'avenir ; formant un des points lumineux de la grande chaîne intellectuelle. Elle étudie sa vie et ses passions, non pour y trouver de minces et inutiles anecdotes, mais pour savoir dans quel foyer de douleurs, d'amours, de luttes, de dévouement et de fautes, la grande intelligence s'est trempée. Choisissez au hasard les auteurs les plus originaux, les plus tranchés, ceux qui ont dédaigné le plus hautement toute imagination : il sera facile de prouver que diverses éducations ont concouru à la formation de leur pensée. Cer-

vantes, Rabelais, Shakspeare, dont personne ne contestera l'originalité, ont puisé dans le grand trésor de l'Italie et des anciens.

L'analyse chimique à laquelle nous soumettrons les grands écrivains ne détruira pas les élémens de leur génie. Ce sera à la fois analyse et résurrection. En séparant ces élémens constitutifs, nous ne les anéantirons pas. Le grand homme reparaitra bientôt à nos regards, dans toute sa beauté, dans toute sa force, dans toute la verdure de sa jeunesse; Molière ou Milton, Racine ou Pascal, Arioste ou le Tasse, nous aurons assisté au roman intérieur de sa vie, à la création de sa pensée; nous l'aimerons davantage, nous aurons souffert avec lui; nous l'admirerons mieux, nous saurons pourquoi nous l'admirons. Au lieu de contempler un seul point du fleuve, celui qui traverse une grande ville, ses eaux turbulentes encaissées dans des remparts de pierre, nous aurons bu l'eau de sa faible source, nous aurons suivi le sentier tortueux de ses rives errantes; nous connaissons son progrès, ses accidens, les obstacles qui l'ont arrêté, les rivières qui l'ont grossi, les influences qui se sont confondues dans son sein. Pour moi, je cherche vainement une étude plus intéressante. Loin de rabaisser le génie, ce procédé est plein de respect pour lui. Il semble que l'homme supérieur soit contemporain du passé comme de l'avenir. Avant sa naissance, déjà les germes qui vont le préparer lui appartiennent; les influences qu'il va répandre lui appartiendront encore après sa mort. Ainsi comprise, la pensée supérieure n'a ni berceau ni tombe. Elle a été couvée, si j'ose le dire, depuis long-temps; elle éclate et apparaît dans une enveloppe mortelle. Après une vie souvent misérable, l'enveloppe se brise, l'homme s'éteint; un peu de terre le recouvre, mais la pensée reste; — elle reste si active, si féconde, si omniprésente, que long-temps après la disparition de l'être fragile auquel ce précieux trésor était confié, des couronnes peuvent encore se casser comme du verre devant elle, — des religions crouler ou surgir, — des peuples naître et des institutions s'organiser à la voix de ce fantôme: — un fantôme plus vivant que les vivans et plus puissant qu'eux!

UNE BONNE FORTUNE.

I.

C'est un fait reconnu , qu'une bonne fortune
Est un sujet divin pour un in-octavo.
Ainsi donc , bravement , je vais en conter une ;
Le scandale est de mode ; il se relie en veau.
C'est un goût naturel , qui va jusqu'à la Lune ;
Depuis Endymion , on sait ce qu'elle vaut.

II.

Ce qu'on fait maintenant , on le dit ; et la cause
En est bien excusable ; on fait si peu de chose !
Mais si peu qu'il ait fait , chacun trouve à son gré
De le voir par écrit dûment enregistré ;
Chacun sait aujourd'hui quand il fait de la prose ;
Le siècle est , à vrai dire , un mandarin lettré.

III.

Il faut en convenir , l'antique Modestie
Faisait bâiller son monde , et nous n'y tenions plus.
Grâce à Dieu , pour New-York elle est enfin partie ;

C'était un vieux rameau de l'arbre de la vie ;
 Et tant de pauvres gens , d'ailleurs , s'y sont pendus ,
 Qu'il n'est pas étonnant qu'elle ait les bras rompus.

IV.

Le scandale , au contraire , a cela d'admirable ,
 Qu'étant vieux comme Hérode , il est toujours nouveau ;
 Que voilà cinq mille ans qu'on le trouve adorable ;
 Toujours frais , toujours gai , vrai Tithon de la fable ,
 Que l'Aurore , au lever , rend plus jeune et plus beau ,
 Et que Vénus , le soir , endort dans un berceau.

V.

Apprenez donc , lecteur , que je viens d'Allemagne ;
 Vous savez , en été , comme on s'ennuie ici ;
 En outre , pour mon compte , ayant quelque souci ,
 Je m'en fus prendre à Bade un semblant de campagne ,
 (Bade est un parc anglais fait sur une montagne ,
 Ayant quelque rapport avec Montmorency).

VI.

Vers le mois de juillet , quiconque a de l'usage
 Et porte du respect au boulevard de Gand ,
 Sait que le vrai bon ton ordonne absolument
 A tout être créé possédant équipage ,
 De se précipiter sur ce petit village ,
 Et de s'y bousculer impitoyablement.

VII.

Les dames de Paris savent par la gazette
 Que l'air de Bade est noble , et parfaitement sain.
 Comme on va chez Herbault faire un peu de toilette ,
 On fait de la santé là-bas ; c'est une emplette :
 Des roses au visage , et de la neige au sein ;
 Ce qui n'est défendu par aucun médecin.

VIII.

Bien entendu d'ailleurs que le but du voyage
 Est de prendre les eaux ; c'est un compte réglé.
 D'eaux , je n'en ai point vu lorsque j'y suis allé.
 Mais qu'on n'en puisse voir , je n'en mets rien en gage ;
 Je crois même , en honneur , que l'eau du voisinage
 A , quand on l'examine , un petit goût salé.

IX

Or , comme on a dansé tout l'hiver , on est lasse.
 On accourt donc à Bade avec l'intention
 De n'y pas soupçonner l'ombre d'un violon.
 Mais dès qu'il y fait nuit , que voulez-vous qu'on fasse ?
 Personne au vieux Château , personne à la Terrasse ;
 On entre à la Maison de Conversation.

X.

Cette maison se trouve être un gros bloc fossile ,
 Taillé de vive force à grands coups de moellon ;
 C'est comme un temple grec , tout recouvert en tuile ;
 Une espèce de grange avec un péristyle ,
 Je ne sais quoi d'informe , et n'ayant pas de nom ;
 Comme un grenier à foin , bâtard du Parthénon.

XI.

J'ignore vers quel temps Belzebut l'a construite.
 Peut-être est-ce un mammoth du règne minéral.
 Je la prendrais plutôt pour quelque aérolithe ,
 Tombée un jour de pluie , au temps du carnaval.
 Quoi qu'il en soit du moins , les flancs de l'animal
 Sont construits tout à point pour l'ame qui l'habite.

XII.

Cette ame, c'est le jeu ; mettez bas le chapeau ,
 Vous qui venez ici , mettez bas l'espérance.
 Derrière ces piliers , dans cette salle immense ,
 S'étale un tapis vert , sur lequel se balance
 Un grand lustre blafard , au bout d'un oripeau ,
 Que dispute à la nuit une pourpre en lambeau.

XIII.

Là , du soir au matin , roule le grand *peut-être* ,
 Le hasard , noir flambeau de ces siècles d'ennui ,
 Le seul qui dans le ciel flotte encore aujourd'hui.
 Un bal est à deux pas ; à travers la fenêtre ,
 On le voit çà et là bondir et disparaître
 Comme un chevreau lascif qu'une abeille poursuit.

XIV.

Les croupiers nasillards chevrotent en cadence
 Au son des instrumens leurs mots mystérieux ;
 Tout est joie et chansons ; la roulette commence ;
 Ils lui donnent le branle , ils la mettent en danse ,
 Et , ratisant gaîment l'or qui scintille aux yeux ,
 Ils jardinent ainsi sur un rythme joyeux.

XV.

L'abreuvoir est public , et qui veut vient y boire.
 J'ai vu les paysans , fils de la Forêt Noire ,
 Leurs bâtons à la main , entrer dans ce réduit ;
 Je les ai vus penchés sur la bille d'ivoire ,
 Ayant à travers champs couru toute la nuit ,
 Fuyards désespérés de quelque honnête lit ;

XVI.

Je les ai vus debout , sous la lampe enfumée ,
 Avec leur veste rouge et leurs souliers boueux ,
 Tournant leurs grands chapeaux entre leurs doigts calleux ,
 Poser sous les rateaux la sueur d'une année ,
 Et là , muets d'horreur devant la Destinée ,
 Suivre des yeux leur pain qui courait devant eux !

XVII.

Dirai-je qu'ils perdaient ? Hélas ! ce n'était guères !
 C'était bien vite fait de leur vider les mains.
 Ils regardaient alors toutes ces étrangères ,
 Cet or , ces voluptés , toutes ces passagères ,
 Tout ce monde enchanté de la saison des bains ,
 Qui s'en va sans poser le pied sur les chemins.

XVIII.

Ils couraient , ils portaient , tout ivres de lumière ,
 Et la nuit sur leurs yeux posait son noir bandeau.
 Ces mains vides , ces mains qui labourent la terre ,
 Il fallait les étendre , en rentrant au hameau ,
 Pour trouver à tâtons les murs de la chaumière ,
 L'aïeule au coin du feu , les enfans au berceau !

XIX.

O toi , Père immortel , dont le fils s'est fait homme ,
 Si jamais ton jour vient , Dieu juste , ô Dieu vengeur !...
 J'oublie à tout moment que je suis gentilhomme ;
 Revenons à mon fait : tout chemin mène à Rome.
 Ces pauvres paysans (pardonne-moi , lecteur) ,
 Ces pauvres paysans , je les ai sur le cœur.

XX.

Me voici donc à Bade : et vous pensez , sans doute ,
Puisque j'ai commencé par vous parler du jeu ,
Que j'eus pour premier soin d'y perdre quelque peu.
Vous ne vous trompez pas , je vous en fais l'aveu.
De même que pour mettre une armée en déroute ,
Il ne faut qu'un poltron qui lui montre la route :

XXI.

De même , dans ma bourse , il ne faut qu'un écu
Qui tourne les talons , et le reste est perdu.
Tout ce que je possède a quelque ressemblance
Aux moutons de Panurge , au premier qui commence ,
Voilà Panurge à sec , et son troupeau tondu,
Hélas ! le premier pas se fait sans qu'on y pense.

XXII.

Ma poche est comme une île escarpée et sans bords ;
On n'y saurait rentrer quand on en est dehors.
Au moindre fil cassé , l'écheveau se dévide :
Entraînement funeste , et d'autant plus perfide ,
Que j'eus de tous les temps la sainte horreur du vide ,
Et qu'après le combat je rêve à tous mes morts.

XXIII

Un soir , venant de perdre une bataille honnête ,
Ne possédant plus rien qu'un grand mal à la tête ,
Je regardais le ciel , étendu sur un banc ,
Et songeais , dans mon ame , aux héros d'Ossian.
Je pensai tout à coup à faire une conquête ;
Il tressaillit en moi des phrases de roman.

XXIV.

Il ne faudrait pourtant, me disais-je à moi-même,
 Qu'une permission de notre Seigneur Dieu,
 Pour qu'il vint à passer quelque femme en ce lieu.
 Les bosquets sont déserts; la chaleur est extrême;
 Les vents sont à l'amour; l'horizon est en feu;
 Toute femme, ce soir, doit désirer qu'on l'aime.

XXV.

S'il venait à passer, sous ces grands marronniers,
 Quelque alerte beauté de l'école flamande,
 Une ronde fillette, échappée à Téniers,
 Ou quelque ange pensif de candeur allemande;
 Une vierge en or fin d'un livre de légende,
 Dans un flot de velours traînant ses petits pieds;

XXVI.

Elle viendrait par là de cette sombre allée,
 Marchant à pas de biche, avec un air boudeur,
 Écoutant murmurer le vent dans la feuillée,
 De paresse amoureuse et de langueur voilée,
 Dans ses doigts inquiets tourmentant une fleur,
 Le printemps sur la joue, et le ciel dans le cœur.

XXVII.

Elle s'arrêterait là-bas, sous la tonnelle.
 Je ne lui dirais rien, j'irais tout simplement
 Me mettre à deux genoux par terre devant elle,
 Regarder dans ses yeux l'azur du firmament,
 Et pour toute faveur la prier seulement
 De se laisser aimer d'une amour immortelle.

XXVIII.

Comme j'en étais là de mon raisonnement,
 Enfoncé jusqu'au cou dans cette rêverie,
 Une bonne passa, qui tenait un enfant.
 Je crus m'apercevoir que le pauvre innocent
 Avait dans ses grands yeux quelque mélancolie.
 Ayant toujours aimé cet âge à la folie,

XXIX.

Et ne pouvant souffrir de le voir maltraité,
 Je fus à la rencontre, et m'enquis de la bonne
 Quel motif de colère ou de sévérité
 Avait du chérubin dérobé la gaité.
 Quoi qu'il ait fait, d'abord, je veux qu'on lui pardonne,
 Lui dis-je, et ce qu'il veut, je veux qu'on le lui donne.

XXX.

(C'est mon opinion de gâter les enfans.)
 Le marmot là-dessus, m'accueillant d'un sourire,
 D'abord à me répondre hésita quelque temps ;
 Puis il tendit la main, et finit par me dire
 « Qu'il n'avait pas de quoi donner aux mendiens. »
 Le ton dont il le dit, je ne peux pas l'écrire.

XXXI.

Mais vous savez, lecteur que j'étais ruiné ;
 J'avais encor, je crois, deux écus dans ma bourse ;
 C'était, en vérité, mon unique ressource,
 La seule goutte d'eau qui restât dans la source,
 Le seul verre de vin pour mon prochain diné ;
 Je les tirai bien vite, et je les lui donnai.

XXXII.

Il les prit sans façon, et s'en fut de la sorte.
A quelques jours de là, comme j'étais au lit,
La Fortune, en passant, vint frapper à ma porte.
Je reçus de Paris une somme assez forte,
Et très heureusement, il me vint à l'esprit
De payer l'hôtelier qui m'avait fait crédit.

XXXIII.

Mon marmot cependant se trouvait une fille,
Anglaise de naissance, et de bonne famille.
Or, la veille du jour fixé pour mon départ,
Je vins à rencontrer sa mère, par hasard.
C'était au bal. — Au bal, il faut bien qu'on babille ;
Je fis donc pour le mieux mon métier de bavard.

XXXIV.

Une goutte de lait dans la plaine éthérée
Tomba, dit-on, jadis du haut du firmament.
La nuit, qui sur son char passait en ce moment,
Vit ce pâle sillon sur sa mer azurée,
Et, secouant les plis de sa robe nacrée,
Fit au ruisseau céleste un lit de diamant.

XXXV.

Les Grecs, enfans gâtés des Filles de Mémoire,
De miel et d'ambrosie ont doré cette histoire ;
Mais j'en veux dire un point qui fut ignoré d'eux :
C'est que, lorsque Junon vit son beau sein d'ivoire
En un fleuve de lait changer ainsi les cieux,
Elle eut peur tout à coup du souverain des dieux ;

XXXVI.

Elle voulut poser ses mains sur sa poitrine ;
Et sentant ruisseler sa mamelle divine,
Pour épargner l'Olympe , elle se détourna ;
Le soleil était loin ; la terre était voisine,
Sur notre pauvre argile une goutte en tomba ;
Tout ce que nous aimons nous est venu de là .

XXXVII.

C'était un bel enfant que cette jeune mère ;
Un véritable enfant — et la riche Angleterre
Plus d'une fois dans l'eau jettera son filet,
Avant d'y retrouver une perle aussi chère ;
En vérité , lecteur , pour faire son portait ,
Je ne puis mieux trouver qu'une goutte de lait .

XXXVIII.

Jamais le voile noir de la mélancolie
Ne fut plus transparent sur un sang plus vermeil.
Je m'assis auprès d'elle , et parlai d'Italie ;
Car elle connaissait le pays sans pareil.
Elle en venait hélas ! à sa froide patrie
Rapportant dans son cœur un rayon du soleil.

XXXIX.

Nous causâmes long-temps ; elle était simple et bonne.
Ne sachant pas le mal , elle faisait le bien ;
Des richesses du cœur elle me fit l'aumône ;
Et tout en écoutant comme le cœur se donne ,
Sans oser y penser , je lui donnai le mien ;
Elle emporta ma vie , et n'en sut jamais rien .

XL.

Le soir en revenant, après la contredanse,
Je lui donnai le bras ; nous entrâmes au jeu ;
Car on ne peut sortir autrement de ce lieu.
« Vous partez, me dit-elle, et vous allez, je pense,
« D'ici jusque chez vous faire quelque dépense ;
« Pour votre dernier jour il faut jouer un peu. »

XLI.

Elle me fit asseoir avec un doux sourire ;
Je ne sais quel caprice alors la conseilla ;
Elle étendit la main et me dit : Jouez là.
Par cet ange aux yeux bleus je me laissai conduire,
Et je n'ai pas besoin, mon ami, de vous dire
Qu'avec quelques louis mon numéro gagna.

XLII.

Nous jouâmes ainsi pendant une heure entière,
Et je vis devant moi tomber tout un trésor ;
Si c'était rouge ou noir, je ne m'en souviens guère ;
Si c'était dix ou vingt, je n'en sais rien encor ;
Je partais pour la France, elle pour l'Angleterre,
Et je sortis de là, les deux mains pleines d'or.

XLIII.

Quand je rentrai chez moi, je vis cette richesse.
Je me souvins alors de ce jour de détresse
Où j'avais à l'enfant donné mes deux écus.
C'était par charité : je les croyais perdus.
De celui qui voit tout je compris la sagesse ;
La mère, ce soir-là, me les avait rendus.

XLIV.

Toi qui me viens du pauvre , ô fortune imprévue,
M'écriai-je aussitôt, ne crois pas m'étonner.
Trois fois sainte Fortune, et trois fois bien venue!
Toi qui me viens de Dieu, tu vas y retourner.
Ainsi prenant cet or, et courant dans la rue,
Au premier mendiant je m'en fus tout donner.

XLV.

Lecteur, si je n'ai pas la mémoire égarée,
Je t'ai promis, je crois, en commençant ceci,
Une bonne fortune: elle finit ainsi.
Mon bonheur, tu le vois, vécut une soirée;
J'en connais cependant de plus longue durée
Que je ne voudrais pas changer pour celui-ci.

ALFRED DE MUSSET.

LETTRES

D'UN ONCLE.

I.

Pourquoi diable ! n'es-tu pas venu hier ? nous t'avons attendu pour dîner jusqu'à sept heures , ce qui est exorbitant pour des appétits excités par l'air vif de la campagne. Il te sera survenu un client ; tu n'es pas malade au moins ? A présent , nous ne t'attendons plus que samedi. Dans l'intervalle, donne-moi de tes nouvelles, entends-tu, Paul ? nous serions inquiets. La mine que tu as depuis trois mois surtout n'est pas faite pour nous rassurer. Pauvre vieux petit homme jaune , qu'as-tu donc ? Je sais ce que tu réponds ordinairement à cette question-là. — Qu'as-tu toi-même ? es-tu donc un homme riche , jeune , robuste et frais , pour t'inquiéter de la mine que j'ai ? — Hélas ! nous avons tous deux une pauvre apparence , et dans ces étuis de parchemin il y a des âmes bien lasses et bien flétries , mon camarade.

Bah ! de quoi vais-je parler ? nous avons été hier plus gais que jamais ; cependant tu nous manquais bien , mais nous avons bu à ta santé , et à force de faire des vœux pour toi , nous nous

sommes tous un peu exaltés. Ma foi, Paul, il ne faut pas nier les biens que la Providence nous tient en réserve. Au moment où nous croyons tout perdu, la bonnedéesse, qui sourit de notre désespoir, est là, derrière nous, qui entoure de clinquant un petit hochet bien joli, qu'elle nous met ensuite dans les mains, si doucement, qu'on ne soupçonne pas son dessein, car si nous pouvions imaginer qu'elle nous raille et qu'elle ne prend pas notre fureur au sérieux, nous serions capables de nous tuer, pour la forcer d'y croire. Mais nous espérons qu'elle est un peu intimidée de nos menaces, et qu'à l'avenir elle se conduira mieux à notre égard; nous nous laissons aller peu à peu à regarder cette amulette qu'elle nous a donnée, et enfin nous en secouons les grelots en leur disant: Grelots de la folie, vous pouvez bien sonner tant que vous voudrez, nous n'y prendrons aucun plaisir. Mais nous les faisons sonner encore et nous les écoutons avec tant de complaisance, que bientôt nous nous faisons grelots nous-mêmes, et des rires et des chants de joie sortent de nos poitrines vides et désolées. Nous avons alors de bien beaux raisonnemens pour nous réconcilier avec la vie, tout aussi beaux que ceux qui nous faisaient renoncer à la vie la semaine précédente. Quelle mauvaise plaisanterie que le cœur humain! Qu'est-ce donc que ce cœur-là dont nous parlons tous, tant et si bien? D'où vient que cela est si bizarre, si mobile, si lâche à la souffrance, si léger au plaisir? Y a-t-il un bon et un mauvais ange qui soufflent tour à tour sur ce pauvre organe de la vie? Est-ce une âme, un rayon de la Divinité, que ce diaphragme qu'une tasse de café et un bon mot dilatent? Mais si ce n'est qu'une éponge imbibée de sang, d'où lui viennent donc ces aspirations soudaines, ces tressaillemens, ces angoisses, espèce de cri déchirans qui s'en échappent quand de certaines syllabes frappent l'oreille, ou quand les jeux de la lumière dessinent sur le mur, avec la frange d'un rideau, l'angle d'une boiserie, certaines lignes fantastiques, profils ébauchés par le hasard, empreints de magiques ressemblances? Pourquoi, au milieu de nos soupers, où Dieu merci, le bruit et la gaieté ne vont pas à demi, y en a-t-il quelques-uns parmi nous qui se mettent à pleurer sans savoir pourquoi? Il est ivre-mort, disent les autres. Mais pourquoi le vin qui fait rire ceux-ci fait-il sanglotter celui-là? O gaieté de l'homme, que tu touches de près à la souffrance! Et

quel est donc ce pouvoir d'un son, d'un objet, d'une pensée vague sur nous tous? Quand nous sommes vingt fous criant dans tous les tons faux, et chantant sur toutes les gammes incohérentes de l'ivresse, s'il en est un qui fasse un signe solennel en disant : *Écoutez!* tous se taisent et écoutent. Alors, dans le silence de ces grands appartemens, une voix lointaine et plaintive s'élève. Elle vient du fond de la vallée, elle monte comme une spirale harmonieuse autour des sapins du jardin, puis elle gagne l'angle de la maison; se glisse par une fenêtre, elle vole le long des corridors et vient se briser contre la porte de notre salle avec des sanglots lamentables. Alors toutes nos figures s'allongent, toutes nos lèvres pâlisent; nous restons tous cloués à notre place, dans l'attitude où ce bruit nous a pris. Enfin quelqu'un s'écrie : — Bah! c'est le vent, je m'en moque. — En effet c'est le vent, rien que le vent et la nuit, et personne ne s'en moque, personne ne surmonte sans effort la tristesse qu'inspirent ces choses-là. Mais pourquoi est-ce triste? Le renard et la perdrix tombent-ils dans la mélancolie quand le vent pleure dans les bruyères? La biche s'attendrit-elle au lever de la lune? Qu'est-ce donc que cet être qui s'institue le roi de la création et qui ne rêve que larmes et frayeurs?

Mais pourquoi serions-nous tristes à moins d'être fous?

Nos femmes sont charmantes, et nos amis, en est-il de meilleurs? Est-il beaucoup de mortels qui aient eu dans leur vie le bonheur de réunir sous le même toit presque tous les jours, pendant un mois, douze ou quinze créatures nobles et vraies, et toutes unies entre elles d'une sainte amitié? O mes amis, mes chers amis! savez-vous ce que vous êtes dans la vie d'un infortuné? vous ne le savez pas assez, vous n'êtes pas assez fiers du bien que vous faites, c'est quelque chose que de sauver une âme du désespoir.

Il est vrai qu'il ne leur manque, pour l'apprécier, qu'une chose de quelque importance : c'est de le savoir; je ne vais pas le leur dire. Je m'en tais surtout avec les plus jeunes ou les plus gais, avec ce brave garçon de la vallée Noire, que nous avons surnommé Hydrogène à cause de son amour déréglé pour les sciences, avec notre gros meunier de Planet, qui nous laisse si bien rire de lui, à condition qu'à son tour il rira de nous tous, et saisira vivement tous nos ridicules, en nous abandonnant les siens

de bonne grace ; je m'en tais encore avec notre chère Eugénie , cette grave mère de famille qui n'a pas dix-sept ans , et qui penche sa joue fraîche et ronde d'un petit air sérieux sur une poupée qu'elle habille avec presque autant de soin que son fils. Je ne vais pas déclamer ma tristesse à cette belle et bonne enfant , à ces camarades gais viveurs ; je ne vais pas leur dire : Voyez-vous , mes amis , votre respectable oncle (c'est ainsi qu'ils m'ont nommé toute cette semaine pour se divertir de moi) n'est pas seulement goutteux et cacochyme , comme vous le prétendez. Ce ne sont pas seulement ses vénérables jambes entortillées de flanelles qui refusent le service. C'est son ame , c'est sa raison , c'est sa sensibilité , c'est tout son être qui souffre et dépérit. Vous ne savez pas , enfans , quelles plaies incurables saignent au fond de ce vieux cœur , sous sa cuirasse d'insouciance et de gaieté. Vous riez de ses campagnes de Flandre , vous l'appellez oncle Tobie , et vous lui demandez des nouvelles du siège de Maestricht , et vous ne savez pas quelles sont les campagnes de votre oncle , ô mioches ! vous ne savez pas même le nom des pays qu'il a parcourus , avant de venir blanchir entre vos jeunes têtes , au coin de l'âtre domestique ! Avez-vous jamais ouï parler , dites-moi , des rives du Désespoir et des champs de la Désolation ? M^{lle} de Scudéry inventa une carte de Tendre ; je pourrais vous en dresser une du pays de Malheur , qui ne serait pas moins fade : c'est pourquoi je m'en tais et ne veux vous causer nul ennui , comme dit Lafontaine. Mais , voyez , mes chers enfans , combien vous êtes précieux et chers à votre oncle ! Rozane , ma belle-nièce , esprit de la famille , orgueil de notre bercail , Cardenio , mon brave chanteur aux longs cheveux , vrai page d'Opéra ; et vous , vous , mes vieux ! (mais ceux-là savent bien pourquoi j'ai des rides au front) — n'importe , approchez tous , entourez le fauteuil gothique de l'oncle , et dansez autour , étourdissez-le , grisez-le , le pauvre diable , de vos folles chansons , et ne craignez pas de le bousculer dans la danse ; si vous cassez les pieds vermoulus de son trône domestique , soyez sûrs qu'en roulant sur le parquet , le bonhomme rira de tout son cœur et entonnera l'hymne de la jeunesse d'une voix chevrotante , mais pleine d'expression.

Hélas ! hélas ! qu'est-ce que ce mélange d'amertume et de joie ? qu'est-ce que ce sentiment de détachement et d'amour , qui me ramène ici chaque année , dans cette saison qui n'est

plus l'automne et qui n'est pas encore l'hiver, mois de recueillement mélancolique et de tendre misanthropie, car il y a de tout cela dans cette pauvre tête fatiguée, que presse de toute sa solennité le toit paternel? O mes dieux lares! vous voilà tels que je vous ai laissés. Je m'incline devant vous avec ce respect que chaque année de vieillesse rend plus profond dans le cœur de l'homme. Poudreuses idoles qui vîtes passer à vos pieds le berceau de mes pères et le mien, et ceux de mes enfans; vous qui vîtes sortir le cercueil des uns et qui verrez sortir celui des autres, salut, ô protecteurs devant lesquels mon enfance se prosternait en tremblant, dieux amis que j'ai appelés avec des larmes du fond des lointaines contrées, du sein des orageuses passions! Ce que j'éprouve en vous revoyant est bien doux et bien affreux. Pourquoi vous ai-je quittés, vous toujours propices aux cœurs simples, vous qui veillez sur les petits enfans quand les mères s'endorment, vous qui faites planer les rêves d'amour chaste sur la couche des jeunes filles, vous qui donnez aux vieillards le sommeil et la santé. Me reconnaissez-vous, paisibles pénates? ce pèlerin qui arrive à pied dans la poussière du chemin et dans la brume du soir, ne le prenez-vous point pour un étranger? Ses joues flétries, son front dévasté, ses orbites que les larmes ont creusées, comme les torrens creusent les ravins, ses infirmités, sa tristesse et ses cicatrices, tout cela ne vous empêchera-t-il pas de reconnaître cette ame vaillante, qui sortit d'ici un matin revêtue d'un corps robuste, lequel chevauchait une brave jument nourrie dans les genêts, sobre et infatigable monture, comme si l'homme et l'animal devaient faire le tour du monde? Voici l'homme; les enfans l'appellent Tobie, et ils le soutiennent sous les bras pour qu'il marche. Le cheval est là bas, il broute lentement l'ortie autour des murs du cimetière. C'est *Colette*, qui jadis fut digne de porter Bradamante, et qui, maintenant aveugle, regagne encore aujourd'hui, avec la vue de l'instinct et de la mémoire, la litière où elle mourra demain matin.

Eh bien! *Colette*, tes beaux jours ne sont plus, mais on a fait une bonne action, en te conservant un coin et une botte de paille dans l'écurie. Qui t'a assuré cette bonne destinée de ne point être vendue au corroyeur comme tous les vieux chevaux? le plus sacré des droits, l'ancienneté. Ce qui a été est quelque chose de respectable. Ce qui est est toujours sujet à doute et à contes-

tation. D'où vient donc l'amitié qu'on a pour ton vieux maître ici? Personne ne le connaît plus, il a disparu long-temps, il a voyagé au loin; ses traits ont changé; de ses goûts, de ses habitudes, de son caractère, on n'en sait plus rien, car il s'est passé tant de choses dans sa vie, depuis le temps où il était encore solide et fier! Mais un mot simple et doux rattache à lui ceux qui pourraient s'en méfier. Ce mot, c'est *autrefois*. — Il était là, dit-on, il faisait ces choses avec nous, il était un de nous, nous l'avons connu, il allait à la chasse par ici, il cueillait des champignons dans le pré qui est là-bas, vous souvenez-vous de la noce d'un tel, et de l'enterrement de.....? — Quand on en est au chapitre des *vous souvient-il*, que de précieux liens d'or et de diamant rattachent les cœurs refroidis; que de chaleureuses bouffées de jeunesse montent au visage et raniment les joies oubliées, les affections négligées! On se figure souvent alors qu'on s'est aimé plus qu'on ne s'aima en effet, et, à coup sûr les plaisirs passés, comme les plaisirs qu'on projette, semblent plus vifs que ceux qu'on a sous la main.

Ah! c'en est un bien pur, cependant, que de s'embrasser après une longue absence, en s'écriant: Te voilà donc, mon vieux? c'est donc toi, ma fille! c'est donc vous, ma nièce, ma sœur!

Ne me dis donc pas, mon ami, que je suis courageux, et que la gaieté que je montre est un effort de mon amitié pour toi et pour eux. Ne crois pas cela. Je suis heureux en effet, heureux par vous, malheureux par d'autres. Qu'importe ici ce qui n'est pas vous? Crois-tu que je m'en occupe? — J'y songe malgré moi, il est vrai; mais pourquoi en parler, pourquoi le sauriez-vous? Oh! non, que personne ne le sache excepté les deux ou trois vieux qui ne peuvent se tromper sur le pli de mon sourcil. Mais que les autres ne connaissent de moi que le bonheur qui me vient d'eux. Les pauvres enfans en douteraient, s'ils voyaient le fond des abîmes qu'ils couvrent de fleurs. Ils s'éloigneraient effrayés, en se disant: Rien ne peut croître sur ce sol désolé, car les incurables n'ont pas d'amis, et quand l'homme ne peut plus être utile à l'homme, celui qui peut se sauver s'éloigne, et celui qui n'a plus de chances meurt seul. Ces jeunes esprits comprendraient-ils ce qui se passe chez ceux qui ont vécu? savent-ils qu'on renferme dans son sein tous les élémens de la joie et de la douleur, sans pouvoir se servir de l'une ou de l'autre? A leur

âge, toute douleur doit tuer ou être tuée. A leur âge les grandes désolations, les graves maladies, les austères résolutions, le sombre et silencieux désespoir. Mais après ces périodes fatales, ils ont la jeunesse qui reprend ses droits, le cœur qui se renouvelle et se retrempe; la vie qui se réveille intense et pressée de réparer le temps perdu; et il y a là dix ou vingt ans d'orages, de maux affreux et de joies indicibles. Mais, quand l'expérience a frappé ses grands coups, et que les passions non amorties, mais comprimées, s'éveillent encore pour brûler, et retombent aussitôt frappées d'épouvante devant le spectre du passé, alors le cœur humain qui pouvait auparavant se promettre et s'imposer, ne se connaît plus du tout. Il sait ce qu'il a été, mais il ne sait plus ce qu'il sera, car il a tant combattu, qu'il ne peut plus compter sur ses forces. Et d'ailleurs, il a perdu le goût de souffrir, si naturel à ceux qui sont jeunes. Les vieux en ont assez. Leur douleur n'a plus rien de poétique, elle n'embellit que ce qui est beau.

La pâleur divinise la beauté des femmes et ennoblit la jeunesse des hommes. Mais quand le chagrin se manifeste par d'irréparables ravages, quand il creuse des sillons à des fronts flétris, on le sent maussade et dangereux. On le cache comme un vice, on le dérobe à tous les regards, de peur que la crainte de la contagion n'éloigne les heureux d'auprès de vous. C'est alors vraiment qu'on est digne de plainte, car on ne se plaint pas, et l'on craint d'être plaint. C'est à cet âge-là que les amis contemporains se comprennent d'un regard, et qu'il suffit d'un mot pour se raconter l'un à l'autre toute sa vie passée.

D'où vient que quand nous nous retrouvons après une séparation de quelques mois, tu lis si bien sur mon visage l'histoire des maux que j'ai soufferts? D'où vient que tu me dis dès l'abord en me serrant la main: « Eh bien! eh bien! telle chose est arrivée, voilà ce que tu as fait, je comprends ce que tu as dans le cœur? » Oh! comme tu me racontes exactement alors les moindres détails de mon infortune! Pauvres humains que nous sommes! ces douleurs dont nous prenons tant d'emphase, et dont nous portons le fardeau avec tant d'orgueil, tous les connaissent, tous les ont subies: c'est comme le mal de dents; chacun vous dit: — Je vous plains, cela fait grand mal; — et tout est dit.

Triste, ô triste! Mais l'amitié a cela de beau et de bienfai-

sant qu'elle s'inquiète et s'occupe de vos maux comme s'ils étaient uniques en leur espèce. O douce compassion, maternelle complaisance pour un enfant qui pleure et qui veut qu'on le plaigne ! Qu'il est suave de te trouver dans l'âme sérieuse et mûre d'un ancien ami ! Il sait tout, il est habitué à toucher vos plaies, et pourtant il ne se blase pas sur vos souffrances, et sa pitié se renouvelle sans cesse. Amitié ! amitié ! délices des cœurs que l'amour maltraite et abandonne, sœur généreuse qu'on néglige et qui pardonne toujours ! Oh ! je t'en prie, je t'en supplie, mon Paul, ne fais pas de moi un personnage tragique. Ne me dis pas qu'il y a de ma part une épouvantable vigueur à soutenir cette gaieté. Non, non, ce n'est pas un rôle, ce n'est pas une tâche, ce n'est pas même un calcul ; c'est un instinct et un besoin. La nature humaine ne veut pas ce qui lui nuit ; l'âme ne veut pas souffrir, le corps ne veut pas mourir, et c'est en face de la douleur la plus vraie, et de la maladie la plus sérieuse, que l'âme et le corps se mettent à nier et à fuir l'approche odieuse de la destruction. Il est des crises violentes où le suicide devient un besoin, une rage. C'est une certaine portion du cerveau qui souffre et s'atrophie physiquement. Mais que cette crise passe, la nature, la robuste nature, que Dieu a faite pour durer son temps, étend ses bras désolés et se rattache aux moindres brins d'herbe pour ne pas rouler dans sa fosse. En faisant la vie de l'homme si misérable, la Providence a bien su qu'il fallait donner à l'homme l'horreur de la mort. Et cela est le plus grand, le plus inexplicable des miracles qui concourent à la durée du genre humain, car quiconque verrait clairement ce qui est se donnerait la mort. Ces momens de clarté funeste nous arrivent, mais nous n'y cédon pas toujours, et le miracle qui fait reflourir les plantes après la neige et la glace, s'opère dans le cœur de l'homme. Et puis, tout ce qu'on appelle la raison, la sagesse humaine, tous ces livres, toutes ces philosophies, tous ces devoirs sociaux et religieux qui nous rattachent à la vie ne sont-ils pas là ? Ne les a-t-on pas inventés pour nous aider à flatter le penchant naturel, comme tous les principes fondamentaux, comme la propriété, le despotisme et le reste ? Ces lois-là sont bien sages et faites pour durer ; mais on en pourrait faire de plus belles, et Jésus, en souffrant le martyre, a donné un grand exemple de suicide.

Quant à moi, je te déclare que si je ne me tue pas, c'est absolument parce que je suis lâche.

Et qui me rend lâche ? Ce n'est pas la crainte de me faire un peu de mal avec un couteau ou un pistolet. C'est l'effroi de ne plus exister, c'est la douleur de quitter ma famille, mes enfans, mes neveux et mes amis ; c'est l'horreur du sépulcre, car, quoique l'âme espère une autre vie, elle est si intimement liée à ce pauvre corps, elle a contracté, en l'habitant, une si douce complaisance pour lui, qu'elle frémit à l'idée de le laisser pourrir et manger aux vers. Elle sait bien que ni elle ni lui n'en sauront rien alors, mais tant qu'elle lui est unie, elle le soigne et l'estime, et ne peut se faire une idée nette de ce qu'elle sera, séparée de lui.

Je supporte donc la vie, parce que je l'aime ; et quoique la somme de mes douleurs soit infiniment plus forte que celle de mes joies, quoique j'aie perdu les biens sans lesquels je m'imaginai la vie impossible, j'aime encore cette triste destinée qui me reste, et je lui découvre, chaque fois que je me réconcilie avec elle, des douceurs dont je ne me souvenais pas, ou que je niais avec dédain quand j'étais riche de bonheur et glorieux. Oh ! l'homme est si insolent quand sa passion triomphe ! quand il aime ou quand il est aimé, comme il méprise tout ce qui n'est pas l'amour ! comme il fait bon marché de sa vie, comme il est prêt à s'en débarrasser dès que son étoile pâlit un peu ! Et quand il perd ce qu'il aime, quelle agonie, quelles convulsions, quelle haine pour les secours de l'amitié, pour les miséricordes de Dieu ! Mais Dieu l'a fait aussi faible que fanfaron, et bientôt redevenu tout petit, tout honteux, pleurant comme un enfant, et cherchant avec des pas timides à retrouver sa route, il saisit avec empressement les mains qui s'offrent à lui pour le guider. Ridicule, puérile et infortunée créature qui ne veut pas accepter la destinée, et ne sait pas s'y soustraire !

Ah ! ne nous moquons pas de cette condition misérable, c'est celle de tous, et tous nous savons que sa mesquinerie, que son manque de grandeur et de force ne la rendent que plus malheureuse et plus digne de compassion. Tant qu'on croit à sa force, on a de l'orgueil, et l'orgueil console de tout. On marche à grands pas et on fronce le sourcil avec un calme majestueux et terrible ; on a décrété qu'on mourrait le soir ou le

lendemain matin, et on est si fier de cette grande résolution (que du reste un perruquier ou une prostituée sont tout aussi capables d'exécuter que vous et Caton d'Utique), on est si content de ne pas subir l'arrêt du sort et de le narguer, qu'on est déjà à demi consolé. On jouit d'une grande liberté d'esprit, et l'on s'en étonne; on fait son testament, on songe à tout, on brûle certaines lettres, on en recommande d'autres à ses amis, on fait des adieux solennels, on s'estime, on s'admire, et on s'aime soi-même. Voilà le pire; on se réconcilie avec soi, on se rend sa propre estime, et l'affection revient avec une admirable bonté se placer entre le soi héroïque et le soi expiatoire. Le sacrificeur, c'est-à-dire l'orgueil, fait alors peu à peu grâce à la victime, c'est-à-dire à la faiblesse; l'un s'attendrit, l'autre se lamente; l'orgueil demande à la faiblesse si elle était bien sincère tout-à-l'heure, si elle avait bien l'intention de tendre la gorge au couteau; l'autre répond que oui; l'orgueil daigne y croire, et décide que l'intention est réputée pour le fait, que la honte est lavée, la fierté satisfaite, l'espoir réhabilité. Puis vient un ami qui sourit de votre dessein, mais qui feint, pour peu qu'il soit délicat et bon, d'en être épouvanté et de vous arracher l'arme meurtrière, ce qui, en vérité, n'est pas difficile... Hélas! hélas! ne rions pas de cela. Tout cela fait qu'on ne se tue pas, et qu'on vit et qu'on cesse à la fin de se croire fort, et que l'orgueil tombe, et que la souffrance s'apaise, mais qu'il reste au fond de l'ame et pour jamais une tristesse muette, un abattement profond qui accepte toutes les distractions, mais qu'aucune distraction ne change, car ce qu'on croit, on le veut, et ce qu'on sait, on le subit. Or, lequel vaut mieux de l'échafaud ou des galères à perpétuité.

Mais, bonsoir, Paul, il se fait tard, dans une heure il fera grand jour, il faudra que je m'éveille avec les coqs qui sonneront leur fanfare matinale, et les chiens qui se mettront à hurler pour qu'on ouvre les portes de la cour, et ton frère Cardenio qui chante comme l'alouette au lever du soleil. Tu viendras samedi, n'est-ce pas? Il fera, j'espère, un temps comme nous l'aimons: pas de lune, le ciel est à la gelée, les étoiles luiront et l'air sera sonore; ton frère chantera son *stabat*, et nous irons l'entendre de loin, sous le grand sapin. Il fait bon de s'attendrir et de s'attrister quand on est ensemble. Mais seul, il faut s'interdire cela quand on est où nous en sommes.

C'est pourquoi je t'écris, afin de n'aller me coucher qu'au moment où un sommeil accablant coupera court à toute réflexion un peu trop grave. O ciel! voilà donc ces gais convives, ces aimables vieillards, les voilà en face de leur chevet, et saisis de terreur à l'aspect des pensées qui les y attendent! C'est pour cela qu'il faut s'endormir au lever du jour. C'est l'heure où le cauchemar quitte les rideaux du lit et n'a plus de pouvoir sur les hommes. Adieu, donne ma bénédiction à tes douze enfans.

II.

Puisque tu ne peux pas venir aujourd'hui, je viens m'enfermer avec toi et causer par la voie de la plume et de l'encre avec ton ennui; car tu l'ennuies, ce n'est rien de plus. Ne va pas t'imaginer que tu aies du chagrin, l'ennui est un mal assez grand, mais c'est après tout un mal très noble, et d'où peut sortir tout ce qu'il y a de plus beau dans l'ame humaine. Il ne s'agit que d'expliquer son ennui comme il faut, et d'en diriger les inspirations vers un but poétique. Voilà le diable! tu n'es pas poète du tout. Tu détermine toutes choses, tu ne sais rester dans le doute sur quoi que ce soit. Si tu savais bien ce que c'est que l'ennui, et le parti qu'on en peut tirer! Je vais tâcher de te l'expliquer comme je l'entends.

L'ennui est une langueur de l'ame, une atonie intellectuelle qui succède aux grandes émotions ou aux grands désirs. C'est une fatigue, un malaise, un dégoût équivalant à celui de l'estomac, qui éprouve le besoin de manger et qui n'en sent pas le désir. De même que l'estomac, l'esprit cherche en vain ce qui pourrait le ranimer et ne peut trouver un aliment qui lui plaise. Ni le travail ni le plaisir ne sauraient le distraire; il lui faudrait du bonheur ou de la souffrance, et précisément l'ennui est ce qui précède ou ce qui suit l'un ou l'autre. C'est un état non violent, mais triste, facile à guérir, facile à envenimer. Mais du moment qu'on le poétise, il devient touchant, mélan-

colique, et sied fort bien, soit au visage, soit au discours; pour cela, il faut tout bonnement s'y abandonner. La recette est simple. — Se vêtir convenablement, suivant la saison; avoir de très bonnes pantouffles, un excellent feu en hiver, un hamac léger en été, un bon cheval au printemps, à l'automne un carré de jardin sablé et planté de renoncuiers. Avec cela, ayez un livre à la main, un cigarre à la bouche; lisez une ligne environ par heure, à laquelle vous penserez huit ou dix minutes au plus, afin de ne pas vous laisser envahir par une idée fixe. Le reste du temps, rêvez, mais en ayant soin de changer de place, ou de pipe, ou d'attitude de tête et de direction de regards. — Alors, en ne vous obtenant pas à secouer votre malaise, vous le verrez peu à peu se tourner en une disposition confortable. Vous acquerrez d'abord une grande netteté d'observations, un grand calme pour recueillir des formes, soit d'idées soit d'objets, dans les cases du cerveau qui équivalent aux feuillets d'un album. Puis viendra une douce contemplation de vous-même et des autres, et ce qui tout-à-l'heure vous paraissait incommode ou indifférent vous paraîtra bientôt agréable, pittoresque et beau. Le moindre objet qui passera devant vos yeux aura son *chic* particulier, le moindre son vous semblera une mélodie, la moindre visite un événement heureux.

Il m'arrive bien souvent, je t'assure, de m'éveiller dans une terrible disposition au spleen. C'est un ennui sérieux et même assez laid. Je ne sais pas bien ce que Pascal entendait par ces *pensées de derrière* qu'il se réservait pour répondre aux objections polémiques, ou pour nier en secret ce qu'il feignait d'accepter en face. C'était sans doute le jésuitisme de l'intelligence, forcée de plier au devoir, mais se révoltant malgré elle contre l'arrêt absurde. Pour moi, je trouve le mot terrible. On l'a trouvé non-seulement dans son recueil de pensées, mais encore écrit sur un petit morceau de papier, et conçu ainsi : *Et moi aussi, j'aurai mes pensées de derrière la tête.* O parole lugubre, sortie d'un cœur désolé! Hélas! il est des jours où le cerveau humain est comme un double miroir dont une glace renvoie à l'autre le revers des objets qu'elle a reçus de face. C'est alors que toutes les choses et tous les hommes, et toutes les paroles ont leur envers inévitable, et qu'il n'est pas une jouissance, une caresse, une idée reçue au front qui n'ait son

repoussoir agissant comme un ressort de fer au cervelet. C'est une puissance fatale et malade, sois-en sûr. La raison humaine consiste bien en effet à voir toutes les choses par tous leurs côtés, mais la bénigne nature humaine ne se porte pas volontiers à de tels examens d'elle-même; elle est peu clairvoyante, et, Pascal l'a dit ailleurs, « la volonté qui se plaît à une chose plus qu'à l'autre détourne l'esprit de considérer les qualités de celle qu'il n'aime pas, et la volonté devient ainsi un des principaux organes de la croyance. » — Et tout cela est mortellement triste, la vie n'est supportable qu'autant qu'on oublie ces vérités noires, et il n'est d'affections possibles que celles où les pensées de derrière ne viennent pas mettre le nez.

Aussi, quand je me sens dans cette fâcheuse humeur, je n'épargne rien pour m'en distraire et l'adoucir. Je brouille alors mes idées dans des nuages immodérés de fumée de pipe. En été, je me berce dans le hamac jusqu'à être enivré; en hiver, je présente mes vieux tibias au feu avec un tel stoïcisme, qu'il en résulte une cuisson assez vive, une espèce de moxa qui détourne l'irritation cérébrale. Puis un beau vers, lu, en passant, sur une muraille, car, Dieu merci, notre maison en est farcie, comme une Mosquée l'est de sentences, un rayon du soleil qui perce à travers le givre, un certain éblouissement de ma vue et de ma pensée font que le prisme habituel se replace autour de moi, la nature reprend sa beauté accoutumée, et dans le grand salon nos amis m'apparaissent en groupes que je n'avais pas remarqués, et qui me frappent tout à coup aussi vivement que si j'étais Rembrand, ou seulement Gérard Dow. Il me vient alors un tressaillement intérieur, une sorte de bondissement de l'âme, un désir irréalisable de fixer ces tableaux, une joie de les avoir saisis, un élan du cœur vers ceux qui les forment : cela ne t'a-t-il pas occupé souvent, alors que tourmentant avec obstination une mèche de tes cheveux, tu tombes dans ces contemplations silencieuses où nous te voyons plongé? Combien de fois cette année je me suis senti saisi d'un invincible déplaisir au milieu de nos plus chers compagnons et de nos plus folles soirées! Combien de fois, en rentrant au salon, après avoir parcouru à grands pas les allées dépouillées, au bout desquelles se lève la lune, je me suis trouvé ébloui et ravi de la beauté naïve de ces tableaux flamands! Dutheil,

affublé de sa houpelande grotesque, dont la couleur eût semblé à Hoffman tirer sur le *fa bémol*, coiffé de son bonnet couleur de raisin, et soulevant d'une main le broc de grès qui contient le modeste nectar du côteau voisin, n'a-t-il pas une des plus rouges et des plus luisantes trognes que jamais ait croquées Téniers? Silence! son œil étincelle, sa barbe se hérissé; il avance le front comme un buffle qui se met en défense. Il va chanter; écoutez, quelle chanson profondément philosophique et religieuse :

Le bonheur et le malheur
 Nous viennent du même auteur,
 Voilà la ressemblance;
 Le bonheur nous rend heureux,
 Et le malheur malheureux,
 Voilà la différence.

Cette belle ode est de M. de Bièvre. Jen'ai jamais rien entendu de plus mélancoliquement hête; et tandis que nos compagnons rient aux éclats de cette bonne platitude de campagne, il me vient toujours un sentiment de tristesse en l'entendant. Sais-tu bien que tout est dit devant Dieu et devant les hommes, quand l'homme infortuné demande compte de ses maux, et qu'il obtient cette réponse? Qu'y a-t-il de plus? Rien. L'ordre éternel et fatal qui nous mesure le bien et le mal est là tout entier; c'est comme le mal de dents, auquel je comparais l'autre jour nos douleurs morales. Y a-t-il une plainte, partant de la terre, qui mérite une autre attention que cette ironie à la fois chagrine et douce d'un autre malheureux à moitié égayé par le vin qui constate gravement votre douleur comme un fait remarquable?

Quand la voix terrible de Dutheil a cessé d'ébranler les vitres, mon frère vient hasarder les pas les plus gracieux que jamais ours ait essayés sur le bord des abîmes. Alphonse, couché à terre, joue du violon sur la pincette avec la pelle; son grand profil dantesque se dessine sur la muraille, et le rire donne des cavités lugubres à ses lignes sévères. Charles erre autour d'eux comme un méchant gnome d'humeur facétieuse, toujours prêt à renverser un verre dans une manche, et à faire rouler un danseur mal assuré. Oh! ceux-là, ce sont mes vieux, mes anciens,

ceux qui savent qu'on peut être très gai et très triste en même temps, mais qui sont facilement heureux du bonheur d'autrui, et recommencent la vie après avoir souffert.

Et de quoi se plaindraient-ils ces enfans gâtés de la destinée? Regarde ce groupe charmant jeté comme un bouquet autour du piano. Ce sont leurs femmes et leurs sœurs, c'est Agasta et Félicie, ces deux sœurs si tendrement unies, si bonnes, si douces et si finement naïves: c'est Laure et sa mère, toutes deux si belles, si nobles, si saintes! c'est Brigitte avec ses yeux noirs et sa gaieté brillante, c'est notre belle Rozane et notre jolie Flamande Eugénie. Connais-tu rien de plus frais et de plus suave que ces fleurs provinciales, écloses au vrai soleil, loin des serres chaudes, où nos femmes des villes s'étiolent en naissant? Que Laure est céleste avec sa pâleur et ses grands yeux noirs au regard religieux et lent! Qu'Agasta est mignonne avec ses joues de rose du Bengale, écloses sur la neige, sa mine espiègle et nonchalante, son petit parler indigène si doux, et son petit bonnet de blanche nonette! L'indolence de Félicie a quelque chose de plus triste, son sourire a de la mélancolie, l'amour et la douleur ont passé par là; la résignation et le renoncement ont mis leur sceau sur ce front calme qui s'est baissé tant de fois dans les larmes de la prière chrétienne! Sur quici pleures-tu, grande Romaine? n'as-tu pas, au milieu de tes douleurs, conservé le précieux trésor de la bonté, qu'il est si facile aux femmes infortunées de perdre! Mon ami, qu'il fait bon vivre parmi des êtres si peu fardés, parmi des femmes aussi belles de cœur que de visage, parmi des hommes fermes, laborieux, sincères, religieux en amitié! Viens donc souvent ici: tu guériras.

Maintenant, si tu me demandes pourquoi, étant si heureux, je m'en vais toujours à l'entrée de l'hiver, je te le dirai, mais garde ceci pour toi seul. — Il m'est absolument impossible d'être heureux en quelque situation que ce soit désormais. L'amitié est la plus pure bénédiction de Dieu, mais il est un bien qui n'a pu rester avec moi, et je mourrai sans avoir réalisé le rêve de ma vie. Faire de son cœur dix ou douze portions, c'est bien facile, bien doux, bien gracieux. Il est charmant d'être le bon oncle d'une joyeuse couvée d'enfans; il est touchant de vieillir au milieu d'une famille d'adoption, aux lieux où l'on a grandi; mais il y a, entre le bonheur de tout ce qui m'entoure et le

mien, beaucoup de ressemblance avec la fortune du pauvre, composée de l'aumône de tous les riches. Ils sont unis par l'amour ou par l'exclusive amitié de l'hyménée, ces hommes et ces femmes que le sourire n'abandonne jamais. Et moi, Paul, je suis comme toi, je ne suis l'autre moitié de personne. Il m'importe peu de vieillir; il m'importerait beaucoup de ne pas vieillir seul. Mais je n'ai pas rencontré l'être avec lequel j'aurais voulu vivre et mourir ou si je l'ai rencontré, je n'ai pas su le garder. Écoute une histoire, et pleure.

Il y avait un bon artiste, qu'on appelait Watelet qui gravait à l'eau forte mieux qu'aucun homme de son temps. Il aimait Marguerite Le Conte, et lui apprit à graver à l'eau forte aussi bien que lui. Elle quitta son mari, ses biens et son pays, pour aller vivre avec Watelet. Le monde les maudit; puis, comme ils étaient pauvres et modestes, on les oublia. Quarante ans après, on découvrit, aux environs de Paris, dans une maisonnette appelée *Moulin-Joli*, un vieux homme qui gravait à l'eau forte, et une vieille femme qu'il appelait sa meunière, et qui gravait à l'eau forte, assise à la même table. Le premier oisif qui découvrit cette merveille, l'annonça aux autres, et le beau monde courut en foule à *Moulin-Joli* pour voir le phénomène. Un amour de quarante ans, un travail toujours assidu et toujours aimé; deux beaux talens jumeaux, Philémon et Baucis du vivant de M^{mes} Pompadour et Dubarry. Cela fit époque, et le couple miraculeux eut ses flatteurs, ses amis, ses poètes, ses admirateurs. Heureusement le couple mourut de vieillesse peu de jours après, car le monde eût tout gâté. Le dernier dessin qu'ils gravèrent représentait le *Moulin-Joli*, la Maison de Marguerite, avec cette devise: *Cur valde permutem sabinâ divitias operosiores?*

Il est encadré dans ma chambre, au-dessus d'un portrait dont personne ici n'a vu l'original. Pendant un an, l'être qui m'a légué ce portrait, s'est assis avec moi toutes les nuits à une petite table, et il a vécu du même travail que moi... Au lever du jour, nous nous consultions sur notre œuvre, et nous soupions à la même petite table, tout en causant d'art, de sentiment et d'avenir. L'avenir nous a manqué de parole. Prie pour moi, ô Marguerite Le Conte!

III.

En vérité, Paul, plus j'y songe, plus je vois qu'il est trop tard pour oser être malheureux. Nous ne pouvons plus prendre la vie au sérieux, du moins la vie qui est devant nous; car celle qui est derrière, nous y avons cru. donc elle a été. As-tu fait le résumé de cette course agitée et pénible qui nous a conduits du maillot à la béquille? Je sais que la route diffère selon les hommes, et qu'il n'y a pas plus deux existences humaines absolument semblables, qu'il n'y a deux feuilles semblables dans une forêt; mais il y a une vue générale tirée du destin de tous, et à laquelle s'adaptent les mille détails qui font la diversité. En ne voyant de lui que le système organique, on peut dire que l'homme est toujours le même; comme il ne se compose jamais au physique que d'une tête, deux bras, un corps, etc., son système intellectuel se compose toujours des mêmes passions, l'orgueil, la colère, la luxure, le désir du mal et du bien à diverses doses, mais se partageant et se disputant toujours l'homme, entrant dans sa substance et faisant sa vie morale, comme le système veineux et le système artériel font sa vie matérielle. Ainsi je crois pouvoir résumer l'histoire de tous en résumant la mienne propre.

Au commencement, force, ardeur, ignorance.

Au milieu, emploi de la force, réalisation des désirs, science de vie.

Au déclin, désenchantement, dégoût de l'action, fatigue, — doute, apathie; — et puis la tombe qui s'ouvre comme un lit, pour recevoir le pèlerin fatigué de sa journée. O Providence!

La jeunesse est la portion de la vie humaine qui varie le moins chez les individus; l'âge viril, celle qui varie le plus. La vieillesse est le résultat de celui-ci, et varie selon ce qu'il a été; mais l'affaiblissement des facultés confond les nuances, comme lorsque l'éloignement atténue les couleurs, et les enveloppe d'un voile pâle.

Il est presque impossible de savoir ce que sera un homme, difficile de savoir ce qu'il est, aisé de savoir ce qu'il a été. Il ne faut se méfier, ni s'enthousiasmer des jeunes gens, mais il faut

bien se garder de croire aux hommes faits , de même qu'il faut s'abstenir de les condamner ; tout est en eux , c'est le métal en fusion qui tombe dans le moule. Dieu sait comment réussira la statue. Quant aux vieillards , quels qu'ils soient , il faut les plaindre.

Pour ma part , j'ai vu quelle chose misérable et terrible à la fois est cette force de jeunesse qui n'obéit pas à notre appel , qui nous emporte où nous ne voulons pas aller , et nous trahit lorsque nous avons besoin d'elle , et je m'étonnerais d'avoir été si fier de la posséder , si je ne savais que l'homme est porté à tirer vanité de tout , depuis la beauté qui est un don du hasard , jusqu'à la sagesse qui est un résultat de l'expérience ; s'enorgueillir de sa force , est aussi raisonnable que de s'enorgueillir d'avoir bien dormi et d'avoir les jambes prêtes à entreprendre une longue course : mais gare aux pierres des chemins !

Oh ! que l'on se croit bon marcheur quand on est prêt à partir , et qu'on a aux pieds de bons souliers tout neufs sortant de chez l'ouvrier ! Je me souviens de cette impatience que j'éprouvais de me lancer dans la carrière avec ma chaussure imperméable. Qui pourra m'arrêter ? disais-je ; sur quelles épines , sur quelle fange ne marcherais-je pas sans crainte d'être blessé ou sali ? Où sont les obstacles , où sont les montagnes , où sont les mers que je ne franchirai pas ? J'avais compté sans les fausses-trapes.

Et quand j'eus commencé à faire usage de ma force , il n'en résulta d'abord que de belles et bonnes choses , car mon bagage était bon , et j'avais dans mes poches les plus beaux livres du monde. Je daignais lire les Grands Hommes de Plutarque , et leur donner la main dans une sainte vision dont mon orgueil était le magique soleil.

Et à force d'être content de moi et fier de mon allure , je pensai que je ne pouvais faillir , et je le déclarai bien haut à mes amis et connaissances. Il fut donc proclamé parmi ces gens-là que j'étais un stoïque des anciens jours , qui avait la bonté de porter un frac et des bottés.

Cependant , comme je marchais vite et regardais peu à terre , il m'arriva de me heurter contre une pierre et de tomber ; j'en eus de la douleur aux pieds et la mortification dans l'ame ; mais me relevant bien vite , et pensant que personne ne m'avait vu , je continuai , en me disant : Ceci est un accident , la fatalité s'en

est mêlée ; et je commençai à croire à la fatalité que , jusque-là , j'avais niée effrontément.

Mais je me heurtai encore , et je tombai souvent. Un jour je m'aperçus que j'étais tout blessé, tout sanglant , et que mon équipement, crotté et déchiré, faisait rire les passans, d'autant plus que je le portais encore d'un air majestueux , et que j'en étais plus grotesque. Alors je fus forcé de m'asseoir sur une pierre au bord du chemin, et je me mis à regarder tristement mes hillons et mes plaies.

Mais mon orgueil, d'abord souffrant et abattu , se releva , et décida que pour être éreinté, je n'en étais pas moins un bon marcheur et un rude casseur de pierres. Je me pardonnai toutes mes chûtes , pensant que je n'avais pu les éviter , que le destin avait été plus fort que moi , que Satan jouait un rôle dans tout cela. et mille autres choses , toutes inventées pour entortiller , vis-à-vis de soi et des autres, l'aveu de sa propre faiblesse et du mépris que tout homme se doit à lui-même, s'il veut être de bonne foi.

Et je repris ma route, en boitant et en tombant, disant toujours que je marchais bien, que les chûtes n'étaient pas des chûtes, que les pierres n'étaient pas des pierres ; et quoique plusieurs se moquassent de moi avec raison, plusieurs autres me crurent sur parole, parce que j'avais ce que les artistes appellent de la poésie , ce que les soldats appellent de la blague.

Lord Byron donnait alors un grand exemple de ce que peut l'outrecuidance humaine, en habillant de pourpre les plus petites vanités et en les enchâssant dans l'or comme des diamans : ce boiteux monta sur des échasses et marcha par-dessus ceux qui avaient les jambes égales ; cela lui réussit , parce que ses échasses étaient solides , magnifiques , et qu'il savait s'en servir.

Pour nous autres, peuple de singes, nous apprîmes à marcher plus ou moins bien sur les échasses, et même à danser sur la corde, à la grande admiration de plusieurs oisifs qui ne s'y connaissaient pas. Et nous et moi surtout, malheureux ! je négligeais les pures et modestes jouissances, je méconnaissais les sentimens vrais , je méprisais les vertus simples et obscures, je raillais les dévots, j'encensais la gloire insolente, et crévant dans mon enflure, je ne pardonnais aux autres aucune faiblesse de caractère, moi qui avais des vices dans le cœur !..

Et je ne voulais faire aucun sacrifice, car rien au monde ne me semblait aussi précieux que mon repos, mon plaisir et la louange.

Or, sais-tu, Paul, comment après tout cela je suis devenu un vieillard supportable, de mœurs douces, et assez modeste dans ses paroles et dans ses prétentions? Sais-tu ce qui fait la différence d'un homme corrompu et d'un homme égaré? Certes l'un et l'autre ont fait d'aussi sottes et laides choses, mais l'un cesse et l'autre continue, l'un vieillit en sabots dans son ermitage, ou en robe de chambre dans sa mansarde avec quelques amis, tandis que l'autre en cravate et parfume chaque soir une momie qui se donne encore des airs de vie, et que l'on trouve un matin en poussière dans un alambic. L'homme qui s'est aperçu trop tard de la mauvaise route, et qui n'a plus la force de retourner sur ses pas, peut du moins s'arrêter, et d'un air triste, crier à ceux qui s'avancent : Ne passez point ici, je m'y suis perdu. Le méchant s'y plaît, il y avance jusqu'à son dernier jour, et meurt d'ennui lorsqu'il a épuisé tout le mal que l'homme peut faire. Celui-là s'amuse à entraîner sur ses traces le plus de malheureux qu'il peut, il rit en les voyant tomber dans la boue à leur tour, et s'égaie à leur persuader que cette boue est une essence précieuse, dont il n'appartient qu'aux grands esprits et aux gens de bon ton de s'oindre et de s'embaumer.

Et dans tout cela, Paul, il y a pour nous bien peu de sujets de consolation, car nous n'avons pas grand mérite à n'être pas de ces gens-là. N'avons-nous pas traversé leurs fêtes, n'y avons-nous pas bu le poison de la vanité et du mensonge? Si le grand air nous a dégrisés, c'est que le hasard ou la Providence nous a fait sortir de l'atmosphère funeste et nous a forcés d'être dans un camp plutôt que dans un palais. Mon ami, ce qu'on appelle la vertu existe certainement, mais elle existe chez les hommes d'exception seulement; chez nous autres, ce que l'on veut bien appeler honnêteté, c'est le sentiment des bonnes choses, l'aversion pour les mauvaises. Or, à quoi tient, je te le demande, que ce pauvre germe battu de tous les vents n'aille pas se perdre au loin, quand nous l'exposons si légèrement à l'orage! Quand on songe à la facilité avec laquelle il s'envole, diot s'élever beaucoup dans sa propre opinion, pour avoir échappé au danger par miracle? Quelle pâle fleur que cet honneur qui nous reste! Quel

est donc le séraphin qui l'a protégée de son aile, quel est le rayon qui l'a ranimée? Le bon grain a beau tomber dans la bonne terre, si les oiseaux du ciel viennent s'y abattre, ils le mangent. Quelle est donc la main qui les détourne! O Dieu, un tremblement de terreur s'empare d'une âme touchée de tes bienfaits, quand elle regarde en arrière!

Mais toi, Paul, tu as pu réparer. Il n'a pas été trop tard pour toi, lorsque tu t'es arrêté; tu es revenu au point de départ, et là, tu as trouvé une rude besogne, un noble travail et tu l'as pris avec joie. O Paul! tu avais à combattre le passé et ses habitudes funestes, à supporter le présent et ses ennuis rongeurs; tu es entré en lutte avec ces dragons; tu as les reins aussi forts que l'archange Michel, car tu les as vaincus. Moi qui suis vieux, et qui n'ai pas trouvé une mère à consoler et douze enfans à nourrir de mon travail, je pleure, je prie, et je m'écrie quelquefois: — Viens à moi, descends des cieux, pose-toi sur mon front abattu, colombe de l'esprit saint, poésie divine! sentiment de l'éternelle beauté, amour de la nature toujours jeune et toujours féconde! fusion du grand *tout* avec l'âme humaine qui se détache et s'abandonne; joie triste et mystérieuse que Dieu envoie à ses enfans désespérés, tressaillement qui semble les appeler à quelque chose d'inconnu et de sublime, désir de la mort, désir de la vie, éclair qui passés devant les yeux au milieu des ténèbres, rayon qui écarte les nuages et revêts les cieux d'une splendeur inattendue, convulsion de l'agonie où la vie future apparaît, vigueur fatale qui n'appartient qu'au désespoir: viens à moi! j'ai tout perdu sur la terre.

L'hiver étend ses voiles gris sur la terre attristée, le froid siffle et pleure autour de nos toits. Mais quelquefois encore, à midi, des lueurs empourprées percent la brume et viennent réjouir les tentures assombries de ma chambre. Alors mon bengali s'agite et soupire dans sa cage en apercevant sur le lilas dépouillé du jardin un groupe de moineaux silencieux, hérissés en boule et recueillis dans une béatitude mélancolique. Le branchage se dessine en noir dans l'air chargé de gelée blanche. Le genêt, couvert de ses gousses brunes, pousse encore tout en haut une dernière grappe de boutons qui essaient de fleurir. La terre, doucement humide, ne crie plus sous les pieds des enfans. Tout est silence, regret et tendresse. Le soleil vient faire ses

adieux à la terre, la gelée fond, et des larmes tombent de partout; la végétation semble faire un dernier effort pour reprendre à la vie, mais le dernier baiser de son épouse est si faible, que les roses du Bengale tombent effeuillées sans avoir pu se colorer et s'épanouir. Voici le froid, la nuit, la mort.

Ce dernier regard du soleil au travers de mes vitres, c'est mon dernier espoir qui brille. Aimer ces choses, pleurer l'automne qui s'en va, saluer le printemps à son retour, compter les dernières ou les premières fleurs des arbres, attirer les moineaux sur ma fenêtre, c'est tout ce qui me reste d'une vie qui fut pleine et brûlante; l'hiver de mon âme est venu, un éternel hiver! Il fut un temps où je ne regardais ni le ciel, ni les fleurs, où je ne m'inquiétais pas de l'absence du soleil et ne plaignais pas les moineaux transis sur leur branche. A genoux devant l'autel où brûlait le feu sacré, j'y versais tous les parfums de mon cœur. Tout ce que Dieu a donné à l'homme de force et de jeunesse, d'aspiration et d'enivrement, je le consumais et le rallumais sans cesse à cette flamme, qu'un autre amour attisait. Aujourd'hui l'autel est renversé, le feu sacré est éteint, une pâle fumée s'élève encore et cherche à rejoindre la flamme qui n'est plus; c'est mon amour qui s'exhale et qui cherche à ressaisir l'âme qui l'embrasait. Mais cette âme s'est envolée au loin vers le ciel, et la mienne languit et meurt sur la terre.

A présent que mon âme est veuve, il ne lui reste plus qu'à voir et à écouter Dieu dans les objets extérieurs, car Dieu n'est plus en moi, et si je puis me réjouir, c'est de ce qui se passe au dehors de moi. Je dirai donc ta bonté envers les autres hommes, ô Dieu qui m'as abandonné; je ne vivrai plus; je verrai et j'expliquerai; du fond de ma douleur, j'élèverai une voix forte qui fera entendre ces mots à l'oreille des passans: — Éloignez-vous d'ici, car il y a un abîme, et moi, qui passais trop près, j'y suis tombé. — Je leur dirai encore: — Vous êtes égarés, parce que vous êtes sourds et aveugles; c'est parce que je l'étais aussi, que je me suis égaré comme vous; j'ai recouvré l'ouïe et la vue, mais alors je me suis aperçu que j'étais au fond du précipice, et que je ne pouvais plus retourner avec vous. J'étais vieux.

Beaucoup sont tombés comme moi dans les abîmes du désespoir. C'est un monde immense, c'est comme un monde des morts qui se meut et s'agite sous le monde des vivans. Quelque chose

de noir, un fantôme qui porte un nom et des habits, un corps indolent et brisé, une figure terne et pâle, erre encore dans la société humaine et affiche encore les apparences de la vie. Mais nos âmes sont là-dessous, plongées dans cet Érèbe aux flots amers, et les hommes jeunes ne savent pas plus ce qui s'y passe, que l'enfant au berceau ne sait ce que c'est que la mort. Mais ce gouffre sans issue a plusieurs profondeurs, et diverses races d'hommes en remontent ou en descendent les degrés; des pleurs et des rires sortent des entrailles de cet enfer. Au plus bas, les plus déchus, les plus abrutis, qui dorment dans la fange de plaisirs sans nom; moins bas, les furieux qui hurlent et blasphèment contre Dieu qu'ils ont méconnu, et qui les a foudroyés; ailleurs les cyniques, qui nient la vertu et le bonheur, et qui cherchent à faire tomber les autres aussi bas qu'eux. Mais il en est qui surnagent sur les miasmes empoisonnés de leur Tartare, et qui, s'asseyant sur les premières marches de l'escalier fatal, disent: Seigneur, puisque je ne puis repasser le seuil, je mourrai ici et ne descendrai pas; ceux-là pleurent et se lamentent, car ils sont encore assez près de Dieu pour savoir ce qui eût pu être et ce qu'ils auraient dû faire. Et ils espèrent en une autre vie, parce qu'ils ont gardé le sentiment du beau éternel, et le besoin de le posséder. Ceux-là se repentent et travaillent, non pour rentrer dans cette vie mortelle, mais pour l'expier; ils disent la vérité aux hommes sans crainte de les blesser, car ceux qui ne sont plus du monde n'ont rien à ménager, rien à redouter; on ne peut plus leur faire ni bien ni mal; on ne peut plus les faire tomber; ils se sont précipités. Puissent-ils, comme Curtius, apaiser la colère céleste et fermer l'abîme derrière eux!

Mais il me semble, Paul, que je deviens emphatique; heureusement j'aperçois venir mon vieux Malgache: il y a quinze mois que je ne l'ai vu, il vient tout essoufflé, tout palpitant de joie. Le voilà sous ma fenêtre; mais, diable! il s'arrête; il vient d'apercevoir une violette difforme, il la cueille, et cela lui donne à penser. Me voilà effacé de sa mémoire; si je ne vais à sa rencontre, il retournera chez lui avec sa violette monstre, et sans m'avoir vu. J'y cours. Adieu, Paul.

GEORGE SAND.

(Extrait de la Revue des Deux Mondes.)

CHRONIQUE MUSICALE.

LA MUSIQUE

EN

ANGLETERRE.

Si je m'empare d'un ministre, il faut nécessairement que ce soit d'un ministre musicien. Ce n'est pourtant pas de Farinelli que je veux vous parler; de ce Farinelli, chanteur à voix sur-aiguë, qui gouverna l'Espagne du temps de Philippe V, et fit des merveilles, puisque sa diplomatie, pleine de charme et de séduction, obtint un résultat que les treize royaumes, les juntes, les cortès, la reine et les infans sollicitaient en vain. Philippe était inexorable; Farinelli parla, pria, chanta; le monarque, touché jusqu'aux larmes, consentit enfin à se laisser raser; il fit le sacrifice d'une barbe de la plus belle venue qu'il voyait croître avec satisfaction depuis plusieurs années; barbe de juif, de capucin, de sapeur, si vous voulez, barbe mémorable que les historiens ont enregistré dans leurs annales, en marquant avec exactitude l'instant où le rasoir ministériel la fit tomber. Je vous dirai peut-être quelque jour les aventures politiques et burlesques de Farinelli; un autre ministre se présente dans le monde musical, je le crois *dilettante*, mais il écrit en professeur, en

homme d'esprit, et son ouvrage se fait remarquer par une grande justesse d'observation. M. d'Haussez a passé en Angleterre les quatre années qui se sont écoulées depuis la révolution de juillet ; sa position lui a donné les moyens de suivre la musique depuis la guinguette jusqu'à la chambre du roi ; et, de la même main qui signa les fameuses ordonnances, M. d'Haussez nous a tracé des mémoires dont la partie musicale est d'un grand intérêt. On parle d'amnistie ; si les musiciens sont consultés, M. d'Haussez doit avoir bonne chance.

C'est avec ce judicieux observateur que je vais vous conduire dans les salles de spectacles, de concerts de Londres, et dans tous les lieux où la *fashion* se réunit pour entendre de la musique. Je ne puis donner ici qu'un extrait fort abrégé de ses remarques de statistique musicale.

Quelque prévenu que l'on soit en faveur de l'Angleterre, on est forcé de reconnaître son infériorité, en matière de beaux-arts, à l'égard des nations même les moins favorisées. La perfection dans ce genre exige une disposition de tact, une direction particulière de goût, une soumission aux convenances, ou, si l'on veut aux règles convenues, que ne comportent ni l'éducation, ni l'indépendance de jugement des Anglais. S'ils observent la nature, s'ils la surprennent pour en rendre l'expression, c'est dans ce qu'elle a de littéral ; d'où résulte l'ignoble. Jamais ils n'essaient de l'interpréter pour lui donner plus de noblesse, pour la dégager des incidens qui la dégradent sans la rendre plus vraie. Le goût national favorise, encourage cette paresse d'imagination qui détourne les artistes de ce qui pourrait et devrait être, pour s'en tenir à ce qui est. Les seuls efforts qu'ils fassent pour sortir de leurs habitudes sont consacrés à exagérer les défauts des objets qu'ils veulent rendre. Aussi, au lieu de s'élever, leur imagination tombe de toute sa hauteur et de tout son poids ; elle produit, en dessin, la caricature ; au théâtre, du tragique outré ou du burlesque ; du bruit en musique ; et Buckingham-House ou le pavillon de Brighton en architecture.

L'art musical est, comme la peinture, apprécié par la dépense qu'il entraîne beaucoup plus que par les jouissances qu'il procure. Cultivé avec peu de succès par les Anglais, il n'est guère exercé chez eux que par les étrangers, d'autant plus chèrement rétribués qu'ils doivent trouver dans l'argent qu'ils gagnent,

outre le salaire de leur talent, la compensation du peu d'égards qu'ils obtiennent.

Si les gosiers anglais sont ingrats; les oreilles sont peu exigeantes: les unes sont faites pour les autres; et si, ce qui n'arrive jamais, les sons d'une voix aigre frappaient distinctement le tympan d'un auditoire attentif, ils ne l'affecteraient pas d'une manière trop désagréable. Mais, par une habitude dont on ne se rend pas compte, et qui ne peut avoir de motif que dans le peu de plaisir que cause une musique trop souvent faite à la vérité pour ôter le goût de ce genre de jouissance, on n'écoute pas. Un concert n'est qu'un bruit d'instrumens qui se mêle à un bruit de conversations, rendu plus assourdissant par la nécessité où sont les causeurs de faire prévaloir leur voix sur celle des chanteurs. Lorsque ce charivari a duré le temps convenu, on y met un terme en congédiant les virtuoses, après les avoir bien payés.

Si la musique exécutée par des artistes rencontre un tel accueil, on doit penser que les amateurs sont peu encouragés à pousser bien loin ce genre de talent. Ils se bornent à l'exécution froide et compassée de quelques morceaux de harpe et de piano, qu'accompagne ordinairement une flûte, ou au chant de quelques romances. Les étrangers seuls prêtent une attention polie. Quant aux Anglais, ils agissent à l'égard des amateurs comme envers les artistes: ils continuent leurs conversations.

Les compositions anglaises sont heureusement fort rares et n'ont aucun caractère de nationalité. Musique et musiciens, jusqu'aux gígues, aux contredanses et aux orchestres qui les jouent, jusqu'aux airs que répètent les orgues de Barbarie et aux malheureux qui tournent la manivelle de ces instrumens, tout, à Londres, se tire du continent. Franchement c'est ce que l'on peut faire de mieux.

Fort riche en auteurs tragiques du premier ordre, moins bien partagée en auteurs comiques du genre élevé, l'Angleterre emprunte à la France la plupart des sujets des petites comédies qui se jouent sur ses théâtres. Ces pièces perdent beaucoup de leur mérite dans la mutilation qu'on leur fait subir pour être accommodées au goût anglais, et, sous le rapport de la traduction et par la manière dont elles sont jouées, elles manquent de cet avantage de vérité locale qu'elles avaient à Paris, et qu'elles ne peuvent con-

server à Londres. C'est surtout dans les opéras, dont on emprunte les paroles et la musique de nos auteurs français, que la différence se fait péniblement sentir. Un Vandale, incapable d'apprécier une intention musicale, promène sa plume sur une partition de Rossini, de Boïeldieu, d'Auber, d'Hérold, retranche des morceaux entiers et, ce qui est pire, des parties de morceaux. Quand il a réduit un air, un duo, un finale, un chœur à la proportion qui lui convient, il le livre à d'autres Vandales qui, chanteurs et symphonistes, l'exécutent de la manière la plus barbare, devant un public toujours satisfait, pourvu que, s'occupant moins du mérite que de l'étendue, on lui fournisse l'emploi de son temps depuis sept heures du soir jusqu'à minuit ou une heure.

Il existe à Londres un opéra anglais, tellement mauvais qu'il se fait faire justice par un auditoire peu difficile à contenter. Relégué sur un petit théâtre et pendant la saison qui éloigne de la capitale la portion la plus distinguée de la société, il ne sert qu'à l'amusement d'une classe peu délicate en matière de beaux-arts. Cet opéra disparaît dès que la réouverture des grands théâtres offre de plus nobles objets de distraction.

L'Opéra, ou théâtre du roi, présente une réunion à peu près exclusive d'artistes étrangers. Italiens pour le chant, Français pour la danse, les acteurs sont, en général, choisis parmi les artistes les plus distingués. C'est un genre d'importation sur lequel la douane de la Grande-Bretagne ne s'est pas avisée d'établir de prohibition. La mode, plus que le goût de la musique, attire la foule à ce théâtre, et le prix élevé des places ne permet pas à tout ce qui se pique d'appartenir aux hautes classes de la société de se dispenser d'y paraître. L'Opéra est le plus fréquenté des théâtres de Londres, non parce qu'il est le meilleur, mais parce qu'il est le plus cher.

M. d'Haussez parle aussi des concerts particuliers. Voici ce qu'il rapporte.

Si je n'avais pas besoin des ressources de mon talent pour vivre, me disait L... B..., je préférerais 10,000 francs gagnés à Paris à 50,000 que l'on me donne à Londres. En France, on connaît les arts, on sait classer les artistes en raison de leur talent. En Angleterre, on ne sait pas plus entendre de la musique qu'on ne sait en faire. Du bruit, beaucoup de bruit, voilà tout ce qu'il faut à des oreilles qui ne sont pas fâchées d'entendre, pourvu qu'elles

ne soient pas obligées d'écouter. L... B... était de mauvaise humeur lorsqu'il me parlait ainsi ; il venait de chanter, on l'avait entendu, mais on ne l'avait pas écouté.

Peu de jours après cette conversation, je fus invité à un autre concert. Une soixantaine de femmes, assises sans ordre dans un salon, causaient avec un éclat qui n'annonçait pas une disposition favorable pour entendre la musique. Une belle personne, d'une mise un peu extraordinaire, entra sans être annoncée ; quatre ou cinq très jeunes gens la suivaient ; tous allèrent se placer près du piano. Dans le moment où la conversation était le plus animée, les sons d'une voix qui s'efforçait d'en dominer le tumulte, aidée par les coups dont l'accompagnateur écrasait le clavier, se firent entendre. On en causa de plus belle. Un morceau d'ensemble ne fut pas mieux accueilli. Ce mélange de voix causant, chantant, criant ; ces sons d'un instrument qui ne s'accordait avec rien ; le cliquetis des tasses dans lesquelles on servait l'eau chaude parfumée de thé ; tout cela produisait l'effet du charivari le mieux organisé. Le chant cessait, il reprenait ensuite, et l'on ne remarquait pas du tout ces intermittences.

On m'apprit que les artistes étaient des élèves de l'École royale de Musique, espèces d'enfans perdus que l'on emploie à user les premiers effets du peu de sympathie que les Anglais éprouvent pour la musique. On les lançait pour recevoir le premier choc, et j'espérais qu'ils céderaient la place à des virtuoses que l'on écouterait un peu plus. En effet, nous vîmes s'établir au piano un gros homme à voix de basse, puis un autre gros homme à voix de faucet, puis une grande femme dont la bouche, s'ouvrant avec une grimace, donnait un large passage à une voix vraiment faite pour un auditoire inattentif. Quelques prétendus amateurs s'approchèrent des musiciens ; mais ce ne fut que pour causer plus à l'aise dans la partie du salon où la foule la plus nombreuse produisait un bruit plus assourdissant. Leur présence seule, car pour de l'attention ils ne cherchaient pas même à en faire paraître, leur présence seule annonçait le désir de se donner pour amateurs des arts et polis envers les artistes. Ceux-ci, après quelques morceaux dont l'exécution n'avait pu être appréciée, se retirèrent, dédommagés sans doute par de l'argent de l'étrange accueil fait à leurs talens.

On ne parut pas faire plus d'attention à leur retraite qu'on

n'en avait fait à leur chant, et le mérite du concert n'aura été apprécié qu'en raison de la dépense qu'il aura entraînée.

Les récits de M. d'Haussez s'accordent parfaitement avec ce que Fétis nous a dit sur la musique en Angleterre, dans les lettres qu'il écrivit de Londres à son fils, publiées dans la *Revue musicale*, vers 1829. Je terminerai cet article par un fait assez curieux; il prouve que les Anglais n'ont pas reculé en civilisation musicale depuis cinquante ans : ils étaient alors tels qu'ils sont aujourd'hui. Haydn, qui composait pour la société philharmonique de Londres de superbes symphonies et les faisait exécuter devant un peuple d'amateurs anglais, avait remarqué, non sans dépit, que tout son auditoire s'endormait pendant *l'andante*. Il écrivit alors sa symphonie militaire, y plaça la jolie marche dont les effets brillans s'éteignent peu à peu dans un *decrescendo* ménagé pour favoriser les dispositions sommolentes de ses *dilettanti*; mais à peine commençaient-ils à goûter les douceurs du sommeil, à peine leurs ronflemens se joignaient-ils aux pédales des cors et des bassons, qu'un appel de trompettes sonnait à pleine embouchure vint les réveiller en sursaut. Ce boute-selle imprévu jeta l'alarme au camp et troubla bien des digestions; on applaudit pourtant à l'idée du compositeur, et le nouvel *andante* fut écouté avec intérêt par la suite; on attendait avec impatience l'explosion de trompettes. Le *pianissimo* promettait le bruit; on ne dormit plus, il est vrai, mais c'était dans la crainte d'être éveillé trop brutalement.

CASTIL-BLAZE.

JÉRUSALEM.

Il s'est fait *par elle* sur la terre des choses étranges,
et qu'on ne peut écouter qu'avec le dernier étonnement.
JÉRÉMIE, chap. v.

Lorsque vous allez visiter un pays, une ville, un monument que vous avez ouï vanter, vous cherchez d'avance à présenter à votre esprit ce produit de la nature ou de l'art, et vous arrivez souvent sur les lieux avec une idée tout arrêtée: hé bien! n'avez-vous point remarqué que votre imagination a dépassé la réalité, que vous trouvez mesquin et monotone ce que vous étiez figuré grandiose et empreint des couleurs les plus vives? et si vous devez revenir sur cette première impression en examinant de plus près, plus en détail, si vous devez même admirer ce que vous aviez mal compris ou condamné trop vite, cela n'empêche pas qu'il n'y ait eu déception au premier abord, et que le plaisir que vous vous étiez promis ne soit corrompu.

Il faudrait donc s'interdire toute représentation imaginaire de l'objet qui doit vous passer sous les yeux. Et s'il existe quelques rares circonstances où les facultés intellectuelles soient insuffisantes pour concevoir certaine création, on n'éprouve pas cette autre espèce de désappointement non moins pénible d'être resté au-dessous de la vérité. L'esprit demeure libre sous le charme puissant de l'imprévu, et, n'ayant pas à sacrifier de vaines hypothèses, il s'abandonne sans distraction au bonheur de contempler. Quiconque s'est approché une fois de Jérusalem a pu apprécier l'importance d'une semblable révélation; car cette

ville extraordinaire , isolée au milieu de montagnes désertes et abandonnées comme elle , offre encore un caractère de grandeur et de majesté qu'on ne rencontre nulle part.

Après une marche de douze heures environ , on arrive de Jaffa à Jérusalem. La moitié de la route se fait par les belles plaines qui entourent Rama , l'autre moitié par les ravins et par les précipices qui gardent les bords de la cité sainte ; et vous n'apercevez celle-ci que lorsque vous êtes parvenu à sa hauteur , c'est-à-dire à sept ou huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Alors , comme si la toile se levait , ou plutôt comme si vous vous étiez élevé au-dessus de la toile , vous jouissez d'un spectacle enchanteur ; vous vous arrêtez , frappé d'admiration , et pour peu que vous ayez de poésie dans l'ame , vous vous sentez déjà dédommagé des fatigues que le simple pèlerin oublie seulement dans le saint sépulcre. Les yeux se reposent avec délices sur les murailles crénelées de la ville et sur les tours garnies de meurtrières qui ne sauraient plus la défendre ; embrassant ensuite l'immensité d'un territoire montagneux et nu , ils plongent dans chacune des milles vallées qui la coupent dans tous les sens , ils franchissent le pays qui renferme la mer morte et le Jourdain , et se portent enfin à l'horizon sur une longue chaîne de rochers d'azur. Ce sont des rochers de l'Arabie-Pétrée qui semblent former les murs d'enceinte du monde ; et tout cela est enveloppé d'une teinte vaporeuse à laquelle l'éclat brûlant du ciel donne plus ou moins de transparence , mais qu'il ne détruit jamais.

L'impatience d'atteindre au terme du voyage , ou plutôt le besoin d'éprouver une sensation nouvelle , vous fait bientôt remettre en marche ; vous traversez le mont Sion , dont le sol , tout couvert d'un vaste cimetière , semble porter encore le deuil de son ancienne splendeur. Ce cimetière est la propriété des Arméniens ; il s'étend , pour ainsi dire , jusqu'à la principale porte de la ville moderne , porte simple et grossière , mais qu'à son style gothique et monumental vous prendriez volontiers pour celle d'une église , de la cathédrale du monde chrétien.

Comment qualifier l'émotion qu'on ressent quand on franchit le seuil de cette porte ? C'en est point le respect religieux qu'inspire la présence d'un temple , ni l'admiration recueillie qui commande tout monument gigantesque ; c'est un sentiment indéfinissable , un sentiment d'amour triste et confus , résultat

sans doute de la foule des souvenirs divers qui se pressent et se heurtent dans l'esprit. Car l'homme qui n'est point sous l'influence d'une idée fixe, l'homme qui n'est point venu en Palestine dans un simple et unique but de piété, cet homme-là peut-il s'empêcher d'interroger les siècles passés, d'en faire la comparaison avec l'état présent de ce pays, et, tout en gémissant sur l'instabilité des choses humaines, d'y découvrir une source d'utiles leçons ?

Nous entrons dans la ville, toutes idées de prestige, de grandeur naturelle se retirent pour faire place aux idées communes dont le cours avait été interrompu ; nous sommes en présence des hommes et de leurs œuvres. Aussi est-ce le moment de dire que si la vue extérieure de cette capitale surpasse tout ce qu'on peut concevoir de noble, d'imposant, de prodigieux, son aspect intérieur demeure et demeurera toujours au-dessous du tableau le plus pâle, le plus terne et le plus incomplet qu'on pourrait s'en faire.

Vous êtes frappé d'abord de la tranquillité profonde qui règne de toutes parts. Le silence est général, il est parfait comme le silence des tombeaux. Quelquefois seulement, dans les grandes solennités de l'Église, il est interrompu par l'empressement tumultueux de la foule et par les interpellations des soldats chargés de la police religieuse, mais dans aucune circonstance par ce qui caractérise le mieux notre culte en Europe, par le bruit des cloches. Ces instrumens nécessaires, sinon indispensables au christianisme, n'ont pu être établis en Palestine, où les Turcs ne se montrent pas plus tolérans, que dans les autres provinces de leur vaste empire. Le saint carillon étant à leur oreille ce que la couleur écarlate est aux yeux des taureaux, il devient inutile de dire que l'or même a été une séduction impuissante, qu'il a été prodigué inutilement pour arriver à ce qu'on pourrait appeler une inoculation, et que les religieux modernes, repoussés et maltraités, peu soucieux d'ailleurs des honneurs du martyre, ont accepté la mission de desservir des églises muettes.

Au dire des gens lettrés, attachés au service du gouverneur, la ville, quoique très-étendue, contient à peine trente ou trente-cinq mille âmes (1) et si l'on considère la stérilité et la

(1) Ce chiffre ne peut être qu'approximatif, car dans toutes les villes turques les autorités n'enregistrent que les décès, et jamais les naissances.

sécheresse de la contrée, l'existence même de cette minime population doit paraître un problème. Les rues, pavées naturellement de roches et de quartiers de granit, présentent partout des inégalités dangereuses et cadrent merveilleusement avec les maisons ruinées et les bazars vermoulus qui tombent de vétusté et qui attestent jusqu'à quel point on leur refuse toute espèce de réparation (1). Cependant il n'y a pas à Jérusalem ce cachet de misère qui distingue tant d'autres cités dans le Levant; il n'y a pas, de la part des habitans, ostentation de misère, comme dans la capitale de l'Égypte. Les allans et les venans sont assez bien vêtus, mais la plupart d'entre eux paraissent être et sont réellement des étrangers, pèlerins ou voyageurs, ayant endossé leurs habits de fête et tous ces ajustemens d'apparat qui ravalent si bien les lambeaux d'étoffe dont se couvrent les Arabes, mais qui sont loin de donner à leurs propriétaires cet air de résignation et de bonheur qui caractérise le vrai mahométan.

Pour bien comprendre l'état de la religion du Christ dans ce pays, il faut savoir que les catholiques latins n'y sont pas les seuls maîtres, comme à Rome; que les Arméniens schismatiques et les Grecs schismatiques y partagent l'autorité, et qu'ils ont beaucoup plus d'argent que les premiers. Il faut savoir que ces trois puissances spirituelles, jalouses et rivales les unes des autres, et souvent inquiétées par les Coptes, les Maronites ou les Juifs, sont en outre placées sous la dépendance immédiate des Turcs, et que ceux-ci sont maîtres, possesseurs du pays, non-seulement de nom, comme les princes régnans des maisons de Sardaigne et d'Espagne, mais bien de nom et de fait; il faut savoir que dans leurs démêlés fréquens, les religieux n'ont d'autres juges que ces Turcs, qui les méprisent d'autant plus qu'ils sont les témoins journaliers de querelles sanglantes, de lâches concussions et souvent même d'assassinats prémédités. Et alors, sera-t-on étonné de voir le fanatique, le fier, l'arrogant islamisme, fouler aux pieds la religion chrétienne, l'insulter et la couvrir de boue? Sera-t-on étonné

(1) Quelques voyageurs rapportent qu'en Orient, et principalement dans les provinces soumises à des pachas, des villes entières ont été abandonnées parce que les maisons n'étaient plus habitables; et que personne ne voulait les réparer de peur de trahir certains moyens pécuniaires.

de voir les portes du Saint-Sépulcre ne s'ouvrir que sous le bon plaisir de vils janissaires, qui exigent en outre une rétribution dont le taux n'est fixé par personne, et ces mercenaires faire la police d'un lieu si saint et si révérend, à coups de bâtons et à coups de cordes? Exigera-t-on d'eux de la délicatesse et des procédés, quand ceux-là mêmes qui devraient en user à l'égard du pèlerin soumis et consciencieux, ne se servent du peu d'autorité qu'ils ont, que pour le dépouiller et consumer en quelques jours les épargnes de toute une vie!

En Terre-Sainte, tout se paie au poids de l'or, tout se vend au gré de la rapine et de l'envie; vous êtes à la merci des prêtres qui débitent les secours et les consolations. La moindre messe coûte cinq cents piastres turques, environ cent soixante-dix francs de notre monnaie, les indulgences et les bénédictions sont estimées d'avance ainsi que les chapelets et les petites croix travaillés par les Arabes de Nazareth, et tous les actes de la vie spirituelle se trouvent cotés et tarifés dans les couvens, comme en Europe, tous les objets nécessaires à la vie matérielle le sont chez les marchands et chez les aubergistes. Il est vrai qu'avec le secours d'un guide qu'on loue à la journée et qu'on est obligé de prendre parmi les religieux, vous pouvez vous promener *gratis* dans la ville et même faire des excursions en dehors. Après avoir visité le Calvaire, touché le trou où fut plantée la vraie croix, prié dans le Saint-Sépulcre, passé sous la porte de la maison de Pilate, vous pouvez vous rendre sur le mont Sion pour vous prosterner sur l'emplacement de l'ancien tombeau de Jésus-Christ, tombeau représenté par une pierre brute, qui, dit-on, n'a jamais pu être arrachée du sol; vous pouvez parcourir ensuite le jardin des Olives, la vallée de Josaphat et le mont des Oliviers. Au faite de ce mont vous verrez le caillou sur lequel le sauveur mit le pied pour monter au ciel; on vous montrera l'empreinte de ce pied divin gravée encore sur la roche. Mais, gardez-vous bien après cela de faire la même course avec un musulman, parce qu'il vous dirait que cette empreinte est celle du pied droit du chameau qui porta Mahomet dans le Paradis, et vous seriez fort embarrassé de lui prouver le contraire.

Il serait trop long d'énumérer ici toutes les pierres, les grottes, tous les endroits sanctifiés par l'Église: qu'il suffise de savoir que les fatigues diverses qu'on endure dans le pèlerinage

de Jérusalem , usent le corps sans récréer l'esprit , mais qu'elles ne sont point à regretter , puisqu'elles concourent toutes au repos éternel de l'ame. Et maintenant , pour la gouverne des hommes pieux qui se proposent de visiter les lieux saints , et plus encore pour constater ce que nous avons vu , nous devons déclarer que les Latins ont adopté depuis peu un système de tolérance et de modération qui nous a paru prendre sa source dans l'éventualité de leurs moyens d'existence , et qu'ils affectent aussi une certaine retenue dont l'expérience acquise et la supériorité qu'ils ont sur les autres religieux ne leur permettent plus de se dispenser. Nous devons ajouter également que , moins éclairés et plus superstitieux , les Arméniens , et surtout les Grecs , attaquent les Latins avec une effronterie sans exemple , et que leur politique envahissante ne recule devant rien pour arriver à une suprématie incontestée. Tous les moyens étant bons pour eux ; ils n'ont pas craint de demander à la sublime Porte un *firman* pour faire bâtonner ceux de leurs nombreux pèlerins qui refusent de payer certaines aumônes , et , une fois munis de cette autorisation , ils en ont encore abusé de la manière la plus criante. Leurs patriarches habitent Constantinople , et travaillent constamment à agrandir dans la Palestine le pouvoir qu'ils ont acquis par surprise , et conservé au moyen d'une longue suite de fourberies ; car , autrefois , ils n'avaient pas même la faculté d'entrer dans le Saint-Sépulcre.

Ces schismatiques ont commencé comme les Maronites et les Coptes qui jouissent à peine d'une chapelle de cinq pieds carrés , adossée à l'édifice central ; comme eux , ils ne pouvaient pénétrer dans la salle du tombeau , et , cependant , les voilà balançant sur tous les points , et presque toujours avec avantage , la supériorité de notre Église , que son commerce d'amulettes et d'ouvrages en nacre de perle soutient à peine. Un seul motif empêche celle-ci de reprendre sa place et la force d'éviter le combat ; c'est l'indifférence de l'Europe à son égard. Au lieu de lui prodiguer leurs trésors comme autrefois , les nations européennes n'achètent plus rien de ses produits spéciaux et la ruinent par leurs contrefaçons. Et les Français sont placés à la tête de cette espèce de révolte qui menace d'anéantir tout un service religieux , si quelque miracle insigne ne vient provoquer une réaction éclatante. Non-seulement ils ne fournissent plus

de numéraire à Jérusalem, mais ils n'envoient même plus de desservans dans ses monastères. On n'y voit, depuis nombre d'années, que des Italiens et des Espagnols, et la place de *vicaire général*, qui doit être occupée par un de nos compatriotes dans le principal couvent de la Palestine, reste à la discrétion de ceux-là qui fournissent en outre des titulaires, les premiers à la place de *père gardien*, les seconds à celle de *pro-cureur*.

On doit laisser à chacun le soin d'apprécier la conduite de la France dans cette affaire; mais il nous appartient, à nous, de dire qu'il existe une foule de moyens de faire des aumônes plus louables que ces aumônes qu'on exportait autrefois dans des pays barbares, pour y entretenir une foule d'individus trop inutiles pour ne pas être oisifs, des individus qui nous étaient pour la plupart étrangers, et qu'on voyait tôt ou tard dépouillés par leurs tyrans naturels, les Turcs, dont l'usage est d'augmenter les vexations et les *avanies* (1) en raison des moyens pécuniaires qu'ils soupçonnent. N'est-il pas temps, en effet, d'abandonner quelques pouces de terrain dont nous ne pouvions jouir, quelques monastères mal fortifiés que nous n'avons pas le droit de restaurer? Ne vaut-il pas mieux renoncer à quelques cérémonies sacrées, cérémonies mutilées et stériles, que de fournir sans cesse aux Mahométans ces motifs de mépris et de dégoût qu'ils n'auraient point éprouvés s'ils n'avaient jamais connu que la nationale majesté de nos temples? Quant aux autres nations chrétiennes, plus esclaves que nous des exigences de l'Église, ne pourrait-on pas leur faire comprendre qu'au moyen de quelques millions, une fois payés, elles opéreraient le déménagement du Saint-Sépulcre, qu'elles enverraient le corps de saint Jacques à Madrid, où sa tête se trouve depuis long-temps, et qu'elles n'auraient plus à redouter, ni les fatigues d'un long et pénible voyage, ni les vexations des Arabes, ni la peste de l'Orient pour effectuer leurs saints pèlerinages?

Les Arméniens et les Grecs demeureraient en présence dans Jérusalem, et n'ayant plus d'intérêt à faire cause commune contre les Latins, comme par le passé, ils resteraient en proie à cette

(1) Dans le Levant, on appelle *avanies* ces espèces d'impôts forcés que les autorités prélèvent souvent à titre de prêts, sur les riches qui ne savent pas afficher une pauvreté mensongère.

rivalité haineuse qu'engendrent seules les passions condamnables. Alors, dans l'espèce de collision qui aurait lieu, chaque schisme réfléchissant les monstruosité de l'autre, ainsi que deux mauvais miroirs réfléchissent réciproquement leurs défauts, les adhérens de ces schismes rougiraient de leur crédulité grossière, et leur auteurs, ne pouvant plus soustraire la vérité, seraient contraints de renoncer à un système de jonglerie dont ils ne tireraient plus aucun profit, ou plutôt qu'ils ne pourraient continuer, sous peine de mourir de faim. Et une pareille révolution religieuse serait profitable à tout le monde, mais principalement à ces masses de dupes qui viennent du fond de la Russie, de l'Arménie et de tout le Levant, apporter en Palestine le fruit de laborieuses économies, et qui, par leurs bassesses dégradantes et leur indigne humilité, ont mérité en quelque sorte de se faire appeler *chiens de chrétiens*!

Après l'église du Saint-Sépulcre, le monument le plus considérable de Jérusalem est sans contredit celui que nous désignons encore sous le titre pompeux de temple de Salomon, quoique les Turcs en soient possesseurs. Conquis depuis plusieurs siècles par le sultan Saladin sur les défenseurs de la croix, il fut converti en une magnifique mosquée que les vrais croyans seuls fréquentent, et dont ils se montrent d'autant plus jaloux, qu'elle est dans le voisinage du tombeau de Jésus-Christ, théâtre des plus ignobles profanations. Ils affectent également ici plus de respect pour leur culte et plus de dédain pour le nôtre; mais quant aux injures qui nous viennent d'eux, elles sont, sans aucun doute, dirigées contre l'homme et non contre l'objet de son adoration; car autrement ils ne seraient pas conséquens, et ils condamneraient leurs propres principes. Le texte entier de la *Bible*, adopté par l'auteur ou, pour mieux dire, par les auteurs (1) du Coran, n'a été nié par aucun des sectateurs du prophète, et la conduite des plus zélés d'entre eux, qui viennent aussi faire leurs dévotions en Palestine, témoigne assez en faveur de cette identité.

Quand l'ancien temple chrétien tomba entre les mains des Sarrazins, il fut, dit-on, pour être rendu digne de sa nouvelle destination, purifié d'une manière solennelle. Cinq cents cha-

(1) Un chrétien et un juif qui formaient le conseil de Mahomet.

meaux apportèrent avec peine de l'Arabie l'eau de rose qui servit à laver ses murailles. Depuis cette époque, et de nos jours seulement, on ne cite qu'un seul Européen assez hardi pour avoir tenté d'y pénétrer. Fort du costume oriental qu'il portait, confiant dans son talent à réciter les prières mahométanes, et dans son habileté à se prosterner, il se croyait en mesure de satisfaire une curiosité coupable. Peut-être dans une ville ordinaire ces semblans de piété avaient-ils déjà trompé la vigilance des surveillans ; mais à Jérusalem il n'en fut pas de même : le mensonge ne servit point à son auteur, et il se trouva dans une position fort difficile. Quel moyen, en effet, d'éviter les coups de fusil, les coups de pierre lorsqu'on est seul contre la foule, et que la fuite vous est fermée de tous côtés ! Il faut se résigner, et s'estimer heureux si l'on conserve la vie sauve.

L'intérieur d'une mosquée n'est pas tellement curieux qu'on doive exposer ses jours pour essayer de le visiter. On sait que la religion des Orientaux proscriit tous ornemens, toutes décorations, qu'elle méconnaît la sculpture et la peinture ; on sait aussi que l'art de construire n'est pas très avancé en Turquie : or, que peut présenter d'intéressant à un voyageur, quelque observateur qu'il soit, le spectacle d'une enceinte ronde, hexagone, octogone ou carrée, entièrement nue, dépourvue du moindre incident qui pourrait distraire l'attention ou reposer les yeux ? Car les fidèles n'exigent qu'un tapis, une simple natte pour garantir leurs genoux et leurs mains du contact de la terre, quelquefois impure pour eux. Ils ne demandent qu'un petit filet d'eau pour faire les ablutions nécessaires, et repousseraient toute autre dotation qui aurait un but non-seulement étranger, mais indirect, la simplicité comme l'austérité étant l'essence de cette théocratie asiatique.

L'édifice construit par l'auteur du *Cantique des Cantiques* forme néanmoins une exception remarquable, quant à son extérieur. C'est une vaste coupole que les Turcs ont colorée en vert (1), plutôt pour y apposer le sceau de Mahomet que pour faire croire qu'elle est recouverte en bronze ou en zinc. Dans sa partie

(1) La couleur verte a été adoptée par tous les descendans du prophète. C'est un privilège, une espèce de droit, de propriété que ceux qui n'ont point de prétention au lignage respectent scrupuleusement.

intérieure, une galerie vitrée, peinte de la même couleur, l'environne, et paraît entretenue avec le plus grand soin. Le monument lui-même est circulaire, il est orné d'une colonnade artistiquement exécutée; mais un magnifique jardin en dérobe la porte aux yeux des profanes, et un mur d'enceinte très-élevé met encore le jardin à l'abri de toute investigation étrangère. Quant aux autres mosquées qu'on rencontre dans le reste de la ville, elles sont peu nombreuses, et ne se distinguent des maisons ordinaires que par leurs minarets, tours frêles, quelquefois élégantes, et figurant sur ces sortes de bâtimens moresques, comme les clochers figurent sur nos églises chrétiennes. C'est du haut de ces tours, généralement peu élevées, que les imans appellent à la prière; c'est de là aussi qu'ils crient à leurs ouailles les différentes heures de la journée.

Enfin ce qu'on voit de plus digne d'attention, ce qui fait le plus bel ornement de Jérusalem, ce qui honore à la fois chrétiens et musulmans. c'est l'établissement qu'on nommait jadis l'*hôpital de sainte Hélène*. Il est, comme tout le reste, la propriété des Turcs; mais ceux-ci en ont détourné la destination primitive, parce qu'il était tellement ruiné qu'on ne pouvait plus le faire servir à réaliser le vœu de sa fondatrice; et certes ils en font un usage plus louable encore; car, s'ils n'y reçoivent pas, comme leurs devanciers, quelques malades de leur religion, ils y donnent les secours aux malheureux de toutes les croyances. Un homme payé pour cela est chargé de fournir à chaque pauvre qui se présente, quels que soient son âge, son pays ou son Dieu, un plat de soupe et un pain, certaines heures du jour étant d'ailleurs fixées pour cette distribution. Les immenses chambres souterraines qui formaient les cuisines de l'ancien établissement ont été consacrées à cette espèce d'auberge gratuite, et les revenus attachés encore aux débris du bâtiment suffisent à toutes les dépenses.

Les mahométans professent le plus grand respect pour tout ce qui est promesse ou délégation, et ils exécutent beaucoup plus scrupuleusement que nous les volontés des testateurs. Ceux-ci font des vœux à peu près comme les Anglais font des paris, certains qu'on observera à la lettre les dispositions les plus bizarres, et qu'on évitera même l'apparence de la moindre explication. Ainsi un Turc lègue, en mourant, toute sa fortune

à l'entretien alimentaire de ces bandes de chiens errans qui hantent certaines villes, et l'exécuteur du testament s'acquitte avec exactitude de son devoir, bien que les légataires soient déclarés immondes par le prophète. Ceci explique comment, malgré leur avidité bien connue, les maîtres de Jérusalem sont portés à respecter l'héritage de sainte Hélène. Il serait cependant plus généreux de notre part de reconnaître dans une pareille conduite l'amour de la charité, amour pur et noble, dont la nature a placé le germe dans le cœur de tous les hommes.

Quoi qu'il en soit, la volonté une fois émise, le désir une fois énoncé toute considération étrangère disparaît aux yeux du musulman. Qu'il s'agisse de dévotion ou de vengeance, d'esclavage ou de liberté, il ne prendra de repos, il ne rentrera dans la vie ordinaire, que lorsque son but sera atteint et qu'il aura accompli ce qu'il croit être dans sa destinée d'accomplir.

Le gouvernement ottoman est plus intéressé qu'on ne pense au maintien de l'état de choses actuel en Palestine. La majeure partie de l'argent qui vient s'enfouir tous les jours dans la cité sainte passant à Constantinople, si un changement quelconque, dans le sens de celui que nous avons indiqué, venait à s'opérer, personne n'y perdrait plus que le grand-seigneur, et cependant personne ne veille moins sur ce pays, personne n'administre plus mal ses affaires. L'intérêt bien entendu de la Porte serait de ménager une semblable source de richesses, au lieu de la tarir; son avantage réel serait de protéger le christianisme, et non de le tourmenter. En agissant ainsi, elle n'augmenterait peut-être pas un revenu déjà trop considérable; mais elle le rendrait plus assuré pour l'avenir. Et qu'on ne dise pas que sa politique lui a réussi jusqu'à présent, parce qu'il serait facile de prouver que telle est, au contraire, la principale cause de cette fortune précaire et incertaine, de même qu'il serait aisé de démontrer que l'esprit sain et éclairé d'un visir encore à naître s'élèverait en vain contre les habitudes du divan. Dans un pays où tout le monde fait métier d'extorquer, on comprend sans doute que l'*aga*, ou officier subalterne, rançonne les sujets, ses subordonnés, qui rançonnent à leur tour les voyageurs et les chrétiens; on comprend que le *musselim*, ou gouverneur, rançonne l'*aga*, que le pacha rançonne le *musselim*, et le sultan ses pachas; et l'on ne doit pas s'étonner de ce que ceux

qui sont haut placés obtiennent si aisément des *finans* pour faire battre les inférieurs assez téméraires pour se plaindre. Puis, en dernier lieu, si l'on remarque que ce système organisé de déprédations est entretenu et développé avec ardeur par toutes les autorités de l'empire, sans exception, à quel degré ne pensera-t-on pas qu'il doive être poussé dans un pays dont le territoire ne rapporte rien, qui n'offre, par sa position géographique, aucun sujet de commerce, et surtout quand on se souviendra que les neuf dixièmes des victimes sont choisis parmi des étrangers que la loi même de Mahomet autorise à dépouiller !

Toute cette portion de la Syrie que nous connaissons en Europe sous le nom de *Terre-Sainte* appartenait depuis longtemps au pachalic de Damas. Vers la fin de l'année 1850, la Porte en investit le pacha (1) d'Acre, pour des raisons de haute politique qu'il ne nous est pas donné d'approfondir, mais qui doivent toutefois surprendre l'économiste ordinaire, puisqu'à cette époque le pacha dont elle agrandissait la province était en état de suspicion, et, pour ainsi dire, mis au ban de l'empire. Maintenant que Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte, vient de s'emparer par droit de conquête de toute la Syrie, la Palestine dépendra de ce nouveau maître, jusqu'à ce qu'un autre tyran plus heureux vienne l'en chasser, ou que le sultan ressaisisse encore assez d'autorité pour lui en donner un de son choix. Mais, quoi qu'il puisse arriver, la manière de gouverner ne doit point changer, et la chrétienté aura toujours affaire à des Turcs ou à des Arabes, qui savent tout aussi bien que certains hommes d'état européens qu'il n'y a point de gouvernement possible sans argent.

JULES AMIC.

(1) Abdalla, qui s'est ensuite rendu à Ibrahim après un siège de quatre mois dans sa ville d'Acre.

CORNILLE BART

ET

LE RENARD DE MER.

Depuis long-temps, on parle dans le monde littéraire d'une *Histoire de la marine française*, à laquelle M. Eugène Sue travaille, il y a déjà plusieurs années. Cet ouvrage est enfin sur le point de paraître ; nous avons sous les yeux le manuscrit des trois premiers volumes. L'auteur remonte jusqu'à l'origine de la marine française, jusqu'au vieux sénéchal Pierre de Brézé ; mais il publiera d'abord l'histoire de la marine du xvii^e siècle, l'histoire aventureuse de Jean Bart, et de ses contemporains. Nous attachons à cette œuvre une telle importance, que nous nous hâterons de prendre l'initiative pour la faire connaître au public. Dans un de nos prochains nos, nous reviendrons sur l'étendue de cette publication, sur les rares et nombreux documens que l'auteur a recueillis pour l'entreprendre, et sur le plan qu'il a suivi. Aujourd'hui, nous nous bornons à publier le fragment qui suit. A voir les vives couleurs et la forme pittoresque de ce récit, le mouvement de ces scènes de mer, et ces situations variées et dramatiques, ne croirait-on pas se trouver transporté dans le monde imaginaire du roman ! Et cependant tout ce que M. Sue rapporte et dépeint dans son ouvrage, événemens et caractères, tout cela est vrai, tout cela est basé sur les faits, étayé par des dates, confirmé par des documens authentiques.

C'est de l'histoire, non point de l'histoire racontée d'une manière froide et didactique, jour pour jour, heure par heure, cette histoire qui se traîne avec lenteur dans les plus petits détails, qui se gonfle sans discernement des moindres circonstances, œuvre de patience, de labeur, de pièces rapportées, et dont le premier défaut est de manquer d'ensemble et de mouvement, mais l'histoire prise comme un grand tableau où tous les événemens se condensent sous la main de l'artiste pour être mieux en relief, où tous les personnages ont de l'action, où il y a sur toutes les physionomies un caractère vivant, un type marqué. Ainsi, nous verrons nos Jean-Bart, nos Tourville, nos Duguay-Trouin se mouvoir sous nos yeux; ainsi nous verrons nos escadres de guerre, et nos rencontres, nos victoires maritimes et nos défaites étudiées avec soin, prises sous leur point de vue le plus saillant, dépeintes avec art et chaleur. *L'Histoire de la marine française*, ainsi conçue, est une œuvre toute neuve, toute palpitante d'intérêt, une de ces œuvres nationales en tête desquelles on voudrait voir le gouvernement se placer. Espérons qu'il saura du moins lui accorder les encouragemens qu'elle mérite. D'ailleurs à de telles entreprises le public ne manque jamais. (*N. du D.*)

C'était pendant le siège de Dunkerque, au mois de juin 1658, quelques jours avant la sanglante bataille des dunes, qui décida du sort de cette ville importante, alors assiégée par l'armée franco-anglaise que commandait M. le maréchal de Turenne pour Louis XIV, et sa seigneurie lord Lockart pour Cromwell; M. le marquis de Lède, M. le prince de Condé et don Juan d'Autriche défendaient la place pour le roi d'Espagne, qui la possédait depuis 1652.

Or, par une belle soirée de ce mois, un groupe assez nombreux de bourgeois et de marins se pressait sur le degré d'une modeste maison située vers cette partie de la rue de l'Église qui avoisinait la paroisse, alors si renommée par son merveilleux carillon.

Cette maison, comme presque toutes celles du temps, était de forme irrégulière, avec de hautes et étroites croisées en

ogives , garnies d'un treillis de plomb. La date de l'année de sa construction se voyait chiffrée en barres de fer sur la façade : enfin , au-dessous des fenêtres du rez-de-chaussée , à gauche du degré et au niveau de la rue , une porte en saillie , garnie de larges ferrures , donnait entrée dans la cave.

Nous l'avons dit , un assez grand nombre de bourgeois entourait cette demeure , et quoiqu'on entendit de loin à loin le bruit de l'artillerie des forts , qui répondait sourdement aux batteries anglaises et françaises , les progrès du siège ne paraissaient pas alors occuper l'attention du groupe dont nous avons parlé. Le nom de maître CORNILLE BART , échangé à voix basse entre ces personnages , avec une curiosité inquiète , témoignait de la popularité dont jouissait cet intrépide corsaire , et du vif intérêt qui s'attachait à lui , depuis que deux blessures graves et dangereuses , reçues pendant le siège , mettaient sa vie en danger.

Enfin , après quelques momens d'attente , l'épaisse porte de chêne noir , qui surmontait le degré , s'ouvrit , et un marinier à cheveux gris , au visage maigre et hâlé , d'une taille moyenne , vêtu d'un justaucorps de serge d'Aumale bleue à boutons d'étain , et de larges chausses à la flamande , commandant le silence d'un geste significatif , dit très bas aux gens qui composaient ce groupe : — Maître Cornille vient des éveiller tout-à-l'heure : le physicien (1) avait dit ce matin que s'il dormait trois heures , cela serait bien ; or , maître Cornille en a dormi quatre , c'est donc mieux que bien.

— Merci , merci , *Haran-Sauret* , murmura l'auditoire à voix basse , et que le Seigneur entende nos bons vœux pour maître Cornille Bart !

— Et par les reliques de Saint-Omer ! s'écria un jeune patron de busche (2) , la première fois que ces chiens d'Anglais me lais-

(1) Le médecin.

(2) *Busse* ou *busche* , sorte de bâtiment dont on se sert pour la pêche du hareng dans les mers de Hollande et d'Angleterre. Ce bâtiment est fort renflé de l'avant , pour mieux résister aux coups de mer , étant obligé de mettre souvent à la cape pour jeter les filets , et d'amener le grand mât et le mât de misaine sur le pont , où on les fait porter alors sur des chandeliers , ou espèces de

seront jeter *mon filet saint* (1) vers la haute mer, tout le poisson que je prendrai sera vendu afin de faire dire une messe dans l'église paroissiale, pour la résurrection et bonne revenue de très honoré maître Cornille Bart.

fourches. — Ces bâtimens ont trois mâts à plomb et trois voiles carrées; ils portent quelquefois un hunier au-dessus de leur grand'voile. — On ajoute de beau temps deux bonnetes aux voiles et un tapecul. — Les busches ont depuis cinquante jusqu'à soixante-dix pieds de longueur, et de treize à quinze pieds de largeur.

(1) La pêche du hareng faisant le principal commerce de Dunkerque, la plupart de ses habitans s'y appliquaient; l'on comptait dans ce temps-là jusqu'à cinq cents *busches* destinées à cet effet. — Le ciel semblait s'intéresser au succès de cette pêche pour la piété de ceux qui l'exerçaient; car chacun de ces pêcheurs, parmi les filets qu'il jetait en mer, ne manquait jamais d'en mettre un qu'on appelait le *filet saint*. — Tout le poisson qui s'y prenait était vendu au profit de l'église paroissiale. Ce fut du seul revenu de ces filets saints que cette église fut rebâtie et rétablie, après avoir été brûlée en 1559. Le *magistrat* s'assembla le 27 juin dans la sacristie de la paroisse, et y fit appeler tous les *hôtes*, c'est ainsi qu'on nomme les intéressés à la pêche. Cette assemblée fut pour leur faire connaître qu'il était nécessaire de remédier au mal que le feu avait fait à l'église; que l'état où elle était ne permettait pas d'y faire le service divin à couvert; que pour son rétablissement, au lieu du centième denier de la vente du poisson que l'on y donnait depuis quelques années, il était plus à propos de renouveler l'usage du *filet saint*, lequel profiterait également, ainsi que les autres filets qu'ils porteraient en mer; que la première année, les *hôtes* pourraient retenir 11 livres 5 sols pour l'achat de ce filet, et 7 livres 10 sols les années suivantes, pour les frais de son entretien, et que le surplus appartiendrait à l'église. — Tout cela fut accordé par les *hôtes*. et scrupuleusement observé par la suite. Cependant, en 1566, lors de la révolte des *Gueux**, quelques bourgeois et quelques *hôtes* voulurent s'exempter de payer davantage le droit du *filet saint*. Le refus fut fait et appuyé même par quelques membres *du magistrat* qui étaient propriétaires de

* Marguerite, duchesse de Parme, et le comte de Berlaumont donnèrent ce nom de *Gueux* aux religionnaires insurgés contre l'autorité de Philippe II. Les religionnaires prirent ce mot pour le nom de leur faction, et s'appelèrent *les gueux*, et commencèrent à porter sur leurs habits la figure d'une écuelle de bois avec ces mots : *serviteurs du roi jusqu'à la besace*.

— Bien, bien, jeune fils, reprit le marinier, mais plus bas, pour l'amour du ciel, plus bas, car vous béez bien comme un dom (1) qu'on veut peigner. Puis, s'adressant à un grave bourgeois coiffé d'un large feutre et vêtu d'un pourpoint à la flamande : — Et qu'ont fait les *doms* aujourd'hui, maître Belsen ?... — Nous défendent-ils aussi vaillamment qu'autrefois M. le comte d'Estrades, quand nous étions Français ?...

— M. le maréchal de Hocquincourt a été tué dans une sortie, répondit le bourgeois, tué par une escopetterie des *enfants perdus* de M. de Turenne, commandés par M. le comte de Soissons. C'est du moins le connétable de la confrérie des arbalétriers qui a dit cela au cabaret des Sept-Planètes, où j'étais tantôt, avant la vesprée; il tenait la nouvelle d'un de ces maudits manteaux rouges de la compagnie de dom *Antonio de la Cueva*....

— Oh! là..... maître Belsen, voici encore une brave écharpe bleue (2) qui échappe à la hache du bourreau par une mousquetade; aussi bien le seigneur maréchal avait le pronostic d'une fâcheuse étoile sur son visage, je l'ai bien vu le jour où il remit au capitaine de la colonnelle l'étendard de M. le prince,..... un noble étendard de satin blanc, ma foi, tout cantonné de fleurs de lis d'or, avec une frange de soie isabelle et rouge (5); c'est

quelques barques de pêcheurs; mais ceux qui en étaient les principaux chefs et zélés pour l'ancienne religion, voyant le refroidissement des hôtes, écrivirent à Bruxelles pour demander l'exclusion du magistrat. On ne fit pas droit à leur demandé, et ce ne fut qu'en 1568, lorsque M. de Dixmude fut pourvu du gouvernement de Dunkerque, que les commissaires du roi de Navarre renouvelèrent le magistrat sans aucun trouble. et ceux qui avaient voulu abolir le filet saint l'année précédente en témoignèrent leur repentir; ils promirent, en présence des commissaires, de ne plus s'opposer désormais à une coutume si louable, — de sorte que le filet saint, auquel la piété d'un pêcheur avait donné l'origine, et qui n'était qu'une obligation volontaire, devint une loi et un devoir, car le magistrat ordonna à chaque pêcheur d'en avoir un dans sa barque, et les comtes de Flandres mêmes imposèrent cette coutume.

Chronique de Dunkerque, in-4^o, 1669.

(1) Un Espagnol.

(2) Couleurs de M. le prince de Condé.

(5) Couleurs des livrées de M. le Prince.

ça qui aurait fait un fier tendelet pour le carrosse d'une galère capitane!..... ah! et puis on avait peint sur l'étendart une grande flamme, qui sortait vivement d'un monceau de bois... et autour, pour devise... ah! par ma foi! pour devise, ... des mots comme latins... ou même morisques.... N'est-ce pas, maître Belsen?...

— Oui, dit le bourgeois d'un air triste et chagrin; oui, oui, des mots latins... *Splendescam, da materiam* (1), ce qui veut dire, *donnez-moi de la matière et je resplendirai*.... Or, la matière, c'est nos pistoles et nos magasins; la matière, c'est enfin nous autres bourgeois trafiquans et armateurs de Dunkerque, qui, pendant de pareils sièges, ne pouvons vendre une aune de serge, ou faire sortir une bélandre (2) du hâvre. Quant à ce qui resplendit, ho! ho! ce sont trompettes de gloire, écharpes dorées, casques de bataille, et autres engins de renommée, inutiles et pervers.

— Aussi donnerais-je tout-à-l'heure vingt écus d'or, dit un autre bourgeois, pour voir au diable le vieux marquis (3) et tous ses doms; car enfin nous aimerions mieux, nous autres gens de Dunkerque, les seigneurs fringans et empanachés du jeune roi de France, que ces raides figures castillanes avec leurs pourpoints noirs, et leurs fraises blanches aussi larges qu'un fromage de Ghyvelde...

— Je dirais comme vous, mon compère, reprit le bourgeois au grand feutre, — si Dunkerque devait être pris au profit du Mazarin... je veux dire du jeune roi de France... Mais qui sait si nous ne serons pas livrés à l'excommunié... aux têtes rondes de Satan-Olivier Cromwell, du vieux Noll... comme disent ceux d'outre-mer.... Aussi, compère, appartenir à l'Espagne ou à

(1) Devise de M. le prince de Condé.

(2) Bélandre, en hollandais bylander, dont le gréement ne diffèrait de celui du brigantin qu'en ce que la grand'voile ne se bordait pas sur un guy, n'était pas contenue sur le mât, et qu'au lieu d'une corne, elle avait une voile apiquée comme une antenne. Cependant cette voile n'était pas triangulaire, mais trapézoïde. Ces bâtimens étaient plats et avaient besoin d'une semelle ou dérive.

(3) M. le marquis de Lède, gouverneur de Dunkerque, fut tué pendant le siège.

l'Angleterre... sur ma parole, je donnerais le choix pour la chemise d'un *dom*, et encore ces *salopes* (1) ne sont-ils pas au moins de la religion...

— Allons, allons à la grace de Dieu, vous avez raison, et vous parlez d'or, compère, reprit l'autre bourgeois, car quoi qu'il arrive.... le seigneur ne nous faudra pas... vu que *bon poisson trouve toujours poêle où frire*.

— Et à propos de poisson, mes maîtres, dit *Haran-Sauret*, d'un air important et mystérieux, je me souviens qu'en une lointaine navigation océanique et périlleuse, nous rencontrâmes une si furieuse mère-baleine suivie d'une file de si terribles baleinons, que nous prîmes la mère-baleine pour un immense promontoire, et les baleinons pour une côte très gigantesque (2); et cela est si vrai, que le maître pilote hauteurier... un nommé Bugniet, juré d'Ostende... resta d'abord tout ébahi, puis prit son arbalète (5), à cette fin de reconnaître la hauteur de ces terres inconnues et surprenantes, pour...

— Foin !.. foin !... des bourdes et des lanternes de *Haran Sauret*, s'écria le bourgeois en entraînant le groupe qui descendit en grande hâte le degré de maître Cornille Bart, comme pour échapper aux récits exagérés de son vieux serviteur; puis se trouvant sans doute bien en sûreté en *pleine rue*, maître Bel-sen dit encore au marinier.. — Fi! fi! Sauret.. nous prendrez-vous

(1) Salope était employé alors au masculin, comme synonyme de malpropre.

(2) Voir, comme curieuse preuve à l'appui de l'exagération et des mensonges des navigateurs de ces temps, la très rare histoire de *la Navigation de Jean Hugues*, avec les annotations de Bernard Paludanus. Amsterdam, in-fol, 1610.

(5) C'est l'instrument que les Chaldéens appelaient le bâton de Jacob. Martin Cortes et Michel Coignet et généralement les matelots l'appellent arbalète ou flèche, à cause du rapport que cet instrument a en sa figure avec les arcs, flèches et arbalètes communes, et parce qu'en effet lorsqu'on prend hauteur, avec cet instrument, à quelqu'astre, on se met en la posture que se mettrait quelqu'un qui viserait à un but; il n'y a instrument dont les navigateurs se servent plus volontiers, soit de jour, soit de nuit, lorsqu'on voit l'horizon, pour prendre l'élévation de quelqu'astre, et par ce moyen connaître la hauteur du pôle et la latitude du lieu où ils sont. (Enseignement du Pilote hauteurier. Paris, 1669.)

toujours pour de oisons ?.. Fi, des pareilles pétoffes (1) à nous... qui sommes trop vieux corbeaux pour une telle glue!.. Allons, sans rancune, *Sauret le véridique*, et ne manquez pas de dire à maître Cornille Bart et à mademoiselle (2) sa femme toute la joie que nous ressentons de la bonne nouvelle que vous nous avez donnée sur sa santé.

Et le groupe s'étant dissipé, *Haran-Sauret* ferma sa porte fort mécontent des éclats de rire qu'il entendit encore résonner au loin, puis il s'assit sur un escabeau dans le réduit qui précédait la chambre à coucher de maître Cornille Bart.

Jacques Seyrac, natif de Bayonne et dit *Haran-Sauret* depuis sa migration dans le Nord, tirait ce surnom de son ancien état de pêcheur de harengs, qu'il avait d'abord exercé à Dunkerque, mais qu'il avait abandonné pour s'attacher au sort de Cornille Bart, et le suivre dans ses courses contre les Anglais et les Hollandais. *Haran-Sauret*, par abréviation *Sauret*, était un brave et honnête marin, *quelque peu clerc*; car, chose assez extraordinaire pour le temps, il savait lire fort couramment. Or, cette faculté, jointe à son imagination toute méridionale, en le mettant à même de s'imprégner, pour ainsi dire, des récits mensongers des navigateurs de l'époque, lui avait donné l'envie de les imiter, ce qu'il faisait effrontément lorsqu'il venait à raconter ses *voyages océaniques et périlleux et surtout véridiques*, ainsi qu'on l'a vu; d'ailleurs probe, intrépide, et en tout dévoué à son capitaine Cornille Bart.

En s'asseyant sur son escabeau, Sauret reprit l'intéressante occupation qu'il avait interrompue pour aller donner des nouvelles de son maître: il s'agissait du parachèvement d'une petite galère en miniature qui pouvait vraiment passer pour un chef-d'œuvre, car, depuis l'*espalier* (3) jusqu'aux *bandinets*

(1) Pétoffes, vieux mot; sottise, absurdité.

(2) Les seules femmes de gentilshommes étaient appelées *mad.*

(3) L'*espalier* à bord des galères de premier rang était un espace carré compris entre le logement du capitaine et les bancs de rameurs; de chaque côté de l'*espalier* étaient des balustrades nommées *bandins* et *bandinets*.

La *rambade* était une plate-forme élevée de quelques pieds au-dessus du pont servant de gaillard d'avant aux matelots qui faisaient la manœuvre.

et à la *rambade*, tout était imité et exécuté avec une exactitude scrupuleuse. Aussi le vieux marinier s'arrêtait-il de temps en temps pour sourire complaisamment à son ouvrage, quoiqu'une seule chose l'affligeât beaucoup. — Les carrosses ou tentes situées à l'arrière des galères étaient ordinairement enrichies des étoffes les plus somptueuses, tandis que le pauvre Sauret n'avait, pour couvrir le carrosse de la sienne qu'un vieux morceau de revesche rouge tout passé. Aussi en était-il à envier de toutes ses forces un petit coin de la bannière de M. le prince, voire même de la splendide étoile de M. le curé de la paroisse, pour orner sa galère, lorsque le bruit du sifflet de son maître vint l'arracher à ces sacrilèges et diaboliques tentations.

Sauret se leva donc précipitamment, ouvrit une portière de lourde tapisserie à dessins hariolés de jaune et de rouge, et se trouva dans la chambre de Cornille Bart.

Les murs de cet appartement, à solives brunes et saillantes, étaient couverts d'un épais cuir d'Espagne, sur lequel on voyait encore çà et là quelques traces d'une ancienne dorure. Au fond de cette vaste pièce s'élevait un lit large et massif, et quatre colonnettes de noyer noirci par le temps en soutenaient le dais et les rideaux, faits d'une tapisserie pareille à celle de la portière.

Quelques grandes chaises de même étoffe, deux bahuts en ébène sculptée, surmontés de quelques grands vases du Japon, blancs et bleus, complétaient l'ameublement de cette chambre, carrelée de dalles de faïence de diverses couleurs, et faiblement éclairée par une seule fenêtre haute, longue et étroite, dont les petits carreaux en losange étaient encadrés dans un grillage de plomb.

Les rayons du soleil à son déclin, traversant l'épaisse verdure des lierres et des houblons qui ombrageaient en dehors l'ogive de cette fenêtre, faisaient étinceler ses vitraux, d'où jaillissait une large zone de lumière dorée, tandis que les autres parties de la salle restaient dans cette obscurité si chère aux peintres de l'école de Rembrandt.

Assis sur le lit était maître Cornille Bart, homme d'une grande taille, à cheveux blancs et à moustache encore blonde; mais son visage ouvert et fortement dessiné paraissait abattu par la souffrance. Ce capitaine était enveloppé d'un grand surtout d'étoffe brune, et appuyait sa tête pâle et amaigrie sur l'épaule

d'une femme d'environ quarante ans, vêtue d'une robe de laine noire à long corsage, d'une fraise blanche empesée, et d'une espèce de béguin de velours noir.

Aux pieds du blessé s'agenouillait un enfant dont on ne voyait que les longs cheveux blonds.

Cette femme était Catherine Janssen, épouse de maître Cornille Bart; cet enfant était leur fils, JEAN BART.

— Soutenez-vous sur moi, mon ami, dit Catherine à son mari, ne craignez pas de me fatiguer; le physicien a surtout recommandé que vous ne fassiez aucun effort..... Toi, Jean, dépêche vite de chausser les mules à ton père, afin qu'il puisse se lever. Et vous, Sauret, ajouta-t-elle en se tournant vers le vieux marinier, qui attendait tristement des ordres près de la portière, et vous, Sauret, aidez-nous à transporter le maître dans son fauteuil.

Ayant chaussé les mules de son père, l'enfant se releva.

C'était un robuste garçon d'environ neuf ans, d'une taille moyenne, mais vigoureuse. Son front large, ses sourcils prononcés, ses grands yeux bleus bien fendus et bien vifs, exprimaient une résolution peu commune, tandis que ses bonnes joues rondes, hâlées par le grand air, annonçaient la force et la santé,

Enfin, pour terminer dignement ce portrait, nous avouerons que malgré les soins incessans de M^{lle} Catherine Bart, le justaucorps et les chausses de son fils témoignaient à leur manière, par maints *accrocs* plus ou moins récents, témoignaient, dis-je, de la turbulence et de la vivacité du *jeune monsieur*, ainsi que l'appelait son vieil ami Sauret.

Lorsque Jean eut entendu sa mère parler du grand fauteuil, il courut vers ce meuble et le roula près de la fenêtre, pendant que maître Cornille Bart, appuyé sur les bras de sa femme et de Sauret, arrivait à pas lents, la taille courbée, la respiration pénible, s'arrêtant çà et là, car il ne pouvait parfois réprimer le léger cri que lui arrachait une douleur aiguë.

Pendant le siège, Cornille Bart avait reçu deux balles de mousquet dans le flanc droit, et l'une d'elles n'avait pu être extraite.

Enfin le capitaine atteignit le fauteuil et s'y laissa tomber pesamment, en poussant une nouvelle exclamation d'angoisse.

— Sainte Vierge! mon ami, souffrez-vous donc davantage? s'écria M^{lle} Bart avec effroi.

— Non, non, Catherine, c'est l'appareil qui s'est un peu dérangé, je crois... Voilà tout...

A chaque cri de maître Cornille, les sourcils prononcés de son fils s'étaient fortement contractés, tandis que le vieux Sauret murmurait entre ses dents je ne sais quelle imprécation contre ceux d'*outre-mer*.

Lorsque maître Cornille fut bien assis et accommodé dans son fauteuil, il tourna languissamment ses yeux éteints vers sa femme, qui le regardait en silence avec une expression de tendresse et de douleur inexprimables, tout en serrant sur son sein la tête de son fils.

— Dieu est juste, ma bonne Catherine, dit Cornille Bart, j'espère qu'il récompensera tes bons soins en ne nous séparant pas encore, et en me laissant vivre pour élever notre petit Jean, de telle sorte qu'il devienne un brave et digne marin de guerre, car c'est lui, parmi nos enfans, que je destine à cet état... Les autres garçons navigueront pour les bourgeois.... Mais lui, s'il plaît à Dieu, fera la guerre comme mon père et moi l'avons faite.

Catherine leva au ciel ses yeux baignés de larmes, comme pour le prier d'exaucer la prière de son mari, et Jean fronça de nouveau les sourcils....

— Mais, dit Cornille Bart, il me semble, mon vieux Sauret, que le feu a été peu vif aujourd'hui?

— Oui, maître..... Mais on assure que M. le maréchal de Hocquincourt a été tué ce matin dans une sortie, par les enfans perdus de M. de Turenne.

— Bonne fin pour lui, qui se battait contre son pays,... et pourtant c'était un capitaine! Je l'ai vu fort et vaillant au vieux Mardyck.... Mais à quoi sert la valeur, quand on défend une mauvaise cause? Hélas! hélas! en quel temps Dunkerque sera-t-il enfin, et une bonne fois, et pour toujours, à la France, et à jamais délivré de l'Anglaise et de l'Espagnol?... Seigneur Dieu, je crains bien de ne pas voir cette bonne heure....

— Pourquoi donc cette crainte, mon ami? dit Catherine, et puis d'ailleurs M. le maréchal de Turenne ne commande-t-il pas pour le roi de France, aussi bien que milord Lockard pour le lord protecteur? Vous m'avez dit vous-même que notre ville ne pouvait long-temps résister malgré la valeur de monseigneur

le marquis de Lède, parce que l'issue du siège était indifférente aux habitans, bien sûrs qu'ils sont d'une capitulation honorable et avantageuse ; et mon Dieu ! mon Dieu ! fasse le ciel que cela soit bientôt, pour que je puisse revoir mes pauvres enfans, qui sont heureusement demeurés à Bergues avec ma sœur !

— Aussi les reverrons-nous bientôt, Catherine, car la ville ne peut en effet résister long-temps ; mais pour ce qui est de revenir à la France, c'est autre chose... Dans cette guerre, les Anglais garderont sans doute la ville pour se rémunérer d'avoir prêté leur flotte à la France ; car c'est une honte pour le cardinal, de penser qu'on n'a eu qu'un seul brûlot à envoyer à l'armée anglaise ; oui, Catherine, un brûlot, c'est tout ce qu'on a pu trouver dans les ports du Ponant... Je ne dis rien des galères du Levant, car elles ne peuvent naviguer dehors la Méditerranée ; mais aussi bien... femme, assez de ce siège, dit Cornille en se retournant avec peine.

— Piût au ciel que vous eussiez toujours dit cela, mon ami, et qu'il y a tantôt dix jours vous n'eussiez pas tenté de sortir du canal pour essayer d'enlever cette ramberge d'Angleterre (1) ! alors vous n'eussiez pas été blessé....

— Eh ! que veux-tu, femme ? c'est la chance de la guerre. — Mais dis-moi, mon petit Jean, ajouta maître Cornille, en attirant son fils entre ses jambes, et jouant avec ses grands cheveux, dis-moi donc, mon petit Jean, à quoi penses-tu là, tout triste et tout soucieux comme un écolier qui craint la férule du recteur ?

— Oh ! c'est que... je pense au grand John Brish... mon père, répondait l'enfant d'un ton de colère concentrée.

— Et qu'est-ce que le grand John Brish ?... mon petit Jean.

— Révérence parler, maître, dit Sauret en s'avancant avec timidité, John Brish est le fils de cet ancien bosseman anglais notre voisin, si bien que notre jeune monsieur Jean, depuis que vous êtes blessé, maître, ne peut voir ni rencontrer ce John Brish, sans le bâtonner, s'il a houssine ou bâton à la main, ou bien à défaut, le gourmer simplement à furieux coups de poing.

(1) Grand navire de guerre de la force d'une frégate de nos jours.

— Seigneur Dieu, encore des querelles! dit la pauvre mère effrayée, — et pourquoi cela, Jean... pourquoi battez-vous ainsi cet Anglais?... juste ciel!...

— Je bats cet Anglais, ma mère, parce que les Anglais ont blessé mon père, — dit résolument le fils de Cornille Bart; et ce dernier ne put s'empêcher de sourire.

— Oui, oui, c'est pour cela même, dit Sauret, en secouant la tête d'un air triomphant, c'est pour cela même que John Brish reçoit une telle pitance de gourmandes. Aussi dès qu'on voit en même temps dans la rue notre brave jeune monsieur et ce grand roseau d'outre-mer, tous les voisins sont à s'appeler en criant : Oh là! hé! venez donc voir le petit à maître Cornille qui va donner sa râtelée au fils du bosseman anglais, et pourtant, maître, le fils du bosseman est bien plus grand et a bien trois ans de plus que notre jeune monsieur. Ah dam! aussi, maître, notre jeune monsieur vous fait honneur dans Dunkerque; vertu-bleu! on en parle depuis Furnes jusqu'à l'Effarinchouque. Et cette autre fois donc, il y a un an, quand avec deux mousses de Hollande, notre jeune monsieur s'en est allé bravement dans la haute mer avec cette petite barque qu'ils avaient dérobée... Oh! c'est ça qui est encore glorieux... d'autant qu'au partir, le temps était bonasse (1), et qu'au retour le vent était d'aval (2) et si méfessant, que notre jeune monsieur,

(1) *Temps bonasse*. On entendait alors par cette expression un temps pendant lequel le bâtiment ne pouvait être tourmenté ni par la mer ni par le vent, sans que cependant ce temps fût parfaitement propre à la navigation qu'on voulait faire.

(2) *Vent d'aval*. C'est, sur les rivières, le vent opposé au cours de l'eau, surtout quand ce cours est *Est-et-Ouest*. Sur les ports de mer, c'est aussi le vent d'*Ouest*, surtout quand il vient de la mer. — Ce mot vient sûrement du vieux mot *avaler*, encore en usage dans quelques provinces pour exprimer *descendre*. Sur les rivières le vent d'*aval* est celui qui vient du côté vers lequel la rivière descend; on nomme de même, sur les ports de mer, celui qui vient de la mer, parce qu'elle est plus basse que la terre. Ce qui paraît confirmer cette étymologie, c'est qu'en Normandie, province toute maritime, et peuplée par des hommes dont la mer était en quelque sorte l'élément, *avaler* signifie encore descendre.

B. V. *Théorie navale*.

qui s'était fait capitaine de cette coquille de noix, a failli périr dans cette braverie avec deux mousses qu'il battait à grands coups de rame, parce qu'il ne parlait pas leur langue, et qu'il ne savait comment leur faire comprendre qu'ils ne devaient pas avoir peur. Ah ! mon Dieu !... c'est ça qui était fier, de naviguer par un temps pareil, car tant plus on a des *riottes* (1) avec le vent de la mer, tant plus c'est glorieux, et tant plus....

— Taisez-vous, Sauret, vous n'êtes qu'un sot, dit mademoiselle Bart : allez chercher de la lumière, au lieu d'encourager ce pauvre enfant à de pareilles sottises, et vous, mon ami, ne grondez-vous pas votre fils de s'exposer ainsi, et d'être toujours sur le port, ou à monter aux mâts des vaisseaux, au lieu d'aller à l'école des pères Minimes !... Enfin, mon ami, bien que vous ayez ordonné à Sauret de lui apprendre à lire, Jean connaît à peine ses lettres, et nos autres enfans lisent presque couramment.

— C'est vrai, femme, mais mon petit Jean sait lire dans le grément d'un vaisseau, et il pourrait te nommer les mats, voiles et manœuvres d'un navire depuis l'*arbre* (2) jusqu'au boursset, et depuis le grand *pacfi* jusqu'au bâton d'enseigne... Après tout, femme, je ne veux pas en faire un clerc non plus....

— Mais votre fils se fera tuer ou noyer, Seigneur Dieu... si vous l'encouragez ainsi, dit Catherine Bart les larmes aux yeux...

— Oui, oui, tu as raison, dit le corsaire, en prenant un air d'apparente sévérité, oui, tu as raison, et Jean a tort ; il ne faut ni aller en mer, ni battre les Anglais, entendez-vous bien, mon fils.

— Et moi, ma mère, je vous dis que je battraï John comme un chien, toutes fois que je le rencontrerai, parce qu'il a dit joyeusement quand mon père a été blessé : *Huzza, le Français* (3) *a reçu son poivre*. — Aussi moi je lui donnerai, à mon tour, poivre, sel et autres saupiquets (4), pour voir quel goût il y trouvera, et puis d'ailleurs, *Sauret* dit que chaque

(1) *Riotte*, vieux mot : querelle, dispute.

(2) L'*arbre*, le grand mât. — Le *boursset*, grand mât de lune ; — le grand *pacfi*, la grande voile.

(3) Les Bart sont originaires de Dieppe.

(4) Saupiquets (vieux mot), épices.

lardon que je donne à Jean Brish ôte une souffrance à mon père.

— Vous l'entendez ! mon ami... c'est Sauret qui excite ainsi ce pauvre enfant.

— Pour cela, non, ma mère, car si j'ai battu John Brish, c'est de moi-même, s'il vous plaît, et c'est de moi-même que je le battrai encore...

— Allons, Jean, dit le corsaire d'un air fort sérieux, ne répondez pas ainsi à votre mère, ou je vous punirai et ne vous raconterai plus les histoires du vieux Jacobsen, le *Renard de la mer*, comme nous l'appelions autrefois, du temps qu'il était capitaine de mon père Antoine Bart, de ton grand-père, mon petit Jean....

— Oh ! contez, contez, mon père, s'écria Jean tout joyeux, en s'asseyant aux pieds de maître Cornille.

— Vous allez vous fatiguer de nouveau, mon ami, dit Catherine ; songez donc que le physicien a surtout recommandé de peu parler.

— Bon... n'aie pas de crainte... je parlerai doucement... et puis ne faut-il pas que mon fils sache au moins que son grand-père n'est pas mort sans gloire, et comment il a succombé vaillamment sous le canon de l'Anglais ?

— Mon grand-père est mort blessé par l'Anglais ? s'écria Jean Bart en sentant sa colère se raviver contre John Brish.

— Oui, mon petit héros, c'est en combattant l'Anglais que ton grand-père est mort.

— Ah ! pour cette fois, fourche de John Brish... merci de moi... s'il ne reste pas meurtri de cette dernière ratelée ! — s'écria Sauret qui venait d'entrer avec une lampe de cuivre à trois becs.

Mais un regard sévère de mademoiselle Bart l'arrêta court. Aussi, mettant sa lampe sur un des bahuts, il resta muet et confus.

— Allons, pardonne-lui, Catherine, c'est un vieux et fidèle serviteur qui aime notre petit Jean à sa manière, dit Cornille ; — et sur un signe de Catherine, il ajouta : — Ma femme te pardonne. Allons, va chercher ton chantier et ta galère, mets-toi là, et viens écouter aussi, car tu aimes autant ces récits que mon petit Jean lui-même.

Sauret sortit tout joyeux et revint bientôt avec sa galère et ses outils, puis il s'assit par terre, aux pieds de maître Cornille.

A ce moment, le canon, qui avait cessé, se fit entendre de nouveau.

— Le canon? — C'est le canon, s'écria Jean en bondissant sur son escabeau.

— Oui, le feu recommence, dit Cornille.

Catherine se signa, et prit sa quenouille.

— Et sur ma foi, mon petit Jean, toute cette artillerie accompagnera dignement le récit des faits d'armes de ton grand-père et du *Renard de la mer*, car c'est à ce bruit qu'ils ont conquis leur glorieuse renommée, — dit maître Cornille avec enthousiasme.

Et en vérité, il y avait quelque chose de grand et d'héroïque dans cette scène; car c'était beau de voir cet intrépide marin, presque mourant de ses blessures, au milieu des dangers d'un siège, raconter à son fils, au bruit sourd et prolongé du canon, la fin glorieuse de son père...

— Ce Michel Jacobsen, mon enfant, dit maître Cornille Bart, était surnommé le *Renard de la mer*, parce que pas un, mieux que lui, ne savait ruser et louvoyer pour atteindre sa proie, pour échapper à son ennemi. Jacobsen était le frère d'armes, *matelot* de ton grand-père: car ils s'étaient juré et prouvé l'un à l'autre une amitié entière, une de ces fortes amitiés du vieux temps... point parleuse, mais tout agissante, comme tu vas le voir bientôt. Quant à Jacobsen, le *Renard de la mer*, tu as souvent regardé son portrait chez M. l'échevin Mullewaert, tel qu'il fut peint par ce fameux peintre de Cologne, qui passa ici il y a bien long-temps, comme ambassadeur du roi catholique auprès de sa majesté d'outre-mer (1); — et par mon patron! mon enfant, jamais tu ne verras train plus royal et plus magni-

(1) Le roi d'Espagne, Philippe IV, connaissant l'amitié et les relations qui existaient entre Rubens et le duc de Buckingham, favori de Charles I^{er}, et voulant terminer les différends qui divisaient les deux couronnes d'Angleterre et d'Espagne, ordonna à la princesse Isabelle d'engager Rubens à venir à Madrid. Ce dernier s'y rendit en 1627. Philippe IV le reçut avec beaucoup de distinction, et en prit bientôt la plus haute opinion. Après dix-huit mois passés à la cour d'Espagne, le roi lui remit ses instructions et ses lettres de créance pour le roi d'Angleterre. Rubens arriva bientôt à Londres, et, passant par Dunkerque, il fut très gracieusement accueilli par Charles I^{er}, qui

fique que celui de ce seigneur peintre qui se nommait *Rubens*, outre ses gentilshommes et ses écuyers, outre ses pages et ses valets à livrée mi-partie rouge et brune tramée d'argent. — Il fallait voir quels fringans genets et étalons d'Espagne et de Mauritanie ! et comme ils étaient empanachés de plumes blanches et bouillonnés de rubans couleur de feu... et puis c'étaient des litières dorées et vermillonnées à porter une archiduchesse... que sais-je moi !... Eh bien ! mon enfant, ce peintre, ce seigneur, regarda comme une grâce sans égale de pouvoir peindre le vieux *Renard de la mer*, en l'honneur de son aventureuse intrépidité, — et pour ce... Rubens allait chaque jour chez Jacobsen, qui logeait dans un petit et modeste réduit tout proche du vieux Risban. — Et quand il eut fini ce portrait, comme monsieur l'échevin le voulait douer pour salaire d'une bourse, ou du moins d'une belle chaîne d'or d'ophir, le peintre répondit avec gentillesse : *Je suis assez doué, puisqu'on pourra dire que Rubens a pourtraité Jacobsen.*

— Oh ! je me souviens bien de ce portrait, s'écria Jean ; l'homme est brun et haut de visage, ses cheveux et ses moustaches sont noirs,.... il est armé d'un corselet d'acier, avec une écharpe rouge par-dessus ; de sa main droite, il tient son bâton de commandement, et l'autre main appuyée sur un beau casque resplendissant ; puis dans le fond ce sont des navires, bataille et flots remués par la tempête, comme ce jour où j'étais en haute mer en compagnie de ces deux petits mousses de Rotterdam, — ajouta Jean avec une exaltation qui fit sourire maître Cornille, et soupirer sa femme.

voulut être peint par lui. Pendant ces séances, Rubens exposa les différentes clauses de sa mission, et après deux mois de conférences, les bases du traité de paix furent arrêtées à la satisfaction des deux parties. Charles 1^{er}, pour lui témoigner son estime, le créa chevalier en plein parlement, et lui fit présent de l'épée d'or enrichie de diamans avec laquelle il l'avait reçu chevalier, et ajouta à ses armes un canton chargé d'un lion d'or. Ce fut pendant le cours de ces négociations que Rubens peignit les neuf plafonds de Withe-Hall, où il représenta les actions principales du règne de Jacques 1^{er}, depuis son avènement au trône d'Angleterre ; il fit en outre ce magnifique portrait du roi Charles sous la figure de saint George à cheval. — La femme que le saint délivre du dragon était le portrait de la reine.

— Et révérence parler, dit Sauret, qui, usant du privilège que lui donnaient ses anciens services, hasardait quelquefois une observation ou un commentaire,— révérence parler, m'est avis que ce seigneur peintre a bravement choisi le moment de la physionomie de la mer, en la représentant furieuse et grondante; car qui *n'a vu cavale en rut et mer en rage, n'a vu que l'ombre au lieu du jour*, dit le Noël, et à propos de tempêtes, je me souviens, révérence parler, maître Cornille, qu'avant d'être sous votre patronage, nous étions une fois en une navigation lointaine et périlleuse, non loin des côtes du grand-duché de Moscovie, lorsqu'il nous survint tout à coup une si monstrueuse tourmente, que les poissons, élançés au dehors des ondes par l'énormité de cette furieuse tempête, passaient et repassaient dans les airs, ni plus ni moins que des oiseaux, à ce point que les plus terribles requins paraissaient si amoindris à l'œil, qu'on les prenait pour des alcyons voltigeant dans l'air, c'est-à-dire, je n'ose pas affirmer qu'on eût plutôt pris ces terribles requins pour des alcyons que pour des mouettes; car il faut être véridique..... mais enfin ils paraissaient si petits et étaient jetés si haut dehors les ondes, qu'alors...

— Qu'alors, — dit Cornille Bart, qui s'amusait quelquefois des insignes mensonges de Sauret,— qu'alors la balle d'un mousquet eût mieux valu que les pointes d'une foëne (1) pour mettre à mal un de ces terribles requins, n'est-ce pas? véridique Sauret.

— Je vous jure, maître, par les saints du...

— Allons, allons, fi! ne perdez pas ainsi votre ame, et tenez vous coi, au lieu de venir me soutenir effrontément vos menteries, bonnes à ébahir les nourrices et les enfans.

Sauret rougit, baissa la tête, se remit à polir l'éperon de sa galère, et ne dit plus mot.

— Mon ami, dit Catherine à son mari, il me semble que vous vous fatiguez en parlant. Seigneur Dieu! couchez-vous; le

(1) *Foëne*. Instrument de pêche, qui a la forme d'un râteau à six ou sept dents ou longues pointes acérées, et tranchantes et triangulaires.—On y adapte un long manche de bois, au haut duquel est un morceau de plomb, et au bas, une corde. On s'en sert dans les vaisseaux pour harponner les gros poissons, tels que bonites, dorades, etc.

phisien a dit que, tant que cette balle de mousquet ne serait pas extraite, le moindre effort pouvait vous coûter la vie.

—Aimez-vous donc mieux, ma femme, dit maître Cornille, que je pense à mes douleurs et que je m'y appesantisse, au lieu de les oublier en parlant de guerre, à cet enfant, qui, s'il plaît à Dieu, soutiendra l'honneur de notre nom obscur, mais sans tache, et le fera peut-être un jour noble et seigneurial.

Mademoiselle Bart se tut, soupira, se remit à sa quenouille, et maître Cornille continua :

— Pour en revenir au *Renard de la mer* et à ton grand-père, mon petit Jean, voici ce qui arriva, il y a de cela longues années :

— C'était pendant la guerre avec l'Anglais qui bloquait le port; nous étions heureusement rentrés de course avec mon père depuis trois jours, et notre brigantin, appelé *l'Arondelle de mer*, était mouillé dans le hâvre, l'équipage à bord et toujours prêt à saillir dehors (1). Or donc, un soir d'hiver, que le vent d'aval soufflait de bise et faisait rage, nous étions ici dans cette même salle, bien chaudement près d'un bon feu, fumant du tabac de Rotterdam et buvant de l'ale d'Angleterre avec ton grand-père et un de ses amis, maître *Vandervelde* le corsaire (celui-là même que sa majesté catholique fit chevalier de Saint-Jacques pour le rémunérer de douze vaisseaux de guerre bien armés et bien équipés que le corsaire avait donnés au roi en pur don et par munificence); nous devisions donc paisiblement de guerre et de course au coin de cette cheminée, lorsque tout à coup la porte s'ouvre, cette portière que tu vois là se lève; et devine qui entra dans chambre? Le *Renard de la mer*, enveloppé d'un grand manteau tout ruisselant, car au-dehors l'eau du ciel tombait à torrent. Sous ce manteau, le Renard était armé en guerre. — Antoine, — dit-il à mon père en le regardant en face, — j'ai besoin de toi, de ton fils, de ton équipage et de ton brigantin. — Quand cela? dit mon père. — A l'heure même et pour aller en haute mer, — répondit le Renard. Alors mon père s'excusa auprès de son hôte Vandervelde, le fit reconduire par notre valet, et dit au Renard: — Pendant que moi et mon fils allons nous armer pour te suivre, fume une pipe, bois un pot de bière et sèche toi. — Voilà,

(1) Mettre à la mer.

mon fils, comme on se devait l'amitié entre matelots dans ces temps-là; car le Renard de la mer aurait fait pour mon père ce que mon père faisait là pour lui, sans lui demander ni compte ni raison.

Enfin le Renard jeta son manteau sur un chenêt, et approcha du feu ses grosses bottes de pêcheur qui lui allaient à la ceinture. Je crois le voir encore..... il avait avec cela une vieille jacquette de buffle et un corselet de mailles d'acier tout rouillé. Il prit donc une pipe et se mit à fumer, pendant que mon père et moi nous allions nous armer là-haut. Nous nous armons, et en descendant nous trouvons le Renard tout pensif, regardant le feu, et si avant dans ses réflexions, que sa pipe était éteinte, et qu'il ne nous entendit pas venir. — Eh bien! Michel, dit joyeusement mon père en argot de marinier, et touchant le Renard sur l'épaule, eh bien! Michel, ne lâchons-nous donc pas à cette heure le canon de partance vers la haute mer?... — Le Renard tressaillit et répondit tout ému: — Oui, oui, partons. — Mais s'arrêtant tout à coup, il dit gravement à mon père: — Réponds-moi, Antoine, où en es-tu avec ton ame?... Pourrais-tu sans crainte paraître devant Dieu, et cela tout-à-l'heure? — Mon père vit aussitôt qu'il s'agissait pour nous d'une entreprise bien dangereuse et bien téméraire. Aussi répondit-il au Renard: Puisque cela est ainsi, Michel, comme l'huis de la chapelle de la paroisse reste ouvert la nuit, nous irons prier avant de saillir dehors, en demandant pardon à Dieu de ne pouvoir faire plus, et d'être privés de recevoir les derniers sacremens faute de prêtre. — Alors nous sortons bien encapés, car la bise était terrible, et la pluie nous piquant au visage, cuisante comme grêle, nous allons tous trois faire nos dévotions à la chapelle de la paroisse; nous y suspendons à chacun une *ex-voto*, et nous étions au hâvre (1) sur les onze heures. Là nous trouvons le brigantin et l'équipage à bord, depuis le pilote jusqu'au dernier gourmette, comme c'était toujours l'ordre de mon père sur *l'Arondelle de mer*, et l'ordre était toujours sagement tenu et exécuté à bord, car on y avait, pour châtier les fautifs, des fouets et des lanières aussi longues et aussi serrées qu'à bord de n'importe quelle ramberge de guerre, fût-ce même une amirale!... Donc, le bosseman leva l'ancre.

(1) *Hâvre* signifie généralement *port et rade*.

Le Renard avait un ordre du connétable de l'amirauté pour faire ouvrir la chaîne ; à minuit nous étions dans le canal, et bientôt en haute mer. Le vent était d'aval, et le Renard, à qui mon père avait remis le commandement de son brigantin, ordonna au pilote de louvoyer afin de faire route dans l'ouest, et dit d'éteindre tous les feux. La nuit était toujours bien pluvieuse et bien sombre, et quelquefois entre deux vagues noires on voyait au loin, au loin, les fanaux des vaisseaux croiseurs, qui pointillaient çà et là comme de petites étoiles, car ils n'osaient s'approcher de la côte. Notre pilote, qui était un hauturier de Flessingue, avait l'air de percer la nuit de ses yeux, et commandait au timonier par le moyen d'un langage de sifflets qu'ils échangeaient et comprenaient entre eux. Alors le Renard fit apporter sur le pont des hassegayes (1), des coutelas, des espontons, des haches d'armes, et dit à chacun de s'armer, afin d'être prêt au point du jour pour n'importe quelle chance.

Ce fut alors que mon pauvre père, étant allé entre les deux ponts surveiller la distribution des armes, eut une bien étrange vision. Mon enfant, figure-toi donc que lorsqu'il fut presque au fond de la cale du brigantin, il lui parut que les flancs du navire devenaient transparens, et qu'au travers il voyait la mer en furie, et comme éclairée d'une sorte de lueur verdâtre... et dans cette mer il crut voir des personnages pâles... pâles comme cadavres, qui passaient et repassaient le long des flancs du navire en faisant signe à mon père devenir à eux, en l'appelant... *Antoine... Antoine!!!* mais hélas... disant cela d'une voix qui n'était pas de ce monde (2).

— Seigneur Dieu, voilà qui est horrible, s'écria Catherine en mettant la main sur ses yeux...

— Mais les ennemis, les Anglais... les Anglais... les a-t-on battus? demanda le petit Bart avec impatience...

— Tout-à-l'heure, Jean, tu le sauras; mais, pour en revenir à ton grand-père, après cette vision, il se signa, et vit là une manifestation de Dieu qui allait peut-être le rappeler à lui. Aussi se mit-il à prier dévotement; après quoi il remonta sur le pont, et trouva le brigantin qui louvoyait toujours.

(1) Demi-piques d'abordage.

(2) Navigation de Jean Struys. — Amsterdam, 1528.

— Mais où alliez-vous donc ainsi, mon père ? demanda Jean Bart.

— A cette heure, Dieu et le *Renard de la mer* le savaient seuls, mon enfant, car le Renard ne l'ayant pas dit à mon père, mon père ne pouvait ni ne devait lui demander : *Où nous conduis-tu ?*... Nous naviguâmes de la sorte toute la nuit sous très petites voiles, à cause de la bourasque; en louvoyant ainsi, nous avions fait bien peu de chemin au point du jour. Le *Renard de la mer* se tenait sur le château-d'arrière, et allait et venait impatiemment, frappant le pont avec ses grosses bottes de pêcheur, et badinant avec une hassegaye à la main, comme il aurait pu faire d'une houssine, tandis que mon père et moi nous étions près de lui, et attendions ses ordres. Quand le jour fut haut, et il ne l'était guère par cette brume pluvieuse et grise, le *Renard de la mer* ordonna de hisser notre grande enseigne de poupe, et fit dire au maître d'artillerie d'envoyer un coup du coursier (1) de l'avant sans balle. Moi et mon père nous ne disions rien, quoique bien étrangement étonnés, car cette artillerie pouvait attirer à nous les croiseurs. Enfin, après une demi-heure, un garçon qui était en guette au haut du grand mât de boursset (2), cria : Je vois deux grosses ramberges (3) et une autre plus petite. Croirais-tu, Jean, que cela, qui aurait dû faire pâlir le *Renard de la mer*, le fit rougir de fierté, et qu'alors, fichant sa hassegaye dans le pont, il s'écria : Enfin, les voici... les voici, aussi joyeusement que s'il eût tenu un des galions du roi d'Espagne ? Alors seulement il apprit à mon père qu'il avait l'ordre d'attirer les croiseurs hors des environs du port, afin de donner la passe et entrée libres à un formidable convoi qui arrivait du nord, et que les intelligences de la côte avaient signalé dès la veille. Le vaisseau du *Renard de la mer* étant en radoub, voilà pourquoi il avait demandé le nôtre. — Maintenant, Antoine, dit le Renard à mon père, il faut nous acharner à ces trois Anglais sans trêve ni répit, nous battre comme de vrais démons, et pour cela mettre à nos gens le feu sous le ventre. — Mon père ayant répondu pour lui et

(1) Espèce de coulevrine, ou pièce de chasse de fonte.

(2) Grand mât de hune.

(3) Gros vaisseau de guerre.

pour moi qu'il savait bien que nous devions mourir pour le service de Dieu et du roi, le Renard harangua l'équipage à sa mode. Or, telle était, mon petit Jean, la confiance aveugle qu'inspirait le brave Jacobsen, que nos matelots jurèrent avec des blasphèmes (que nous ne pûmes empêcher) que l'ennemi n'aurait d'eux *ni os ni chair vive*. Là-dessus le Renard, qui connaissait la chanson des gens de mer, fit apporter sur le pont un tonnelet d'eau-de-vie. Chacun but à la santé du roi, et les gens de l'artillerie se barbouillèrent la face avec force poudre détrempée de cette liqueur, ce qui leur donnait une physionomie terrible et les exaltait encore. Après quoi M. l'aumônier, qui était du séminaire de Bergues, et qui, contre notre espoir, nous avait rejoints au moment de partir, dit la messe, qu'on entendit pieusement. Moi, mon père, et quelques autres communièrent, et chacun se prépara au combat.

— Mais les ramberges.... les Anglais.... demanda Jean avec impatience.

— Les ramberges arrivaient toujours sur nous, leurs voiles déployées; aussi le Renard dit au pilote de faire servir et de virer de bord sur le plus proche des ennemis: c'était une pinasse moins forte que notre brigantin. Nous lui donnons deux bordées dans la quille, et elle coule. Alors les deux grosses frégates qui la suivaient font sur *l'Arondelle de mer* un feu si formidable, que notre pauvre *Arondelle* en est dégrée, et que la moitié du monde y reste tué ou blessé. Mais aussi, mon fils, quelle gloire!... quelle défense!... Seuls contre trois vaisseaux, seuls, nous en avons détruit un, et les deux autres nous approchaient à peine, tant nous combattions avec rage et furie aux cris de vive le roi... Nous étions comme ivres, nous appelions les Anglais à grandes clameurs, et, brandissant nos hassegayes, nous leur disions: *Abordez, abordez donc!* Maître Cornille dit ces derniers mots en se levant à demi, avec une exaltation qui colora son visage pâle, et fit trembler sa voix un peu altérée depuis la moitié du récit.

— Seigneur Dieu! Seigneur Dieu!... s'écria Catherine, ... mon ami, vous vous tuez...

— Laissez-moi, ma femme, laissez-moi, reprit sévèrement maître Cornille, soumis tout entier à l'irrésistible influence de ce glorieux souvenir, et continuant son récit avec une émotion croissante.

— Les Anglais ainsi bravés nous abordent de chaque côté du brigantin, et c'est une sanglante et terrible mêlée.... Hache en main, coutelas au poing, on se mesure homme à homme. — Mais les deux frégates pouvaient remplacer à chaque minute ceux que nous tuions, et nous, qui ne pouvions pas faire cela, nous ne demeurions plus qu'un tout petit nombre, et encore blessés. Le Renard avait reçu, lui, une arquebusade dans le corps, mon père trois coups de pique; notre pont se comblait de morts et d'agonisants. Alors le Renard ne voyant presque plus d'hommes bons pour combattre, voyant la poupe du brigantin toute brisée à coups de canon, et qui déjà proche de l'eau coulait, cria à mon père: — Antoine, le feu aux poudres! le feu aux poudres! grâce de Dieu! Ces excommuniés ne nous auront pas vifs.

— Oh! que cela est brave... que cela est brave! s'écria Jean avec enthousiasme, sans remarquer la pâleur extraordinaire de maître Cornille, qui appuyait sa main sur sa poitrine, et qui ne peut dissimuler aux yeux de Catherine une légère écume sanglante qui lui vint aux lèvres.

Pourtant Cornille Bart continua son récit, en s'interrompant çà et là par de légères pauses, car il souffrait beaucoup.

— Je vois encore le Renard, ne pouvant déjà plus manier sa hache, et il s'était cramponné de tout son poids après le capitaine anglais, pour lui faire partager son sort et l'engloutir aussi; plus de cent Anglais étaient sur notre pont; le Renard criait toujours à mon père: *Aux poudres... aux poudres!...* Mais mon père faisait le plus vite qu'il pouvait, arrêté, je crois bien, par les morts qui obstruaient le magasin de l'artillerie; enfin il y vint à bien, car tout à coup, moi qui, déjà blessé, étais occupé près du château d'arrière à me défendre contre deux habits rouges armés de hallebardes, je sens comme une épouvantable secousse, et je perds tout sentiment. La fraîcheur de l'eau où j'étais tombé me fit revenir à moi, et je me trouvai machinalement attaché à un débris. Alors je vis des Anglais qui, dans des bateaux, allaient çà et là, recueillant les naufragés; je fus reçu à bord de l'une de leurs chaloupes.... je demandai mon père, il était mort... le Renard de la mer, il était mort... De notre équipage il restait deux hommes; de notre brigantin, quelques planches... Mais aussi des deux frégates

anglaises il n'en restait plus qu'une presque désemparée, car l'autre avait coulé par l'explosion de notre brigantin. Pendant ce temps, le convoi entrait à Dunkerque, et j'allai prisonnier en Angleterre avec les deux matelots qu'on avait sauvés.--- Voilà, mon fils, quel a été ton grand-père... voilà quel j'ai été... imite-nous...et...

Mais ce récit animé ayant épuisé les forces de Cornille Bart, il retomba sur son fauteuil, pâle et presque sans mouvement.

— Sainte Vierge !... sainte Vierge !... il trépassé... s'écria Catherine.

— Mon père... aussi mon père.... dit l'enfant, les Anglais auront tout tué....

— Sauret, Jeanne, Christian, au secours ! s'écria mademoiselle Bart, en frappant à coups redoublés sur une espèce de cloche avec un marteau....

A ce bruit, un valet et une servante accoururent. — Courez chez le physicien, Christian, et vous, Jeanne, chez M. le curé de Saint-Omer.... courez, pour l'amour du ciel.... courez.... maître Cornille trépassé....

— Oh ! les Anglais !.. s'écria Jean Bart avec une expression qu'il est impossible de rendre.

Le 17 du même mois, après la bataille des Dunes, Dunkerque se rendit au roi de France qui en prit possession un jour, et le remit ensuite à Cromwell, ainsi que le portait le traité d'alliance avec l'Angleterre.

EUGÈNE SUE.

(*Extrait de la Revue des Deux Mondes.*)

FRAGMENT. (*)

.... Le catholicisme languit ,et tend à s'éteindre en Europe : les peuples s'endétachent ; les rois, ou l'attaquent d'une manière ouverte , ou le minent sourdement. Quel moyen de le ranimer , de lui rendre la vigueur que de jour en jour il semble perdre ? Tel était le problème à résoudre , et il offrait deux solutions. Plein de foi dans les vérités qui constituent fondamentalement le christianisme , dans sa puissance morale , dans l'harmonie de son esprit intime avec les instincts les plus élevés de l'humanité , on pouvait , brisant les liens qui asservissent l'église à l'état , l'affranchir de la dépendance qui entrave son action , l'associer au mouvement social qui prépare au monde des destinées nouvelles , à la liberté pour l'unir à l'ordre et redresser ses écarts , à la science pour la concilier , par une discussion sans entraves , avec le dogme éternel , au peuple pour verser sur ses immenses misères les flots intarissables de la charité

(*) En tête d'un recueil d'articles publiés dans *l'Avenir* et ailleurs , qui doit prochainement paraître chez le libraire Daublé , M. de La Mennais vient d'écrire une introduction étendue qui reprend et développe avec un nouveau nerf ses idées politiques et religieuses sur la société. Retiré dans sa solitude de la Chesnaye , où il édifie le monument philosophique dont beaucoup de parties sont déjà entièrement achevées , il s'est interrompu un moment pour écrire cette préface éloquente , où se retrouvent , comme en tout , sa décisive netteté de plume et cette jeunesse de cœur , presque croissante avec les années qui est le propre de certaines natures rares. Nous sommes assez heureux pour en donner par avance ce fragment à nos lecteurs

divine. On pouvait, en un mot, s'élevant au-dessus de tous les intérêts terrestres, embrasser la croix nue, la croix du charpentier né pauvre et mort pauvre, la croix de celui qui, ne vivant que de son amour pour ses frères, leur apprit à se dévouer les uns pour les autres; la croix de Jésus, fils de Dieu et fils de l'homme, et la planter à l'entrée des voies où le genre humain s'avance. On le pouvait, nous le crûmes du moins. On pouvait aussi resserrer l'ancienne alliance avec les pouvoirs absolus, leur prêter secours contre les peuples et contre la liberté, afin d'obtenir d'eux une tolérance telle qu'elle, souder l'autel au trône, s'appuyer sur la force, tourner la croix vers le passé, la confier à la protection des protocoles diplomatiques, la confier à la garde des soldats chargés de contenir, la baïonnette sur la poitrine, les nations frémissantes. Rome a choisi ce dernier parti, elle en avait le droit; et s'il est en nous une conviction profonde, c'est que, selon des vues au-dessus des siennes mêmes, elle a été déterminée à ce choix par la Providence.

En politique, l'*Avenir* combattait tous les despotismes, quels qu'ils fussent; car peu importe que la tyrannie soit exercée par un ou plusieurs, qu'elle s'appelle roi, czar, empereur, ou comité de salut public; il la repoussait également sous tous les noms et sous toutes les formes. Il réclamait les conséquences de la souveraineté nationale, une liberté égale pour tous, entière pour tous, et qui fut conquise en juillet et perdue le 7 août. Ennemi de l'anarchie qui, après avoir rompu les liens sociaux, engendre la dictature, il voulait l'ordre: mais nul ordre sans justice, nulle justice sans égalité, et c'est pourquoi il demandait que les Français, égaux devant la loi civile, le fussent aussi devant la loi politique; il voulait que l'homme, pleinement affranchi dans sa pensée, sa conscience, le fût encore dans sa personne, sa propriété, son industrie, son travail: qu'un vaste système d'élections, coordonnant toutes les parties de l'organisation politique, administrative, judiciaire, les ramenât de proche en proche à un centre dont l'unité représentât celle de la nation même, et la préservât des déchiremens que tôt ou tard amènerait le fédéralisme. Libre au-dedans, forte au-dehors, la France, gouvernée par elle-même, aurait pu porter une réforme sérieuse dans ses finances trop long-temps

exploitées par d'avidés intrigans , détruire progressivement les monopoles qui écrasent , dans l'intérêt de quelques privilégiés , son agriculture et son commerce , alléger l'impôt , l'associer sur de meilleures bases , et le répartir plus équitablement. C'est alors qu'on se serait occupé avec fruit de l'amélioration du sort du peuple , car la loi , cessant d'être l'expression des intérêts de quelques-uns , n'aurait plus étouffé , de sa dure et impérieuse voix , ce que l'humanité dit au cœur de quiconque possède une ame d'homme.

Nos idées , nos vœux de ce temps-là sont encore nos idées , nos vœux d'aujourd'hui. La réflexion ne les a modifiés qu'en un seul point. Plutôt afin de rapprocher des opinions sincères que par une réelle persuasion , nous nous montrâmes indifférens sur la grande question de l'hérédité du pouvoir , pourvu que ce pouvoir couronnât un ensemble d'institutions vraiment libres. Nous déclarâmes enfin la monarchie compatible avec la république. Que cette pensée fût , à l'époque où nous l'énoncions , et qu'elle ait continué d'être celle de plusieurs , on ne s'en étonne pas moins que des esprits sensés aient pu l'admettre un seul moment. Dans une société libre , le pouvoir , simple exécuteur de la volonté nationale , ne commande pas , il obéit ; or , qu'est-ce qu'un droit héréditaire d'obéissance ? Dans une société libre , le pouvoir répond de ses actes au peuple qui l'a délégué , sans quoi la liberté , pouvant être impunément violée à tous les instans , ne serait qu'une fiction dérisoire , un vain nom : or , si le pouvoir est responsable , si le peuple qui le donne peut aussi l'ôter , comment est-il héréditaire ? Et s'il est réellement héréditaire ou inadmissible , excepté par suite d'une révolution que jamais la loi ne prévoit ni ne doit prévoir , comment serait-il responsable , comment le peuple qui l'a donné pourrait-il l'ôter , en cas d'abus ? Mais ce cas , dit-on , n'arrivera point , ou n'arrivera que rarement. C'est bien connaître la nature humaine ! Dites que nécessairement il arrivera toujours. Les intérêts de l'état sont-ils les intérêts de celui qui le gouverne ? Les intérêts de sa famille sont-ils les intérêts de toutes les autres familles ? Il tendra sans cesse à augmenter ses richesses , sa puissance , ne fût-ce que pour se défendre si on l'attaque , pour se maintenir s'il advenait qu'on essayât de le renverser. Vous le faites fort , vous le faites inviolable , et vous vous figurez que perpétuel-

lement il n'usera de sa force que pour votre avantage et non pour le sien ! Est-ce parce qu'il pourra tout sans avoir rien à craindre, qu'il ne voudra jamais que ce qui est juste et bien ? Est-ce parce qu'il aura plus de moyens que personne de satisfaire son ambition, qu'il sera dépourvu d'ambition ? Voilà ce que vous vous promettez, non d'un seul homme, mais de ses descendans, de génération en génération, pendant une durée indéfinie. Vous fondez la paix, la sécurité, la liberté publique sur l'espérance d'un prodige inoui, d'un miracle permanent. Il y a de quoi être tranquille. On peut choisir, mais point d'illusions, elles n'enfantent que des maux et des regrets stériles. Vous plaît-il de dépendre d'un maître ? à la bonne heure ; établissez que le pouvoir parmi vous se transmettra héréditairement. Tenez-vous, au contraire, à la liberté ? gardez-vous d'engager l'avenir ; retenez soigneusement et votre droit et l'usage de votre droit ; ayez un mandataire éligible et responsable.

Mais ce que vous proposez, c'est la république. Eh ! certainement, la république : croyez vous donc qu'aucun autre genre de gouvernement soit aujourd'hui possible en France, y puisse être autre chose, pendant sa pénible et courte existence, qu'une guerre civile organisée par la loi ? Voyez plutôt. Le développement de l'intelligence, de la notion du droit, du sentiment du juste, la division des propriétés, la diffusion des connaissances, ont produit un immense besoin d'égalité ; et l'égalité réalisée, qu'est-ce, sinon la liberté politique et civile ? Est-ce avec ces deux élémens désormais impérissables que vous construirez une monarchie ? Écoutez cependant. La république qui monte peu à peu sur l'horizon, la république devenue nécessaire et qui subsistera, ce ne sera point le règne d'une fraction du peuple imposant à la société ses opinions pour règle, ses volontés pour loi. Supposé qu'elle vint à sortir du désordre présent, celle-ci ne serait, n'en doutez pas, qu'une catastrophe passagère. Rien de ce qui ne reposera pas sur les bases éternelles de l'ordre, sur le respect des droits d'autrui, des propriétés, de la conscience, sur l'égalité, en un mot, et la liberté véritable, n'aura de durée. En de si graves circonstances, on ne doit pas puérilement reporter dans l'avenir la mémoire d'un passé qui ne peut renaître. On vous effraie, pourquoi ? Parce qu'on a bon marché des gens effrayés. Rejetez toutes ces in-

dignes craintes. Quand les vieux Romains s'approchaient des autels de la Peur, c'était pour la conjurer, ce n'était pas pour y chanter des hymnes en l'honneur de la tyrannie. Le mot de république, tel que la France l'entend, ne signifie que l'exclusion d'un pouvoir héréditaire, le gouvernement de la nation par la nation, et c'est là-dessus qu'on doit se décider. Entre cela et le pur despotisme, heureusement impossible, point de milieu stable, mais des déceptions fugitives, des troubles perpétuels, d'indicibles souffrances, des luttes acharnées, et chaque jour, à chaque heure, en perspective une révolution !

Vous avez, depuis quatre ans, une monarchie nouvelle, purgée, dit-on, des vices de celle qui l'a précédée. Supputez ce qu'elle vous coûte, regardez ce qu'elle a fait. Je laisse de côté les turpitudes, l'exploitation des places, les marchés honteux, les sales tripotages de bourse et de budget, les dilapidations, les corruptions publiques et secrètes. Considérez seulement les nécessités où a été conduit le principe dynastique pour sa propre conservation, ses actes au-dedans de la France, et sa politique au-dehors.

Neuf cents millions ajoutés au déficit, voilà d'abord votre gain à vous, peuple qui payez ! On vous a gracieusement ménagé ce placement de vos fonds, comme le plus avantageux de tous, selon la doctrine économique du ministère. Peut-être demanderez-vous pourquoi ces dépenses énormes ? Pour solder quatre cent mille soldats qu'exige la défense du trône. Faudrait-il quatre cent mille soldats pour défendre le peuple contre le peuple ? Il est vrai qu'alors vous n'auriez ni mitraillades, ni des drames tels que ceux de Lyon et de la rue Transnonain. On ne saurait où faire de l'ordre public.

Passons à ce qui touche la liberté. Celle de la presse, qu'en a-t-on fait ? Après l'avoir surchargée d'entraves fiscales, jugée dangereuse encore pour les intérêts dynastiques, on l'a ruinée par des amendes, et jetée pêle-mêle avec les brigands, les voleurs, les assassins, dans les bagnes et dans les cachots. Sur toutes choses, que le peuple ne lise point ! Où en serions-nous, si l'instruction arrivait jusqu'aux prolétaires, jusqu'à ces barbares qui menacent notre civilisation, qui sont tout près de penser qu'eux aussi sont hommes, qu'eux aussi ont une patrie, et des droits dans cette patrie, au moins celui d'y vivre ! Quelle arro-

gance ! Vite , la loi des crieurs publics , et , pour sûreté plus ample , celle contre les associations , puis celle du désarmement . Certes les ministres de la royauté citoyenne ont eu bien raison de dire qu'aucune nation en Europe n'était libre comme la nation française . On y est libre d'écrire sous l'œil du parquet , entre le receveur des domaines qui tend la main pour recevoir l'amende , et le guichetier qui avance la sienne pour tirer le verrou sur l'écrivain . On y est libre des'assembler pour s'entretenir avec ses amis , pourvu qu'on se résigne à continuer en prison l'entretien ; libre de se promener sur une place publique , pourvu qu'on n'ait pas la faiblesse de craindre le bâton des assommeurs patentés et pensionnés ; libre d'avoir chez soi des armes , pourvu qu'on ne tienne pas à les garder , si on les découvre et qu'on n'ait point de répugnance à rendre compte de cette fantaisie à M. le procureur du roi !

La Charte avait promis la liberté d'enseignement ; une loi de déception sur les écoles primaires en a plus que jamais concentré le monopole dans les mains de l'université . L'enseignement supérieur et intermédiaire est resté ce qu'il était , c'est à-dire dépendant de cette même université , qui , se réservant le privilège de vendre l'instruction , ne permet pas même que d'autres la distribuent gratuitement à ceux qui ne la sauraient payer . Un de nos plus illustres savans eut , avec quelques-uns de ses amis , la pensée d'adoucir la misère des pauvres ouvriers , en fécondant leur travail par la science , dont ils auraient mis les élémens à leur portée : œuvre admirable et digne de celui qui l'avait conçue ! Une autorisation et un local étaient nécessaires : Le ministre refuse l'un et l'autre , sur ce motif que jamais , dit-il , il ne consentirait à laisser acquérir à un homme qui honore la France , et que l'Europe admire , une influence quelconque sur le peuple . Des cours d'hygiène avaient été ouverts dans plusieurs quartiers de Paris , en faveur de la classe indigente ; le pouvoir se hâta de les fermer . Qu'importe que ces gens-là souffrent , qu'ils soient malades , qu'ils meurent ? C'est bien de cela vraiment qu'il s'agit , sous une monarchie qui a pris à tâche de tranquilliser l'Europe ! Imprudents , si ce n'est pis , qui vous occupez de la santé des prolétaires ! Et que feriez-vous d'eux après ? Ignorez-vous donc que déjà il n'y a que trop de cette canaille ? ses mains dures et calleuses nous ont fatigué le poignet .

Aura-t-on du moins plus respecté la liberté personnelle ?

Jamais à aucune époque tant d'odieuses illégalités, de violations de domicile, de brutalités de police, de vexations, de préventions, de hideuses vengeances exercées par la plus implacable de toutes les haines, celle qui a sa racine dans la lâcheté. On s'est fait gloire d'être impitoyable. La France, pleine d'horreur pour cette politique de bourreau, a demandé une amnistie. Qui l'a repoussée? Oui, quoi qu'en ait dit un ministre, il y a des proscrits parminous. Lorsque des Français sont par centaines arrachés à leurs familles, à leur état, à leur travail, entassés dans des prisons meurtrières pendant des mois, et des mois encore livrés au supplice du secret, aux tortures de la geôle, et qu'après ces longs mois de souffrance, on vient froidement leur dire : Nous y avons regardé de plus près, il n'y a pas lieu de vous accuser; et que là-dessus, ruinés dans leur industrie, ruinés dans leur santé, ils s'acheminent vers leur pauvre demeure, et n'y retrouvent ni leur lit qu'il a fallu vendre, ni leur femme que la misère et l'angoisse ont tuée, ni leurs enfans qui ont suivi leurs mères. Ceux-là, ceux-là, M. le ministre, ne sont point des prévenus, mais des proscrits, et sans la cour de cassation, qu'eussent été les citoyens qu'un gouvernement, violateur de la Charte, livrait à des conseils de guerre? Que sont, à présent même, les hommes qu'ont frappés des juridictions exceptionnelles? Il s'est rencontré des corps qui, se croyant offensés, se sont constitués à la fois accusateurs et juges. Merveilleuse justice!

Voilà pour l'intérieur. Quel a été au dehors le système politique de la monarchie héréditaire? Obtenir d'être admise, malgré son origine, parmi les légitimités européennes; éteindre les sympathies des seuls alliés qu'eût la France libre; se faire sergent de ville et mouchard pour veiller, sous les ordres de la Sainte-Alliance, au salut de l'absolutisme; humilier aux pieds des rois qui tremblaient devant elle, la nation que toutes les autres appellent grande: trafiquer de son honneur et de ses intérêts, sacrifiés sans hésitation à l'intérêt dynastique; préparer, en affaiblissant le ressort de sa puissance morale, le succès d'une troisième invasion peut-être, et tout cela, parce qu'il fallait affermir la monarchie, pourvoir à sa perpétuité! Est-ce de son habileté qu'on la louera? Elle a paru en effet cette habileté dans la question belge, après quatre années de négociations, aussi avancée que le premier jour; elle a paru en

Portugal, en Espagne, en Orient ; elle a paru à l'occasion de la dette américaine, bien qu'ici voilée de certains nuages que nous laissons à d'autres le soin de percer. Que si, aveuglés par des préventions, nous ne sommes pas justes envers elle, qu'elle parle elle-même, qu'elle raconte ses œuvres. Mais elle les a racontées, elle a parlé, et nous l'avons tous entendue. Le ministère est venu présenter à la tribune les titres glorieux du gouvernement à la reconnaissance nationale, exalter ses triomphes, étaler ses trophées. A-t-il dit, comme l'aurait pu faire un ministre de Charles X : « Le roi a délivré l'Europe des pirates africains, en vengeant la justice et en servant l'humanité, il a doté la France d'une colonie magnifique ; en un mot, il a pris Alger ? » Est-ce là ce qu'a dit à la chambre le ministre de Louis-Philippe ? Non, pas tout-à-fait, il a dit : « Le roi a pris sa nièce. »

Plusieurs causes ont favorisé le succès passager du système dont la France subit l'inexprimable honte. Partagée en divers partis, elle n'a pas opposé à l'oppression une résistance compacte. Après quelques vaines tentatives d'action, les hommes de la légitimité et du droit divin, peu d'accord entre eux, sont rentrés dans une inertie politique complète ; débarrassé de ceux-ci, qui ne forment d'ailleurs en France qu'une assez faible minorité, le pouvoir n'a rien négligé pour diviser les autres. Il s'est rattaché la haute bourgeoisie, l'aristocratie d'argent, par le monopole industriel, la bourgeoisie moyenne par le monopole électoral, la petite bourgeoisie par la crainte de l'émeute. Après avoir ainsi muselé la bourgeoisie, et l'avoir séparée du peuple, qu'il lui représente comme son ennemi naturel, irréconciliable, il a pu travailler, sans risque immédiat, à commencer le servage de celui-ci, détruire l'une après l'autre, avec l'appareil des formes légales, ses libertés conquises en juillet, identifiant les libertés avec la république, et la république avec l'anarchie.

Mais ces déceptions ne peuvent avoir qu'un temps. Déjà chacun s'éclaire et sur les choses en général et sur sa position particulière. Le vieux légitimisme se dissout. Il s'en forme un nouveau qui, dominé par l'esprit du siècle, prend son point d'appui dans la liberté. Il ne lui reste plus qu'à comprendre l'incompatibilité radicale de cette liberté qu'il veut sincèrement, avec les principes qu'il soutient encore. Cela viendra, et plus

tôt qu'on ne pense, car la logique est irrésistible, et l'on ne dispose pas de ses propres convictions à sa fantaisie.

Les frayeurs communes qui jusqu'à présent ont fait le lien des trois classes de la bourgeoisie, se dissipent peu à peu, et ce qu'elles unissaient, l'intérêt le divise. Déjà la moyenne bourgeoisie demande compte à la haute de son monopole industriel, comme la petite bourgeoisie demande compte à la moyenne de son monopole électoral, en même temps que le peuple pèse cette grande question : pourquoi un monopole quelconque ? pourquoi des privilèges ? pourquoi tous les Français, égaux devant la loi, ne participeraient-ils pas tous également à l'exercice de la souveraineté nationale ? Nous ne vous contestons pas votre droit, à vous qui maintenant avez part à la puissance politique ; nous voulons, au contraire, que vous en jouissiez pleinement ; mais nous voulons en jouir comme vous, parce qu'il nous appartient comme à vous, et qu'il n'existerait pour personne, si quelques-uns pouvaient en dépouiller les autres à leur gré.

Le sentiment de la justice, inhérent au cœur de chaque homme, prête à ce langage une force invincible. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il produira donc son effet. Ce qui trouble encore quelques esprits, ce sont les inquiétudes qu'ont fait naître certaines maximes violentes qui n'enfanteraient, au lieu de la liberté voulue de tous, qu'une tyrannie exécrationnelle. Il est possible que des têtes désordonnées, des âmes sombres, aient rêvé, dans leur délire, une semblable tyrannie. Il est possible aussi que les despotismes européens aient évoqué ce fantôme sanglant pour contenir les peuples par une terreur plus vive que le désir même de secouer l'odieux joug dont ils les écrasent. Mais l'opinion publique s'est soulevée avec une horreur si unanime contre toute théorie qui porterait atteinte, soit à la sûreté personnelle, soit au droit de propriété, soit à une liberté quelconque, qu'il n'est personne en France aujourd'hui qui croie à la possibilité du régime atroce dont on a tâché de lui faire peur.

Je me trompe, ce régime est possible ; qui de nous l'ignore ? Il est possible, car il existe en Pologne, en Allemagne, en Italie ; il est possible mais là seulement où règne l'absolutisme, et là où il s'efforce de régner. A quoi partout aspirent les peuples, si ce n'est à s'en affranchir ? Pourquoi combattent-ils, sinon pour leur vie, leurs biens, leur liberté d'homme ? Ils se sont fati-

crime, du 93 des rois. Contemplez l'Europe : qui aujourd'hui emprisonne en masse, qui torture, qui confisque, qui fusille, qui mitraille et tue ? Ce que la Convention même ne fit pas, les souverains le font sans remords. Elle ne jetait point au fond des mines les Vendéens échappés au carnage ; elle n'ordonnait point à la cavalerie de passer sur le corps de malheureux réfugiés couchés à terre et demandant, pour toute grâce, de n'être pas livrés à leurs bourreaux ; elle n'arrachait point les enfans du sein de leur mère pour les distribuer, comme des têtes de bétail, à des étrangers ; elle ne transportait point des populations entières dans les pays lointains, pour leur ôter tout, jusqu'à l'air et au soleil de la patrie ; elle ne choisissait point arbitrairement de nouveaux juges à ceux qu'avaient acquittés ses tribunaux, pour repousser leur tête sous la hache ; elle ne refusait ni des alimens, ni un lit, ni les secours de la médecine, ni des moyens de distraction, aux détenus enfermés et non enchaînés dans ses prisons. L'avenir, certes, ne l'absoudra point ; mais d'autres, croyez-le bien, seront condamnés avant elle, et plus sévèrement qu'elle : ils ploieront dans l'histoire sous de plus pesantes malédictions.

S'il est conforme à l'ordre éternel qu'aucune tyrannie ne subsiste ; si plus une tyrannie est énorme, atroce, plus elle est près de sa fin, l'Europe touche à de grands événemens, et les nations à leur délivrance. La lutte engagée sera terrible, car chacun sent que c'est la dernière, mais l'issue n'en est pas douteuse. La justice triomphera, parce que la justice, c'est Dieu. Rassurez-vous donc, vous qu'anime le saint amour de l'humanité. Elle a devant elle un but, elle y marche, et nul obstacle ne l'empêchera de l'atteindre. Que les rois s'entendent contre les peuples, les peuples s'entendront contre les rois. Ne craignez point, ils se feront passage : quelques sceptres en travers n'arrêteront pas le genre humain.

F. DE LA MENNAIS.

Chronique.

— 18 DÉCEMBRE 1854, SUITE. —

— OPÉRA-COMIQUE. — LA SENTINELLE PERDUE. — Dans un uniforme de la vieille garde il y a tout ce qu'on veut, une émeute populaire, un mimodrame, et même un opéra-comique. M. de Saint-George vient d'habiller Thénard en voltigeur : habit à revers blancs, culotte et guêtres blanches, comme l'entend Charlet. Malgré tout ce qu'on raconte de la bonhomie tudesque, on ne peut s'imaginer jusqu'où va la tolérance des paysans allemands employés dans cet opéra-comique. Un corps de troupes françaises, forcé de lever le pied, oublie de relever une de ses sentinelles perdues. André, fidèle au devoir, n'ose pas se relever lui-même; il faut qu'excédé par la fatigue et la faim, il tombe entre les mains des paysans de la contrée, qui lui prodiguent les soins les plus philanthropiques. André s'établit si bien dans leur estime, qu'il finit par être le futur d'une petite Allemande de l'endroit. Les Français reviennent dans le pays : André va se remettre à son poste en grand uniforme, et croise la baïonnette sur son propre futur beau-père, qui veut rejoindre le général autrichien. Mais une suspension d'armes est proclamée dans un chœur final. André, que son sergent Marengo avait un instant soupçonné de désertion, retrouve l'estime de ses chefs et l'amitié de ses camarades; et le beau-père allemand, dont il vient d'ajuster le muffle à bout portant, ne voit pas de raison pour lui refuser sa fille. Ce petit tableau, parfumé de poudre à canon, animé par les grognemens d'un vieux soldat, ne pouvait manquer de réussir, quand même il n'aurait pas été dessiné gaiement et composé avec toute l'intelligence nécessaire. L'auteur a fait du reste largement la part du musicien. Il s'est ruiné en rimes, en couplets, en récitatifs. Nous ne

faisons que rendre une impression unanime en disant que la chanson du *voltigeur périlleux* est une drôlerie pleine de sel et de gentillesse. Mais ce serait faire injure au talent de M. Rifaut que de signaler exclusivement cette inspiration grivoise: M. Rifaut est un compositeur soigneux, exact et instruit. Il sait aussi trouver d'heureux motifs, mais il se plaît trop à les éteindre dans des modulations souvent insaisissables pour des oreilles peu exercées. Cela peut se dire surtout de sa valse, dont la reprise avec accompagnement de chœur est bien loin d'égaliser en franchise et en naïveté le chœur de l'introduction. Au résumé, l'essai de M. Rifaut est heureux, quoique cette bluette militaire soit au-dessous de ses forces. Thénard est décidément le maître Jacques de l'Opéra-Comique. LESTOCQ, MARCHAND FORAIN, SENTINELLE PERDUE, il est tout ce qu'on veut, partout où l'on veut, et presque toujours à sa place. Nous avons revu avec plaisir, orné de deux galons de sergent, Firmin, qui assistait Frédéric *Macaire* à l'Ambigu. Il paraît que la vie de brigandage et le régime du bagne ont détérioré le larynx de Bertrand, car l'estimable Marengo n'a pas une note à chanter.

— 25 DÉCEMBRE. —

Le tiers-parti a livré la bataille et l'a perdue; et, comme nous l'avions prévu, M. Dupin cette fois encore n'a pas voulu se transformer en ministre. L'honorable président de la chambre a révélé qu'il avait sept fois refusé le portefeuille: ainsi donc cela devient habitude, par conséquent respectable comme toutes les manies. Les personnes qui connaissent bien M. Dupin savent quelle juste estime il fait de sa haute position, et n'ont pas cru un instant qu'il voulût se démettre de la présidence. Les bruits qui voulaient accréditer cette vision n'avaient donc pas de portée sérieuse, et le fait les a positivement démentis. C'est aux dissertateurs politiques à bien définir les hésitations de M. Dupin, et à bien préciser, s'il est possible, la cause de ses derniers ressentimens. Nous ne parlerons ici que des fureurs de M. Étienne l'Ajax du CONSTITUTIONNEL, qui remontent à des sources purement littéraires. Pour nous comprendre, il faut connaître à fond la physiologie du CONSTITUTIONNEL en général, et la monographie de M. Étienne en particulier. Une séance suffit: allez à l'Opéra un de ces jours néfastes, maudits de Dieu, aban-

donnés du directeur, où le personnel de la troupe, décliné par les rhumes des chanteurs, par les entorses des danseurs, jette au hasard sur l'affiche, ou la MUETTE, ou les FILETS DE VULCAIN, ou le ROSSIGNOL. C'est le ROSSIGNOL qu'il nous faut. Ce jour-là, M. Étienne, mieux frisé qu'à l'ordinaire, plus vermeil, plus intimement renfermé dans son grand col, choisit (hélas ! il y a du choix) une bonne stalle d'orchestre, M. Étienne rit : le rideau levé, nouveau rire. Tulou joue ce stupide accompagnement qui ne traduit pas plus le chant du rossignol que le gloussement de la poule : ébahissement de M. Étienne qui se contient encore. *Philis, entrez dans ce bosquet, vous y trouverez quelque chose...* A cette niaise gravelure, M. Étienne se roule, se défrise, s'anéantit dans son col, et se fait emporter dans un paroxysme de gaieté.

Cette passion désordonnée pour le ROSSIGNOL n'absorbe pas M. Étienne : il aime avec autant de fureur JOCONDE, *qui a tant parcouru le monde, et qu'on a vu, de toute part, aimer, soupirer au hasard*, et ne déteste pas moins tout opéra comique qui est venu, depuis, arrêter JOCONDE dans sa course, et lui nuire dans ses succès auprès de *la brune* et de *la blonde*. M. Scribe est un des coupables qui ont coupé l'herbe sous le pied au libertin voyageur ; et M. Scribe est de l'Académie ! Or, M. Étienne et le CONSTITUTIONNEL ne le voulaient pas. Par les encouragemens donnés à quelques célébrités nouvelles, aux dépens de la florissante littérature de l'empire qui est dans toute la force de son âge, de sa frisure et de ses faux-cols ; par la concession d'un brick fantastique faite à Alexandre Dumas ; par sa faiblesse pour les écarts de la Comédie-Française ; par la tolérance du théâtre de la Porte-Saint-Martin, où l'on se permet de jouer *LUCRÈCE BORGIA* et *ANTONY* ; par la sympathie de quelques gouvernans pour l'élection de M. Scribe ; en un mot, par toute sa tendance littéraire, le pouvoir, dans la pensée de M. Étienne, est coupable de grands méfaits. D'autres cherchent ailleurs leurs griefs ; c'est là que va les prendre M. Étienne.

La mort de M. Parceval de Grandmaison laisse vacant un fauteuil dès Quarante, qui ne se trouvent plus que trente-neuf. Si l'on a le malheur de penser à M. Dumersan ou à M. Brazier, le jour même M. Étienne se fait carbonaro. Aux grandes choses, de petites causes.

— VAUDEVILLE. — LES CONFESSIONS DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

— Quand on confie sa progéniture à l'hospice des Enfants-Trouvés, on n'a pas le droit de se plaindre si elle tourne mal; on a mauvaise grâce à maudire son fils s'il devient marchand de chaînes de sûreté, ou héros d'un vaudeville : les admirateurs de Jean-Jacques seraient donc mal venus à réclamer pour l'honneur de son nom, contre l'usage qui vient d'être fait de la plus crapuleuse de ses révélations. Si le philosophe de Genève avait été assez honnête homme pour nourrir ses enfans, assez honnête homme surtout pour ne pas avouer ce qu'il en faisait, il nous eût épargné, à nous, un roman d'abord, par contre-coup un vaudeville, et à sa mémoire une de ces punitions que la postérité tient en réserve. M. Théodore Muret appartient à une communion politique qui veut fort peu de bien à Jean-Jacques et à Voltaire : à ce titre, il a usé cruellement d'un droit écrit et légué par Rousseau dans *ses Confessions*. Rousseau avait cinq enfans trouvés (c'est perdus qu'il faudrait dire), que sont-ils devenus? On ne sait. M. Muret en a cherché un, et se l'est approprié; il en a fait un dissipé, un libertin, un incestueux : il pouvait aussi bien en faire un voleur de grand chemin, un galérien; c'était son droit. A qui la faute? à Rousseau. M. Muret a introduit dans la famille du comte de Saint-Pons un de ces bâtards qui fatiguaient la fécondité de Thérèse. Bien différent de Rousseau, qui ne voulait pas entendre parler de ses rejetons, M. de Saint-Pons veut des enfans à tout prix : son fils meurt au berceau; bien grande est sa désolation. Mais pour les hommes comme M. de Saint-Pons, qui manquent d'enfans, il y a des hommes comme Rousseau, qui en ont trop. Une de ces créatures, qu'il allait lancer dans la vie anonyme, se trouve exactement sous la main de M. de Saint-Pons qui le caresse, l'adore, et en fait le chevalier Maurice de Saint-Pons. Le chevalier, dès qu'il est en âge d'avoir des vices, se fait aussi mauvais sujet qu'il est permis à un jeune homme de bonne famille et à un bâtard : il débauche et entretient une jeune ouvrière; et manque un très beau mariage projeté par son père. Irrité de cette conduite, le comte sermonne son fils; et voyant qu'il fait la sourde-oreille à ses raisonnemens, finit par éclater, par dire tout haut son origine, et dépouiller Maurice de son nom, de son rang, par une déclaration publique qui le refait bâtard. Ici, je ne sais qui est le

plus coupable de Rousseau, qui a fait le bâtard, ou de M. de Saint-Pons qui a légitimé le bâtard, puis ensuite l'abâtardit de nouveau. En le chassant de l'hôtel de Saint-Pons, on a la délicatesse de remettre à Maurice les loques et une carte trouvées dans les langes qui l'emmaillotaient. Avec cette carte, il se met sur la trace de son vrai père, et se rejouit un instant d'être fils de Jean-Jacques; avec cette carte, il rencontre sa sœur, qui possède une carte pareille. Il n'y a qu'un inconvénient à cet échange de contremarques, c'est que cette sœur est précisément sa maîtresse : se jeter par la fenêtre et se tuer est l'affaire d'un instant pour le bâtard incestueux. Sommes-nous dans le récit du livre de M. Théodore Muret, ou dans l'analyse de son vaudeville? Je ne sais plus, tant il y a de rapports nécessaires entre l'un et l'autre : seulement, je me rappelle que le livre est parfois intéressant, et le drame par momens bien lugubre, quoique mêlé de chant; que ce livre a été fait par M. Théodore Muret tout seul, et le drame par MM. Muret, Maillan et Dumanoir.

— AMBIGU-COMIQUE. — LE FACTEUR, drame en cinq actes. — L'ILE DES BOSSES, pièce féerie en trois actes — M. Desnoyers nous semble avoir pris à tâche de prouver cette grande vérité sociale, qu'on peut sans honte épouser la fille d'un galérien. Cette vérité vient, en peu de jours, de recevoir deux démonstrations, l'une au Cirque-Olympique, dans THADÉUS, l'autre à l'Ambigu, dans le FACTEUR. Ce facteur devient galérien de la manière suivante : il s'approprie une lettre contenant des billets de banque, sous le prétexte qu'elle est adressée à un escroc, à un failli qui a emporté 50,000 fr. fruit des économies d'un pauvre diable. Arrestation, jugement en Cour d'Assises, et condamnation aux galères, suit naturellement cette imprudence, qui, au bout du compte, est un vol. Mais la société tout entière n'a pas renié l'intéressant coupable. Un Anglais que le facteur avait délivré d'une bande d'assassins, et qui connaît parfaitement la moralité de son libérateur, ne s'émeut pas du tout de ce grand fracas de pénalité; et c'est au moment du passage de la chaîne, c'est parmi les forçats accouplés deux à deux, que le flegmatique et honnête Darney va chercher un beau-père, et lui demander, par reconnaissance, la main de sa fille. Le facteur, dans sa position, trouve le parti sortable, consent, et l'Anglais s'écrie : *Je suis le gendre d'un galérien, et m'en fais honneur.*

Dans L'ILE DES BOSSUS, M. Desnoyers est venu chercher l'origine des polichinelles : *Nec Deus intersit*. M. Desnoyers n'y regarde pas de si près ; c'est Brama, le dieu asiatique, qu'il invoque pour donner ou ôter des bosses à deux modistes de la rue Vivienne, jetées avec les éclats d'une voiture à vapeur, dans l'île des Bossus. Après différentes expériences des avantages et des inconvéniens de la bosse, Brama finit par leur débarrasser les épaules de ces gênantes difformités qui vont définitivement s'appliquer aux omoplates et à l'abdomen d'individus qui, par le fait même, deviennent polichinelles. Il ne ressort aucune vérité sociale de toutes ces gibbifications ; au contraire, un peu d'ennui ; de sorte que ces bossus font mentir les proverbes qui les donnent pour amusans et spirituels.

N. R.

— DU 4 JANVIER 1855. —

— THÉÂTRES. — GYMNASÉ DRAMATIQUE. — LA FEMME QU'ON N'AIME PLUS. — Il arrive souvent dans le monde qu'on n'aime plus la femme qu'on a épousée, il arrive encore qu'on épouse la femme qu'on n'aime pas ; mais il n'arrive guère qu'on épouse la femme qu'on n'aime plus ! C'est pourtant la conclusion du vaudeville représenté au Gymnase, qui, du reste, a soutenu des thèses bien autrement téméraires. M. Edmond, jadis amoureux de M^{lle} Clémentine, s'est vu préférer un poète célèbre, M. de Vassy, célèbre comme M. Joseph Bard. Je comprends qu'il eût été inconsolable : il s'est consolé. Revenu d'un grand voyage, il va voir Clémentine, qui est veuve aujourd'hui. Clémentine, désabusée de la gloire et des poètes, se prend à l'aimer ; mais Edmond pousse l'oubli du passé jusqu'à la prier de lui chercher une femme ; mais une veuve a tant de ressources ! Après un quiproquo, après la trouvaille d'un portefeuille qui contient un très ancien aveu, Edmond finit par épouser *la femme qu'il n'aime plus*. Cette pièce, faite par M. Fournier, prendra sa place parmi les autres paradoxes dans lesquels s'est exercée la logique du Gymnase ; mais, avant tout, un paradoxe doit être spirituel, sinon il devient bien commun.

— THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL. — 1854 ET 1855, revue. — On fait ici le procès à L'AMBITIEUX, AUX *concerts d'été*, AUJOUR

ERRANT, aux rentes espagnoles, au bric à brac, et enfin aux journaux pittoresques, cette plaie de la littérature. Ces sortes de pièces ne sont jamais spirituelles, parce qu'elles ont la prétention de l'être. Il en est quelques-unes d'amusantes, celle-ci est du nombre. Trois hommes y ont coopéré: MM. Courcy, Nelson et Théaulon.

— THÉÂTRE DE LA GAÎTÉ. — LA VICTIME DU CORRIDOR, vaudeville en un acte. — Un malheureux industriel abandonné par une famille d'ingrats revient au bout de quelques années dans sa maison, riche et changé à tel point qu'on ne le reconnaît pas. Il profite de cette circonstance pour étudier ses parens et les éprouver. Après avoir vu par lui-même combien ils sont égoïstes, quels tourmens il font endurer à sa pauvre nièce, amoureuse d'un pauvre menuisier; après s'être exposé à toutes leurs injures, il révèle son nom, sa qualité, et conclut le mariage des deux amoureux. MM. Édouard et Saint-Yves sont les auteurs de LA VICTIME DU CORRIDOR. C'est une bluette, et l'on sait ce qu'est une bluette à la Gaité. Ce fortuné théâtre n'espère rien de LA VICTIME DU CORRIDOR. Il fait de trop bonnes affaires avec LATUDE, la victime de la Bastille. N. R.

— Nous avons promis à nos lecteurs une suite d'articles sur L'HISTOIRE DU JOURNAL EN FRANCE, par M. Jules Janin, dont nous leur avons donné le remarquable discours d'introduction. L'Athénée-Royal, auquel ces leçons sont destinées, s'oppose à l'accomplissement de nos désirs. Nous sommes donc obligés de remettre cette publication après le Cours de l'Athénée. Ce qui nous console de ce retard, c'est que l'auteur ayant pris la résolution d'improviser désormais toutes ses leçons, il aurait été obligé, dans tous les cas, de les écrire et de les relire avec toute l'attention que méritent les œuvres imprimées. Nous attendrons donc que M. Jules Janin ait fini son cours avant de l'imprimer. De cette manière, tout le monde y gagnera, l'Athénée-Royal une intéressante improvisation faite exprès pour l'Athénée, et la REVUE DE PARIS un bon ouvrage, qui sera refait exprès pour la REVUE DE PARIS. Pour notre part, nous prédisons au professeur tout le succès qu'on peut promettre à l'écrivain.

— ESSAI SUR L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE EN FRANCE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, ET MÉLANGES HISTORIQUES, par Antoine de Lalour. —

Voici le troisième volume que nous donne M. de Latour. Trois publications, trois succès. Tout le monde a lu sa belle traduction de SILVIO PELLICO, si élégante, si libre et si fidèle. Pour ses vers, plusieurs de nos lecteurs en ont retenu un grand nombre sans le vouloir. C'est là un signe de vraie poésie. Je voudrais bien que ce fût ici le lieu de citer cette pièce charmante :

Laisse en tes yeux si purs et si beaux d'innocence,
Tristes, plonger mes yeux.....

Je ne sais à quelle école, classique ou romantique, on voudra rapporter ceci; mais je sais bien que de tels vers seront enviés des plus grands poètes.

Pour cette fois, ce ne sont plus des vers; c'est un volume d'histoire et de critique, où l'on retrouve ce charme de moralité et de talent qui caractérise l'auteur. Dans son ESSAI SUR L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, il apprécie avec beaucoup de finesse les mérites divers des principaux historiens de notre époque. Il ne nous appartient pas de porter un jugement sur cet ESSAI, ni sur le rôle que l'auteur assigne à la dernière école, *l'école symbolique*, pour parler comme lui; nous semblerions peut-être quelque peu suspects dans la question. Au reste, de quelque manière qu'il ait jugé les historiens du temps, on ne lui refusera pas à lui-même une vocation historique; il l'a prouvée par les piquantes chroniques qui terminent le volume. Cette dernière publication marque évidemment, dans la carrière du jeune et brillant écrivain, l'entrée aux graves études de la maturité, le passage de la littérature à la science.

M.

— DU 11 JANVIER. —

Dieu vous bénisse! Depuis huit jours, nos députés se roulent dans les feuilles de tabac, et cette grande question sternutatoire vient d'être résolue par la confirmation du monopole pour cinq ans. La discussion a été vive, égayée par la pétition du sieur Duchâtellier, l'inventeur de l'anti-tabac; car nous avons un anti-tabac, comme il y eut jadis des anti-papes. Ce tabac du

sieur Duchâtellier, c'est toute une ordonnance de médecine : de la sauge, du romarin, du genièvre, que sais-je encore ? peut-être du persil, des échalottes, des navets brûlés et râpés, tout ce que vous voudrez enfin, pourvu que ce ne soit pas du tabac ; car il y a guerre à mort entre le tabac et l'anti-tabac. Le tabac, c'est une religion : l'anti-tabac, la réforme ; et, comme la réforme, on le persécute à son origine ; les rats de cave de la régie le poursuivent, le traquent, verbalisent contre lui, comme faisait aux huguenots sa majesté François 1^{er} ; mais le martyr fut de tout temps le plus puissant prospectus, et voilà que déjà l'anti-tabac compte plus de deux mille nez qu'il a fanatisés et qui se feraient couper pour lui. Il n'y a plus de religion de l'état depuis 1830 : on demande pourquoi il existe encore une poudre à priser de l'état ; et puisque nous possédons une église catholique française, dont toute la malice consiste à ne pas tolérer un mot de latin dans son rituel, nous pourrions bien autoriser un anti-tabac, qui ferait à la régie la même guerre que M. Auzou a déclarée au pape. Néanmoins l'énumération des drogues employées par M. Duchâtellier laisse croire que la chambre a été déterminée par des considérations hygiéniques, plutôt que par un esprit de persécution. La chambre ne veut pas qu'on éternue avec la première chose venue : autrement, du romarin on viendrait au poivre, et l'on finirait par vendre comme tabac un mélange d'ingrédients de vinaigrette, funestes aux organes olfactifs.

Nos députés ont discuté en conscience la question des tabacs indigènes et étrangers ; et l'un d'eux, dans son zèle législatif, s'est écrié, après un développement de système : « Oui, messieurs, par ce moyen, *nous aurons du bon tabac..... dans nos tabatières !* » répondit une voix. Cette voix, c'est celle qui profère des calembourgs, qui jette des facéties dans les situations les plus graves. A cette plaisante réminiscence du métier de vaudevilliste, on n'a pas tardé à la reconnaître, c'était la voix de M. Étienne, qui fredonnait entre les deux pointes de son col, *courtisant et la brune et la blonde*, quand est venue cette bonne occasion de placer l'air : *J'ai du bon tabac !*

M. de Talleyrand aurait à la fois donné sa démission d'ambassadeur, et sa démission d'homme d'esprit, s'il fallait considérer sa lettre à M. de Rigny comme un testament politique, si

c'était là la dernière lueur qui doit se refléter sur cette longue carrière. Mais les actes les plus insignifiants de la vie de M. de Talleyrand ont la vertu de soulever tant de commentaires, on s'évertue si bien à trouver un sens profond, sinon double, à toutes paroles venant de lui, que, cette fois, on cherche dans sa lettre, ou des révélations d'un passé de quatre-vingts ans, ou des prévisions d'un avenir qui ne lui appartiendra pas; et cependant cette lettre ne se distingue par rien du commun des offres de démission; c'est que peut-être M. de Talleyrand n'y a pas attaché ce caractère symbolique, n'a pas voulu y donner cette portée posthume qu'on y veut découvrir: c'est peut-être dans sa pensée un événement ordinaire de sa vie qui n'avait pas besoin d'être enveloppé de formes essentiellement sacramentelles. A ceux qui ne le supposent pas capable de rien faire ou dire sans esprit ou sans arrière-pensée, il reste une ressource, celle de supposer que cette lettre est un désappointement ménagé avec la plus profonde malice, et que le dernier trait d'esprit du prince de Talleyrand consiste à s'être donné une fois pour un homme ordinaire.

Il y aura, dit-on, cet hiver chez le roi deux grands bals et trois petits; le premier grand bal a eu lieu mercredi. Dès sept heures du soir, la cour des Tuileries était pavée de lampions. Tout le premier étage, éclairé comme le château de LA BELLE AU BOIS DORMANT, projetait mille lueurs rougies par un brouillard épais, dont la vapeur laissait pourtant distinguer le va et vient de la valetaille occupée des préliminaires de la fête. A huit heures, les invités les plus hâtifs se présentaient déjà aux guichets, gardés par une double rangée de gardes municipaux gelés sur leur selle. C'est entre neuf et dix heures que la grande procession des voitures a commencé: deux mille personnes avaient reçu des lettres d'invitation. On ne saurait imaginer une variété des autorités composant l'administration du pays, qui ne fût représentée à ce bal. On y remarquait un grand nombre d'uniformes, des habits de fantaisie brodés, des pantalons enrichis de tresse d'or; pour tout dire, un grand luxe de toilette. On a dansé jusqu'à cinq heures du matin.

— Dans ce temps d'archéologie, ce doit être un grand désappointement que la disparition comique du trésor des jésuites à Lyon. Ces bons pères avaient déposé dans la chapelle du collège

un coffre dont la tradition s'occupait depuis long-temps, mais qu'on n'avait jamais retrouvé; et voilà que des maçons, en réparant cette chapelle, rencontrent ce coffre sous leur pioche. Si l'autorité eût été le moins du monde archéologue, elle eût fait passer la nuit aux ouvriers pour extraire le trésor, et veillé elle-même sur l'opération; mais l'autorité remit la partie au lendemain: le lendemain, le trésor était déniché. Trois ouvriers, plus archéologues que l'autorité, étaient revenus la nuit, guidés certainement par l'amour de la science, avaient extrait de sa cachette ce coffre, objet de tant de conjectures, et l'avaient emporté chez eux pour se livrer plus à l'aise à leurs recherches. Les recherches ayant duré trop long-temps et le trésor n'étant pas remis en place dès le matin, il fallut bien que le procureur du roi se mit en campagne et fit arrêter les trois savans nocturnes. Il les tient sous les verrous; mais le voilà bien avancé, lui et l'autorité: ils ont trois voleurs de plus, ce qui n'est pas un objet rare, et un monument historique de moins; en outre, l'autorité est baffouée: c'est là le plus petit malheur.

— M^{lle} Duchesnois a succombé cette semaine à sa longue et douloureuse maladie. Ses obsèques ont eu lieu hier. M^{lle} Duchesnois est morte sans fortune. Ses amis ont déjà conçu l'idée de proposer une souscription dont le montant sera appliqué à l'érection d'un monument funéraire.

— THÉÂTRES. — GYMNASÉ DRAMATIQUE. — LA FILLE DE L'AVARE. C'est l'EUGÉNIE de M. de Balzac, sauf le dénouement, car Eugénie vole son père pour sauver son oncle, et par conséquent, épouse son cousin. Cette variante rappelle, comme on voit, la fille du juif dans NIGEL, de Walter Scott. La pièce est admirablement jouée, et finit par un très-joli mot. Bouffé est un avare terrible, et un avare comme le comprenait Molière; M Allan un ange bouffi, Sylvestre un assez drôle de corps, et M^{me} Volnys une personne fort maniérée. Mais comme Bouffé a du talent pour tous, le succès de la pièce est assuré.

— VARIÉTÉS. — LE TAPISSIER. — Vernet est le plus amusant et le plus goutteux des comiques de Paris. Sa jambe enflée et livrée aux sangsues ne le soutiendrait pas sur le théâtre; aussi reste-t-il chez lui, et, en son absence, on ne représente pas LES IVROGNES, et l'on donne son rôle du TAPISSIER à un adolescent qui semble avoir fait sa première communion l'an passé. Le

fait est que ce petit jeune homme, grêle comme un enfant de bonne famille, représente assez mal un ouvrier passionné, jaloux de sa femme, amoureux discret de ses pratiques, et distribuant des coups de poing aux galans de l'une et de l'autre, parlant quelquefois de les jeter par la fenêtre.

Au reste, je ne connais pas d'amour plus bizarre, de plan de séduction plus singulièrement conçu que celui du tapissier Auvray. Il est marié à la femme de chambre de M^{me} de Villiers, et à ce titre, brutalise un valet de pied doué d'un nez fort long, qui fait la cour à sa femme; en plus il est amoureux de cette dame de Villiers, et fait mille mauvais tours à M. de Valery qui veut entraîner cette beauté dans une voie de perdition: il se pose en sentinelle sur son balcon, la nuit, pour s'opposer à la tentative d'escalade de ce galant en bottes à revers. La témérité de M. de Valery échoue devant la vertu de M^{me} de Villiers, qui aime par-dessus tout son mari: et ce mari c'est Cazot, ventru, trapu, tortu, ivrogne et conseiller-d'état. M. de Valery veut tirer le meilleur parti possible de sa démarche, et, pour compromettre au moins cette femme rebelle, il s'installe et s'endort dans sa chambre, espérant bien y être surpris au petit jour par deux dames amies de la maison. Mais le tapissier veille: et, après avoir lié avec des serviettes les bras et les mains du galant nocturne, il l'enveloppe dans un tapis et le dérobe à la vue de tous. Quelle sera la récompense du tapissier? Elle se fera bien attendre, car il est bien timide, et trois actes ne lui ont pas suffi pour déclarer une passion dont le public a tout au plus la confiance. Vernet manque tout-à-fait à ce rôle dont les intentions, s'il y en a, sont absolument effacées par M. Bressan. M^{lle} Jenny Colon a fait de son mieux. Elle a été jolie comme d'habitude, et chante mieux encore qu'à l'ordinaire. Les premières scènes du tapissier avaient fait deviner M. Ancelot. Ces allées et venues nocturnes, cette vertu de femme en danger, ces arrangemens scabreux qui doivent la faire succomber, et qui la sauvent au contraire, ont révélé la collaboration d'un auteur qui peint avec prédilection ces malheurs de ménage dont la langue française n'a pas voulu guider le nom, malgré l'autorité de Molière.

N. R.

— Les ŒUVRES DE M. ROGER, de l'Académie-Française, publiées par M. Charles Nodier, viennent de paraître. Nous

reviendrons, avec l'attention qu'ils méritent, sur ces deux volumes, qui seront lus avec un vif intérêt par les hommes sérieux, pour lesquels n'est pas encore jugée la littérature dite *de l'empire*, époque jusqu'à ce jour persifflée avec quelque légèreté peut-être, dans des feuilletons plutôt spirituels que profonds. N'oublions jamais qu'à cette époque se rattachent de Maistre, Chateaubriand, Bonald, Benjamin Constant et M^{me} de Staël. Il y a beaucoup de bon esprit et beaucoup de bon style dans les deux volumes de M. Roger. Les préfaces de chaque pièce sont en particulier d'excellentes pages de causerie vive, spirituelle, amusante, et toujours bienveillante et honnête pourtant. M. Roger a, en outre, l'honorable et rare courage de rester fidèle à ses antécédens. Engagé bien jeune dans les rangs opposés à toute réforme, soit dans la société, soit dans l'art, il lutte encore aujourd'hui, à cinquante-huit ans, contre deux révolutions victorieuses, l'une politique, l'autre littéraire; franchise qui ne peut manquer de le faire applaudir de ses amis et estimer de ses adversaires.

— Le libraire Charpentier, rue de Seine, vient de publier un ouvrage remarquable de M. Émile Souvestre, jeune écrivain distingué qui prendra bientôt un rang honorable dans les lettres. Le livre de M. Souvestre, *L'ÉCHELLE DE FEMMES*, est l'histoire actuelle et dramatique de la femme dans les divers états de notre société : *la femme du peuple, la grisette, la bourgeoise, la grande dame*; ce sont autant de petits romans, malheureusement trop vrais, fort bien pensés et fort touchans.

— On annonce de nombreux changemens dans le personnel de l'Opéra pour le mois d'avril prochain. Nous ne savons pas au juste encore quels sujets frappera cette petite révolution de coulisses; mais, à propos de *LA JUIVE*, de M. Halévy, qui ne tardera pas à faire son apparition, nous nous proposons d'examiner la tendance et la marche de ce théâtre dans une série d'articles intitulés : *HISTOIRE DE L'OPÉRA*, et *L'OPÉRA EN 1855*.

— DU 18 JANVIER. —

Le message du général Jackson est bien la plus singulière boutade que puisse se permettre un chef du gouvernement

américain , un homme qui s'ennuie dans son Nouveau-Monde , au milieu de ses quakers , et qui veut jeter des boulettes au nez de la vieille Europe. Les particuliers se battent quelquefois pour une boulette lancée mal à propos ; mais les gouvernemens y regardent de plus près , et ne se battent pas même pour des messages libellés à la manière de Jackson. Il n'y a que les ambassadeurs qui souffrent de ces démêlés. M. Livingston a été poliment prévenu que s'il désirait quitter Paris , les barrières lui étaient ouvertes , un passeport et l'Océan mis à sa disposition , attendu que sa présence pouvait d'un moment à l'autre cesser de nous être agréable. Par la même occasion , nous avons averti M. Serrurier , notre envoyé aux États-Unis , qu'il eût à faire ses malles et revenir en France. Sous l'empire , dans la pleine floraison du calembour et de M. Étienne , l'auteur de JOCONDE n'eût pas manqué de dire : On rappelle M. Serrurier ; mais on dit qu'il repartira pour faire de nouvelles *ouvertures*. De notre temps , M. Serrurier n'éprouve que l'ennui de la traversée , sans être affligé d'un jeu de mots de M. Étienne.

Nous autres vantards de Français , nous avons été fort heureux du message Jacksonien pour remettre un peu en circulation nos vieilles formules *d'honneur national , de dignité de la France , de loyauté française*. On a même été jusqu'à dire en style de CONSTITUTIONNEL , que *si les hostilités portaient du Nouveau-Monde , de nombreux corsaires français sillonneraient les mers*. Voyez la belle chose ! Deux états , les seuls états réellement représentatifs , qui mettent aux mains leurs soldats , qui s'envoient des boulets libéraux , et s'abordant à la hache , éventrent leurs marines en plein océan , pour le plaisir des gouvernemens absolus qui riraient dans leurs vieilles barbes grises. 25 millions , voilà la question ! Le moyen de la résoudre par les armes , 200 millions pour chacun ! C'est un état de frais raisonnable. Aussi voilà qu'on se hâte de présenter aux chambres un projet de loi pour obtenir ces 25 millions ; ils ne seront payés , il est vrai , que sauf une réparation des États-Unis , qui ne la refuseront pas. Un créancier rencontre son débiteur dans la rue , et le menace d'un moulinet de rotin , s'il ne paie pas. — Je vais vous payer , dit le débiteur , mais désavouez votre moulinet. — Volontiers ; *causa cessante cessat effectus* , répond le créancier. Vos retards m'ont seuls

inspiré l'idée d'un moulinet ; vous me donnez de l'argent, je retire mon moulinet et je vous estime. Ainsi finira ce grand démêlé avec la république américaine ; on s'écrira, on s'embrassera dans la personne des ambassadeurs, l'on dînera, l'on boira à l'alliance éternelle de la France régénérée et de la jeune Amérique ; enfin, l'on plumera les canards, si toutefois la chambre des députés veut bien payer la carte.

Tous nos ministres sont préoccupés à présent de cette question : s'en trouvera-t-il un qui puisse donner une pensée à l'accomplissement d'une bonne œuvre, au soulagement d'une pauvre mère qui ne se recommande que par son dénûment et le nom de sa fille ? M^{lle} Élixa Mercœur est morte d'une maladie de poitrine et de misère. C'est effrayant à penser qu'une intéressante fille, au cœur généreux, à la tête poétique, est arrivée de Nantes à Paris avec sa mère, quelques hardes, des lettres de recommandation et des vers chastes et attendrissans ; qu'elle s'y est fait un nom, et qu'elle est morte dans toutes les horreurs du besoin et de la pulmonie, c'est-à-dire dans une chambre humide et malsaine, avec un feu misérable, cerné par des tisanes mal infusées, à peine chaudes, une toux brûlante, et pour garde-malade, une mère qui ne mange pas et rougit ses yeux à veiller et pleurer.

Avant de quitter cette vie, qu'elle avait colorée de rêves de gloire, qu'elle voulait garder pour payer les dettes de la reconnaissance filiale, M^{lle} Mercœur rassembla tous les débris de force qui restaient dans son être, et composa une pièce de vers adressée à M. Guizot. Si ce morceau n'avait d'autre mérite que le sentiment qui le domine, si les angoisses du poète mourant et désabusé, et de la fille qui a peur pour la vieillesse de sa mère, n'étaient pas d'ailleurs traduites avec les formes les plus dramatiques, ce serait encore un chef-d'œuvre que ces vers partis d'un lit de mort.

A MONSIEUR GUIZOT, MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Dans une route déflourie ,
 Sous un ciel froid qu'oublie un soleil bienfaisant ,
 Je n'ai rencontré , pour ma vie ,
 Qu'indigence , regrets , vains désirs : et pourtant
 J'ai peur de la quitter , cette existence amère ,
 Et je viens vous crier : Sauvez-moi pour ma mère ,
 Pour elle qui , sans moi , ployant sous son chagrin ,
 Seule au monde de l'ame , à ceux dont sa misère ,
 En cherchant la pitié , trouverait le dédain ,
 Irait , dans sa douleur cruelle ,
 Dire : Ma fille est morte , ah ! donnez-moi du pain.
 Du pain ! je n'en ai plus ; pauvre enfant , c'était elle
 Dont le sort faisait mon destin.
 Ah ! que ce cri jamais de ses lèvres n'échappe !
 Que Dieu ramène dans mon sein
 Le pâissant flambeau de ma triste existence !
 Que , rendue à ma mère et calmant sa souffrance ,
 Je lui donne mes soins et charme ses vieux ans ,
 Ou prénne dans mon cœur ma part de ses tourmens !

Je n'ose dire encor : Sauvez-moi pour la gloire ,
 Fier objet de mes vœux , ma noble idole !... Hélas !
 Pour aller à mon nom chercher une mémoire ,
 Le fardeau de ma chaîne allourdit trop mes pas.
 Cependant si , trouvant votre appui tutélaire ,
 J'obtenais du destin un regard moins sévère ,
 Comme le naufragé qui touche enfin le port ,
 Recueillant sa pensée , à genoux sur le bord ,
 Vers Dieu qui l'a sauvé fait monter sa prière ;
 Ainsi , par vos secours recouvrant la lumière ,
 Pour célébrer mon protecteur ,
 De votre noble bienfaisance
 Le souvenir inspirateur
 Saurait , dans ma reconnaissance ,
 Féconder à la fois mon esprit et mon cœur.

ÉLISA MERCOEUR.

« L'émotion qu'éprouva mon enfant en faisant ces vers déchirans , dit la mère de cette pauvre fille , lui fit recracher le sang. Elle les envoya au ministre de l'instruction publique, qui, touché de ses souffrances , lui fit passer un secours pour l'aider dans la dépense que nécessitait son horrible maladie. Quelques jours avant sa mort , le ministre ayant appris l'état déplorable où elle se trouvait , eut la bonté de me faire tenir un nouveau secours. Aussi mon cœur en conservera-t-il une reconnaissance éternelle. »

La société est ainsi faite qu'une créature intéressante s'éteint à petit bruit , sans secours , sans que personne s'en doute ; et le lendemain on apprend qu'il y a encore dans Paris des poètes qui meurent de faim.

M. Casimir Broussais , qui a soigné M^{lle} Mercœur dans sa maladie , nous communique sur elle quelques notes biographiques que nous reproduisons ici.

Née à Nantes le 24 juin 1809 , M^{lle} Éliisa Mercœur annonçait dès l'âge le plus tendre les dispositions les plus étonnantes. A dix ans et demi , elle donnait déjà des leçons de mythologie , d'histoire , de géographie , d'écriture , d'anglais et de français. Elle lisait le latin et savait un peu de grec. Elle avait à peine seize ans quand la ville de Nantes retentit un jour d'une pièce de quatre-vingts vers faite par elle en deux heures sur une cantatrice célèbre. LE LYCÉE ARMORICAIN inséra le premier les essais poétiques de la jeune Nantaise.

Un malheur cruel vint la frapper la première fois qu'elle voulut utiliser son talent naissant. En 1827 , on l'engagea à réunir ses différentes compositions inédites ou déjà publiées , et à en former un volume. Des souscriptions furent ouvertes ; elles s'élevèrent à plus de 6,000 fr. Vers cette époque , une princesse du sang royal vint à Nantes ; le préfet et le maire supplièrent la jeune fille de se laisser présenter à l'auguste voyageuse. Pendant qu'elle recevait les éloges dont s'enivrait la naïveté de son ame , des voléurs s'introduisirent chez elle et emportèrent cette somme si chèrement achetée , ce fruit de ses premières veilles , ce premier gage d'un avenir qu'elle pouvait espérer de rendre brillant.

Peu de jours après , sa mère l'amena à Paris , où elle fut accueillie avec bonté par M. de Martignac. Une pension de

1.200 francs lui fut accordée. Son successeur la supprima ; la révolution de juillet lui enleva aussi les secours qu'elle recevait de la liste civile. Il fallut alors qu'elle se résignât à cet horrible métier de vendre sa prose et ses vers à des libraires à tant la feuille. Elle tomba malade , sa voix s'éteignit , ses forces s'épuisèrent , et pendant onze mois , elle mena une vie de souffrance et de malheur. Une phthisie laryngée , compliquée d'ulcères dans les intestins , devait la conduire au tombeau.

La nuit qui précéda sa mort , M. C. Broussais la passa auprès d'elle , et fut témoin du spectacle cruel de cette malheureuse qui s'efforçait en vain de respirer. Point de sommeil , point de trêve aux angoisses de l'oppression , à l'imminence d'une suffocation mortelle. « *Évanouissez-moi* , disait-elle , que je sois tranquille un instant. Je ne demande qu'un instant de relâche. » Mais elle ne l'obtint pas. A sa dernière heure , elle se ranima. Ses yeux brillèrent d'un éclat surhumain , puis elle s'éteignit avec calme.

Nous ne quitterons pas ces tristes tableaux sans rappeler qu'une souscription destinée au monument funéraire de M^{lle} Duchesnois est ouverte chez M^e Desauneaux , notaire , rue de Richelieu , et qu'elle s'élève déjà à 570 francs.

— Personne n'aurait soupçonné que l'Académie voulait se constituer en corps héréditaire et se donner une prérogative que la pairie a perdue dans la grande bataille de juillet. Cette singulière prétention vient d'être élevée pour la première fois par feu M. Arnault.

Voici la copie du codicile ajouté , le 18 février 1854 , à son testament du 7 janvier de la même année :

« Je prie l'Académie française , qui m'a honoré d'un intérêt si constant et si courageux pendant mon exil , et qui , dès que cela lui a été possible , m'a rendu dans son sein la place dont un si ridicule abus de pouvoir m'avait privé , de recevoir l'expression dernière de ma respectueuse reconnaissance. Elle mettrait le comble à ses bienfaits si , accueillant mon vœu le plus vif , le plus ardent , elle disposait du fauteuil devenu vacant par mon décès en faveur de l'auteur de RÉGULTS , de PIERRE DE PORTUGAL , de CATHERINE DE MÉDICIS , de LA MORT DE TIBÈRE. Peut-être ces ouvrages , auxquels le bon goût a souvent applaudi , et que n'a jamais improuvés le bon sens , sont-ils des titres suffisans pour

justifier le dernier témoignage de bienveillance que je sollicite d'elle du fond de mon tombeau. Je n'ajouterai pas à ces considérations que je le sollicite pour mon fils.

» Je nomme pour mon exécuteur testamentaire M. Auguste Regnaud de Saint-Jean d'Angely : j'espère qu'il verra dans cette disposition une preuve de l'estime et de l'amitié que lui porte un vieil ami de son père. »

S'il était permis de trouver quelque chose de comique aux dernières dispositions d'un mourant, ce serait à coup sûr le texte le plus fertile en plaisanteries que cette transmission de fauteuil par testament. Il serait piquant que chaque membre de l'institut fit la même recommandation à ses collègues et qu'ils y fissent droit : on ne pourrait plus railler les académiciens sur leur immortalité.

— THÉÂTRES. — OPÉRA-COMIQUE. — ROBIN DES BOIS. — Quand même le chef-d'œuvre de Weber n'aurait pas épuisé toute la science contrapointiste des critiques, il n'en serait pas moins placé hors de la discussion, à cause de l'immense popularité dont il jouit en France. Aux yeux de tous, c'est un chef-d'œuvre ; et comme il n'est pas une ville d'Europe un peu importante dont le théâtre n'ait mis FREYSCHUTZ à son répertoire, il y avait nécessité qu'il reparût sur l'une de nos deux scènes chantantes. Nous savions très bien les criaileries que cette reprise soulèverait parmi nos compositeurs ; mais il ne s'agit pas seulement de l'amour-propre et de la convenance de ces messieurs. Les plaisirs du public sont consultés, et c'est justice. Le gouvernement a tort, dites-vous, de subventionner des théâtres qui représentent des ouvrages étrangers. La question est de savoir si ces théâtres sont des asiles où vous trouverez chauffage, blanchissage, éclairage ; auquel cas on peut les fermer et les disposer en hôtels garnis où vous aurez chacun un logement ; ou bien ces théâtres sont-ils considérés comme un amusement nécessaire au peuple, et qu'un gouvernement lui doit en retour de toutes ses charges, comme il lui donne la propreté des rues, l'éclairage public, etc ? Alors il faut de la bonne musique, musique d'auteur français ou chinois, d'auteur mort ou vivant, pourvu qu'elle soit bonne. C'est bien assez que nous ayons les mauvais cigares de la régie ; il ne faut pas que nous ayons à présent une musique de la régie.

Le meilleur accueil a été fait à ROBIN DES BOIS, cet enchanteur qui avait peuplé le désert de l'Odéon et précipité la Chaussée-d'Antin sur le faubourg Saint-Germain. Il faut dire que l'orchestre et les chœurs sont renforcés et exécutent admirablement l'ouverture, les accompagnemens et les morceaux d'ensemble. Jansenne, Boulard, M^{mes} Casimir et Massy font de leur mieux. C'est assez dire que ROBIN DES BOIS est exécuté comme il ne l'a jamais été à Paris. Je n'excepte pas les représentations de la troupe allemande, dans laquelle Hartzinger se trouvait isolé et sans soutien.

— ACADÉMIE-ROYALE DE MUSIQUE. — M^{lle} Taglioni entretient l'attente du public de l'Opéra, et lui fait prendre en patience les lenteurs inévitables de LA JUIVE. Deux fois cette semaine elle a dansé, et chacune de ces représentations a été un triomphe pour elle. Toutes les loges on fait un feu de bravos étourdissant.

— VAUDEVILLE. — MEA CULPA, par M. Louis Lurine. — Méfiez-vous de ces titres, UN DE PLUS, UN DE MOINS, POURQUOI? NON, MEA CULPA, de ces titres énigmatiques, mono ou duo syllabiques latins ou grecs; comptez bien qu'il s'agit d'infidélité conjugale. Attendez-vous à la gravelure. Si votre pudeur est offensée, on ne l'a pas prise en traitre. MEA CULPA est l'histoire d'un avocat célèbre, mari d'une jolie femme, qu'il n'a pas le temps de mener au spectacle et dans le monde, et qu'il abandonne aux soins d'un jeune homme. Comme l'assiduité de ce jeune homme est tout innocente, l'avocat est encore UN DE MOINS. Mais un client vient le prier de plaider une séparation de corps, et dans les faits de la cause l'avocat reconnaît des analogies avec sa propre position. Dans la crainte d'un pareil sort, il fait entendre à sa femme que son Sigisbé a une maîtresse à l'Opéra; mais la ruse se découvre, et l'ami de la maison pense à rendre criminelles des relations insignifiantes jusqu'alors. L'avocat devient *un de plus, suâ culpâ*.

— VARIÉTÉS. — L'AUTORITÉ DANS L'EMBARRAS. — Cette autorité, c'est Odry en pantalon de nankin et avec un grand habit bleu flottant sur la taille et la tricolore écharpe d'adjoint. Son embarras, le voici. Au moment de marier sa fille adoptive à un garçon de sa commune, il est pris à la gorge par un jeune homme qui réclame comme sien un nouveau-né fraîchement déposé à la porte de l'église, et qui prétend reconnaître la

mère de son enfant dans la petite fiancée. Celle-ci trépigne et pleure, proteste de son innocence ; mais son mariage n'en est pas moins manqué ; car l'inconnu donne des détails foudroyans sur un voyage de Madine à Paris. Odry a beau se poser comme juge d'instruction, questionner les parties, se rengorger dans son écharpe, il y perd la raison et se voit forcé de déclarer que lui, autorité constituée, barbote comme un canard. Il est tellement bête, ses administrés sont si dignes de lui, que personne ne s'aperçoit que l'inconnu est fou ; il faut que la nouvelle en soit portée par un domestique qui court après son maître, échappé aux douches et aux médecins, pour qu'enfin l'innocence de Madine soit proclamée, les détails donnés par le fou appliqués à un de ses amis, le mariage arrêté, définitivement arrêté, et l'autorité rétablie dans son assiette d'adjoint. Les personnes qui aiment Odry, qui s'amuse de son nez irrégulier, de sa démarche triangulaire comme celle d'un caniche, qui rient de ses intonations burlesques et de toutes ses allures bouffonnes, doivent voir cette pièce, véritable enfantillage sans prétention, arrangé pour un acteur qui donne des spasmes d'hilarité.

N. R.

ÉLISA MERCOEUR.

I.

Une corde se brise à la lyre de France ;
 Muse, de ton rameau tombe une de ses fleurs ;
 Siècle, à ton avenir il manque une espérance ;
 Un pinceau, divin art, à tes riches couleurs ;

Il manque une infortune à ton indifférence,
 Âge égoïste, aveugle et sourd pour les douleurs ;
 Il manque à l'amitié sa part d'une souffrance ;
 Un enfant, son orgueil, à la Bretagne en pleurs !

Aux accens des Saphos dont l'époque s'honore
 Tu mêlais, Élisas, ta voix pure et sonore ;
 Vos chants se répondaient, Grâces de notre temps.

J'écoutais, j'admirais ces filles du génie...
Mais de ces nobles sœurs de gloire et d'harmonie
La plus jeune, ô regret, vécu le moins long-temps !

II.

Je te connus, avec ton teint de la Castille,
Ton visage expressif, pauvre Élixa Mercœur !
Et ton œil noir brillait comme au soir l'astre brille ;
Il s'est éteint. — C'était le reflet de ton cœur.

Tu devais aussi, toi, monter, ô noble fille,
Sur le char triomphal ; mais le trépas moqueur,
Le trépas a frappé ton front de sa faucille,
Avant qu'il eût brillé, ceint du laurier vainqueur.

Abeille de la Loire, abeille harmonieuse,
Le vent du sort abat ta ruche ingénieuse,
Hélas ! et sans t'avoir laissé finir ton miel !

Mais ceux qui l'ont goûté, sur leur lèvre charmée
En conservent toujours la saveur parfumée,
Après que ton doux vol s'est enfui dans le ciel.

ÉVARISTE BOULAY-PATY.

— DU 25 JANVIER. —

Le vent est aux créances. Toute l'Europe fouillée dans ses cartons, exhume de vieux bordereaux, et nous actionne en liquidation. Un créancier ne crie jamais tout seul. Après l'Amérique, voici la Pologne, ou pour mieux dire, la Russie qui ne serait pas fâchée de voir la couleur de notre argent, et qui réclame aussi quelques millions. On craint encore que l'empereur de la Chine ne répète contre nous des créances vermoulues, ayant pour origine des emprunts faits à l'empereur Chaò-Kang par les missionnaires jésuites; et l'on dit déjà que le roi de Siam redemande la valeur, plus les intérêts, d'un gros diamant perdu dans les Tuileries par un de ses sujets à l'époque de la fameuse ambassade. La France a de l'argent et de la bonne foi : ce qu'elle doit, elle le paie; mais elle a aussi le bras vigoureux; quand on exige ce qu'elle ne doit pas, elle solde en coups de bâtons. Des explications ont été entamées à la chambre des députés sur le fait de ces créances polono-russes; elles seront continuées lundi.

— Jamais l'Académie ne fit autant de bruit en aussi peu de temps. Coup sur coup voilà la mort d'Arnault, le legs de son fauteuil, l'élection de M. Scribe, la réception de M. Thiers, la mort de M. Parceval et le choix de son successeur. J'oubliais l'ARBOGASTE de M. Viennet, que l'auteur a lu dans une des dernières séances. (Je ne me représente pas un homme qui lit ARBOGASTE.)

Vendredi dernier, huit tours de scrutin n'ont pas suffi pour donner un successeur à M. Parceval. Au premier tour les voix étaient ainsi réparties: M. Arnault fils 7, M. Salvandy 6, M. Ballanche 5, M. Casimir Bonjour 6, M. Creuzé de Lesser 4, M. Aimé Martin 2, M. Denne-Baron 1.

Au second tour, il y a eu une légère dépréciation de la valeur Casimir Bonjour; elle a été cotée à quatre voix seulement. M. Salvandy et M. Arnault se sont élevés à huit. Au troisième tour, nouvelle dépréciation du Bonjour, tombé à deux voix.

Au quatrième tour, le Bonjour a plongé et n'a plus reparu. Les votes se sont ainsi répartis: M. Salvandy a eu 12 voix; M. Arnault en a obtenu 1, et M. Ballanche 5. Enfin, au huitième et dernier tour M. Salvandy a obtenu 14 voix, M. Arnault 14, M. Ballanche 2.

Aucun des candidats n'ayant obtenu la majorité absolue des suffrages des membres présens, l'Académie a remis l'élection à un mois.

Décidément le codicile du testament d'Arnault n'est pas un caprice : c'était une belle et bonne volonté, une volonté respectée. Il voulait que son fils fût académicien : il le sera. C'est assurément le coup d'état le plus incongru qu'ait jamais tenté un corps constitué. Dans un temps où la politique n'absorberait pas toutes les forces de la discussion, il y aurait, à ce sujet, une vive et ardente polémique. Nous verrons donc M. Arnault fils académicien par la volonté de monsieur son père, immortel par héritage.

— On s'est beaucoup occupé, dans le monde diplomatique et dans la haute aristocratie qui fréquente le *club de l'Union*, des dernières nominations des commissaires. C'est toujours par voie d'élection qu'on procède. L'on comprend que malgré la politesse des rapports qui existent entre tous les membres, malgré la tolérance politique qui domine tous leurs actes, le plus grand nombre de votes doit cependant se réunir en faveur des personnes qui représentent la nuance de la majorité. En un mot, il est impossible que le scrutin n'établisse pas la statistique des sentimens politiques du club. Les dernières élections ont été chaudement disputées. Nous en donnons le résultat : l'on reconnoîtra qu'un besoin de concessions mutuelles a rapproché quelques noms qui s'étonneraient d'être si voisins, si les fonctions de commissaires ne se bornaient pas uniquement à maintenir le club dans la condition d'élégance et de bon goût qui l'ont fait prospérer jusqu'ici.

Président : M. le duc de Luxembourg.

Commissaires : M. de Porrett,
M. de Grammont,
M. de Canouville,
M. de Cossé,
M. de Flahaut,
M. Mathieu de La Redorte,
M. de Flavigny,
Lord Henri Vane.

— BALS MASQUÉS DE L'OPÉRA. — La tombola nous déborde ; cette première idée de M. Mira se reproduit à présent sous tou-

tes les formes du plagiat. Le public n'y perd pas; il multiplie, au contraire, ses chances de gain. Entre la loterie de l'Opéra et celle de l'Opéra-Comique, quel est le malheureux, l'individu frappé de guignon, qui n'accrochera pas un thé, un châte ou un coffre de toilette? Ils s'établissent déjà un trafic sur les billets. Un homme ne peut garder le sien plus d'une heure; vingt dominos viennent le lui demander ou le subtiliser dans sa poche. Il y a des maris qui n'obtiennent de leurs femmes la permission d'aller au bal de l'Opéra, qu'à la condition de rapporter un ou plusieurs billets. L'on conçoit, au reste, la valeur qu'ont acquise les actions de la tombola-Mira quand on a vu les magnifiques objets promis aux gagnans. Je plains celui à qui doit échoir ce thé idéal d'Odiot qui s'enorgueillit de ses ciselures sur le piano incrusté de Pleyel; les médecins s'accordent à dire qu'il ne peut manquer de devenir fou. Dans nos mœurs, le bal de l'Opéra était une nécessité; on y ajoute tant d'accessoires riches et variés, qu'à présent c'est une fureur.

— THÉÂTRES. — THÉÂTRE DES FOLIES DRAMATIQUES. — LES CHAUFFEURS. — Bien avant que Frédérick vint porter aux Folies-Dramatiques cette poésie de baigne qui colore la figure de Macaire, ce théâtre avait pris son rang parmi les manufactures de drames qui s'exploitent sur nos boulevards. Il appelait à lui un auditoire passionné, des jeunes hommes ardents et déguenillés, qui formulaient l'éloge en houras féroces et la critique en trognons de pommes. On se souvient de cet homme qui déclina devant la police correctionnelle cette qualité : *Préposé aux trognons de pommes des Folies-Dramatiques*, ce qui veut dire : homme dont les fonctions consistent à empêcher par toutes voies de persuasion ou de force, la projection de ces immondes reliefs. L'usage du trognon de pomme est tellement invétéré dans ce local, que le pauvre préposé est, dit-on, mort à la peine. Je me souviens encore d'avoir entendu le dialogue suivant entre deux jeunes *bras nus* : « Jean, voilà M^{lle} Léontine qui entre en scène, jetes-y donc ton trognon; le préposé ne voit pas. — Mon trognon? eh! non, je mange tout. » Ce théâtre n'en poursuit pas moins sa carrière; il recueille autant de pièces de vingt sous qu'il ramasse de trognons, et son caissier a autant à faire que son balayeur. Son secret est bien simple : il amuse le peuple. Cette fois ce ne sont pas les

filous qu'il lui offre , mais bien de beaux et vaillans voleurs de grand chemin , des *chauffeurs*, ces terribles *chauffeurs* qui se rendirent si fameux. Il est inutile de dire que les chauffeurs font prisonniers une grande dame et un curé , qui veulent ramener le chef de la bande dans le sentier de la vertu. Il est encore plus inutile d'ajouter que cet ouvrage est de MM. Cogniard frères dont le nom retentit chaque jour depuis la rue de Lancry jusqu'au pâtissier qui vend sa galette mitoyenne entre le Cirque et les Folies-Dramatiques.

— AMBIGU-COMIQUE. — LE CŒUR D'UNE FEMME , par MM. Sauvage, Lariou et Raoul. — Il n'y a pas de sujet qui prête plus à la controverse. Selon les dramaturges du boulevard, le cœur d'une femme est un abîme de bonté : il s'agit ici d'un cœur de femme écossaise. Dolly a rencontré , aimé , épousé secrètement un jeune Français dont la tête est mise à prix , et qu'elle a sauvé à la condition qu'il lui donnerait sa main. Échappé aux dangers , le Français revient dans sa patrie , reprend son nom de Germilly , et se marie gaiement à une autre femme. Mais Dolly le poursuit , le retrouve , le dénonce et va le livrer à la justice. La maréchassée arrive pour écrouer le bigame à la Bastille, lorsque Dolly anéantit la seule preuve qui le condamne. Rien n'est paisible comme ce mélodrame ; il suit son cours comme un bateau qui descend la Seine. Il arrive à son dénoûment comme le bateau touche au port Saint-Nicolas. C'est une historiette qu'on laisse aller sans trouble et sans secousse comme une nouvelle du MUSÉE DES FAMILLES PITTORESQUES , comme un feuilleton du CONSTITUTIONNEL , *journal des commerces politiques et littéraires* de M. Étienne.

— VAUDEVILLE. — ELLE EST FOLLE ! pièce en deux actes. — Sautons à pieds joints par-dessus l'exposition , qui consiste en deux habits de chasse vert-pomme. Ces deux habits sont portés par Fontenay , qui charge le souffleur de chanter ses couplets , et par M. Hippolyte , qui a toujours eu les bras trop courts , et qui commence à avoir le ventre trop gros. Nous voilà dans une famille distinguée , composée de trois personnes : un mari , sa femme et une nièce. Parmi ces individus , il y a un fou : maladie terrible qui ravale l'homme au-dessous de la bête , car il n'a plus , comme la bête , la logique des instincts. Si le docteur Yollack en croit lord Harleig , lady Harleig est folle , et c'est

pour donner ses soins à l'infortunée que son mari a fait venir le célèbre médecin ; sa première conversation avec elle n'est pas de nature à le désabuser , car elle parle en frémissant , avec terreur , d'un affreux secret , d'un malheur qui désole sa vie , et tout d'un coup elle échappe à la consultation par une fuite brusque et déraisonnable. — Eh bien ! qu'en pensez-vous , docteur ? dit Harleig. Y a-t-il quelque ressource ? — Je n'en répons pas , mais j'emploierai tous mes moyens. — N'épargnons rien , ni les soins , ni le temps , ni l'argent ; l'argent surtout ! J'en ai tant ! je vais être si riche ! Vous voyez bien ce grand lac (la mer) ? je suis en train de le dessécher ; il est immense ! Vous figurez-vous les plaines , les bois , les prairies que je vais posséder ? Le roi d'Angleterre commence à s'inquiéter de ma prospérité , il m'entoure d'espions. Je ne suis gêné dans mes travaux que par la vue d'un mouchoir qui m'empêche d'avancer . . . Ici lord Harleig se renverse , se tord , écume . . . C'est lui qui est le fou ! Là finit le premier acte et s'arrête l'emprunt fait par M. Mélesville aux MÉMOIRES D'UN MÉDECIN. Jusqu'ici son petit drame est mené avec une adresse infinie ; les incertitudes du médecin , son peu de confiance dans son art , jettent sur ces premières scènes tout juste autant de gaieté qu'il en faut pour qu'un sujet pareil ne ressemble pas à une atroce scène de Charenton. La folie de lord Harleig est d'ailleurs une folie de bonne compagnie , comme tout le monde choisirait la sienne , s'il fallait en arriver là. Il est bon , poli , affectueux , distingué dans son langage , intéressant dans son malheur ; les fous de théâtre ne manquent jamais de se présenter le cou nu , les vêtemens en désordre , les cheveux mal peignés. Volnys , acteur intelligent et de bon goût , ne laisse pas deviner un aliéné sous ce négligé élégant , sous cette tenue confortable. Sa voix calme et la sérénité de son œil ne le trahissent pas , et l'effet de scène n'en est que plus saisissant quand la vérité se révèle. Maintenant , qui a troublé la raison de ce malheureux ? Comment M. Mélesville va-t-il la lui rendre ? car il y est engagé. Il nous a trop intéressés à ce personnage pour se dispenser de sa guérison et se montrer aussi barbare que les MÉMOIRES D'UN MÉDECIN qui font mourir le pauvre fou.

Jadis , lord Harleig , lady Harleig , leur nièce Nelly , étaient suivis dans tous les lieux publics par un jeune homme qui s'at-

tachait à eux comme une ombre. Dans un voyage à Naples, ils le retrouvèrent ; et un soir que lady Harleig se promenait seule dans son jardin, le téméraire, caché dans une broussaille, vint tomber à ses pieds, articula vaguement des protestations d'amour qu'Anna ne voulut pas entendre et auxquelles la fuite seule put la soustraire. Interrompu dans sa harangue par ce brusque départ, le jeune homme tombe entre les mains du mari, qui le provoque avec furie, lui propose un combat à mort, et, voyant que son adversaire hésite, le poignarde et le jette à l'eau. Un gentleman aux sentimens élevés ne commet pas impunément un pareil crime ; s'il échappe à la justice, il n'échappe pas à sa conscience, et la conscience de lord Harleig est si sévère, que pour le punir elle lui enlève la raison. Après avoir disparu sous les flots, son rival surnagea quelques instans, agitant un mouchoir pour implorer de l'aide. Lord Harleig fut sourd : de là cette déplorable manie de vouloir dessécher la mer, et cette vision du mouchoir qui l'arrête sur le rivage. Tous ces détails, le docteur Yollack les recueille dans les récits de lady Harleig, dans les brusques réponses de son mari, et dans les aveux ingénus de Nelly, et le pauvre docteur n'en est pas plus avancé. Arrive un parent de lord Harleig, Wilkins, un dissipateur qui a quelques soupçons du dérangement d'idées de son parent, et qui conçoit le bouffon projet de se faire nommer administrateur de ses biens. Sa visite a pour objet de vérifier le cas de folie, et le secours d'un juge-de-peace lui a semblé utile pour dresser procès-verbal des horions qu'il s'attend à recevoir dans son examen. Mais ce juge-de-peace, c'est un revenant, c'est un fantôme, c'est Maxwell, la victime de Harleig, qui, miraculeusement sauvé par des pêcheurs, vient aujourd'hui raconter qu'il n'a jamais été amoureux que de Nelly, que c'est elle dont il demandait la main aux genoux d'Anna. Cette scène, admirablement conduite et posée avec tout l'art d'un habile tacticien de théâtre, amène le retour à la raison du noble fou, et le dénoûment inévitable. Rien n'est plus attachant que la représentation de ce petit drame qui marche sans effort, sans peine, soutenu seulement par des ressorts d'arrangement. La simplicité de la donnée est relevée par la délicatesse des détails, et la vulgarité de la folie par la distinction et la nouveauté des symptômes. Une grande part de ces éloges revient à Vol-

nys qui a tué pour jamais les folies de convention. Je suis sûr qu'il a fait un égal plaisir au docteur Blanche qui était venu pour l'observer, et à M. Casimir Delavigne, qui veut le transplanter à la Comédie-Française. Je ne sais pas pourquoi Lepeintre aîné a passé la moitié de sa vie à représenter de vieux sergens, de vieux colonels, des manufacturiers généreux, enfin, tout le chauvinisme militaire de l'empire, et le chauvinisme industriel de la restauration : car Lepeintre aîné est excellent dans le rôle du docteur ; c'est un vieillard charmant, spirituel, propre, bien à l'aise dans sa culotte et ses bas de soie, qui aime son habit noir, ses boucles d'or, sa poudre et ses pratiques ; qui prend du tabac avec grâce, habillé comme le baron Portal ; c'est un médecin consolant et aimable, homme du monde et praticien. Lepeintre aîné a été rappelé, Volnys aussi, M^{me} Thénard aussi, et le nom de M. Mélesville prononcé au milieu des acclamations.

N. R.

— Les tomes VII et VIII de l'HISTOIRE DE LA RÉFORME, DE LA LIGUE ET DU RÈGNE DE HENRI IV, par M. Capefigue, ont paru à la librairie de Dufey. Ces deux nouveaux volumes, entièrement consacrés au règne de Henri IV, complètent cette intéressante composition historique. Nous devons constater le nombre et la nouveauté des pièces qu'ils contiennent. Les lettres d'Élisabeth et de Henri IV pour toutes les négociations politiques de la fin du seizième siècle et du commencement du dix-septième ; rapports diplomatiques de ce prince avec l'Allemagne, les états-généraux des Provinces Unies, Venise, le sultan, Genève, la Suisse et les principautés d'Italie ; les motifs et le véritable caractère de l'entrée de Henri IV à Paris ; les dépêches des ambassadeurs d'Espagne sur la surprise de la cité peuplée par les gentilshommes, et la trahison de M. de Brissac, toutes ces pièces absolument inédites ; puis, les achats de villes aux principaux chefs de ligue, soumission successive des provinces, capitulation de Lyon, Rouen, Marseille, Toulouse ; les longues négociations de MM. de Bellièvre et Sillery pour la paix de Vervins ; rapports de Henri IV avec le parti calviniste, édil de Nantes ; le procès et la mort du maréchal de Biron d'après les manuscrits du temps, qui expliquent les causes secrètes de cette grande et royale rigueur. M. Capefigue expose avec des vues toutes nouvelles le mouvement européen

que secondait Henri IV en 1610, et au milieu duquel il fut atteint du poignard. Nous parlerons une autre fois plus en détail de l'ouvrage nouveau de M. Cæpefigue,

— La méthode d'enseignement universel de M. Jacotot continue à se répandre, malgré les préjugés qui l'ont assaillie à sa naissance. Aujourd'hui ce ne sont plus seulement quelques adeptes fervens, quelques hommes laborieux qui la pratiquent ; elle est adoptée par une foule d'établissements publics, par des pensions, des séminaires, où elle produit les résultats les plus incontestables. A l'étranger, ses succès ont été encore mieux appréciés. Elle s'est propagée rapidement en Hollande, en Russie.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Souvenirs des lacs du Cumberland et de Lancashire (art. 1 ^{er} .), par Philarète Chasles	5
On fait ce qu'on peut et non pas ce qu'on veut, proverbe.	14
Vie Parisienne, par Jules Vernière	45
Florence, par Méry	54
Du Mouvement intellectuel sous le Directoire et le Consulat, par Charles Nodier	61
Edward Litton Bulwer, par L.-D. Forgues	75
Afrasiab et Mounedja, par Alphonse Royer.	95
Le père Goriot, par de Balzac.	116
Les industries pittoresques, par Paul Vermond	175
Les forçats, par Méry	185
Sur les bords de la Marne, par Amédée Gratiot	191
Chronique Musicale, par Castil Blaze	206
Cours de M. Philarète Chasles à l'athénée	216
Une bonne fortune, par Alfred de Musset. (<i>Extrait de la Revue des Deux Mondes.</i>)	242
Lettres d'un oncle, par Georges Sand. (<i>Extrait de la Revue des Deux Mondes.</i>)	254
Chronique musicale (la musique en Angleterre), par Castil Blaze	277
Jérusalem, par Jules Amic	285
Cornille Bart et le Renard de Mer, par Eugène Sue. (<i>Extrait de la Revue des Deux Mondes.</i>)	295
Fragment, par F. de La Mennais. (<i>Extrait de la Revue des Deux Mondes.</i>)	520
Chronique	550







